

REVUE

BRITANNIQUE.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
RUE GARANCIÈRE, N. 5.

REVUE
BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

DE LA GRANDE-BRETAGNE,

PAR MM. LÉON GALIBERT, DIRECTEUR; BERTON, AVOCAT A LA COUR ROYALE; PHILARÈTE CHASLES; AMÉDÉE PICHOT; GÉRUZEZ; LARENAUDIÈRE; LESOURD; CH. COQUEREL; J. COHEN; GENEST, DOCTEUR EN MÉDECINE, ETC.

TOME NEUVIÈME.

QUATRIÈME SÉRIE.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE, RUE DES BONS-ENFANS, 21.

CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, N. 6.

CHEZ MADAME VEUVE DONDEY-DUPRÉ, LIBRAIRE, RUE VIVIENNE, N. 2.

1837.

Le roi d'Angleterre, GUILLAUME IV, vient de mourir après sept années de règne, laissant le poids de la couronne à sa jeune nièce VICTORIA-ALEXANDRINA Ire, à peine âgée de dix-huit ans. William Henry, troisième fils de Georges III, duc de Clarence, comte de Munster, proclamé roi d'Angleterre le 28 juin 1830, était né le 21 août 1765. A l'âge de treize ans, il entra au service de la marine royale et fit les campagnes des Indes-Occidentales, de la Nouvelle-Écosse et du Canada, comme simple aspirant. De retour de ces expéditions en 1785, il subit l'examen habituel et fut promu au grade de troisième lieutenant. L'année d'après il était déjà capitaine de frégate, et fit, en cette qualité, plusieurs campagnes sous les

ordres de l'amiral Nelson. En 1790 il reçut le commandement du vaisseau *le Vaillant* de 74 canons; puis, par des promotions successives, il devint contre-amiral, et en 1811, à la mort de sir Peter Parker, il se trouva investi des fonctions d'amiral de la flotte. Sous l'administration de Canning, il fut nommé grand-amiral; mais en 1829, Wellington se trouvant à la tête du cabinet, le duc de Clarence eut une discussion très vive avec le premier ministre, à propos de l'émancipation des catholiques d'Irlande, et il résigna sa charge. Telles ònt été les principales phases de la carrière militaire et politique de Guillaume avant son avènement au trône.

Les circonstances difficiles où se trouve le Royaume-Uni à la mort de ce prince; les grandes réformes qui s'y poursuivent et qui sont encore loin d'être réalisées; le malaise qui plane aujourd'hui sur tous ses foyers d'industrie; les pertes nombreuses qu'a récemment éprouvées son commerce; l'agitation sourde et toujours menaçante de l'Irlande; les différends soulevés par la Russie et encore mal résolus; la dissolution prochaine du Parlement, et l'élection immédiate des membres d'une nouvelle Chambre des Communes; tout, jusqu'à la brusque séparation du petit royaume de Hanovre de la couronne d'Angleterre, donne à cet évènement une grande importance. Aussi, depuis le moment où la mort du roi a été officielle, les divers organes de l'opinion publique se sont-ils livrés avec plus ou moins de passion, avec plus ou moins d'habileté, à l'examen des différentes questions que l'évènement fatal vient de soulever. Mais jusqu'ici rien encore de remarquable n'a été publié. Point de vues d'ensemble : des discussions de détail, de forme, d'étiquette, rien qui généralise et qui résume la situation. On le conçoit sans peine; la question est trop complexe, trop étendue, pour que les publicistes anglais, quelle que soit d'ailleurs leur aptitude, aient

pu, au premier coup-d'œil, en embrasser toute la portée.

L'avènement au trône de la jeune reine met en question toute la politique de l'Angleterre et de l'Europe? A quelles influences obéira son gouvernement? Suivra-t-il les mêmes erremens de celui de son prédécesseur? Au dehors partagera-t-il ou inspirera-t-il les mêmes sympathies? et exercera-t-il la même prépondérance? Continuera-t-il à secourir l'Espagne constitutionnelle, ou se laissera-t-il entraîner par les puissances du Nord? Au dedans appuiera-t-il franchement le mouvement de la réforme, ou ne le secondera-t-il que par intermittence? Tels sont les doutes qu'on est en droit d'exprimer et que rien, jusqu'ici, ne peut éclairer. La déclaration de la reine, comme tous les discours de la couronne, n'est ni positive, ni explicite : « Je mets toute ma confiance, dit-elle, dans la sagesse du Parlement et dans l'affection et la loyauté de mon « peuple ; je regarde comme un avantage tout spécial de succéder à un monarque dont le nom est devenu un objet de « vénération et d'affection générale, à cause de son respect « constant pour les droits et les libertés de ses sujets, et de « sollicitude pour l'amélioration des lois et des institutions « nationales. Elevée en Angleterre, sous la direction aussi « tendre qu'éclairée de la mère la plus affectionnée, j'ai appris, dès mon enfance, à respecter et à aimer la constitution de ma patrie. Je m'appliquerai sans cesse à soutenir la « religion réformée, telle que la loi l'a établie, assurant en « même temps à tous l'entière jouissance de la liberté religieuse. Je protégerai avec fermeté ses droits, et je contribuerai de tout mon pouvoir au bonheur et au bien-être de « toutes les classes de mes sujets. » Comme on le voit, les termes de cet acte sont si vagues qu'ils offrent un vaste champ à la polémique de la presse ; aussi, en attendant les faits, chacun interprète le discours de la reine suivant la

nuance d'opinion à laquelle il appartient. La discussion, ainsi engagée, absorbe tous les esprits.

Ce n'est pas à nous qu'il appartient d'entrer dans cette mêlée; nous procédons avec plus de calme et de méthode.

Le premier article de notre prochain numéro sera consacré à l'examen de la situation actuelle de la Grande-Bretagne, examen qui comprendra l'histoire du dernier règne, la biographie du feu roi, et quelques esquisses de la vie de la jeune reine. Ce n'est qu'en étudiant ainsi les questions, qu'en interrogeant tous les partis, qu'en approfondissant le caractère des hommes et des époques, et qu'en faisant de l'histoire comparée que l'on parvient à déduire des lois sûres et positives pour l'avenir. On comprend assez tout l'intérêt qu'offrira cet article, même en dehors des circonstances actuelles; car il présentera résumée l'histoire des cinquante dernières années, non-seulement de l'Angleterre, mais de l'Europe entière. Nous y joindrons encore, pour en rehausser l'intérêt, un portrait de la jeune reine gravé sur acier : celui qui lui a été offert, le 24 mai dernier, à propos de l'anniversaire de sa naissance.



Victoria

REVUE

BRITANNIQUE.

Histoire—Politique.

—

ANNALES DE LA MARINE ANGLAISE.

QUATORZIÈME SIÈCLE.[1]

Nous ne pouvons retracer l'histoire de notre marine, sans nous occuper de ce grand duel engagé entre la France et l'Angleterre féodales, duel qui couvrit de sang la terre et la mer, et qui n'a pas trouvé d'historien digne d'un tel sujet. Déjà plus d'une victime de ce débat séculaire avait été sacrifiée par trahison ou par violence à la haine des deux monarques, lorsque Philippe-de-Valois, ayant invité à un tournois Olivier de Clisson et plusieurs de ses amis, les fit saisir et mettre

(1) NOTE DU TRAD. Nous continuons le cours de cette histoire si dramatique qui intéresse la France au même degré que l'Angleterre. Dans nos deux premiers articles nous avons embrassé les trois premières époques de la marine anglaise; celui-ci est exclusivement consacré au quatorzième siècle. *Voyez* les numéros 7, juillet 1836 et 9 octobre 1836 de notre série actuelle.

à mort, comme accusés d'intelligence avec le roi d'Angleterre. Plusieurs historiens ont révoqué en doute les engagemens de Clisson avec Édouard; mais Édouard, lui-même, prit soin de les avouer. Dans sa proclamation, ou lettre intitulée : *De causa guerræ contra Philippum Valesium*, il se plaint beaucoup de la mort injuste de « ses adhérens » mis à mort, à Paris, par l'ordre de Philippe. Mais si Clisson était coupable, l'assassinat qui le punissait n'en était pas moins odieux. Il n'avait subi aucun jugement; il périssait, victime d'une embûche, et le bourreau avait trempé ses mains dans un sang noble qui ne devait couler que sur les champs de bataille. D'ailleurs, le crime d'un chevalier qui transférait son hommage féodal d'un seigneur suzerain à un autre, passait alors pour véniel. La féodalité toute puissante consacrait le libre arbitre de chacun, et faisait, de tout chevalier vaillant, un roi qui ne devait compte de ses actes qu'à lui seul. Cette époque a développé, dans une série de phénomènes historiques souvent mal étudiés, l'apothéose de la force devenue droit, et du courage héroïque transformé en souveraineté. Le cadavre de Clisson fut suspendu à une chaîne de fer, et sa tête envoyée à Nantes; quatre chevaliers normands présumés ses complices périrent, en outre, de faim dans un cachot.

Le fils de l'une de ces victimes, Henri Malestroit, maître des requêtes de Philippe, alla porter ces tristes nouvelles à Édouard qui l'envoya, avec un titre et une fonction honorables, dans la ville de Vannes, en Bretagne, laquelle appartenait alors aux Anglais. Peu de temps après, les Français s'en rendirent maîtres, et firent Malestroit prisonnier. Placé sur une charrette remplie d'immondices et chargé de fers, il fut conduit à Paris; l'évêque le priva des ordres sacrés, et le livra aux bras séculiers. Condamné au pilori, dont il devait subir l'ignominie pendant trois jours consécutifs, il mourut sous les projectiles dont l'accablait la populace, et son cadavre fut jeté dans un égout. Telle était, dès cette époque, la haine que les Pari-

siens portaient à l'Angleterre et à ceux qui se liguaient avec elle.

La violence et la cruauté n'étaient pas le partage exclusif de la bourgeoisie et de la roture; le règne de la force avait amené celui des passions sans frein et des vengeances épouvantables. Sir Henri de Léon se trouvait prisonnier entre les mains d'Édouard : le roi d'Angleterre allait le faire mettre à mort pour venger le meurtre de Clisson, lorsque le duc de Derby prit la parole dans le conseil : « Sire, dit-il, quoique le roi Philippe ait commis l'acte d'un chevalier félon en mettant à mort ces preux chevaliers, il ne vous appartient pas de ternir votre chevalerie par un acte semblable : permettez que votre prisonnier paie rançon. »

Aussitôt Édouard envoya chercher le captif : « Ah! sir Henri, sir Henri! s'écria-t-il, mon adversaire, Philippe-de-Valois, a montré sa félonie en égorgeant de si nobles guerriers, et j'en suis cruellement marri; voyant qu'il ne l'a fait que pour nous causer du dépit, l'envie me prend de vous traiter de même, vous qui m'avez fait tant de mal en Bretagne et ailleurs. Mais je garderai mon honneur du mieux que je pourrai; et, pour l'amour de mon cousin Derby, je vous donnerai la vie, moyennant une rançon légère, si vous voulez faire ce qui sera requis de vous.

« Je sais que vous êtes un des plus riches chevaliers de Bretagne, et que si je vous pressais, vous n'auriez pas de peine à me payer 30 ou 40,000 couronnes. Mais remplissez seulement le message qui va vous être confié; allez trouver mon adversaire Philippe-de-Valois, et dites-lui de ma part qu'en assassinant de braves chevaliers, il a rompu la trève qui est entre nous. Je l'affirme et offre à le prouver. Je lui adresse le défi du combat. Remplissez mes intentions, et votre rançon sera de 10,000 couronnes seulement que vous m'enverrez à Bruges, dans l'espace de quinze jours, après votre arrivée en France. Dites aussi aux nobles chevaliers de ces contrées que, malgré ce qui est arrivé, ils ne doivent pas

craindre de se présenter à mes fêtes de Woodstock; ils auront de moi un sauf-conduit et permission de s'en retourner quinze jours après la fête. »

Sir Henri promit d'exécuter fidèlement ces conditions, s'embarqua à Southampton, fut forcé par le mauvais temps de jeter ses chevaux à la mer, débarqua au Crotoy, à l'embouchure de la Somme; et, n'ayant aucun moyen de transport, fit à pied le chemin qui sépare le Crotoy d'Abbeville. Le chevalier était épuisé de lassitude; la fatigue avait amené la maladie : il fut obligé de monter à cheval et de se faire porter en litière à Paris, où il remplit son message de point en point. Il mourut à Angers, près de son pays qu'il n'avait pas vu depuis long-temps. « Noble, vaillant, et malheureux gentilhomme, dit Barnes, qui, depuis l'époque où il trahit son maître, Jean de Montfort, ne trouva jamais de repos. » Que Dieu console son âme, ajoute Froissart.

L'inimitié des rois de France et d'Angleterre devenait personnelle ; le défi porté par Édouard à Philippe-de-Valois mit le comble à l'irritation de ce dernier. Il se préparait à la guerre avec activité; don Louis d'Espagne montrait beaucoup de zèle pour la cause française, et le hasard lui fournissait une occasion singulière d'armer secrètement une expédition navale qui devait un jour profiter à Philippe, et dont le but était facile à masquer. Quelques années auparavant, un navire français avait découvert les îles Fortunées ou Canaries. Don Louis se trouvait alors à la cour du pape d'Avignon, craint, détesté, admiré et entouré de flatteurs : il obtint du pape que le titre de prince des îles Fortunées lui fût conféré et conservé, à la charge par lui de payer au souverain pontife un tribut annuel, de reconnaître sa suzeraineté, et de convertir les habitans. Le pape octroya cette donation à don Louis d'Espagne en plein consistoire, et il lui accorda la devise suivante : « Par moi tu seras roi d'un grand peuple, » devise qui effraya singulièrement les ambassadeurs anglais, persuadés que c'était de l'Angleterre et non des îles

Canaries que le pontife voulait parler. « La donation eût été plus valable, dit Walsinghan, si le pape avait pu en même temps assurer à don Louis, la possession de ces belles îles. » Les ambassadeurs anglais quittèrent Avignon en toute hâte, persuadés, non sans raison, que la politique du pape et de la France tendait à rabaisser l'Angleterre ou à la conquérir.

Jean de Montfort fut relâché sur parole, et jura de ne jamais soulever aucune prétention quant à son duché de Bretagne. Il s'empresse de se parjurer, passe en Angleterre et revient, à la tête d'une armée, assiéger la ville de Dinan, sous les murs de laquelle il mourut d'une fièvre chaude. Le peuple prétendit qu'une volée de diables, sous forme de corbeaux noirs, vint s'abattre sur le toit de sa maison au moment où il rendait le dernier soupir : légende qui prouve l'horreur inspirée par le parjure, même à cette époque où le besoin de vengeance et le desir de conquête absorbaient toutes les pensées. Son héroïque femme prit la direction des affaires, et les Anglais tournèrent leurs pas vers la Gascogne; ils avaient beaucoup d'affaires sur les bras. Philippe attisait les mécontentemens de l'Écosse, et l'excitait à l'invasion de l'Angleterre; il essaya même de faire naître des séditions à Londres et sur les côtes. Il fallut remettre en vigueur ce vieil édit qui condamnait tout homme convaincu d'avoir répandu de fausses nouvelles, à rester en prison jusqu'au moment où ses indications parviendraient à faire découvrir le premier auteur du mensonge. Le statut ne dit pas de quel châtiment est passible ce dernier coupable; d'après une loi d'Alfred, ce crime doit être puni de la mutilation de la langue, et on doit, pour se racheter, payer autant que pour racheter sa vie. Non-seulement Édouard écrivit au lord-maire pour le prier de mettre un terme à ces abus, mais il adressa aux dominicains et aux frères prêcheurs des lettres dans lesquelles il les invitait à raffermir les cœurs de ses peuples, à détruire les mensonges dirigés contre lui, et à faire comprendre à tous la justice de la cause qu'il avait embrassée;

il les suppliait de fermer la bouche de ses détracteurs : *obstruere ora de nobis obloquentium;* il s'élevait contre Philippe, dont toutes les vues, dit-il, n'avaient pour objet que de ruiner l'Angleterre, et de tramer l'anéantissement de la langue anglaise, *in subversionem linguæ anglicanæ cominans pro viribus et suspirans;* il leur représentait enfin qu'il valait mieux aller chercher ce roi et l'attaquer dans son pays que de l'attendre ignoblement; et il ajoutait que cette guerre, devant imposer un lourd fardeau à ses sujets, il priait Dieu d'alléger en leur faveur les dépenses et les maux nécessaires, dont il était plus fâché qu'il ne pouvait l'exprimer.

Déjà l'ordre avait été donné d'armer la population de Kent, et spécialement celle de l'île de Thanet, que l'on distribua en corps de vingt, cent, et mille hommes groupés sur le rivage. Des fanaux allumés de distance en distance correspondaient avec l'intérieur de l'Angleterre, et devaient semer l'alarme au premier moment du danger. On craignait moins les Français et les Écossais que les Génois et les Espagnols, plus habiles peut-être, mais surtout plus cruels que leurs alliés.

Édouard, abandonné par ses alliés allemands, reste inébranlable. Il équipe son armée et rallie les noms les plus chevaleresques de la Bretagne française. Godefroy, comte d'Harcourt, dont tous les biens avaient été confisqués par le roi de France, pousse Édouard à la conquête de la Normandie. Bientôt 700 vaisseaux environ composèrent sa flotte; dont 50 grands navires, 25 appartenant au roi et 25 à la ville de Londres. On comptait à bord des navires 4000 hommes d'armes, 10,000 archers, 12,000 fantassins gallois, et 6000 fantassins irlandais. Avant le départ, le roi leur tint un discours fort bref, ne dissimula pas les chances d'une expédition dangereuse et leur parla surtout de son bon droit. « Dès que je « serai arrivé, dit-il, je renverrai mes vaisseaux. Soyez « vaillans; gagnez cette terre par vos épées, ou périssez ré- « solument; car vous n'avez pas de retraite possible. Mais si

« quelqu'un de vous est en doute ou en crainte, qu'il ne passe « pas la mer; il peut s'exprimer librement, il a mon aveu; « qu'il retourne sur ses pas. »

A cet appel, la réponse fut unanime : tous, d'une seule voix, déclarèrent qu'ils suivraient jusqu'à la mort leur maître et leur seigneur. On était à la fin du mois de juin. La flotte faisait voile de Southampton, comme si elle se fût dirigée sur Bayonne ou Bordeaux ; deux fois, dans l'espace de quinze jours, les vents la jetèrent sur la côte de Cornouailles. Le duc d'Harcourt profita de cette circonstance, qu'il prenait pour une répugnance du destin, et attira l'attention d'Édouard sur la Normandie : « Sire, lui dit-il, cette « province est belle et fertile. Si vous voulez vous y rendre, « je m'engage à ce que personne ne résiste à vos armes, et « je vous le promets sur ma tête. Voici deux siècles que l'on « n'a pas fait la guerre dans ce pays ; les Normands ne sont « pas accoutumés aux armes : toute la fleur de la chevalerie « est occupée ailleurs. Vous trouverez les villes sans fortifi- « cations; certes, le gain que feront vos hommes, on s'en « souviendra en Angleterre dans cent années. Décidez-vous; « allez à Caen, la ville est à vous, et vous devez me croire : « je connais le pays. »

Il faut se reporter aux mœurs de l'époque et à la subdivision féodale, pour ne pas accuser d'une lâche trahison le Français d'Harcourt, livrant au roi d'Angleterre la Normandie, une des plus belles provinces de France. Mais alors la France réelle n'existait pas; les suzerainetés morcelées qui la composaient n'avaient pas d'unité. Ses dix ou douze principautés rivales, obéissant à des lois différentes et à des chefs différens, résistaient avec peine à la force centrale qui formait déjà le lien commun de l'Angleterre, long-temps avant Édouard; ce lien ne devait exister pour la France que sous Louis XIV, et sa faiblesse ne put pas même protéger le pays contre les commotions de 1789.

Le roi d'Angleterre suivit le conseil d'Harcourt : la flotte

cingla vers la Hogue Saint-Vaast. Le roi débarqua non loin de Sauveur-le-Vicomte, domaine qui appartenait originairement au duc d'Harcourt, et que les évènemens récens avaient fait passer en d'autres mains. Trop empressé de descendre sur la plage, le roi tomba la face contre terre en quittant le navire. Son sang coula abondamment; et ses chevaliers effrayés le relevèrent en s'écriant :

« Pour l'amour de Dieu, remontez sur votre nef! ce jour ne nous est pas favorable.

— Vous vous trompez, reprit Édouard, l'augure est bon et prouve que la terre de France me desire. »

Ce premier sang, versé sur le sol français, n'était-il pas le triste présage de ces flots de sang guerrier que la conquête devait coûter aux deux nations?

La lutte se soutenait héroïque et acharnée. Pendant qu'Édouard envahissait la Normandie, Philippe-Auguste se préparait à descendre en Angleterre. Il attendait une escadre génoise et faisait construire dans ses ports de formidables vaisseaux; mais sa brave chevalerie, ses ressources, sa richesse, sa prudence, ne suffirent pas pour lui donner le succès; il lui manquait et l'unité de volonté et la forte discipline qui brillaient dans le camp d'Édouard; il lui manquait ces archers des communes, cette milice populaire et obéissante qui faisait le nerf de l'armée anglaise. La Normandie ravagée, Paris insulté, la chevalerie française abattue par la défaite de Crécy, apprirent au monde que, pour vaincre, le courage ne suffit pas. Enfin Édouard, victorieux, vint camper devant Calais, qu'il assiégea par terre et par mer. 14,956 matelots, montant 738 navires commandés par l'amiral Guillaume Clinton et le vice-amiral Jean Montgomery, composaient cette gigantesque flotte qui comptait en outre 38 vaisseaux étrangers.

Un document qui, aujourd'hui, fait partie des archives royales de Londres, prouve que, depuis le 21 avril jusqu'au 24 novembre, le siège de Calais coûta au roi la somme énorme

de 337,051 £ 9 shil. 4 den. Philippe, qui ne pouvait secourir la ville par terre, réussit à y jeter des approvisionnemens par la voie de mer. Tous les efforts des Anglais ne pouvaient empêcher les gens de Boulogne et des côtes adjacentes de faire pénétrer leurs légères chaloupes dans le havre de la ville assiégée. Pour y mettre obstacle, Édouard fut obligé de faire construire entre la ville et le port une grosse tour de charpente, dans laquelle il plaça des archers, des arbalétriers, et toute l'artillerie de l'époque.

En quoi consistait cette artillerie? c'est ce que les historiens ne précisent pas. L'emploi de la poudre à canon semble indiqué par le mot *bombarde,* dont Froissart fait usage; en effet, un document, antérieur de six années à la bataille de Crécy, fait mention de trente-deux tonneaux de poudre. La même obscurité qui couvre le berceau de l'imprimerie plane sur les premiers essais de l'artillerie moderne. Il est certain que depuis des siècles, la balisterie ou l'art de lancer des projectiles au moyen de machines, constituait une importante subdivision de l'art militaire. La force d'explosion du salpêtre, une fois mis en usage pour lancer les projectiles de guerre, dut faire de rapides progrès et envahir bientôt toute la stratégie. Mais la trace de ces progrès s'est effacée, et les antiquaires discutent encore pour savoir si le mot *bombarde,* dont se sert Froissart dans cette occasion, indique une pièce de canon ou une baliste.

Malgré ce blocus et cette active surveillance; malgré le duc de Warwick, dont les 80 grands vaisseaux balayaient le détroit, deux courageux matelots ne cessaient de ravitailler la place; leurs noms, ceux de Marant et de Mareil, méritent d'être rappelés avec honneur. Souvent, montés sur leurs petites chaloupes, ils s'approchaient du flanc des grands navires, les trouaient avec leurs vrilles et les faisaient couler. Malgré tant de bravoure, l'avantage resta du côté d'Édouard.

Le siège de Calais offre à l'historien des deux nations un juste sujet d'orgueil. La bravoure des uns, le dévoûment

héroïque des autres, répandirent sur ce beau fait d'armes un éclat épique. Après s'être assuré de sa conquête et avoir signé une trève de quelques semaines, Édouard repartit pour l'Angleterre, avec la reine et le prince Noir. Des trèves, plusieurs fois signées, plusieurs fois rompues, n'empêchaient pas la guerre de continuer avec fureur en Gascogne et en Bretagne.

C'était une grande époque pour l'Angleterre; tant de batailles gagnées, tant de villes prises; des rois ennemis tués, mis en déroute ou faits prisonniers; la richesse générale considérablement augmentée; tout environnait le trône d'une splendeur inconnue. Le bien-être s'accroissait; le peuple commençait à estimer les jouissances du foyer; il n'y avait pas de mère de famille ou de maître de maison qui ne fît voir à ses hôtes quelque trophée de la victoire. Ces dépouilles de l'ennemi avaient pénétré sous tous les toits : robes d'étoffes brillantes, lits, courtes-pointes, tapisseries, soie, fourrures, vases d'or et d'argent; porcelaines et cristaux, bracelets, chaînes et colliers, fruits du pillage des soldats anglais, pendant les grandes campagnes d'Édouard, faisaient l'orgueil des citoyens. La seule ville de Caen avait fourni à l'armée anglaise quarante mille pièces d'étoffes magnifiques; le roi les expédia par l'Orne, à Etrehan, et de là à Sauveur-le-Vicomte. Un grand nombre de bijoux et une foule de prisonniers (ces derniers avaient alors une valeur considérable) faisaient partie de l'envoi. L'Angleterre, étonnée de cette opulence, se civilisait, non sans se dépraver : l'augmentation subite des richesses est souvent fatale à la moralité des peuples. Les esprits et les âmes reçoivent de ce changement une impression trop vive pour être salutaire; l'industrie paisible, le commerce modeste quittent leurs sillons ordinaires; les desirs et les ambitions s'irritent; on s'habitue à une émulation de dépenses ruineuses; les impôts augmentent et la situation des classes inférieures devient pire.

Telles furent les premières influences de la richesse que les

Indes Orientales jetèrent dans le Portugal, quand les Européens s'établirent pour la première fois sur la côte du Malabar ; telle fut l'action des trésors que l'Espagne apporta des Indes Occidentales. Notre époque elle-même ressent les effets de ce mouvement inattendu, de cette perturbation violente, qui ont résulté de l'accroissement du système manufacturier. Tout ce qui est irrégulier et imprévu manque de moralité : c'est pis encore, lorsqu'une grande et rapide fortune éclôt du sein de la guerre, escortée de la rapine et de la violence.

Au milieu de la joie causée par de si éclatans succès, le caractère national avait reçu de graves atteintes ; les prédicateurs ne cessaient de tonner contre le déréglement des mœurs ; et lorsque vint la peste, on ne douta pas que ce ne fût une punition divine, le juste châtiment de Dieu. Vers le commencement d'août 1348, le fléau venu du Levant traversa la France pour attaquer l'Angleterre. A Londres, en une année, 50,000 personnes périrent. Les tribunaux furent fermés et les sessions du Parlement suspendues ; les peuples effrayés se courbaient sous la verge qui les frappait, et le pape profitait de cet effroi universel pour solliciter un accommodement entre les rois de France et d'Angleterre. Les négociations avaient commencé, lorsque Philippe-le-Bel mourut ; son successeur, le roi Jean, obtint la prolongation de la trève. Paix, momentanée, qui n'assurait pas la tranquillité des mers.

Don Louis d'Espagne, dont nous avons déjà parlé plus haut, et qui était mort au siège de Calais, avait laissé un fils aussi brave, aussi entreprenant que lui, et qui héritait de toute sa haine contre le nom anglais. Don Louis de La Cerda (tel était le nom de ce jeune homme), chef de la flotte espagnole, fut nommé comte d'Angoulême. Maître de quarante-quatre grands navires, il livre à notre marine une guerre acharnée, entrave partout notre commerce, nous fait perdre beaucoup d'hommes et détruit une grande partie de nos flottes. Il faut l'arrêter ; Édouard, accompagné du

prince Noir, part de Sandwich à la tête de cinquante vaisseaux et entouré de ses bons archers d'Angleterre; il rencontre l'ennemi en vue de la côte de Winchelsea.

Le premier choc fut terrible; les navires espagnols, d'une construction très solide et dont la poupe élevée permettait à ceux qui les montaient d'écraser de projectiles les navires anglais, prirent, au commencement de l'action, une supériorité marquée; mais les bons archers d'Angleterre veillaient. Leur coup-d'œil était sûr, et leur flèche manquait rarement son but; dès qu'un matelot espagnol se montrait au-dessus des bastingages, il tombait mort. Bientôt il fallut que les ennemis se couvrissent de planches et de fortifications improvisées. On en vint à l'abordage, qui fut encore moins favorable aux Espagnols. La fureur avec laquelle les Anglais jetaient par-dessus bord leurs ennemis, ou écharpaient tous les hommes de l'équipage, est décrite avec une sorte de complaisance par le vieux chroniqueur (1). « Déjà (dit-il avec son cruel enthou-
« siasme) nous avions pris dix-sept vaisseaux et fait un mas-
« sacre épouvantable, lorsque la nuit, s'avisant de venir très
« à contre-temps, suspendit le bras des vainqueurs. Nous
« fûmes forcés de mouiller l'ancre, au lieu de poursuivre
« les débris de la flotte espagnole; et nos soldats ne s'occu-
« pèrent plus que de panser les blessés et de *jeter les Espa-*
« *gnols à la mer.* » Ces derniers mots méritent l'attention

Le lendemain matin, les Anglais essayèrent en vain de donner la chasse à don Carlos; il était déjà loin. On avait perdu plus de soixante jeunes chevaliers de la plus belle espérance, entre autres, lord Goldesborough, que le roi aimait particulièrement et qu'il regretta beaucoup : quarante chevaliers furent armés après la bataille, et une trêve de vingt ans couronna la victoire. C'est la première action à laquelle les galères ne prirent aucune part : à mesure que la construction des navires se perfectionnait, elle rendait impuissant le

(1) Hollinshed.

choc des galères que l'on redoutait autrefois. Ce fut un changement notable dans l'art militaire naval.

Navires anglais et français ne se rencontraient pas sans se battre et se traitaient sans pitié; les côtes des deux pays étaient ravagées. Le prince Noir réduisit en cendres la ville de Boulogne, et les Français s'apprêtaient à envahir l'île de Wight, dont ils voulaient faire un point fortifié contre leurs ennemis. L'Angleterre prit l'alarme et tous les ports s'armèrent à-la-fois : dans beaucoup de localités les exigences de cet état de guerre effrayèrent les anciens habitans, qui désertèrent. On les vit s'exiler volontairement; quitter par troupes leurs métairies, leurs fermes, leurs maisons; et s'enfuir vers l'intérieur. Déjà les Français avaient porté le ravage sur presque toutes les plages de la Grande-Bretagne, lorsque la terrible bataille de Poitiers vint détruire la puissance du roi Jean. Prisonnier d'Edouard, ce dernier assigna au roi vaincu un navire à part, l'entoura de tous les soins d'une noble courtoisie, et voulut lui faire oublier qu'il était captif : malheureusement une escorte de deux cents hommes d'armes et de deux mille archers qui se tenaient toujours près de lui, lui rappelaient trop la vérité cruelle. Des côtes de Gascogne à Sandwich, la traversée dura onze jours; les Français tentèrent à peine un effort pour arrêter le convoi et arracher leur monarque à ses vainqueurs. Ce succès éclatant ne décida pas la paix; le pape, dans l'espérance de la hâter (ou du moins pour embarrasser le roi d'Angleterre), somma ce dernier de payer les arrérages du tribut promis par le roi Jean, cent quarante années auparavant, et dont aucune somme n'avait encore été soldée. Edouard répondit « qu'il était entouré de ses fidèles barons, que son peuple le soutenait, qu'il ne devait de tribut à aucun mortel, et qu'enfin, tenant son royaume de Dieu seul, il ne paierait de tribut qu'à Dieu! »

On signe une trève qui doit se prolonger jusqu'à la mi-août 1359 : vaine formalité. Jamais les trèves n'étaient observées par les nations guerrières qui peuplaient le monde, surtout par

les Ecossais barbares, qui, ne reconnaissant de lois que leur violence et leur caprice, montraient un dédain profond pour ces formalités et l'humanité qui les dictait. Trois pirates écossais, courant les mers pendant que les deux rois s'occupaient de conclure la paix, furent jetés par l'orage, pêle-mêle avec plusieurs navires anglais, dans le havre d'Yarmouth. Dès que la mer devient tenable, les navires anglais donnent la chasse aux pirates d'Écosse, saisissent leur chef et le pendent.

Edouard, maître du roi Jean, lui impose des conditions très dures, que ce dernier accepte. Les trois états de France et le dauphin les refusent, et l'on se prépare encore à la guerre : il faut lire Froissart pour y trouver le détail de cet armement colossal. Ne s'est-il pas fié à des rapports exagérés, lorsqu'il a prétendu que l'armée anglaise était suivie de six mille charrettes, traînées chacune par quatre chevaux? Le camp d'Edouard avait ses cuisines et ses forges; les seigneurs et le roi emmenaient leur fauconnerie et leurs meutes. On retrouve, au milieu des approvisionnemens de cette armée, les chaloupes de cuir dont les seigneurs se servaient dans leurs parties de plaisir, et ces moulins portatifs que le maréchal Marmont introduisit dans l'armée française pendant la guerre de la Péninsules, et que nos contemporains ont cru une invention toute nouvelle.

Le roi d'Angleterre débarque et se trouve bientôt au centre de la France; pendant que le comte de Saint-Paul, commandant une flotte de cent vingt voiles, met à feu et à sang Winchelsea, Rye et Hastings. Toute la côte de Sussex fut dévastée; on donna des ordres pour que les vaisseaux désappareillés fussent mis à sec et assez loin de la portée de l'ennemi. Le royaume que la peste avait décimé manquait de bras; non-seulement tous les hommes capables de porter les armes durent se tenir prêts au premier appel; mais les prêtres, vicaires, chapelains, curés, étaient invités à saisir le glaive temporel. Londres déploya une énergie admirable; une flotte de cent quatre-vingts voiles, équipée en peu de temps, fut

chargée d'aller venger, sur les côtes de France, les côtes dévastées de l'Angleterre. Cette expédition balaya toute la mer depuis Boulogne jusqu'à Harfleur, et ne s'épargna aucune des violences dont les ennemis de l'Angleterre s'étaient rendus coupables. Edouard marcha sur Paris, et rangeant son armée en bataille sous les murs de la ville, il envoya son hérault jeter devant Charles, duc de Normandie, qui devait être un jour Charles V, le gage du combat; déclarant renoncer au titre de roi de France, si le sort des armes ne le favorisait dans cette bataille.

Charles méritait le nom de *Sage* que la postérité lui a décerné; il ne voulut pas livrer sa couronne au sort incertain d'une journée. La noblesse française, toujours turbulente et impérieuse, offrait, par sa bravoure même, les plus dangereux obstacles à un général en chef. Non-seulement Charles refusa la bataille, mais il défendit à tout guerrier français de sortir des barrières sous peine de mort. Plusieurs personnages importans s'étaient entremis pour faire cesser les hostilités, et le roi commençait à écouter avec plus de faveur les propositions du prince Charles, lorsqu'un évènement qui caractérise vivement cette époque termina la querelle. Un grand orage éclata sur la ville de Chartres; Edouard, campé dans la ville, crut entendre la voix du ciel et conclut la paix.

Dans ce vieil âge de la guerre et de la gloire, une barbarie brutale laissait cependant à l'âme un développement plein de grandeur. L'iniquité régnait avec l'héroïsme; et la générosité était beaucoup plus fréquente que la justice. Le roi prisonnier et le roi vainqueur se séparèrent amis : ce fut une belle et noble scène que celle qui eut lieu dans l'église de Saint-Nicolas de Calais, lorsque les deux rois, agenouillés en face du Christ, reçurent la Paix à baiser. La courtoisie du roi de France s'étant refusée à imprimer ses lèvres sur le symbole sacré, avant le roi d'Angleterre, ce dernier l'imita dans son refus. Puis, tous deux se levant simultanément, se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre avec un

élan d'enthousiasme, qui pénétra d'émotion tous les spectateurs. Le roi d'Angleterre permit à ses prisonniers (objets qui représentaient alors une grande valeur pécuniaire) d'aller rendre visite à leurs amis, sous la seule condition de donner parole qu'ils se remettraient plus tard au pouvoir de leurs vainqueurs et de leurs maîtres. Le seul duc d'Anjou abusa de cette courtoisie et déshonora sa chevalerie, en manquant à sa parole : Froissart en est désolé.

Nous n'emprunterons pas à l'histoire générale le récit touchant et connu de la mort du roi Jean. Pendant que ces deux ennemis couronnés apprenaient à s'estimer mutuellement et à se connaître, la rivalité des deux nations destinées, l'une à régner sur le commerce de la mer, l'autre, à précipiter et à diriger l'activité intellectuelle du continent, prenait un caractère plus grave et annonçait la haine acharnée qui devait remplir quatre siècles; l'Angleterre s'imprégnait d'un caractère spécial. La trace de la conquête normande s'effaçait; le génie saxon reparaissait; un vif instinct de patriotisme chassait enfin de notre île le langage des vainqueurs normands qui s'y était long-temps maintenu. L'orgueil britannique croissait avec la grandeur et l'importance politique que nous avions acquises; nous avions des différends non-seulement avec la France, mais avec l'Espagne, et surtout avec la Flandre, dont le développement commercial et maritime nous portait ombrage.

Il ne s'agissait encore ni de lois maritimes, ni de droit international. La guerre sur l'Océan était réduite à sa férocité primitive, et le boucanier de Sumatra est aujourd'hui plus attaché à l'ordre et plus régulier dans ses actes de piraterie, que l'amiral anglais ou flamand du treizième et du quatorzième siècle. Souvent le conflit entre deux nations rivales était féroce et épouvantable. Près d'un port de Bretagne, nommé la Baye, une flotte anglaise, commandée par Guy Brian, fut reçue à coups de canon par la flotte flamande que commandait Hans Pieterzoon. Les vaisseaux des deux

nations s'accrochèrent l'un à l'autre par des crampons d'abordage, et ce fut une affreuse mêlée; une de ces sanglantes et héroïques mêlées du moyen-âge, où la haine éclatait, gigantesque; où la tactique était sacrifiée à la fureur; où l'on tuait avec délices son ennemi dans un duel acharné auquel toutes les âmes et tous les corps prenaient part. Les Anglais, équipés en guerre, obtinrent facilement l'avantage, et en abusèrent avec atrocité. Barnes parle de 4000 Flamands massacrés à bord de leurs navires : l'amiral belge fut envoyé à la Tour de Londres. Bientôt l'industrie florissante de Gand, de Bruges et d'Ypres, s'effraya de cette hostilité de l'Angleterre : ces villes se détachèrent des intérêts de leur suzerain, le duc de Flandre, et demandèrent humblement la paix au monarque britannique, qui conclut avec eux, en dépit de leur propre seigneur, une trève particulière.

Ce fut la dernière victoire dont le ciel dota les armes d'Edouard ; le dernier éclat d'une destinée qui s'éteignait. A peine cette lueur eut-elle couronné la longue série de ses succès, leur tissu, si complaisamment tramé par la destinée, ne cessa plus de se désorganiser, et se réduisit à rien en peu de temps. Reflux bizarre et fatal qu'il fut impossible d'arrêter, et qui suivit avec une constance étrange le progrès de la vieillesse du monarque. Le premier revers de nos armes eut lieu en 1372, entre La Rochelle et l'île de Rhé, lorsqu'une flotte anglaise envoyée en Gascogne et chargée de tout ce que la chevalerie britannique avait de plus brillant, fut attaquée par la flotte espagnole, alliée du roi de France, et commandée par Boccanegra. La Rochelle, anglaise par sa juridiction, était restée française par ses sympathies. Les habitans, au lieu de porter secours à leurs maîtres, gardèrent une neutralité fatale. Sans la supériorité du nombre, sans la force de l'artillerie qui se trouvait du côté des Espagnols, Froissart convient que la flotte anglaise aurait eu la victoire. Mais trop de circonstances se réunissaient contre nous. Un combat de deux jours entiers se termina par un désastre complet. Le vaisseau

qui portait le trésor coula bas; les meilleurs guerriers de la marine anglaise furent égorgés. Bientôt ce premier insuccès entraîna la perte de toutes les possessions anglaises en France : et parmi tant de villes et de provinces, il ne nous resta plus que Bayonne, Calais et Bordeaux. La flotte triomphante des Espagnols sillonna la mer, emportant plus de soixante-dix chevaliers anglais aux éperons dorés, dont la plupart, faute de pouvoir payer la rançon demandée, moururent dans les prisons de leurs ennemis. Froissart, qui est tout Anglais de cœur, ne peut s'empêcher de décrire, avec un bonheur enfantin qui tient de l'extase, la magnificence de cette flotte victorieuse, son joyeux passage sur la mer, ses banderoles déployées au vent, ses armoiries resplendissantes aux feux du soleil; les longues fanfares de ses trompettes et de ses clairons; enfin, toute la beauté victorieuse qui le charme. Ami et allié des vaincus, il ne peut s'empêcher de s'écrier, à propos de sa propre défaite : « *C'était grande beauté de voir cela !* » Lord Berners, son traducteur, soumis à la même séduction de l'imagination, enchérit sur l'original et fait dire au Froissart : « *Ce fut grand plaisir de les voir!* » Les chroniqueurs anglais n'ont pas manqué de flétrir la barbarie du traitement que les Espagnols vainqueurs firent subir à leurs captifs. Quelque chose de la férocité gothique et de la violence de l'Orient se mêlait en Espagne à la courtoisie chevaleresque. Les Espagnols avaient toute l'ardeur des prouesses guerrières : ils ne comprenaient pas encore l'héroïsme du pardon.

L'autorité anglaise en France reposait sur des bases trop fragiles pour se soutenir long-temps. La nature ne voulait pas qu'une île de médiocre étendue devînt la métropole d'un continent cent fois plus vaste. En dépit du droit d'héritage, malgré le morcellement fatal de la France et les constantes prouesses des chevaliers anglais, chaque jour un fragment de leur conquête tombait et se détachait. Quoique la vraie France ne fût pas encore formée; bien que

l'unité lui manquât, les populations devenaient tous les jours plus hostiles au joug étranger, dont elles n'avaient pas prévu la pesanteur. Les grands hommes, qui ne manquent jamais aux nations dans leurs nécessités, furent suscités par l'urgence des évènemens. Bertrand Duguesclin assiégea Thouars, ville fortifiée dans laquelle s'étaient réfugiés les principaux seigneurs anglais. Vainement Édouard et le prince Noir essayèrent de ravitailler la place. Quatre cents grands vaisseaux, montés par 3000 hommes d'armes, 2000 archers et de l'infanterie, quittèrent les côtes anglaises. Des prières publiques furent ordonnées; mais les élémens eux-mêmes se chargèrent d'apprendre aux conquérans l'incertitude de la victoire, et celle des destinées humaines. Pendant des semaines entières, la flotte fut battue des vents; Thouars et sa garnison durent se rendre avant que l'on pût leur porter secours.

L'incendie de quelques navires espagnols brûlés à Saint-Malo, par les Anglais, ne fut qu'une légère vengeance, et ne changea pas le cours de la fortune. Les succès d'Edouard, après avoir dépassé toutes les bornes que l'ambition humaine peut atteindre, s'affaissèrent par une décadence continue; il perdit ses grands capitaines, ses meilleurs pilotes, fut atteint d'une maladie lente qui le consuma par degrés; survécut à une femme chérie, à son fils, objet de ses plus glorieuses espérances, à sa popularité, à sa renommée, à son bonheur, et succombant à cette inéluctable volonté de Dieu, perdit jusqu'à la force intellectuelle, jusqu'à ce courage du bon sens qui ne l'avait jamais quitté. Une femme rapace s'empara de lui, et empoisonna, par ses conseils, les derniers jours d'un prince si heureux et si malheureux tour-à-tour. Malgré cette infidélité de la fortune, la nation anglaise conserva pour sa mémoire une vénération qui nous fait honneur; tant cette justice est rare chez les nations, tant il faut leur savoir gré de n'être pas ingrates!

Si l'esprit guerrier avait remué le monde, et fait naître les

scènes extraordinaires que nous avons à peine esquissées, un autre génie qui devait produire beaucoup plus tard ses derniers résultats se remuait au sein de la société guerrière. Dès le quatorzième siècle, les avantages du commerce se font sentir. On essaie d'en protéger le développement; on appelle la législation à son secours, on offre aux marchands étrangers une protection souvent nuisible à notre commerce. L'expérience manquait, et l'on poussa trop loin les conséquences d'un bon principe : les privilèges accordés au commerce étranger découragèrent les négocians anglais. Souvent encore l'intérêt commercial et l'intérêt guerrier se trouvaient en conflit, et l'esprit de l'époque, faisant prévaloir la gloire des armes, lui sacrifiait la prospérité du négoce. Dès qu'il s'agissait d'une entreprise militaire, on s'emparait de tous les vaisseaux qui se trouvaient en rade, et l'on forçait l'équipage à servir sans solde; tandis que les marchands génois, allemands, hollandais, alléchés par des primes considérables, exempts d'impôts et des droits de douane, recueillaient tous les bénéfices d'un travail et d'une industrie auxquels les nationaux ne pouvaient se livrer. Ces derniers, repoussés et humiliés, se condamnèrent au repos : aussi, à la fin du règne d'Edouard, la marine anglaise est-elle presque anéantie : un règne de gloire a pour dénoûment la ruine de la fortune publique et des fortunes privées.

En 1382, il fallut modifier cette législation impolitique; on commença par déclarer que les marchandises importées sur des vaisseaux étrangers seraient toutes confisquées; puis, on fut obligé d'en revenir à des résolutions mitigées, et l'on déclara qu'il serait licite d'employer les vaisseaux étrangers, mais seulement après avoir essayé de se procurer des vaisseaux anglais.

A peine Edouard a-t-il fermé les yeux, les Espagnols et les Français viennent brûler la ville de Rye sur la côte de Sussex, et plusieurs villes de l'île de Wight, sur laquelle ils prélèvent une contribution de dix mille marcs d'argent. Pres-

que toute cette partie de la côte est dévastée; Dartmouth et Plymouth ne sont bientôt qu'un monceau de cendres. A Southampton, les envahisseurs sont repoussés par sir John Arundel, et à Winchelsea, par le courageux abbé de Battle. Plus heureux à Rottingdean, les Espagnols égorgent cent citoyens qui essaient de les repousser, et font prisonnier le prieur de Lewes, qui s'était mis à la tête des troupes : tel était le rôle bizarre, souvent sublime, joué par le clergé de cette époque singulière.

La nation se réveille enfin; Pierre Delamarre, le premier président (1) des communes dont l'histoire ait gardé le souvenir, déclare que « la patrie est en danger. » A force d'emprunts, on arme une grande flotte que la tempête disperse encore. Jean Mercer, Écossais, voulant se venger des Anglais, qui l'avaient détenu prisonnier au château de Scarborough, se met à la tête d'une escadre composée de vaisseaux écossais, français, espagnols; revient à Scarborough, s'empare de tous les vaisseaux qui s'y trouvent, et court la mer en menaçant les Anglais de ne pas leur laisser un moment de repos. Jean Philpot, citoyen de Londres et maire à cette époque, équipe à ses propres dépens une belle flotte, fait voile vers les parages où se trouvait Mercer, le rencontre escorté de quinze voiles espagnoles; le bat; lui reprend toute sa capture et revient à Londres, chargé de ses nobles trophées. Ce haut fait d'un roturier émeut les gentilshommes, qui sont saisis de colère et troublés d'orgueil. « Un bourgeois a osé marcher sur leurs brisées et leur arracher, disent-ils, les palmes de la chevalerie! » Jean Philpot se présente résolument devant le conseil que présidait le comte de Stafford. A ces ennemis qui l'accusent, il répond par de plus graves accusations; au lieu de se défendre, il les attaque. « C'est vous, leur dit-il, membres du conseil, ministres du roi, que nous devons mettre en cause! Pourquoi n'avez-vous pas défendu le pays? N'est-ce pas votre négligence qui a compromis nos plus chers

(1) *Speaker.*

intérêts? Votre imprévoyance est un crime. Moi, j'ai agi pour l'honneur de Dieu et de l'Angleterre; vous vous êtes reposés, vous avez fait notre désastre et notre honte. » Southey a raison de dire que Shakspeare n'a jamais trouvé de scène plus sublime et plus féconde en beaux mouvemens que celle où Jean Philpot se défend devant le conseil.

L'Angleterre alarmée confie alors au célèbre Jean de Gand sa défense maritime; après quelques succès, nos flottes éprouvent un nouvel et considérable échec. Les vaisseaux qui allaient prendre possession de Cherbourg (qui venait de nous être cédé par le roi de Navarre) furent entièrement détruits par une flotte espagnole. On ne fit quartier qu'à deux ou trois chevaliers très riches, entre autres à sir Pierre de Courtenay; les autres furent inhumainement massacrés. Telle était la civilisation de cette époque; l'habitude de la guerre et le prestige de la gloire rendaient les hommes indifférens à la mort de leurs semblables; et si les influences plus douces de la civilisation commerciale et du progrès industriel n'étaient venues tempérer cette fièvre de sang, la barbarie la plus fatale aurait terni cette grande et brillante époque : tant d'exploits et de sang perdu n'auraient abouti qu'à la dernière brutalité. On ne peut trop s'étonner de la route tortueuse et pourtant certaine que suivent les nations à travers la civilisation : à l'époque dont nous parlons, la grandeur de notre marine se préparait obscurément, et nos désastres les plus douloureux faisaient l'éducation de notre avenir.

La plupart des rencontres navales, meurtrières aux deux partis, l'étaient surtout pour l'Anglèterre, affaiblie par ses conquêtes; mais souvent ses défaites la couvraient d'une gloire sanglante, que ses annales ont conservée avec orgueil. On n'a pas perdu le souvenir de cet admirable chevalier (sir John Clarke), qui, étant tombé dans une embuscade que ses ennemis avaient préparée à ses navires, « ordonna aux « siens (dit le chroniqueur Hollinshed) de rester derrière « lui, et de se jeter à terre, pendant que sa terrible épée

« mettait en pièces les agresseurs. Il allait enfin suivre « ceux qu'il avait ainsi protégés et prendre terre à son « tour, lorsqu'un coup de hache, séparant sa cuisse de son « corps, livra aux Français un cadavre héroïque. » *La Barque d'York,* petit navire dont l'excellente voilure et la belle marche sont vantées par les contemporains, opposa aussi dans cette action, qui eut lieu en vue des côtes de Bretagne, une résistance obstinée. Au moment où les vainqueurs montaient à l'abordage, elle coula bas, entraînant au fond des eaux les combattans acharnés.

Fidèles à leurs haines que chaque nouvel effort envenimait, les deux nations n'oubliaient aucun moyen de se nuire Pendant que les navires français et espagnols longeaient les côtes de la Grande-Bretagne ; opérant de temps à autre des descentes marquées par l'incendie et le pillage des villes, les Anglais dirigeaient sur les plages de Bretagne une flotte, chargée de soutenir les prétentions du duc suzerain de cette province, révolté contre son seigneur. Jetée par les vents contraires sur les rochers de Cornouailles et sur les plages d'Irlande, cette malheureuse expédition perdit à-la-fois, dans le naufrage, son pilote, le vieux et habile Robert Rust, la plupart des chefs de guerre qui en faisaient partie, et Arundel qui la commandait. Le commencement de la traversée avait été souillé de tant de crimes que les contemporains virent le doigt de Dieu dans ce terrible châtiment. Arundel, avant de partir pour son expédition, avait fait relâche dans plusieurs villes de France, d'où il avait enlevé les femmes et les filles les plus belles et les plus jeunes. Après une exécrable orgie, et des violences odieuses, l'orage s'étant annoncé, le monstre, fatigué des cris de ces malheureuses qui semblaient appeler la vengeance divine sur sa tête, les fit toutes jeter à la mer. Au lieu d'apaiser la tempête, ce sacrifice parut l'augmenter : vingt-cinq vaisseaux, mille hommes et beaucoup de chevaux furent engloutis. Le pilote, qui avait en vain essayé de déconseiller l'expédition, voit Arundel jeté sur le sable par les lames

de la mer, se redresser, se secouer et paraître assuré de son salut; il court à lui, veut l'entraîner pour le soustraire à une nouvelle lame prête à l'envahir, néglige ainsi sa propre sûreté; et disparaît emporté avec Arundel par le flot qu'il redoutait. « Arundel (comme le rapporte, dans son étrange « style l'historien, de ce temps) perdit non-seulement la vie, « mais ses magnifiques vêtemens, plus splendides que ceux « des plus grands rois; il avait embarqué avec lui cinquante-« deux habits complets, en drap d'or, d'argent et de soie, « sans compter ses chevaux; le tout pouvant valoir à-peu-« près 10,000 marcs d'or. » Bientôt l'ennemi, profitant de ces désastres répétés, vint mettre à feu et à sang toutes les côtes de l'ouest et du sud. Winchelsea, Hastings, Rye, à peine relevés de leurs ruines, furent de nouveau détruits. Le brave abbé de Battle fut pris avec un de ses moines, « qui se battait près de lui, couvert de son armure. » Enfin, pour achever la honte et la misère de nos ancêtres, l'ennemi pénétra au sein même de notre île, remonta la Tamise, brûla Gravesend, dévasta les deux rives du fleuve et se chargea de nos dépouilles; de cette détresse universelle résultèrent des conséquences assez imprévues. Une époque de grande misère fut pour nous une date de liberté. Le roi, épuisé, demande de l'argent aux communes; les communes répondent qu'elles ont déjà donné des sommes considérables; que leurs bestiaux périssent, que leurs villes maritimes ont été brûlées par les Français. On insiste : elles répliquent qu'elles voudraient bien être plus généreuses, mais que leur pauvreté extrême s'oppose à cette générosité; que, d'ailleurs, le bruit s'est répandu que le trésor était plein, et que les subsides accordés avaient été employés à un usage bien différent de celui qu'on leur prêtait. La cour, à son tour, protesta de sa sincérité, et les communes demandèrent à examiner les comptes : ce que le roi ne trouva pas mauvais; pour plaire aux communes, il ordonna que toutes les dépenses fussent soumises à leur examen. Après une enquête assez longue qui prouve que ces

anciennes époques n'étaient pas aussi négligentes de leurs intérêts qu'on le pense généralement, on reconnut la légalité des dépenses ; mais on ajouta qu'il était injuste de faire supporter à la nation les 46,000 £ consacrés à garder les marches de Calais, de Brest, de Cherbourg et de l'Irlande. Le monarque repoussa cette prétention et soutint que le salut même du pays exigeait l'entretien de ces *ouvrages avancés* qui défendaient le corps même de la citadelle. Discussion fort remarquable ; l'autorité exécutive est obligée de s'entendre avec les communes pour obtenir l'impôt ; par sa solennité et son audace, ce précédent obtint de l'influence et acquit du retentissement.

L'histoire navale de l'Angleterre n'était plus qu'une série de désastres. Si les communes avaient existé, dans le sens des parlemens modernes et que le temps eût sanctionné leur intime union avec la masse populaire ; elles eussent élevé la voix et réclamé contre la honte que la Grande-Bretagne allait subir. Au contraire, les communes demandent la paix. L'Angleterre s'abaisse ; notre patrie s'humilie devant les vainqueurs. Les habitans des côtes sont obligés de songer à leur propre salut. Alors, abandonnés par leurs défenseurs naturels, les citoyens de Rye armèrent en corsaires, battirent l'Océan, capturèrent plusieurs vaisseaux français et furent bientôt imités par les gens de Portsmouth et Dartmouth. Ces derniers pénétrèrent même dans l'embouchure de la Seine et s'emparèrent de quatre bâtimens français chargés de marchandises. Ce fut vers la même époque, en 1324, que commença l'alliance du Portugal et de l'Angleterre, alliance devenue si intime depuis. La France eut raison de s'alarmer de cette nouvelle circonstance, qui coïncidait avec le traité offensif et défensif de l'Angleterre et de la Flandre, révoltée contre Philippe duc de Bourgogne. Charles VI, pour faire diversion, envoie en Écosse son amiral Jean de Vienne, et pendant que les Écossais profitent de ces nouveaux secours pour mettre à feu et à sang *le Border,* les Anglais s'empa-

rent de l'île de Cadsand qu'ils dévastent. Sluys (1) est occupé par les Français, et Franz Ackerman, l'un des plus habiles démagogues de l'époque, surprend la ville de Damme, que le roi de France vient assiéger et dont il s'empare enfin. C'était une guerre horrible, comme le sont toujours les guerres entre deux principes. L'industrie et le commerce triomphant des villes flamandes avaient fait naître chez elles l'instinct démocratique, et cet instinct furieux se battait à outrance contre le principe féodal.

Une flotte française, amarrée dans le havre de Sluys, fut assaillie par la tempête en sortant du havre, et onze de ses vaisseaux allèrent se briser sur la côte près de Calais. Le reste fut attaqué par une flotte anglaise qui, après six heures de combat, désempara complètement les vaisseaux ennemis. Cette perte vint humilier un peu l'orgueil du jeune roi, tout fier de la prise de Damme. L'amiral Jean de Vienne, dans l'esprit duquel l'Écosse avait laissé peu de souvenirs agréables et qui jugeait sans doute l'Angleterre d'après ce pays encore sauvage, exhorta Charles VI à venger les vieilles injures de la France par l'invasion de la Grande-Bretagne. « Qu'est-ce que cette Angleterre? lui disait-il; quelle est sa puissance? tout au plus soixante mille archers et sept mille hommes d'armes. Allons chercher ces Anglais chez eux, battons-les dans leurs marécages. » Le duc de Bourgogne était fort de cet avis; Olivier Clisson, surnommé le Boucher et le comte de St-Pol n'étaient pas moins ardens à conseiller cette entreprise. « Ne sont-ils pas venus chez nous? demandait ce dernier; pourquoi ne pas leur rendre la pareille. Nous ne trouverons pas de moment plus favorable de les conquérir et de leur prouver d'une manière irrécusable la supériorité de la France. Il y a division parmi les conseillers du roi, le peuple vient de se révolter contre les impôts dont on l'accable; Jean de Gand et les meilleurs guerriers de la nation se trouvent en Espagne. » Un roi jeune

(1) *L'Ecluse*, auquel les Français ont conservé le nom hollandais *Sluys*.

et dont toutes les entreprises avaient réussi jusqu'à ce moment prêtait néanmoins une oreille complaisante à ces conseils héroïques, et l'invasion de l'Angleterre fut résolue.

On commença par pacifier la Flandre, puis on fit des préparatifs immenses que le bon peuple de France paya. De nouvelles tailles furent imposées sur toutes sortes de personnes, les cités, les bourgs et les campagnes; quelques malheureux furent taxés au tiers et au quart de leur revenu; d'autres durent payer un impôt qui dépassait leur capital. On acheta les vaisseaux de la Hollande, de la Zélande, de Midelbourg, de Dordrecht, de Schoenhoven, d'Harlem; en un mot, les Français mirent la main sur tous les navires qu'ils purent trouver. Au mois de septembre 1386, dit Froissart, il y avait douze cent quatre-vingts vaisseaux réunis à Sluys. »

Juvénal des Ursins prétend que le bois employé par cette flotte eût suffi pour jeter un pont sur le détroit. C'était un mouvement inexprimable sur toute la côte. A Tournay, Lille, Douay, Arras, Amiens, Bethune, Saint-Omer, des milliers de bras pétrissent le biscuit de mer qui doit suffire aux besoins de cette foule immense. On ne sait d'où peuvent venir tant de provisions. « De toutes parts, dit le chroniqueur, à Bruges, à Damme, à Sluys, on charge des vaisseaux de foin; de biscuit, d'ognons, de pois, de fèves, de grain, de chandelles, de bougies, de vêtemens, de souliers, d'éperons, de lames d'acier, de haches, de massues, de pioches, de pelles, de lits, de couchettes, de fers pour les chevaux, de pots, de cuillers, de chandeliers et de tout ce qui est nécessaire et convenable pour la cuisine et la guerre. Les bons compagnons de France ne parlent que de conquérir l'Angleterre; déjà ils regardaient comme pris ou tués toutes les femmes, tous les enfans, tous les vieillards, tous les chevaliers de cette nation. » Jamais on n'avait entendu parler de semblables préparatifs. Le bruit de l'expédition avait attiré tous ces hommes avides de pillage, bêtes de proie à face humaine, qui couvraient alors l'Europe. Il en venait du nord et du midi, de Savoie,

d'Allemagne et d'Italie, tous âpres à la curée, tous se partageant en espoir les dépouilles opimes de la Grande-Bretagne ravagée; les jours et les nuits se passaient en festins. « L'or coulait à flots, dit encore le chroniqueur, comme s'il en était tombé des nues ou qu'on l'eût puisé dans la mer. Peintres, enlumineurs, brodeurs, doreurs, fabriquaient et ornaient les drapeaux, les pennons et les étendards. C'était à qui les paierait le plus cher et se procurerait les décorations les plus éclatantes. Partout resplendissaient l'or, l'argent et la soie. » « Vous eussiez dit (ainsi parle le chroniqueur espagnol Sueyro) qu'il s'agissait d'une noce et non pas d'un combat. Mais, ajoute-t-il, toute cette fête était sans Dieu, et l'on ne tenait aucun compte, de celui qui, dans le ciel, se rit des machines humaines. » Pour équiper et embarquer les soixante mille hommes assemblés sur le rivage, on avait épuisé le royaume, les riches étaient ruinés, les pauvres mouraient de faim; on abattait sa maison pour se chauffer. Telle avait été la magnificence des préparatifs, que l'on avait fabriqué d'avance une fortification tout entière, faite de pièces de rapport que l'on pouvait démonter et remonter à volonté, et qui, ayant trois mille pas de diamètre, pouvait contenir l'armée entière; la muraille de ce camp portatif avait vingt pieds de haut; de douze pas en douze pas, s'élevait un bastion qui pouvait contenir dix hommes et s'élevait de dix pieds au-dessus du rempart dont il faisait partie. C'est cette œuvre extraordinaire que le père Daniel a prise pour une ville de bois; ridicule erreur répétée depuis par tous les historiens modernes.

L'effroi se répandit en Angleterre et l'on commença par envoyer des secours, des vivres et des munitions à la garnison de Calais, que nous regardions alors, et non sans raison, comme la clef de la France; c'était du moins, de toutes les villes d'Europe, celle que les Français eussent le mieux aimé reprendre. En vain le roi supplia-t-il Jean de Gand de quitter la Castille et de venir au secours de sa patrie. C'était une époque d'ambition personnelle, où chaque suzerain ne voyait guère de patrie

que ses intérêts et sa forteresse. Partout en Angleterre, des processions solennelles demandent à Dieu le salut du pays. Le pont de Rochester est détruit ; les citoyens se préparent au combat. Pendant que les dix mille hommes d'armes et les cent mille archers d'Edouard s'équipent, s'apprêtent et attendent les Français, tout ce que l'Angleterre a de gens pauvres et besogneux, tous ceux qui ont contracté des dettes, tous les légers compagnons qui aiment les chances du hasard, et se fient à la fortune pour la réparation de leurs torts, appellent à grands cris les Français : « Qu'ils viennent, s'écrient-ils, ces conquérans; nous ne sommes plus embarrassés de payer nos créanciers; que nos fournisseurs s'apaisent : on bat monnaie en France pour eux, et les florins neufs qui rempliront leurs poches se fabriquent maintenant à la Monnaie de Paris. Vivons donc grassement et maintenons-nous en joie! A quoi bon épargner les biens de cette terre, si les Français sont destinés à en jouir? Pourquoi être économes, si l'arrivée de nos ennemis doit nous enrichir bientôt? Que Dieu bénisse cet excellent roi de France, qui se donnera la peine de pourvoir à nos fortunes ruinées! De deux choses l'une, ou nous mourrons, ou nous serons riches; de manière ou d'autre, les choses ne peuvent que bien tourner.

Les préparatifs continuaient cependant à Sluys; et le roi de France n'attendait, pour partir, que l'arrivée du duc de Berry, lorsque le roi d'Arménie, dépossédé de son trône par les Turcs, se porta comme médiateur entre les deux couronnes : personnage singulier, dont le voyage à Londres n'eut aucun résultat et n'aboutit qu'à la vaine pompe d'une cérémonie solennelle. Souvent les expéditions gauloises et françaises ont démenti par leur insuccès définitif la ferveur et la violence du début; et le dénoûment d'un drame historique fort brillant s'est réduit à une mystification plaisante. Il en fut de même cette fois : l'arrivée tardive du duc de Berry et la raillerie avec laquelle il crut devoir traiter les reproches qui lui furent adressés à cet égard, condamnèren' à l'avor-

tement cette expédition qui avait appauvri toute la France. Il fallut se retirer honteusement ; tout le monde avait été joué ; la plupart des seigneurs étaient ruinés. Ce fut une joie pour l'Angleterre, une joie vive et sentie de tous, que la destruction de cette formidable flotte française, dont le vent et le naufrage se chargèrent de poursuivre les débris.

Bientôt les deux nations, fatiguées de combats, furent forcées, non à un repos complet que leur animosité n'eût pas souffert, mais à se contenter de légères escarmouches qui durèrent jusqu'à la fin du quatorzième siècle. A la dernière extrémité, l'épuisement des forces de tous amena la signature de la fameuse trève de trente ans. Admirez à travers combien de désastres se fait l'éducation des peuples. Les théories du commerce ne sont pas encore fondées ; à peine entrevoit-on les principes internationaux qui vont régler les rapports des peuples maritimes ; et pour obtenir un si faible résultat, combien de sang a coulé ! que de maux soufferts !

(*Naval and Military Magazine.*)

Littérature.

OLIVIER GOLDSMITH,

SA VIE ET SES OUVRAGES.

Le jugement que vous portez sur l'artiste, l'homme de lettres, l'homme d'imagination sera toujours incomplet et inique, si vous séparez sa conduite de ses œuvres, et que vous prétendiez le soumettre à la même règle morale qui sert de code aux autres mortels. Oubliez que Jean-Jacques Rousseau, Raphaël, Michel-Ange, lord Byron, ont produit l'*Émile,* la *Transfiguration,* le *Jugement dernier, Childe-Harold;* ne voyez que leurs actions; appréciez leur vie comme vous apprécieriez celle d'un homme de boutique ou d'un artisan; elle vous inspirera peu d'estime et peu d'affection. La bassesse des relations de Jean-Jacques et la folie de son orgueil vous révolteront; les voluptés de Raphaël vous sembleront dissolution et débauche; la férocité sombre de Michel-Ange et sa brusquerie misanthropique vous paraîtront repoussantes; vous trouverez chez Byron toutes les misères de la vanité, de la fatuité, de l'affectation et du caprice.

La véritable vie de ces êtres à part, il ne faut pas la chercher dans leurs actes de chaque jour, mais dans les fruits de leur pensée; ils n'existent réellement que par leurs œuvres. Là se trouve l'expression de leur âme; là se formulent tous ces principes, qu'ils n'ont pas le temps, le courage, la pa-

tience de réaliser par des faits. La contradiction que l'on se plaît à remarquer entre leurs travaux et leur conduite est une contradiction apparente; leur conduite les occupe peu. Leur sacrifice constant de l'acte en faveur de la méditation et de la réalité au profit de la pensée, produit un résultat douloureux. Au moment même où la pensée jaillit forte et brillante, la conduite demeure incomplète, boiteuse, pleine de faiblesses et d'inconséquences.

Au lieu d'accuser ces personnages hors de ligne, on devrait les plaindre; ils ressemblent aux malades chez lesquels tous les sucs vitaux, abandonnant certaines parties du corps, vont donner à d'autres membres une alimentation exagérée et superflue : alors se développe la monstrueuse alliance d'une atrophie déplorable, alliée à une hypertrophie dont l'œil est épouvanté. Malheureusement, le métier de l'homme de lettres, de l'artiste et du penseur, exigent et provoquent cette rupture de l'équilibre normal. On ne doit pas plus s'étonner de les voir agir inconsidérément, que l'on n'est surpris de recevoir d'un ouvrier et d'un prolétaire, une lettre rédigée avec peu de correction et d'élégance. Il y a, d'une part, inexpérience dans l'art d'écrire; d'une autre, inexpérience dans l'art de la vie; ici, absence d'exercice intellectuel et débilité de l'esprit; là, une force intellectuelle trop hardiment, trop constamment développée, qui, usurpant la place que devrait occuper le bon sens, donne à sa brillante victime une incapacité regrettable. Ce n'est pas une petite affaire de régler sa vie : en ont-ils le temps, le desir, la force, ces hommes absorbés par une affaire plus grande encore à leurs yeux, par une création difficile, mais pleine de charmes, par un enfantement perpétuel, un travail passionné et impérieux? Ils ont droit à une indulgence généreuse; ou plutôt la justice commune serait injustice envers eux.

Parmi les hommes supérieurs que l'Angleterre a produits, il n'en est pas un qui offre, d'une manière plus complète et plus étrange, la preuve de ce que nous venons d'avancer, que le cé-

lèbre Goldsmith. Telle a été la puissance du contraste, entre l'élégance de son style et l'irrégularité de sa vie, entre le charme de ses ouvrages et l'irrégularité de ses actes, que l'on croit à peine à l'identité de ces deux personnages; l'un, si délicieux et si pathétique, la plume à la main; l'autre, si ridicule et si grossier dans les tavernes et les salons. Eh quoi! celui qui a fait le *Vicaire de Wakefield* était ivrogne et joueur! Ce prédicateur de morale la foulait aux pieds dans sa conduite! Non-seulement vous le prendriez pour un malhonnête homme, mais pour un sot!

La difficulté de former un jugement net sur Goldsmith a été si grande, que la plupart des critiques anglais y ont renoncé. Vous ne trouverez pas un portrait exact de cet homme étrange, soit chez les écrivains contemporains, soit chez les biographes qui ont recueilli les évènemens de sa vie. On a mieux aimé ne pas effleurer un sujet si embarrassant; pourquoi tenter une analyse qui paraissait impossible? Après avoir parcouru trois ou quatre anecdotes bizarres que tous les biographes se transmettent héréditairement, et qui lui semblent, non sans raison, s'accorder fort mal avec la réputation et le talent de Goldsmith, on est un peu moins instruit qu'auparavant. Vous apprenez que Goldsmith était un escroc, un homme sans foi, un homme de génie, un excellent homme, un bon camarade, un personnage ridicule et un causeur charmant. Quelle idée nette vous est-il possible d'extraire de cet amas d'éloges, d'accusations, de reproches? où est le portrait du caractère? où est l'analyse des ressorts moraux qui ont fait agir cet homme étrange? qui dira comment son talent, éminemment moral, n'a pas influé davantage sur ses actions, et pourquoi la force de volonté manqua si complètement à cet homme, dont on avoue la bienveillance naturelle et la sensibilité fervente? Cet instinct heureux, qui faisait son génie, ce goût du bon et du beau ne pouvait-il donc se manifester que par de belles pages; n'avait-il d'existence réelle que dans le style? et ne pouvait-il étendre son

empire d'influence sur la vie et les actes de Goldsmith?

Cela n'est que trop vrai : l'un des plus grands poètes que l'Angleterre ait possédés se trouve réduit à la condition d'un enfant; bon, sans savoir pourquoi; méchant et dangereux, sans savoir comment; livré à toutes ses petites passions; plein de grâce, même dans ses défauts, et se faisant pardonner ses faiblesses par leur ingénuité et leur abandon. Étrange condition du génie et surtout du génie poétique : telle fut la vie puérile et inspirée de La Fontaine en France, de Goldsmith en Angleterre. Enfans de l'instinct, de la passion et du caprice, Dieu sait à quels résultats ils aboutissent en se laissant diriger par ces dangereux guides. L'extrême sensibilité, la susceptibilité délicate qui semblent être les premiers élémens du tempérament poétique, comportent une extrême virginité d'impression, une fraîcheur, et comme un enfantillage de l'âme qui ne s'accorde guère avec la vigueur de la raison, avec l'énergie constante des résolutions, avec la puissance de la volonté. Tous les défauts de la nationalité irlandaise, tous ceux du caractère poétique se résument si vivement et si complètement chez Goldsmith, que l'on chercherait en vain ailleurs un sujet d'analyse plus intéressant et plus neuf.

Vers les premières années du dix-huitième siècle, dans un petit village d'Irlande, composé de quelques pauvres huttes, et qui se nommait Pallas (singulier nom mythologique pour une telle localité), vivait un pauvre ministre protestant dont la famille était nombreuse et le revenu très médiocre; à l'indigence de cette maison, se joignaient une bizarre légèreté d'esprit, une originalité héréditaire, une étrangeté de conduite, que le monde s'accordait à railler. C'était un bruit général et une affaire convenue que la famille Goldsmith ne ressemblait à aucune autre famille; les meilleurs cœurs du monde et les plus mauvaises têtes que l'on pût trouver. Quelques personnes prétendaient que l'héroïque général Wolfe avait des rapports de parenté avec la famille Goldsmith, et qu'il en avait été de même d'Olivier Cromwell; rien ne serait

moins surprenant. Les esprits frivoles nient seuls l'influence des races, et tout ce qu'on rapporte de la famille Goldsmith s'accorde parfaitement avec la générosité aventureuse et l'originalité à-la-fois périlleuse et puissante des deux noms que nous venons de citer.

Les exemples domestiques qui environnaient le jeune Olivier Goldsmith ne lui apprenaient ni la prudence, ni la prévoyance. Une vieille femme du village lui fit répéter son alphabet; toutes les écoles du voisinage le reçurent tour-à-tour, sans pouvoir donner à cet esprit léger les habitudes d'application et de fermeté. Il était dès-lors ce qu'il devait être toute sa vie : un enfant étourdi, sensible, que le moindre entraînement arrachait à ses résolutions; d'une gaîté et d'une bonne humeur soutenues qui lui faisaient pardonner tous ses torts; aimant la paresse et le plaisir; incapable d'une idée fixée et d'une attention soutenue. Quelquefois, du sein de cette indolence chérie, jaillissaient des traits lumineux qui révélaient une activité intellectuelle si brillante, que tout le monde en était étonné. On donna au pauvre ministre protestant et à sa femme le conseil de destiner leur fils à l'église, et de l'envoyer au collège de la Trinité de Dublin. Mais, même pour être simple *sizar*, c'est-à-dire écolier-servant dans cette université; certaines dépenses étaient nécessaires, et la pauvre famille eut bien des privations à s'imposer.

Étudions l'étrange petit être dont on espérait faire un respectable membre de l'église anglicane, et que la nature avait fait homme de génie. Poète avant tout, frappé des objets extérieurs, irritable et orgueilleux, le petit garçon qui avait erré librement dans les forêts et sur les pelouses qui environnaient son village natal, fut singulièrement blessé dans son amour-propre, lorsque l'université l'admit comme *sizar* et crut devoir accorder à l'indigence de sa famille cette espèce de bourse, achetée par l'humiliation de la domesticité. L'indolence de l'enfant redouble : depuis son entrée au collège, on le voit toujours errant comme une âme en peine, aux

portes de sa prison, autour de la grille fatale qui le sépare de la liberté. C'est bien mal, sans doute. Sa mère souffre; son père, âgé et infirme, n'attend de récompense et de consolation que des travaux de son fils. Il n'y a pas une heure d'étude de Goldsmith qui ne coûte un sacrifice à l'indigente honnêteté de la famille. Mais la nature bizarre et passionnée de Goldsmith l'emporte sur toutes les considérations, il s'ennuie et souffre; le voilà qui cherche la dissipation et l'oubli dans le plaisir, dans les dettes, dans l'extravagance. Si la société lui a refusé la richesse et l'honneur de la naissance, il veut du moins faire dire de lui qu'il est bon compagnon et homme aimable. Lui, qui n'a pas de pain, il donne un bal dans sa pauvre chambre et y invite les dames de la ville. On se plaint, avec raison, de cette conduite; il se fâche; il se bat à coups de poing avec son maître; et, toujours dominé par une impulsion irrésistible qui ressemble à un instinct plutôt qu'à un raisonnement, il se sauve à Cork, à peine vêtu, n'ayant qu'un shilling dans sa poche, et ne sachant ce qu'il va devenir. Son frère court après lui, le rattrape, renouvelle son costume déchiré et le ramène de force au collège. Le frère était bien bon de croire que cette nature allait se corriger; trop de qualités heureuses et rares se mêlaient à ses ridicules défauts, pour que cet ensemble étrange subit, avant la mort, aucune espèce d'altération. Ce même enfant, si ingrat pour sa famille, donnait ses habits à un pauvre dont les haillons et la misère l'avaient émus de pitié : il ne se souvenait pas que sa garde-robe était à-peu-près aussi mal montée que celle du pauvre qu'il soulageait. Sa vive et flexible intelligence dédaignait profondément toutes les études auxquelles on se livrait autour de lui. Chanter à pleine gorge les belles chansons de table et d'amour de la vieille Irlande; provoquer le rire de ses camarades par de bons contes, c'était là toute l'ambition du jeune Goldsmith. La vie de collège, qui avait commencé pour lui une mortification, continua par une série d'incartades qui trouvèrent leur punition naturelle. « Rien de plus dan-

« gereux, disait-il plus tard, que la vie des universités pour « les êtres doués de passions fortes, de sensibilité et d'ambi- « tion; elles offrent, il est vrai, de belles et grandes res- « sources aux jeunes gens pauvres, mais froids et rangés. » Goldsmith, en écrivant ces mots, se souvenait certainement de ses fautes et de ses souffrances pendant la jeunesse.

Ainsi, grâce à une vanité active et à l'ardeur des passions, tous les penchans du jeune homme avaient mal tourné : en sortant du collège, il occupait la dernière place parmi les huit écoliers-servans qui étaient entrés à-la-fois à l'université. Son père était mort, laissant une veuve qui avait à peine de quoi vivre. Cette pauvre femme n'avait jamais rien oublié pour gâter son fils. Elle le reçut à bras ouverts, quand le pauvre *sizar* revint avec la dernière place. Quant à lui, il ne pensa point à priver sa mère de la faible pitance qui lui restait et du quarteron de sucre dont il fallait bien, dit le biographe, qu'elle se contentât pour un mois : non; mais comme il était gentilhomme irlandais, il alla de château en château recevoir l'hospitalité facile, au moyen de laquelle les propriétaires du pays se ruinaient si gaîment. Le goût naturel de Goldsmith pour les voluptés vulgaires et pour le métier de bon convive, ne perdit rien à cette épreuve. Tantôt assis à la table de quelques gentillâtres; tantôt à la taverne du lieu, il achevait ainsi son éducation d'homme de plaisir, ses études d'épicuréisme insouciant. Des aumônes intempestives, des emprunts qui compromettaient encore son avenir, une imprévoyance qui ne cessait de s'accroître; de la négligence mêlée à de la sensualité; de l'extravagance plutôt que des vices; voilà sa jeunesse. Rien ne le préparait à l'état ecclésiastique que son intention était d'embrasser. Toujours prêt à secourir le malheur aux dépens de son bien-être personnel, il faut convenir aussi que jamais homme ne fut plus étranger aux convenances. Enfant sauvage plutôt qu'homme civilisé, on ne sait si quelques-uns de ses actes sont dictés par l'ironie ou par la gaucherie, tant leur inconvenance est ridicule et gro-

tesque. Il est temps pour lui de prendre les ordres : Synge, évêque d'Elphyn, veut l'interroger. Goldsmith, qui brigue une position si grave et si respectable, se présente en culotte de pluche écarlate; l'évêque demande quel est ce fou qu'on lui envoie, et les réponses de Goldsmith, aussi étourdies qu'ignorantes, décident son expulsion.

Malgré tout, il était généralement aimé. C'était un de ces hommes qui pleurent avec vous, rient avec vous, vous amusent alors même que vous les blâmez et que vous avez à peine la force de gronder, tant leurs vices semblent résulter d'instincts invincibles, et non de déterminations formelles.

Goldsmith avait un certain oncle, nommé Contarine, qui aurait fait bonne figure dans une comédie. Toutes les fois que ce coquin de neveu se permettait une sottise, l'oncle était là pour la réparer. Notre enfant prodigue se rend incapable, comme nous l'avons vu, d'exercer l'état ecclésiastique; l'oncle Contarine lui met cinquante guinées dans la poche et l'envoie étudier le droit à Dublin; il entre dans une maison de jeu et commence ses études de droit par perdre les cinquante guinées qui composent sa fortune. Voilà qui va bien : comment se tirera-t-il d'affaires? ce bon garçon est rarement embarrassé, et s'il trouve partout des moyens de vices, il trouve aussi des amis partout. Je ne sais quelle famille se laisse séduire à l'air affable et cordial du jeune joueur et lui confie l'éducation de deux jeunes enfans. Le choix d'un tel précepteur prouve que l'extravagance et l'étourderie de Goldsmith rencontrent de faciles sympathies. Il entre bravement dans cette famille pour enseigner aux enfans la morale qu'il pratique, comme nous l'avons vu, et le latin qu'il a imparfaitement appris. A peine se trouve-t-il en fonctions, il joue aux cartes avec le père qui se nomme M. Flynn. M. Flynn lui gagne ses appointemens d'une année; et Goldsmith s'enfuit, en maudissant la maison fatale où, dit-il, on l'a horriblement triché.

Sa mère lui écrit pour lui demander compte d'une telle

conduite ; il lui répond une lettre si drôle, si gaie, si bizarre, que toute l'indulgence maternelle s'éveille en faveur du coupable ; elle n'a plus le cœur de gronder et de se plaindre ; elle ne sait que l'embrasser et pleurer. Encouragé dans ses déportemens par cette infatigable indulgence, il continue de se corrompre, sans que la bonté instinctive dont la nature l'a doué, cède à la dépravation étourdie de ses mœurs. Il se plaît à aider, sans rémunération et sans intérêt, son frère Henri, ecclésiastique et maître d'école ; il lui sacrifie celles de ses heures qu'il ne consacre pas aux plaisirs de la table ; il est dévoué, parfait, d'une humeur excellente, d'une affabilité qui plaît à tous, jusqu'au moment où ce frère bien-aimé lui adresse je ne sais quel léger reproche. Le colérique Goldsmith se formalise d'une telle liberté : à une accusation peu grave en elle-même il répond par une invective ; la violence appelle la violence ; les deux frères en viennent aux mains. Voilà une des scandaleuses scènes dont la vie de cet idiot, de cet homme de génie, est semée. Mais écoutez quelle en sera la suite : les frères se séparent, l'un et l'autre animés de colère et se gardant rancune. Les années s'écoulent ; lorsque Goldsmith, devenu grand poète, veut esquisser le portrait d'un excellent ministre de paroisse, « Champion, dit-il, des plus utiles vertus ; » c'est à son frère qu'il pense ; c'est à ce frère qu'il dédie son immortel *Voyageur,* l'une des plus belles élégies que l'Europe moderne ait produites.

Ce frère, avec qui il s'est battu (faut-il le dire ?) à coups de poing, a peu de succès dans le monde, quelque respectables que soient son caractère et sa conduite. Goldsmith est devenu un personnage : il sollicite pour ce frère une cure vacante qui se trouve à la disposition de lord Northumberland, gouverneur d'Irlande. N'y a-t-il pas beaucoup à pardonner à ces admirables cœurs, toujours prêts au pardon ? N'est-il pas injuste de refuser toute charité à ceux qui, au milieu de leurs folies, n'oublient jamais cette douce charité ?

La société, que l'on accuse de dureté et d'insensibilité,

a cependant un tact parfait sous ce rapport. Dès qu'elle devine la bonté, même chez un être défectueux et irrégulier, dont la conduite la blesse et mérite le blâme, elle s'arme d'une incroyable indulgence. On disait que cet Olivier Goldsmith était un singulier personnage, mais on l'excusait; on l'aimait même. L'oncle Contarine ne se fatiguait pas de boucher les trous que les goûts dispendieux de son neveu ne cessaient pas de faire dans son avenir et sa considération personnelle. « J'étais un fort mauvais sujet, odieux à moi-même et dédaigné des autres, s'écrie le pauvre Olivier dans une lettre à son oncle, quand vous êtes venu à mon secours. Quel était mon lot? l'indigence; l'indigence sans espoir. Déjà la mélancolie triomphait de mon humeur gaie, lorsque vous m'êtes apparu : j'ai été sauvé. »

Il avait raison; mais si Contarine était généreux, ces expressions si ardentes prouvent que Goldsmith n'était pas ingrat. Lesté de nouveau par cette providence, qu'il appelle son oncle, et qui ne l'abandonne pas un moment, il quitte l'Irlande étourdie, pour la philosophique Édimbourg. Théologien manqué, avocat manqué, c'est à la médecine qu'il s'adresse; et nul doute qu'il ne devienne un excellent médecin, si ce grand art peut s'apprendre comme on avale une pillule. Bientôt l'argent du bon oncle Contarine a disparu. Au lieu de se mettre en état de guérir les autres, Goldsmith apprend par expérience comment on gagne toutes les maladies, filles de l'intempérance et des excès. Aussi ne tarde-t-il pas à se classer; et s'il n'acquiert pas la réputation d'un excellent médecin, sa réputation de faiseur de calembourgs et de contes amusans franchit les rangs secondaires où sa fortune et sa naissance paraissent devoir le retenir, et parvient jusqu'au duc d'Hamilton. Ce dernier l'admet à sa table, à-peu-près comme les grands seigneurs du moyen-âge y admettaient leurs bouffons. Olivier riait toujours, causait, chantait et perdait. Mais déjà cette connaissance des hommes, qui devait faire de lui l'un des premiers écrivains de l'Angleterre, lui révélait toute

l'humiliation de sa position ; il sentait ce qu'il y avait de triste dans le peu de conséquence que l'on attachait à sa personne et à sa présence. C'est ce qu'il écrit à son frère : « Ne pen-« sez pas que je sois dupe de cette bonne réception ; je « m'assieds tous les jours à sa table, non parce que l'on « m'estime, mais parce que j'amuse ces messieurs. » A peine a-t-il prouvé par ces mots combien il y avait de jugement et de sagacité réelle chez ce prétendu bouffon, voilà sa niaiserie qui le reprend, plus absurde que jamais. « Depuis un « an que je suis ici, écrit-il à son frère, j'ai parcouru le « cercle entier des études médicales. » En buvant frais, en amusant la compagnie, en jouant au pharaon, Goldsmith avait parcouru les cercles des études médicales! Il était devenu un Boerhaave ou un Hippocrate. Mais Goldsmith était l'homme des illusions, et il faut lui pardonner cela. L'envie le prend d'aller à Leyde, le pays des grands anatomistes et des philosophes de la médecine ; il se rend à Leyde, où il deviendra un des plus savans médecins du siècle : il n'en doute pas ; il le dit à son frère qui le redit à son oncle. Mais comment partir ? Au train dont il va, il est, on le pense bien, perdu de dettes ; non-seulement il a les siennes, mais il a pris celles des autres sur son compte. Il s'est porté garant, lui qui n'a rien, pour quelques-uns de ses camarades, dissipateurs comme lui ; mais le nœud n'est pas inextricable ; la fortune a toujours des ressources imprévues pour Goldsmith. Pendant que l'oncle Contarine garnit les poches du futur docteur et pourvoit aux frais de ses études, deux camarades se cotisent pour payer ses dettes et lui rendre sa liberté. J'ai connu bien des hommes qui, avec une conduite plus régulière et plus morale, ne rencontraient pas des amis aussi complaisans et aussi dévoués.

Avant d'aller à Leyde, il rencontre à Édimbourg cinq ou six braves Écossais qui vont prendre du service dans l'armée française. Goldsmith se passionne pour eux, boit avec eux, s'embarque avec eux, et oublie tout ce que son oncle Contarine a fait pour lui, et tout ce qu'il a promis à son oncle Con-

tarine. On arrête l'embarcation ; Goldsmith est jeté en prison à Newcastle et y reste deux mois.

Pensais-tu, tête étourdie, enfant sans cervelle, que tu t'exposais à être fusillé sans pitié ? Un avenir de trois jours était trop long pour ta prévoyance ; et l'espoir d'écouter ou de chanter quelque belle ballade irlandaise t'eût fait aisément braver l'échafaud. Il y eut encore miséricorde pour le pécheur. On ne le prenait au sérieux dans aucune circonstance de sa vie. Relâché par la commisération presque insultante de ceux qui l'avaient fait prisonnier, il revient à Édimbourg, puise encore dans la bourse intarissable de l'oncle Contarine, et se dirige sur Leyde. Il y trouve de francs buveurs, de cordiaux fumeurs de tabac et tout une nouvelle race de bons vivans qu'il adopte de toute son âme : nouvelles folies, nouvelles dettes, nouveaux embarras. Un jour, la fortune le favorise et s'amuse à lui donner trois ou quatre fois plus de ducats qu'il ne lui en faut pour achever ses études de médecine et même recommencer ses études de légiste. Il saute de joie et se souvient de ce généreux oncle Contarine, qui aime les fleurs. Goldsmith est dans le pays des fleurs ; il va donc chercher les plus belles tulipes, les semences les plus rares, des anémones qui valent autant qu'un palais, des roses qui sont plus précieuses que des perles ; il se ruine et envoie tout cela d'un coup à son oncle : action imprudente, assurément, et qu'un grave moraliste anglais lui reproche, mais pour laquelle tous ceux dont le cœur est bien placé et l'esprit juste trouveront un indulgent sourire.

Après ce bel acte de reconnaissance, Olivier n'a pas un denier. Il en rit et provoque encore, mais sans succès, les faveurs de la table de jeu. Plus de gain ; rien que des dettes et des créanciers. Il reste à notre héros, pour payer ses cours et acheter des livres de nosologie, une guinée, une chemise et une flûte. Il prend la guinée, la flûte et la chemise, et quitte Leyde, sans savoir où il ira. Son pas était lent, comme il le dit lui-même ; sa démarche pen-

sive, son front obscurci par de tristes pensées. Il s'achemina vers les Pays-Bas, rencontra des rustres qu'il fit danser au son de sa flûte; reçut la pièce de monnaie qu'on allouait, les jours de fête, au virtuose ambulant; coucha sur la dure, se contenta du pain des pauvres; et pénétra en Suisse, où sa bizarre manière de voyager aux dépens du public lui réussit très bien; il gravit les Alpes, passa les lacs, franchit les glaciers qui servent de berceau à la source du Rhin, entra en Italie, visita la partie septentrionale de ce pays, repassa en France, trouva partout des villageoises à faire danser, des enfans à faire épeler et des buveurs à faire rire; enfin, en 1756, après cette odyssée poétique, privé de tout, en haillons, parfaitement misérable, il obtint le passage sur une barque de pêcheur et toucha les rivages d'Angleterre.

Voilà ce qu'un beau poème a coûté à un homme de talent : c'est à ce prix qu'il a osé acheter les vers délicieux et les images pathétiques dont le *Voyageur* (1) est rempli. Deux cents vers, qui dureront autant que la littérature anglaise, ont été payés par la misère la plus horrible, par les souffrances les plus basses et les plus dénuées de consolation et d'espoir. Deux années ainsi vagabondes se sont résumées en quelques centaines de vers qui dureront toujours. C'est là, d'ailleurs, tout ce que cette tournée pénible a produit : Goldsmith n'était pas homme à s'occuper d'observations utiles, minutieuses et philosophiques. Homme de sensations rapides et violentes, vivant au jour le jour, ne s'embarrassant jamais du lendemain, insouciant du passé comme de l'avenir, comptant pour

(1) NOTE DU TRAD. *The Traveller.* On trouve aussi, dans le récit de Georges, un des plus agréables épisodes du *Vicaire de Wakefield*, plusieurs traits qui rappellent cette singulière et aventureuse Odyssée de Goldsmith, emportant avec lui *une flûte*, *une chemise* et *une guinée*. Nous apprenons avec plaisir que le littérateur français dont le style et la manière ont le plus de rapport avec le style naïf et la manière gracieuse et colorée de Goldsmith, M. Charles Nodier fait paraître la traduction du chef-d'œuvre ingénu qui sera l'éternel honneur de la littérature anglaise.

peu l'opinion, abandonné à son instinct qui ne le dirige pas toujours dans la voie raisonnable; il semble exister moins comme un membre de notre espèce que comme un animal doué de génie et de sensibilité. Ne lui demandez pas ce qu'il a vu dans ses voyages; il vous racontera tout simplement qu'il a aperçu en Piémont des ruches flottantes, en Suisse des vaches apprivoisées qui connaissaient la voix de leurs maîtres et suivaient les sons de leur flûte; dans le Jura, des poulets d'Inde d'une couleur extraordinaire, et à Paris, un vieillard ridé qui se nommait Voltaire; d'ailleurs, il ne semble pas se douter qu'on puisse établir la moindre différence entre Voltaire, les poulets d'Inde et le Jura.

Je le soupçonne bien d'avoir, dans le cours de son Odyssée, demandé de temps en temps l'aumône; il est certain qu'il écrivit à son frère, à ses parens d'Irlande, et que personne ne lui répondit. Sa pauvre mère était morte; les autres ne s'intéressaient guère à lui. Le souvenir de cette injure ne resta pas gravé profondément dans le cœur facile dont nous avons dit les singuliers penchans, les légèretés et les bontés; il continua sa route, secoua ses haillons et revint à Londres comme il put. Pourquoi n'a-t-il pas décrit les sensations éprouvées par l'indigent qui a de l'âme et tombe tout-à-coup au milieu d'une capitale opulente, bruyante, sans un ami pour lui tendre la main? Goldsmith n'avait ni la profondeur d'âme ni l'égoïsme de pensée nécessaires à une telle œuvre. La chemise et la guinée avaient disparu; la flûte était restée. Il essaya de donner quelques leçons à un ou deux penny le cachet. Il y a telle situation où, pour ne pas devenir voleur, il faut être né fort honnête homme : telle était la situation de Goldsmith. Professeur de flûte à deux penny par séance; puis, garçon de course pour un pauvre apothicaire du faubourg, dont il portait les loochs et les potions; prévôt d'un modeste médecin qui faisait sa résidence dans une des plus étroites rues de l'obscure cité; il finit par être promu au rang de correcteur d'imprimerie. Ce fut un grand

pas vers la considération; jusqu'à ce moment, il était sorti à peine de la domesticité.

Le cercle entier des sciences médicales, dont notre homme croyait fermement avoir épuisé l'étendue, ne lui avait pas porté autant de profit, à beaucoup près, que ses douloureuses études de la vie humaine. Elles lui laissèrent une impression qui ne s'effaça jamais; de là cette commisération, empreinte dans toutes ses œuvres pour les souffrances humaines : de là aussi cette teinte de mélancolie dont on ne se débarrasse guère quand on a long-temps gémi sous les angoisses de la misère et le poids du mépris social. Plus tard, une époque arriva où le pain de Goldsmith était celui des riches, où la couleur et la forme de ses habits rivalisaient avec tout ce que portaient de plus éclatant les coryphées de la mode : alors, au milieu des belles dames et des gens de lettres, Goldsmith, le nez au vent et l'air distrait, commençait un récit dont le début était perpétuellement le même : « Quand je vivais avec les gueux de la ruelle de *la Hache*; je me souviens, etc..... »

Il disait encore : « Vous croyez que l'on meurt de chagrin, et vous le dites dans vos romans ! c'est de faim que l'on meurt. J'ai vu plusieurs de ces morts-là; et j'aurais bien voulu y porter remède si je l'avais pu : il aurait suffi d'un peu de pain que je n'avais pas moi-même, hélas! »

« Combien de sentimens et d'idées nous sont absolument « inconnus (dit-il encore quelque part), quand on a toujours « été sûr de son pain de chaque jour! Il faut, pour com- « prendre toutes les tristesses et les misères de l'humanité, « avoir fait l'expérience de cette autre existence, où chacune « des heures qui s'écoulent est un triomphe remporté sur la « famine et la mort! » Goldsmith fut assez long à terminer cette pénible conquête. Ce fut un stage de quelques années encore; il fallait le voir, avec son air sentimental et sa tête au vent, tantôt sous la jaquette de matelot, s'arrêtant pour écouter les ballades que l'on chantait dans les carrefours, tantôt quelques bouteilles de sirop sous le bras, parcourant les quartiers

non pavés des plus obscures rues de Londres, et se faisant chasser par le petit apothicaire, possesseur d'une boutique borgne, et très peu charmé de voir son garçon revenir lui apporter, non de l'argent, mais un paquet de bouteilles en débris.

Le hasard, qui se permet des caprices étranges, voulut que Goldsmith corrigeât les épreuves des premiers romans de Richardson : occupation qui exige une exactitude et un labeur dont l'intelligence mobile du jeune homme ne tarda pas à se lasser. Il eut, à son ordinaire, l'esprit et la prudence de changer cette situation contre une pire, et se fit répétiteur de collège, souffre-douleur, destiné à essuyer tous les caprices des jeunes gens enfermés dans un collège de dissidens : sa patience dut subir un rude apprentissage. A la table du maître d'école, le hasard lui fit rencontrer un nommé Griffiths, propriétaire d'une Revue intitulée : *la Revue du Mois;* homme sans talent, dont la médiocrité laborieuse était secondée par les goûts littéraires de sa femme. La Revue constituait une affaire toute domestique; on compilait à frais communs; Madame lisait les romans, et Monsieur en rédigeait l'analyse. M. Griffiths, ayant eu l'esprit de découvrir que le jeune Olivier n'était pas un sot, et que ses prétentions littéraires correspondaient par leur modestie avec l'obscurité de son existence, le ménage périodique accepta volontiers les services de ce collaborateur, à-peu-près comme on engage un domestique pour tout faire. Goldsmith se contentait de peu.

Depuis ce moment, sa fortune était assurée. Il y avait au monde une chose, une seule qu'il fût capable de bien faire : le métier d'homme de lettres. Voici la route ouverte; il y marche, toujours étourdi comme à l'ordinaire, prodiguant les erreurs, mais enfin devenu maître du seul moyen de succès brillant que la nature lui ait départi. S'il ne devient pas riche et considéré, ce sera sa faute; ou plutôt il suivra sa voie primitive, jouissant d'une réputation et d'un crédit que ses travers ne parviendront pas à détruire. Quant à l'acquisition d'une sagesse

qui n'est pas faite pour lui, jamais il n'eut la prétention de l'espérer. Ce sera donc avec toutes ses folies, ses absurdités, toutes ses petites vanités rustiques, tout son nonchaloir, toute sa niaiserie orgueilleuse, qu'il ira bientôt jouer son rôle au milieu des gens d'esprit, des artistes et des fats de la capitale. On fut moins indulgent pour sa gloire qu'on ne l'avait été pour sa misère : objet d'admiration et de raillerie, il fallut bien qu'il payât un tribut proportionné à l'éclat dont il se parait.

Telle est l'explication de cette vie mystérieuse et si mêlée de ridicule et de gloire. N'oublions pas qu'avant de devenir adjudant littéraire, Goldsmith avait tenté la fortune en qualité de médecin. Quelques vieux camarades de l'Université de Dublin débarquent à Londres et s'étonnent de trouver le pauvre Goldsmith, leur bon compagnon, leur joyeux convive, dont ils avaient plusieurs fois payé les dettes, plongé dans un état de profonde abjection; ils s'occupent de l'en tirer. On lui loue un appartement sur le quai au milieu des huttes des matelots. On lui achète quelques habits; et bientôt sa garde-robe, dont ses contemporains nous ont conservé l'inventaire, se composa d'un habit vert avec galon d'or excessivement vieux et montrant la corde; d'un habit noir qui remonte à 1680; surtout d'un magnifique habit de velours noir râpé, avec une pièce du côté gauche. Toutes les fois que le docteur rendait visite à ses cliens dont la bourse était encore plus malade que leur santé, il avait soin de se donner un air grave, en appliquant son chapeau sur la pièce, position qu'il conservait exactement pendant toute la durée de sa visite.

Ses gains s'élevaient à peu de chose, et ce qui les diminuait encore, c'était la charité assez mal dirigée de Goldsmith. Quand il faisait froid, et que la pauvre chambre du médecin des greniers ne renfermait qu'un peu de combustible nécessaire à l'empêcher de geler; ses voisins, plus indigens encore que lui, dépêchaient vers le bon docteur leurs jeunes filles

chargées de lui demander une *terrine* de charbon. Il la donnait et se fourrait dans son lit pour éviter le froid. Ces mêmes habits, dont il était si fier et qui constituaient tout son diplôme médical, furent plus d'une fois mis en dépôt chez le prêteur sur gage, pour assister la femme en couche qui logeait dans la petite mansarde. Pauvre Goldsmith! on est tenté de l'aimer davantage pour ses vices. Il est vrai qu'ils se présentaient quelquefois sous une forme originale, et que l'habit qu'il mettait en gage pour faire l'aumône aux pauvres ne lui appartenait pas toujours. Quand on annonça l'*Histoire d'Angleterre,* publiée par un Français, en l'honneur de l'Angleterre, son patriotisme s'enflamma. Il possédait sept guinées et demie que lui avaient *prêtées* un de ses camarades de classe. Il les porta aussitôt au bureau de souscription, vit son nom paraître sur la liste des dupes; et l'ouvrage ne fut point publié.

Les trois vieux habits dont Goldsmith s'était paré n'étaient plus que des haillons; il mourait de faim. Un autre camarade, le jeune Milner, plaça Goldsmith chez son père qui tenait une école destinée à recevoir la jeunesse dissidente. Le nouveau maître d'études était plus insouciant, plus inoffensif, plus oublieux de ses intérêts, plus enfant que tous les enfans qui jouaient autour de lui. Son mois était toujours dépensé avant qu'il ne l'eût touché; et la jeune fille de l'instituteur, qui prenait pitié de cet être bizarre, fut obligée de lui dire un jour : « Mais, donnez-moi donc votre argent à garder, comme ces enfans qui ont peur de le perdre! »

Nous l'avons vu sortir du pensionnat ou du collège de Milner, pour entrer au service de Griffiths. Voilà Goldsmith journaliste. Il prend la plume; il a trouvé sa voie; il la suit; son mérite se révèle : il n'a plus rien à craindre. Sans abandonner tout-à-fait le métier de mauvais médecin, il écrit des analyses, découpe des livres, élabore de la critique; et ses amis d'Irlande sont étonnés d'apprendre que leur vieille connaissance, l'étourdi Olivier Goldsmith est devenu quelque

chose. Un compagnon de table, le jovial Bryanton, et un autre ami d'enfance, nommé Hodson, forment une liste de souscription en sa faveur; on bat le ban et l'arrière-ban de la noblesse et de la roture irlandaises.

Il m'est impossible, leur écrit Goldsmith, de garder le silence. Mon orgueil peut souffrir d'un tel genre de service ; mais ma gratitude ne peut en être moindre. Vos vertus doivent recevoir la désignation qui leur convient, et votre charité pour moi ne sortira jamais de ma pensée. Ma destinée est assurément bien triste, puisqu'il me faut contracter de telles dettes sans espérer les payer jamais. Je ne multiplierai pas les protestations, parce qu'elles ressemblent, dans ce cas, à d'indirectes pétitions pour obtenir des faveurs nouvelles. Qu'il me suffise de vous dire combien de douleurs m'eussent été épargnées, si un tel secours me fût arrivé plus tôt. Abandonné comme je l'étais à Londres, sans amis, sans recommandations, sans argent, sans cette impudence qui remplace tout; j'avais en outre le malheur d'être Irlandais, c'est-à-dire membre d'une nation qui n'a rien à espérer ici. Combien d'autres, à ma place, auraient eu recours au suicide ou à l'improbité ! J'ai su me garantir de l'un et de l'autre. Avec toutes mes folies, j'ai résisté à des tentations fatales. Sans doute, vous desirez connaître ma situation; elle n'a rien qui doive me faire rougir, et je ne vois pas de raison pour la tenir secrète. Je suis un peu médecin, un peu poète, et avec ces deux métiers, j'existe comme je puis.

Quelques mois s'écoulent; tout ce qu'il écrit réussit, une élégance et une correction peu communes distinguent les premiers fruits de sa plume. « Je vois là-bas, écrit-il à son ami Bryanton, un horizon plein de splendeur. Je suis, en espérance, riche, honoré, glorieux; c'est une charmante perspective, et je trouve drôle de me placer un instant en dehors de moi, d'oublier ces pensées d'avenir, pour reconnaître où j'en suis à présent : à-peu-près comme ces enfans qui descendent de cheval pour voir un peu quelle tournure ils ont quand ils sont montés sur la bête. Où suis-je et que fais-je? Hélas ! dans une mansarde, écrivant pour avoir du pain, et

attendant ma marchande de lait, qui va me faire une scène, parce que son compte de huit jours n'est pas soldé. »

Malgré le compte de la marchande de lait, Goldsmith était ivre de l'accueil que lui faisaient les gens de lettres. La fille du bon oncle Contarine avait épousé un nommé Lawder, qui ne manquait ni de talent ni d'esprit. « Dites à votre « mari, lui écrivait Goldsmith, qu'il fasse un livre et qu'il « le publie par souscription. Je lui aurai tout autant de « souscripteurs qu'il voudra ; deux cents en huit jours, s'il le « desire, et des plus excellens esprits qui soient en Europe. » Goldsmith n'avait pas quitté sa mansarde, que déjà le prisme le plus brillant embellissait toute sa pauvreté réelle. « Bientôt peut-être, écrivait-il à la même m^rs^ Lawder, le pauvre vieil ami de votre père pourra donner l'essor à la facilité naturelle et à la sensibilité vive qu'il a reçues de Dieu. Alors il pourra marier aux sons de votre harpe les accens de sa flûte et oublier qu'il y eut un temps, où, comme Butler et Otway, il mourait de faim dans les rues de Londres. »

L'instrument magique, si fécond en merveilles que Goldsmith rêvait, sa plume, les eût en effet opérées, s'il eût su mettre un peu de modération et de bon sens dans sa vie pratique; mais il savait espérer et rêver, et de ces rêves faire des livres; voilà tout. Il écrivait des phrases charmantes sur les moyens d'être à-la-fois gentilhomme, homme riche et homme de lettres. Cependant il restait gueux « Scarron prenait le titre de marquis de Barbat (c'était le nom de son libraire) ; pourquoi ne trouverais-je un marquisat du même genre? Vous vous imaginez là-bas, en Irlande, qu'un auteur est un gueux qui a les coudes troués et ne voit que des gueux comme lui; pour moi, je suis persuadé qu'il n'y a pas de gentilhomme irlandais qui vive aussi bien et voie aussi bonne compagnie que le moindre de nos auteurs, celui dont la capacité s'élève jusqu'à traduire un mauvais roman. »

Ainsi se berçait de chimères le bon et naïf Goldsmith. On

lui souriait, on le reconnaissait homme d'esprit. Griffiths lui soldait une faible pitance ; et pendant qu'il se croyait déjà au faîte de la gloire littéraire, il lui fallait jeuner souvent et subir les importunités des dettes criardes. Une nouvelle fantaisie traverse ce bizarre cerveau ; s'il se faisait chirurgien militaire, lui qui n'a pu être ni prêtre ni médecin, ni avocat?... Son habit noir est trop râpé pour qu'il aille se présenter sous ce costume ; il confie sa peine à Griffiths : habit complet, veste et culotte, le directeur lui prête tout l'attirail nécessaire. Mais Goldsmith et Griffiths avaient compté sans leur hôte, sans le bizarre caractère dont la nature avait doué notre homme. Son petit paquet sous le bras, il part, bien persuadé qu'il va rentrer chez lui et que l'expédition médico-militaire pour laquelle cet habit est emprunté aura lieu sans faute. Sur le pas de sa porte, il rencontre un de ses pauvres voisins de grenier, plus misérable encore que lui. Cet homme lui fait un récit épouvantable, un de ces récits qu'il faut avoir écoutés pour connaître toute l'étendue de la misère dans les grandes villes. Le propriétaire va le chasser, lui, sa femme et ses enfans ; c'est l'hiver : il fait froid ; pas de pain. Goldsmith oublie tout, dit au pauvre homme de l'attendre, va porter au Mont-de-Piété le petit paquet rempli des vêtemens de son ami Griffiths, et rapporte l'argent qu'il remet au pauvre hère. C'était un véritable vol accompli par charité. Griffiths redemande ses habits, entre dans une violente colère lorsqu'il sait qu'on avait disposé de sa propriété sans son aveu, et chasse Goldsmith.

La rupture fut complète ; on échangea des lettres injurieuses, et Goldsmith redevint médecin sans malades, ou plutôt sans honoraires. Mais il avait grandi de plusieurs degrés : ce ne fut plus l'habit de velours rapiécé qu'il porta. Le voilà médecin comme il faut. Son gilet à la Roquelaure écarlate est boutonné jusqu'au menton ; il porte la canne doctorale, la culotte de soie pourpre. Tout cela n'augmente ni sa fortune, ni sa clientelle. L'histoire n'a conservé le nom que

d'une seule de ses malades. Celle-là ne voulut pas l'écouter, et préféra s'en rapporter au tact médical de l'apothicaire. Elle eut raison : et comme Goldsmith s'en plaignait à son ami Topham Bauclerc :

« Est-ce que cette dame n'était pas de vos amies, s'écria Topham ? »

— Assurément !

« Oh ! c'est bien mal docteur, s'écria-t-il ! Il ne faut tuer que vos ennemis ! »

Le métier n'allait guère. Goldsmith médecin fit bientôt place à Goldsmith homme de lettres. Les libraires avaient trouvé la route du grenier qui recélait un grand écrivain. Couvert de dettes et les augmentant sans cesse par sa folle dépense et ses goûts dispendieux, il trouva plus commode d'écrire tout ce que les libraires voudraient qu'il écrivît, que de battre le pavé de la grande ville à la recherche d'un malade. On lui demandait une Histoire grecque, il la brochait ; une Histoire naturelle, il se mettait à l'œuvre.

Un jour, Gibbon entrant chez lui, Goldsmith lui demanda le nom de ce roi indien qui donna tant de mal au conquérant Alexandre : « Montezuma, répondit Gibbon. » Goldsmith le crut sur parole. Mais toute cette ignorance, mais tous ces travers n'empêchèrent pas Goldsmith de déployer un charme de style, une inimitable grâce, qui assureront son immortalité d'écrivain.

(*Biographical Literary Sketches.*)

Littérature. — Beaux-Arts.

LES PEINTRES FRANÇAIS.[1]

JEAN COUSIN. — NICOLAS POUSSIN. — VALENTIN. — EUSTACHE LESUEUR. — CHARLES LEBRUN. — PIERRE MIGNARD. — WATTEAU. — LEMOINE. — CHARDIN. — DAVID. — GROS. — GÉRICAULT. — PRUDHON. — GÉRARD. — INGRES. — DELACROIX. — LEOPOLD ROBERT. — DELAROCHE. — DECAMPS. — XAVIER SIGALON.

Pour établir une généalogie biblique des peintres de la France, pour remonter au premier homme d'art que cette terre a produit, on aurait beau pénétrer l'obscurité des temps catholiques, fouiller la cellule des moines, surprendre à l'œuvre l'*imagier* des missels, découvrir les mystérieux enlumineurs de vitraux, suivre la main qui préparait l'émail, ou coloriait à l'eau d'œuf les murailles des couvens; après toutes ces longues et pénibles recherches dans cette poussière du passé, on ne trouverait pas un nom patronimique, pas un aïeul primordial, pas un Adam à poser à la souche de l'art, à son ténébreux commencement. En

(1) NOTE DU TRAD. Voici une appréciation des principaux peintres de l'école française, qui, dans les circonstances actuelles, ne peut manquer d'avoir un grand intérêt, et qui complète, en outre, la série des articles que la REVUE BRITANNIQUE a déjà consacrés à l'histoire de la peinture et des variations de cet art, en Italie, en Espagne, en Angleterre et en Allemagne. Voyez aussi l'article que nous avons publié dans la 12e livraison de cette série (décembre 1836) sur la nouvelle école de peinture de Dusseldorf.

effet, les travaux du moyen-âge ne révèlent aucun nom, aucune marque, aucun cachet d'individualité. Là, point de personnalité orgueilleuse, point d'ambition égoïste; la griffe du *moi*, la signature arrogante des ouvriers modernes n'est apposée nulle part et ne revendique rien dans ces labeurs d'autrefois; l'œuvre est une et commune comme le lieu qui l'a vu naître, comme le dieu qui l'a inspirée.

Il faut donc renoncer à connaître les premiers peintres de la France; mais qu'importent les racines, lorsque nous avons l'arbre au grand jour? et d'ailleurs, quand même on parviendrait à exhumer ces premiers noms mangés aux vers, ils appartiendraient moins à la patrie qu'à la religion, moins à la spécialité nationale qu'à la généralité catholique : ces noms ne seraient point français, mais chrétiens. Ils rentreraient dans la grande famille européenne, toute pleine alors d'un même amour, d'un même travail, d'une même foi. Or, les pères de l'art mystique, qui fut universel comme l'église sa mère, étaient éclos tout près du grand foyer romain. L'Italie, capitale du monde catholique, engendra l'an 1240, le chef de la peinture religieuse, Cimabue, qui engendra le Giotto, qui engendra Antoine de Messine, premier peintre à l'huile, qui engendra André Verochio, qui engendra enfin le grand-père des Vierges, le précurseur de Raphaël, le maître des grands-maîtres, le Pérugin. Ici l'arbre s'épanouit et se divise en mille rameaux divers : Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Titien, Véronèse, Tintoret, Caravage, Guerchin. Ici l'arbre se transforme comme la terre qui le nourrit; il est greffé de paganisme, il va produire la matière, porter des fruits de chair, secouer l'unité du spiritualisme chrétien, jeter ses feuilles mortes, l'humilité, la chasteté, les longs voiles pénitens; se renouveler enfin multiple par la forme, voluptueux comme Vénus, nu comme Alcide, beau comme Apollon.

L'art italien est déjà en pleine floraison, en pleine maturité; des grappes de noms illustres pendent déjà à toutes ses bran-

ches, et le nord de l'Europe végète toujours dans le sol épuisé du christianisme, et la France elle-même en est à peine aux bourgeons de la renaissance.

La France fut obligée, pour opérer sa transformation païenne, d'appeler les artistes d'Italie. C'est Léonard de Vinci qui vient mourir à Fontainebleau; c'est le Primatice, que François Ier mande à sa cour pour y dessiner des Vénus catholiques et des Jésus du Belvédère. Alors le rayonnement de ces astres étrangers éclipsa toutes les pauvres gloires indigènes. Jean Fouquer, le peintre de Louis XI, Dubreuil, Bunel, Dubois, qui avaient le privilège de *pourctraire* Louis XII et qui peignaient naïvement, pudiquement et laidement comme de bons chrétiens et de mauvais peintres, se retirèrent encore plus scandalisés qu'humiliés, fermant les yeux et faisant le signe de la croix à cette invasion du midi dans le nord, à cette entrée de Baal dans l'arche sainte, à cette nouvelle révolte du diable contre Dieu. Pour eux, faire laid en art était œuvre pie et méritoire; ensevelir les charmes du corps sous d'hermétiques vêtemens, ou les exposer au dégout par la hideur exagérée des contours, était le but, la pensée, la gloire de l'art chrétien. Le beau dans l'art était donc plus qu'une faute, c'était un péché, un crime; il fallait être l'agent du malin pour tenter les fidèles par l'éclat du coloris ou la pureté du dessin; pour essayer ainsi la glorification de la chair, comme chez les gentils de Memphis, d'Athènes ou de Rome.

Cette révolution de la forme naquit nécessairement au soleil sur un sol tout imprégné de paganisme. Un jour l'Italie catholique déterra ses vieilles statues, se ressouvint de ses vieux poèmes, redressa ses vieux monumens, et se retrouva antique jusqu'au fond des entrailles, à la grande honte de tout le nord, et de cette Allemagne, qui allait opposer bientôt Martin Luther et les iconoclastes à l'irruption des idoles, et qui s'efforça d'épurer le christianisme des faux dieux.

Au XVIe siècle, la France qui, par sa position sur le globe,

par la nature de son génie, fut toujours terre d'assimilation ou de conquête, participa à-la-fois et du mouvement païen et de la résistance chrétienne. Ses artistes étaient protestans comme Luther et cultivaient la matière comme Michel-Ange. Le mélange des deux élémens dans son sein devait enfanter à la longue un art original plus spiritualiste que l'art italien, plus positif que l'art allemand, n'ayant ni la volupté du midi, ni l'idéalité du nord, mais le sentiment mixte et un de la matière et de l'esprit, l'art éminemment humain, l'art des faits, l'art historique enfin. La réalité, tel devait être le lot de l'école française; ainsi Jean Cousin suit la foi de Calvin et le dessin de Michel-Ange.

Jean Cousin est le premier des peintres vraiment français. Né à Sens en 1589, il commença par enluminer des vitraux; puis il vint à Paris s'initier à la grande peinture devant les fresques du Primatice et de Nicolo; enfin il alla puiser aux sources mêmes, étudier les maîtres à Rome comme tous les artistes de la renaissance. De retour en France, il composa son *Jugement dernier* pour le couvent des Minimes à Vincennes. Peintre, sculpteur, architecte, Jean Cousin fut le Michel-Ange de la France; toutefois, ne demandez pas au Bourguignon la science et la majesté du Florentin. Le *Jugement dernier* de Jean Cousin est la miniature d'un sujet dont Michel-Ange a fait l'hyperbole; ses figures, bien qu'habilement posées, paraîtront bossues, contrefaites et sujettes à orthopédie, en face de l'irréprochable ligne du grand dessinateur. Mais, ce qu'il faut remarquer dans le peintre français, c'est l'esprit de réalité, l'empreinte mondaine et terrestre dont il a marqué son œuvre. Il n'a pas seulement, comme Michel-Ange, revêtu le christianisme d'une surface païenne, transformé Adam en Hercule, Madeleine en Psyché, et tous les humbles saints du martyrologe en athlètes et en gladiateurs du cirque; il n'a pas non plus, comme Michel-Ange, livré toute sa toile aux corps. Avec cent fois moins d'espace que son maître, il a su trouver place pour tout cet univers créé que juge le Créateur. Dans Michel-Ange

il n'y a qu'une double échelle d'hommes montant de la terre au ciel et descendant du ciel aux enfers; mais terre, ciel et enfer sont sacrifiés aux corps. Au milieu de cette avalanche de muscles, la terre peut à peine obtenir droit de cité pour la pointe d'une montagne, l'enfer pour un pauvre petit trou qui figure la grande porte sans espérance, pour une pauvre petite barque qui coulera sous le poids des gros vivans que Lucifer-Caron y entasse comme s'ils n'étaient que des ombres. Le paradis est à peine représenté par deux groupes d'anges suspendus l'un à une croix, l'autre à une colonne. La musculature envahit tout, usurpe tout dans Michel-Ange; place à la chair, la voilà insurgée, impatiente de réagir contre la compression chrétienne; Michel-Ange est son messie, l'Italie est son berceau comme elle fut sa tombe; la volupté renaît de ses cendres, fille du soleil! Esprit, place à la chair.

Si un peintre allemand, Albert Dürer, par exemple, eût fait un *Jugement dernier*, l'homme aurait été sacrifié aux anges et aux démons; le tableau n'eût été que ciel et enfer; les bonheurs infinis du paradis, les tortures éternelles de la damnation, eussent absorbé tout le sujet du peintre religieux. Mais Jean Cousin, mais le peintre français, à-la-fois moins matériel et moins mystique, est plus complexe, plus synthétique, plus réel surtout. Ciel, terre et enfer, chaque portion de l'univers a place sur sa toile; la terre surtout s'y étale avec ses espérances et ses craintes, ses vertus et ses crimes, ses tombeaux pleins et ses maisons vides, avec ses hommes de nations, de mœurs, de métiers différens; en un mot, avec tous les êtres de la création, chaque partie dans sa proportion, dans sa taille, dans son harmonie avec le tout.

Jean Cousin, le père de l'école française, eut pour contemporains: Simon Vouet, qui chercha le dessin de Raphaël, et Fréminet, qui préféra la couleur du Titien. Son successeur fut Nicolas Poussin.

La forme a triomphé. La chair a secoué le joug de l'esprit. La révolution commencée par l'Italie a été consommée par la

Flandre. Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël et Titien ont fini par Rubens. Chaque peuple apporte sa pierre au grand édifice; l'art, qui avait passé de l'Italie à la Flandre, va se poser en France sur la palette du Poussin. A son tour, la France sera la Vestale de ce feu sacré qui brûle toujours en quelque foyer sur la terre, qui s'éteint à Rome pour se rallumer à Anvers, qui meurt à Anvers pour renaître à Paris. Poussin et ses continuateurs vont fixer la destinée de la peinture dans leur patrie, donner de plus en plus cette physionomie historique, ce caractère réel, ce signe humain qui popularise l'art et le fait intelligible à tous. Nicolas Poussin est, sans contredit, le grand initiateur de l'art dans cette voie terrestre.

Né en 1594, élève de Quintin, il connut d'abord les maîtres d'Italie par des gravures qu'il copiait chez un marchand d'estampes. Bientôt il voulut voir les originaux, et, sans argent, sans ressources, il partit pour Rome avec du courage et un ami, le sculpteur Quénoy, qui lui apprit à modeler des figures pour vivre. L'Italie alors n'avait déjà plus que des morts à montrer aux élèves qui lui arrivaient des quatre parties du monde. Parmi ces maîtres qui avaient laissé des œuvres vives pour l'éternelle étude des artistes, Poussin choisit Jules Romain. Et ce choix ne fut ni hasardé ni aveugle, mais à-la-fois spontané comme l'instinct, et logique comme la raison. Jules Romain est en effet, de tous les Italiens, le peintre qui se rapproche le plus de la tendance française. Jules Romain est le peintre historique de la renaissance, l'artiste des faits; il ne se contente déjà plus de la religion, il lui faut l'histoire; il n'a déjà plus assez du ciel, il lui faut la terre; il ne peint plus seulement les dieux d'Homère avec l'auréole catholique, ou le dieu de Moïse avec des membres païens, mais des hommes, des sublunaires, la race commune d'ici-bas. Tite-Live et Tacite ont remplacé pour lui l'Iliade ou la Bible; la mythologie païenne ou chrétienne a fait place à la vérité humaine : il peint les évènemens de notre monde, les guerres

et les triomphes des empereurs; il remplit l'Italie moderne du Latium antique; il rétablit les Romains dans Rome. Aussi Jules Romain est-il la transition de l'école plastique à l'école historique, c'est lui qui forme le chaînon qui unit l'Italie à la France : élève de Raphaël et maître du Poussin.

Le peintre français, fidèle à son tempérament et à son éducation, marcha plus avant encore dans la réalité. Un de ses amis, l'auteur du poème d'*Adonis*, le cavalier Marini, le fit dévier par fois dans l'allégorie, mais il revint vite à l'art positif, et composa l'*Enlèvement des Sabines*, le *Pyrrhus sauvé*, la *Mort de Germanicus*, la *Prise de Jérusalem*, le *Triomphe de Titus*, son chef-d'œuvre enfin la *Peste de Marseille*. Ses paysages même sont historiques, ses tableaux religieux humanisés déjà et entendus toujours historiquement; Christ, pour lui, est plus homme que dieu : il n'a point d'auréole au front; ses ennemis n'ont ni griffes aux pieds ni cornes à la tête ; ce ne sont pas des diables, mais des hommes, qui plus est, des Juifs. La fidélité du vêtement, de l'armure, de la physionomie, de la couleur locale, suivant la technologie moderne, ne saurait être plus scrupuleuse. Si Michel-Ange est le mathématicien de la peinture, si Albert Dürer en est le poète, Nicolas Poussin en est l'historien. Aussi, comme tout est logique et solidaire en ce monde : Galilée, l'Arioste, Le Tasse, sont à-peu-près les contemporains de Michel-Ange, de Raphaël, d'Albert Dürer; le sérieux Corneille vivra avec le grave Poussin.

Ce peintre, qui occupe la plus grande place dans la fin du dix-septième siècle, avait les deux vertus spécifiques du vrai génie; la quantité et la qualité des œuvres. Ses toiles sont innombrables à Rome, à Madrid, à Paris. Son coloris est noir, mais harmonieux ; son dessin sec, mais noble et sévère ; sa composition manque par fois d'unité, mais son style est toujours grand et simple. Ses paysages sont irréprochables. Poussin avait l'habitude de les copier d'après nature; mais pour ses figures, il copiait les bas-reliefs et les maîtres,

croyant et disant que la nature n'était pas un aussi grand artiste que Michel-Ange et Phidias, qu'elle ne fournissait pas des modèles assez parfaits, et qu'il était souvent besoin de corriger l'image de Dieu, et d'idéaliser les enfans d'Ève.

A côté du Poussin, descendu des dieux aux héros, venait le Valentin, doué d'un sentiment encore moins relevé, moins idéal et plus positif, et qui descendit des héros au peuple, pour vulgariser l'art, pour le pousser davantage dans la route française. Valentin, qui naquit en 1600 à Coulommiers, étudia d'abord Simon Vouet à Paris, puis il alla en Italie, en même temps que le fameux garçon d'auberge Claude Lorrain. Là, en face des œuvres du Caravage, il se sentit coloriste et plébéien comme le peintre lombard. On sait que Michel-Ange de Caravage, goujat de son premier métier, peintre primitif et fort, tenant tout de la nature, rien de l'éducation, et qui avait de l'antique par-dessus la tête, un jour qu'on lui apportait une magnifique statue de Vénus, récemment découverte, laissa la déesse grecque pour aller peindre une bohémienne dans la rue. Ainsi que le maître lombard, l'élève français renonça aux antiques, à la belle nudité, à l'anatomie d'élite; il prit la nature sur le fait et comme elle s'offrit : plus de Vénus, des bohémiennes; plus de draperies, des guenilles; plus de formes consacrées, plus de lignes traditionnelles; les formes du premier venu, les bras et les jambes du passant; plus de dieux, ni même de demi-dieux : des musiciens ambulans, des soldats, des buveurs, des fumeurs, des mendians bien troués, bien rapiécés; la vie commune, ordinaire, sans choix, au hasard; le prisme bizarre, bigarré, désordonné, et toujours harmonieux, et toujours poétique de l'extrême réalité. Valentin est fils de Callot, qui connut presque Cervantes. Il est contemporain de Molière, et ne vécut, hélas! que trente-deux ans.

Eustache Lesueur, l'ami de Valentin, tendait au contraire à conserver en France la tradition de la forme sublime : il reproduisit Rome sans être sorti de Paris, et mérita le sur-

nom de Raphaël français, sans avoir jamais vu l'Italie. Génie habile et mélancolique, il ressemble à Racine, et mourut jeune comme lui, comme Raphaël, comme Valentin. La mort prématurée de Lesueur rendit le repos au peintre d'Alexandre, ou plutôt de Louis XIV, à Charles Lebrun. L'art en ce temps-là était ardent et passionné à Paris, comme à Rome du temps de Michel-Ange et de Raphaël. La calomnie, le poignard, le poison même, étaient employés au dix-septième siècle par la jalousie et l'inquiétude des rivaux, comme aux beaux jours de la renaissance. Les artistes alors pénétraient en ennemis dans les ateliers les uns des autres, effaçaient les œuvres commencées ou les outrageaient de manière à les rendre inachevables. Jadis Raphaël avait été furtivement introduit dans la chapelle de Michel-Ange, et lui avait volé le dessin du prophète Isaïe. Michel-Ange, à son tour, était parvenu jusqu'à la Psyché de Raphaël, et avait peint au-dessous des hanches de Psyché une grosse tête de Faune. De même, l'œuvre capitale de Lesueur, la *Vie de saint Bruno,* eut plus d'une page mystérieusement souillée par une main ennemie. Les chartreux furent obligés de protéger ses tableaux avec des volets fermant à clef; et, enfin, on soupçonna Lebrun d'en avoir tué l'auteur.

Charles Lebrun imita la pensée du Poussin : il continua la peinture historique, la força même jusqu'à l'allusion. Peintre du roi, directeur de l'Académie royale, travaillant à ses tableaux de la guerre d'Asie, sous les yeux du vainqueur de la Hollande; entièrement dominé par la circonstance, il mit la tête du roi de France sur les épaules du héros macédonien. Alexandre porta la perruque de Louis XIV. Si Poussin est historien, Lebrun est historiographe. Du reste, il outra la manière des Carrache, comme la pensée du Poussin : couleur terne et monotone, dessin lourd, figures courtes; mais sa composition est épique et ne manque jamais d'ampleur. Le dernier plan de ses toiles, plus harmonieux que les premiers plans, était peint par un paysagiste flamand, Wys-

mans de Malines. Lebrun, aussi courtisan que peintre, vécut comblé d'honneurs et d'argent ; il sut écarter de Louis XIV tous ses émules, Pierre Mignard, Bourdon, Perrier, Boullongne, Santerre, et le consciencieux Jouvenet, comme Simon Vouet avait exilé Poussin de la cour de Louis XIII. Les rois se connaissent mieux en flatterie qu'en peinture.

Disons-le cependant, le plus célèbre des rivaux de Lebrun, Pierre Mignard, n'appartenait pas à l'école française. La pensée manquait à cet artiste. Vrai caméléon, il reproduisait les originaux avec un soin extraordinaire, il visait au trompe-l'œil. Voici une preuve entre autres de son talent d'imitation : il avait rapporté de Rome à Paris une prétendue Madeleine du Guide. Tous les artistes d'admirer cette Madeleine : engouement unanime. Cependant, Mignard, le premier, se met à douter que la figure soit bien originale ; mais il est seul à exprimer ce doute. Lebrun, lui-même, propose d'acheter la figure, quoi qu'en dise Mignard. Le marché conclu, aussitôt Mignard s'écrie : *Je vois la calotte d'un abbé sous les cheveux de Madeleine!* et, d'un coup de pinceau trempé d'huile, il enlève l'image de la sainte, et laisse voir à la place le portrait rubicond du poète Santeuil.

L'école française, sous Louis XV, compte pour ses chefs, Vanloo, Watteau et Lemoine. Nous touchons alors aux saturnales de la matière, au carnaval du sensualisme, à la logique de la renaissance poussée jusqu'au délire des dernières conséquences. Alors ce n'est plus assez d'étaler la chair ; la peinture la couronne de fleurs et de rubans. La volupté nue ne serait plus assez piquante pour le goût blasé du siècle ; il faut relever la fadeur des mets par l'assaisonnement ; on dore l'or, on parfume la rose. La peinture française, toujours entière dans la réalité, met du rouge à Vénus, de la poudre à Junon, des paniers à Minerve, et coiffe Jéhova à l'oiseau royal. Dans tous les tableaux de cette époque érotique, les dieux, les hommes, les bêtes s'entr'aiment, les arbres rou-

coulent, les pierres soupirent; toute la création est rose et impudique comme le régulateur de Versailles :

Regis ad exemplar totus componitur orbis.

Vainement Vanloo, d'origine flamande, veut conserver un peu la tradition du style et de la grandeur de Rubens; vainement, l'illustre Lemoine rapporte à Versailles le pinceau du Corrège, Watteau, le charmant Watteau, triomphe de tous. Watteau, qui avait commencé à barbouiller des décors pour les coulisses, et qui finit par travailler pour les alcôves, Watteau donna à la peinture française une physionomie de théâtre, et recruta ses figures dans le corps de ballet de l'opéra. Watteau était l'ami de Dorat.

Au milieu de cette débauche de l'art, le malheureux Lemoine obtint à peine de peindre l'admirable coupole de Saint-Salpice; puis, malgré le cardinal Fleury, qui préférait la galante peinture, il acheva pourtant le grand plafond du château de Versailles. Mais aussi, pour récompense de ces deux chefs-d'œuvre, il reçut deux insultes du cardinal-ministre, et la mort. Lemoine fut par excellence le peintre de plafonds; il étudia le Corrège qui, le premier, osa enlever les figures. L'habile Raphaël lui-même avait tourné la difficulté du plafonnement ; sa *Psyché* au palais Chigi est peinte dans la perspective ordinaire, comme sur une tapisserie qu'on aurait clouée aux soliveaux. Corrège, le premier, trouva le secret de renverser son dessin, et de faire tourbillonner son sujet en l'air , sur un plafond plat ou dans un dôme. Il s'agit de coucher son génie et d'avoir de l'inspiration sur le dos. Lemoine passa sept ans à travailler dans cette posture, nuit et jour, au soleil et à la lampe, disant qu'il n'avait qu'à se hâter de finir et à se bien tenir, avec les terribles voisins qu'on lui avait donnés (les salles contiguës étaient ornées de plusieurs tableaux du Titien et de Véronèse). Son œuvre terminée, Lemoine l'exposa aux regards de la cour. Pas un spectateur, qui comprît ce travail large et harmo-

nieux; tous y cherchaient les pompons à la mode, et le cynisme accoutumé. Par malheur, dans ce tableau ne s'étalait pas la moindre bergère éperdue, pas la moindre levrette langoureuse, pas la plus petite colombe attendrie. Le cardinal de Fleury, scandalisé, s'écria que *cela gâtait tout Versailles.* Lemoine fut jugé. Hélas! ils l'avaient condamné à mort. Un travail, assidu et pénible, de sept années; une parole de mépris en retour, développèrent chez l'artiste le germe d'une maladie cérébrale dont il ne guérit pas : cette maladie était le désespoir. Dégoûté de l'inintelligence de ses juges, succombant à l'iniquité de leurs arrêts, il rêvait le suicide, se faisait lire chaque jour dans l'histoire romaine la longue liste des trépas volontaires, et à chacun de ces tristes dénoûmens de l'homme, il s'écriait : « Voilà une belle mort! » Enfin, lorsqu'il demanda le salaire de son œuvre de Versailles, le même cardinal de Fleury lui répondit , *qu'on ferait toiser le travail.* A ce dernier coup de pied du ministre, le pauvre peintre rentra dans son atelier, tête baissée; et, le lendemain, il fut trouvé sans vie, percé de sept coups d'épée, l'histoire romaine à ses côtés, ouverte au trépas de Caton, et portant cette note en marge : « Voilà une belle mort! » Ce que le Romain disait de la vertu, l'artiste avait pu le dire du génie : « Tu n'es qu'un mot! »

A-peu-près dans le même temps, l'Angleterre faisait un sort presque pareil à son premier peintre, sir James Thornill. Avant sir James Thornill, l'Angleterre avait toujours été tributaire des artistes étrangers. Holbein, par exemple, représentait l'Allemagne à la cour de Henri VIII. Sous les règnes d'Édouard VI, de Marie et d'Élisabeth, florissaient les Espagnols Antonio More, Olivier Zucchero; sous Charles Ier, Rubens, Van-Dick, l'école flamande; sous le Parlement, rien. Le puritanisme avait même ordonné la dispersion des tableaux réunis à grands frais par Charles Ier, et condamné au feu toutes les images du Christ et de la Vierge. Charles II, revenu d'exil, fit décorer le château de Windsor par deux

Italiens, Verrio et Gennaro. Enfin parut l'anglais sir James Thornill, qui tenta le genre historique : il fut chargé de peindre deux des grandes églises de l'Angleterre, Saint-Paul et Greenwich; mais Londres ne traita pas mieux Thornill que Versailles n'avait traité Lemoine. Le contrat qui liait l'artiste anglais à son œuvre était aussi humiliant que la réponse du cardinal Fleury : on devait lui payer 40 shillings *par toise carrée*. Thornill mourut misérable en 1734, laissant une espèce d'école qui se transforma de fond en comble, et produisit plus tard la véritable peinture anglaise. Si Thornill était un artiste indigène, il n'était pas original : il imitait servilement les Français. La peinture historique n'est point le lot de l'Angleterre; le génie anglais s'est formulé autrement. L'esprit d'observation, cette qualité toute britannique, a produit la peinture intime de Wilkie, le dessin satirique de Hogarth, les tableaux de chevalet de Newton, Chalon, Frazer, Liverseege, et autres émules des deux grands maîtres Hogarth et Wilkie. Le protestantisme, le sentiment de liberté qui rehausse tant l'homme, qui donne une valeur à chaque individu, la société qui la première reconnut des droits à chacun de ses membres, la patrie de l'*habeas corpus* devait produire l'école moderne du portrait, l'école de Reynolds et de Lawrence, la véritable école anglaise. L'art de ces deux maîtres a compris le portrait avec toute l'importance que la nation anglaise attache à l'homme.

Rentrons dans notre sujet. En France De Troy, Restout, Coypel, Trémollière, Dandré Bardon, recueillirent humblement la succession sérieuse de Lemoine et de Vanloo, tandis que Boucher, Lancret, Moreau aîné, Moreau jeune, Fragonard, battirent avec éclat la trace licencieuse de Watteau. C'est l'époque littéraire de Crébillon fils : alors les rois de France s'appellen Cotillon; alors Versailles n'est plus un palais royal, mais un mauvais lieu où la luxure de Louis XV a remplacé le luxe de Louis XIV; où les appartemens sont petits, où les sophas sont larges. Quelle mine eût

fait l'art historique, je vous prie, dans un boudoir? Il n'y avait plus assez de place pour les grandes actions; il fallait là des cadres étroits, de la petite peinture lascive, des sujets aphrodisiaques.

Mais l'excès du mal finit par amener son remède ; le dix-huitième siècle n'est pas encore écoulé, et déjà la réaction s'opère ; l'art français rompt enfin le contrat passé avec l'école du plaisir. La littérature des philosophes commence à déteindre sur les mœurs du règne de Louis XVI. Voltaire, avec sa haine des préjugés ; Rousseau, avec son amour de la nature, ont métamorphosé et la cour et la ville. La reine de France elle-même, Marie-Antoinette, se passionne pour la nature et l'indépendance; loin de Versailles et de l'étiquette, elle devient laitière à Trianon, s'occupe à traire les vaches philosophiquement, et bat le beurre de ses royales mains, comme la femme d'un montagnard suisse. Le roi de France, Louis XVI, fait des serrures, comme l'Émile de Rousseau est menuisier. La peinture, à l'instar de la royauté, se range de plus en plus et devient honnête femme avec Chardin. C'est le temps des tableaux de genre, des intérieurs de famille; c'est le drame de la peinture après ses mystères et sa tragédie.

Cependant l'esprit de liberté grandissait en France et mûrissait ce fruit de sang qu'on appelle révolution. Toutes les forces sociales voulurent à l'envi concourir à cette œuvre: les arts, la poésie, la littérature, la philosophie. Pendant que Mirabeau tonne du haut de la tribune sur la tête des rois; que Beaumarchais abat la noblesse et le clergé sous le bois vert de Figaro; que Talma attire au Charles IX de Chénier les malédictions du parterre, un peintre français, Vien, qui avait conservé la tradition grave de Lemoine, qui l'avait même rigorisée de tout le puritanisme philosophique, voyait arriver de Rome un de ses élèves qui s'appelait Louis David.

Voici l'ère la plus brillante de l'école française, nous voici

à l'apogée de l'école historique. La renommée de David sera européenne, son influence continentale, son œuvre universelle; David va donner à la France l'initiative de l'art, comme Michel-Ange à l'Italie; toutefois, ne cherchez pas dans le maître français le même élément d'art que chez le peintre italien. David, quoique nu comme Michel-Ange, bien qu'esclave comme lui du biceps, ne saurait être le rival du maître de la renaissance. Son dessin est sec, maigre et cartonné; sa couleur est terne et morne et morte; sa composition est forcée et théâtrale; mais pénétrez cette pauvre enveloppe, soulevez cette triste écorce, entrez dans la substance de l'œuvre et touchez le cœur qu'elle renferme : c'est la liberté, c'est la patrie, dieux nouveaux, croyances nouvelles, que l'artiste est allé exhumer du vieux sol romain. Là, à la suite des philosophes, il a passé par-dessus le moyen âge; il a enjambé le trône et l'autel; il a sauté cette longue suite de siècles où la religion devenait fanatisme, la royauté tyrannie; et il ne s'est arrêté que dans les cités libres de l'antiquité, sur la place publique d'Athènes ou parmi les citoyens du Forum. Aucun artiste n'a été plus pratique, plus réel, plus historique, plus mêlé aux choses de ce monde; aucun n'a planté plus profondément dans l'art la conviction de l'homme. Républicain à la convention et à l'atelier, juge de Louis XVI et peintre de Brutus; patriote à l'atelier et à la convention, décrétant quatorze armées à la France et dessinant Léonidas. Ne voyez-vous pas que Léonidas chante la Marseillaise, qu'il porte sur son casque grec la cocarde tricolore, qu'il commande les Spartiates de Sambre-et-Meuse et que les Perses sont sur le Rhin?

Dans la succession de David à Watteau, ce n'est pas seulement le triomphe de la tunique sur les paniers; une simple modification du goût, une frivole réaction. Si David eût peint des amours nus au lieu d'amours en robe comme Watteau, il n'eût pas vécu; il est mort avec *Hélène* et *Pâris*. La question est donc peu plastique : elle est toute politique, toute sociale,

toute philosophique. C'est la réalité de la pensée, c'est l'âme, c'est le fond qui fait la force, la vie, le rayonnement, le succès de David. Michel-Ange et tous les maîtres de la renaissance avaient humanisé Dieu, David divinise les hommes; c'est Socrate que David choisit pour son Christ. Brutus, Léonidas, Socrate, voilà ses saints, ses martyrs, ses dieux, la liberté, la patrie, sa religion et sa foi.

L'Europe, coalisée contre la France mais travaillée sourdement du même besoin et des mêmes desirs, ne put se soustraire à la contagion du nouveau maître. David domina partout : l'Italie, cette terre classique du beau dessin, copia le dessin faux de David; la Flandre, cette patrie de la belle couleur, copia le *gris-perle* de David. Partout le fond emporta la forme, tant il était fort et généreux.

Admirons donc la puissance de la pensée de David et l'excellence du principe français, puisqu'il éleva si haut et soutint si long-temps la faiblesse de l'expression.

Gros fut le premier des élèves ou des rivaux de David. Fidèle à la pensée du maître, il y ajouta pourtant l'innovation d'une meilleure forme; et malgré l'engouement de l'époque, il osa la couleur. Mêlé à la guerre d'Égypte, vivant au milieu des camps, le peintre de *Jaffa*, de *Nazareth*, d'*Aboukir* et d'*Eylau*, n'avait point eu le loisir d'étudier assez Rome ou Athènes, pour idéaliser les Français sous la forme antique; il exagéra David, dépouilla la réalité française de son masque poétique et lui rendit sa physionomie populaire, son allure nationale. Fils de Valentin et père de Géricault, Gros a inauguré la couleur dans l'école française moderne; il y a introduit cette vie enthousiaste et passionnée qui a remplacé la santé exubérante de l'antique et la foi naïve du moyen âge. La critique impie a tué ce grand artiste; les lauriers qui couvraient les cheveux blancs de cette noble tête ne l'ont point garantie du carreau des feuilletonistes. Il finit, hélas! comme Lemoine, par le désespoir et le suicide.

Géricault, son élève, vécut assez pour faire un chef-d'œu-

vre, le *Naufrage de la Méduse*, et il mourut. Prudhon lutta long-temps avec du talent contre la vogue de M. Gérard, et il mourut. M. Gérard était baron et peintre du roi; il vécut un siècle. Nous arrivons à l'époque des Bourbons. David, dont le pinceau avait contribué au salut de la patrie durant les guerres républicaines, mourut en exil à Bruxelles pendant la paix de la Restauration, et son cœur si français ne put même obtenir droit de bourgeoisie au Père Lachaise; il fut percé à la douane, et prohibé comme chose exotique et de contrebande. C'en était fait alors du principe révolutionnaire en France, ou plutôt le mouvement se transformait. La patrie ou la liberté ne devaient plus inspirer l'art après l'invasion; le présent étant trop honteux pour la France, l'art historique fouilla dans le passé, y chercha quelque gloire blanchie à opposer aux immortels hauts faits de l'empire, et le baron Gérard peignit l'*Entrée d'Henri IV à Paris*. Le romantisme allait suivre.

Pour bien comprendre cette réaction en faveur de ce qu'on appelle le passé royaliste et religieux, il faut savoir d'où elle est venue. Elle est fille de l'étranger. L'invasion l'y laissa comme un limon fécondant sur le sol de la France. L'Angleterre, libre de bonne heure, et séparée des maux de la féodalité par un plus long oubli, se retourna la première vers les tombes, et produisit Walter Scott. La France, désenchantée de la liberté républicaine et de la gloire impériale, la France, vaincue, humiliée, ne sachant plus que croire et qu'aimer, s'agenouilla avec Châteaubriand sur les restes de la royauté et de la religion, et voulut faire de ces ruines une carrière pour un art nouveau. Elle brisa ce qu'elle avait adoré, et elle adora ce qu'elle avait brisé. Mais le mouvement est perpétuel, le progrès incessant, et, dans ce retour vers la mort, l'art ne pouvant être révolutionnaire par le fond, le devint par la forme. Le fond n'était plus assez vital pour absorber les forces de l'art, et la régénération de la forme en profita. Alors la gloire de David fut battue en

brèche ; on s'aperçut des pauvretés de son pinceau ; on l'accusa d'être poète ou philosophe, et non peintre ; on s'occupa de l'art pur, abstraction faite de l'idée, de l'*art pour l'art*, comme il a été récemment baptisé. Alors on vit se produire d'étranges caprices de forme, d'incroyables tours de force de dessin ou de couleur ; la France, que jusqu'alors les étrangers avaient étudiée, se traîna à la remorque des vieux maîtres italiens et flamands, progressa de trois siècles en arrière, et partagea ses élèves en deux troupeaux serviles : l'un, à la queue de l'école vénitienne, étalant des étoffes, composant des cartes d'échantillon ; l'autre, imitant l'école romaine, jaugeant Raphaël, s'inspirant par compas et mesure ; les uns fripiers, les autres arpenteurs de l'art. Alors parut M. Ingres, anatomiste exact, qui avança jusqu'au quinzième siècle ; alors M. Delacroix, coloriste habile, qui s'élança jusqu'au seizième. L'école française n'avait brillé ni par la couleur ni par le dessin, elle avait la pensée ou le drame, elle avait l'unité sans la multiplicité ; elle devait donc, tôt ou tard, s'assimiler les qualités exotiques de la forme : c'est par le romantisme qu'elle a fait cette conquête. Mais pour se maintenir à la hauteur de sa mission naturelle, il faut qu'elle rentre désormais dans la pensée avec ses nouveaux moyens d'exécution. Le culte trop prolongé de l'*art pour l'art* lui enleverait infailliblement la prédominance que Nicolas Poussin et David lui ont acquise. Le romantisme pur est le moine de l'art ; il n'est plus du monde ; l'*art pour l'art* est égoïste ; c'est un mystère, une espèce de franc-maçonnerie à laquelle la masse ne peut être initiée. La sympathie qu'inspire la perfection d'une rotule ou la finesse d'un ton ne rayonne pas loin. La couleur et le dessin ont eu leur temps d'influence magnétique et universelle, lorsqu'il s'agissait de rétablir l'élément païen dans ce monde, de réagir contre le spiritualisme chrétien, de venger enfin la matière. Alors les dessinateurs ou les coloristes purs étaient dans l'ordre, la forme était la pensée même. Alors Raphaël et Michel-Ange étaient dans leur mou-

vement, comme David dans le sien; leur science fut comprise et leur travail porta ses fruits. Mais maintenant que la chair est réhabilitée, qu'elle a obtenu ses droits, la besogne de la forme est faite, l'œuvre de la forme est achevé; il reste une autre évolution à accomplir.

Certes, MM. Delacroix et Ingres ont rendu de grands services à l'école française, ils ont agrandi, délivré le domaine de la plastique; mais, ayant déserté pour cela le principe indigène, ils porteront la peine de leur œuvre étrangère, et ne compteront que comme Italiens ou Flamands dans l'école française. M. Ingres lui-même est déjà débordé; les dessinateurs ont déjà renié leur maître; ils l'ont abandonné pour le chef de la peinture moderne allemande, pour Owerbeck, qui, à la forme, semble unir une ombre de pensée religieuse: pensée et forme toujours en arrière, puisqu'elles sont catholiques, puisque Owerbeck reproduit Mazaccio, Verocchio, Pérugin et toute l'école mystique qui précéda la renaissance. Dans les arts, les Français ont tellement besoin d'une idée quelconque, qu'à défaut d'un principe vivant ils en acceptent un mort. M. Delacroix aura été plus vivace que M. Ingres. Outre qu'il est le premier coloriste entier de la peinture française, le rival que la France puisse opposer avec avantage aux prismes de l'Italie et de la Flandre, le maître et le despote de la lumière, ayant le secret de la rompre et de la plier, de la caresser ou de la battre, de la trouver toujours soumise, toujours complaisante à ses moindres caprices, comme une esclave craintive ou une maîtresse dévouée; outre qu'il pousse le charme du coloris jusqu'à la coquetterie, et prodigue l'or de sa palette jusqu'à la profusion, il faut dire aussi que parfois il s'est souvenu du vieux principe de l'art national; que sa forme si brillante, si individuelle, si suffisante, n'a pas toujours dédaigné le secours du fond; que ses plus beaux succès même appartiennent tout-à-fait à l'école historique. M. Delacroix a-t-il jamais été plus grand, que lorsqu'il jetait sa brillante enveloppe

sur une généreuse idée, que lorsqu'il nous passionnait d'horreur contre l'oppression turque, d'admiration pour l'indépendance grecque devant le *Massacre de Scio ;* que lorsqu'il exposait, en 1831, sa radieuse *Liberté* se dégageant, au soleil, d'un tas de pavés et de cadavres, comme le Phénix de son bûcher? Que M. Delacroix se rappelle ses triomphes d'alors, qu'il les compare au succès de la *Bataille de Taillebourg,* et il se convaincra de l'importance du fonds sous la forme ; il comprendra que le peintre a besoin du penseur, et que l'art n'est qu'une noble langue qui transmet les oracles.

Toutefois, pendant la fureur de l'innovation romantique, la grande chaîne de l'école française n'a point été interrompue un seul instant. Des hommes, arriérés par la forme il est vrai, s'efforçaient de continuer le progrès du fond. Charlet et Vernet peignaient l'histoire, que chantaient Delavigne et Béranger. Léopold Robert, non moins réel, mais plus philosophe, poétisait le peuple, se faisait le peintre, non des princes, mais des *pêcheurs,* des *moissonneurs.* Noble et cordial Robert, voilà ton œuvre, ta grande gloire ; tu as été le flatteur des infiniment humbles, des infiniment petits ; avec toi, les derniers ont été les premiers ; tu as donné la force, la grâce, la beauté, le courage, la patience, tous les trésors de ton génie et de ton cœur, non pas à la race olympienne ou royale, mais au pauvre peuple, qui est digne de tous ces dons ; tu t'es fait l'Homère de cet Agamemnon sans couronne ; tu as honoré la cabane au lieu du palais. Sois béni, sois loué, Robert, pour cet acte de justice et de générosité. Français des confins de la Suisse, Léopold Robert a continué le principe national en l'élargissant. Ni historien comme Poussin, ni patriote comme David, moins exclusif que ses prédécesseurs, il étendit son idée au-delà des frontières de son pays, vit le peuple partout, à Venise, à Rome, en Suisse. C'est le premier peintre qui ait compris ce grand mot d'ordre de l'art à venir : humanité.

Oui, voilà le mérite de Robert, que son dessin parfois lâche et mou, que sa couleur cuite et dure ne sauveraient pas

de l'oubli commun. Le noyau maintient le fruit ; le fond garantit la forme. Pauvre Robert, la forme lui a coûté la vie : il avait voulu rendre le peuple si beau, il avait voulu tant faire aimer les hommes, qu'il tenta l'impossible en leur honneur, qu'il essaya de cumuler pour eux toutes les ressources de l'art, de réunir, pour leur plus grande gloire, la science de la composition, le charme de la ligne et l'éclat du coloris ; qu'il rêva la perfection. Ambition d'une grande âme! il voulait être complet : il voulait être orchestre, être tout, être Dieu. Malheureux! qui ne comprenait pas que chaque homme n'est qu'un instrument, une partie, un individu ; que ce désir infini était impie, qu'il était la montagne sous laquelle meurent les Titans, que le suicide pendait sur cette folie.

Ah! plaignons-le! Ce n'est pas nous qui écrirons sur un cercueil une outrageuse épitaphe. Des hommes sans conscience, sans conviction, qui ont vendu depuis long-temps leur âme d'artiste au diable de l'art, à l'argent, qui sacrifient tous les jours leur talent à cette abominable idole, ont assez hurlé leur indignation contre le noble désespoir de Robert. Certes, nous n'admirons pas la mort de Robert, mais nous la déplorons ; nous planterons un cyprès au lieu d'un laurier sur cette tombe. Nous ne dirons courage et honneur qu'aux vivans, à ceux qui luttent et persévèrent.

Mais l'histoire des peintres a vraiment l'air d'une liste de sinistres. Que de trépas malheureux ou précoces! L'art est-il donc ce dieu qui mangeait ses enfans? Que de victimes! Comptons. Dans l'école française seulement, Robert suicide, Gros suicide, Lemoine suicide. Jeunes et vieux, tout est bon à ce Minotaure. Maintenant les morts prématurées. Géricault s'éteint à 30 ans, Watteau à 38, Valentin à 32, Lesueur à 37 comme Raphaël. Si l'on voulait énumérer encore les misères, les pénuries, les mille et une douleurs de la vie d'artiste, récapituler et additionner le tout ensemble, ce serait à faire envier aux hommes d'intelligence le sort de la brute, la condition de la plante, le repos et la volupté de la pierre. Mais

aussi l'art donne la plus grande joie en retour; il compense tant de douleurs par un bonheur infini ; il associe l'homme à l'omnipotence , à l'omnijouissance de Dieu, à la création. Le premier des artistes , Prométhée, a payé de son foie le feu céleste. Le génie est un vautour. Jusqu'à présent, MM. Ingres et Delacroix ne sont pas dévorés. Combien d'autres, hélas! ont le foie plus intact encore, soit M. Scheffer, le maître de l'art sceptique ou ecclectique, qui prend aux uns le dessin , aux autres la couleur, aux autres la pensée, et qui, contrairement à Dieu, de tout ne fait rien; soit M. Delaroche, le chef des fusionnaires , des modérés , des peintres mixtes , qui ne sont ni vieux ni jeunes, ni bons ni mauvais , ni passés ni présens, ni vifs ni morts. Dans les arts, la pondération des genres, le mélange des pouvoirs ne vaut pas l'unité.

Deux hommes florissaient à côté du romantisme , qui promettaient un riche automne, et qui se moissonneront peut-être avant le temps des fruits. L'un, coloriste luxuriant et fantastique, avait abordé l'Orient moderne et la Germanie antique ; les *Turcs et les Cimbres*, ses splendides travaux de début, annonçaient mieux que des *singes,* ses derniers produits. Commencer par l'histoire et finir par la ménagerie, tomber de l'homme à l'orang-outang, tel fut le progrès inverse de M. Decamps. L'art lui réservait pourtant mieux que le titre de peintre ordinaire du *jardin des plantes.* M. Decamps est allé, dit-on , étudier les maîtres en Italie. Pourvu que cette Italie ne le tue pas! pourvu que la poudre de ce cimetière n'étouffe pas en lui son dernier souffle de vie!

L'autre, Xavier Sigalon, homme du midi, dessinateur inexact, coloriste sans finesse, mais peintre de fougue et d'inspiration, rappelant par sa virtualité, sa patience, sa verve et ses épreuves , la triste et illustre mémoire de Lemoine, continuant la tradition passionnée et réelle de l'école française, composa coup sur coup *Locuste, Athalie*, le *Réveil de S.-Jérôme*, trois élans vigoureux, trois témoignages de la grande

preuve du génie : la personnalité. Ces trois pages valurent une glorieuse pauvreté à l'auteur. Incapable d'une concession à la mode, d'un sacrifice à l'exigence d'une manière autre que la sienne, l'artiste individuel et sauvage marcha dans sa force et dans sa liberté, sans poulaines ni sandales, ni romantique ni classique, long-temps nié par les deux partis, mais sûr de son talent et de son avenir. Une fois accepté, vous ne savez pas quels travaux il obtint de la sagacité ministérielle? L'administration des beaux-arts commanda au peintre de *Néron* une *revue de la garde nationale.* Sigalon faillit en mourir de honte. Il refusa, dit-on, quoique pauvre. Enfin M. Thiers, son compatriote, devenu puissant, lui donna un travail plus digne du peintre, avec une récompense plus digne du gouvernement. Trois mille livres de rente sur le grand livre et soixante mille francs une fois payés furent le prix du nouveau travail commandé ou plutôt demandé à Sigalon. Ce travail était la copie du *Jugement dernier* de Michel-Ange.

Cette copie est achevée; et, il faut l'avouer, elle prouve que M. Thiers, pour avoir été plus généreux que ses prédécesseurs, n'a pas été plus intelligent d'imposer cette œuvre à son favori. Sigalon, il est vrai, était l'artiste français le moins au-dessous de la tâche, le moins incapable de reproduire la peinture du géant florentin, le peintre le plus proportionné à Michel-Ange, mais dans un autre ordre d'idées, dans une autre condition d'art : et, après tout, aujourd'hui, le plus digne de reproduire Michel-Ange, ne peut encore que le défigurer. En effet, quel est le temps, la mission, la qualité de Michel-Ange? Quand est-il venu; pourquoi et comment est-il venu? L'heure de la chair a sonné; le corps, opprimé par l'esprit, se relève; l'humanité, privée d'une moitié de son être, tend à se compléter. Où ressuscitera-t-elle la chair? en Italie, au lieu même où la chair fut enterrée; comment la ressuscitera-t-elle? par un art tout sensuel, la peinture. Elle produit bien dans les lettres comme auxiliaires,

l'Arioste et le Tasse; mais le grand travail est pour les hommes de forme. Aussi, elle abonde en peintres : Raphaël Titien, Tintoret, Caravage, Giorgion, Del Sarte, Guerchin, et à leur tête un génie plus matériel encore, un sculpteur, Michel-Ange. Un enfant de Florence, élevé chez un tailleur de pierre, jouant au berceau avec des blocs de marbre et des ciseaux, tellement organisé pour la forme, qu'à vingt ans, il fait une statue de l'amour, qui passe pour un antique, tant elle est parfaite, et dont il est forcé de prouver l'âge et la filiation moderne par un bras qu'il a cassé d'avance, et qu'il rapporte au tronc devant les Romains étonnés; j'ai dit Michel-Ange Buonarotti. Alors le pape Jules II lui commande un tombeau; puis l'architecte Bramante, jaloux du sculpteur, le pousse, afin de le perdre, à quitter l'ébauchoir pour le pinceau, et lui offre de décorer la chapelle Sixtine. Michel-Ange fait les cartons; envoie chercher des peintres à Florence pour les exécuter, n'en trouve pas un capable de comprendre sa forme, et il se met à peindre lui-même cette mine d'anatomie, cette carrière de muscles, cet étal de chair humaine, où les corps sont jetés dans toutes les positions connues ou inconnues, en long, en large, les pieds en l'air, la tête en bas, raccourcis, allongés, debout, couchés, enlacés comme des serpens, empilés comme des guinées, mais toujours parfaits, toujours sublimes, toujours nus, pas même assez nus avec leur peau, poussant l'horreur du voile jusqu'à être écorchés, jusqu'à tenir leur derme à la main, aussi extrêmes que la nature de Rousseau, faisant marcher l'homme à quatre pattes.

Tel est le temps, la mission et la qualité de Michel-Ange. Il peut mêler parfois, à sa préoccupation d'artiste, les boutades du philosophe, jeter en passant les terribles allusions qui condamnent à l'enfer papes et cardinaux. Mais il est venu surtout à la fin du règne exclusif du spiritualisme pour le triomphe de la matière, avec une organisation si exquise pour la forme qu'aveugle même en ses dernières années, il la voyait

encore avec ses doigts, qu'il palpait les défauts et les beautés d'une statue, qu'il l'admirait ou la critiquait en la touchant.

D'autres temps, d'autres mœurs, un autre art. Nous avons assez dit quel était l'art français. Que ses adeptes n'aillent donc point copier les morts! le passé est impie et stérile. Il faut étudier les maîtres, mais pour les transformer; il faut s'assimiler la nourriture intellectuelle comme la nourriture physique. Calquer les anciens et apprendre la lettre morte, c'est jeter à la tombe un temps précieux et des forces utiles; c'est le suicide vivant. Si Michel-Ange avait suivi la doctrine *de l'art pour l'art;* s'il n'avait obéi à son organisation propre; s'il n'avait répondu à son tempérament, il aurait aussi copié les maîtres, reproduit le mysticisme de Giotto, de Cimabüe, et nous n'aurions pas son *Jugement dernier*. Il aurait perdu la vie sans avoir celle des morts. Mais, Dieu merci, il s'est écouté, il s'est vu, il s'est senti vivre lui-même. Vainement, les hardiesses de sa forme et son pur amour de la matière effarouchaient-ils la pruderie même des Borgia; vainement, lui conseillaient-ils de rentrer un peu dans les honnêtes limites du passé, il se garda bien de cet abîme où M. Thiers a plongé Sigalon. Puisse l'Italie ne pas avoir absorbé pour toujours le pauvre peintre provençal! puisse-t-elle le rendre à la France, comme la France le lui a envoyé. Ni Michel-Ange, ni Raphaël, ni aucun maître, tant riche soit-il, n'est complet. Ce n'est point un blasphème que nous proférons là; les impies sont ceux qui voudraient immobiliser l'art dans tel ou tel homme. Sans doute, il y a des génies plus ou moins encycliques; mais l'individu, même complet pour une époque, cesse de l'être pour les autres. Il n'est donné qu'à Dieu d'être infini. La partie ne peut être tout : un homme ne peut être l'humanité; sinon, à quoi servirait la suite des temps et des êtres? Le reste des vivans et des siècles ne serait qu'un pléonasme, qu'une redondance, qu'une répétition inutile, et la Providence nous semble trop logique pour tourner ainsi dans un cercle vicieux.

Sigalon, tout en rendant aussi bien que possible aujourd'hui, le verbe de la renaissance, a dépensé un beau talent à un mauvais ouvrage. Sa copie, d'abord matériellement moins grande que l'original, à cause du petit lieu auquel elle est destinée, puis mal accentuée et cotonneuse, dégage cette froideur naturelle aux œuvres ininspirées, c'est le froid de la tombe : l'œuvre, sans inspiration, est mort-née. L'original lui-même, si intègre de forme, si fidèle interprète de l'un des élémens humains, n'est pas aussi vivant à cette heure que dans les temps qui l'ont porté. Les enfans ne vibrent pas aux mêmes sons que les ancêtres. Nous trouverons, nous, dans ce tableau, des corps, et non des hommes, l'exagération des membres et l'exiguïté des têtes. Nous dirons à l'auteur : voûs avez réagi contre l'esprit décharné; vous avez compris l'homme còmme Hercule, l'homme adamique, à gros muscles, à petit crâne; mais ce n'est pas le type immuable, le type unitaire, le type parfait de la beauté humaine; votre homme n'a plus assez de cervelle; vous n'êtes pas complet pour nous.

Combien donc Sigalon eût mieux employé son temps à une œuvre originale! cinq années perdues, sinon tout son avenir. Plus que tout autre, Sigalon pouvait guider l'école française vers la terre promise; mais nous craignons que, comme Moïse, pour avoir douté de l'avenir, pour s'être rejeté dans le passé, il n'ait conduit l'art jusqu'à l'entrée, sans pouvoir lui-même y pénétrer.

(*Library of the Fine Arts.*)

Commerce. — Industrie.

DU SYSTÈME MONÉTAIRE

DE L'ANGLETERRE

ET DE SON INFLUENCE SUR LA CRISE ACTUELLE.

Voici bientôt un an que dure cette crise commerciale dont nous fûmes les premiers à signaler l'approche imminente (1). Jusqu'ici, il a été impossible d'en arrêter la marche progressive. De Londres elle s'est appesantie sur nos villes de second ordre: les maisons les mieux établies ont été ébranlées; partout les crédits ont été suspendus. A Birmingham et à Manchester, des milliers d'ouvriers ont été renvoyés des ateliers. A Londres, plusieurs grandes maisons, dont l'une avait des relations étendues avec l'Inde, la Chine, le Brésil, les Etats-Unis, et particulièrement le Canada, se sont arrêtées le même jour: A Leeds, il ne se fait presque pas d'affaires, et les ouvriers chôment; à Heckmondwike, Dewsbury, Wakefield, la fabrication se borne aux besoins du pays; à Bradford et Halifax, toutes les marchandises ont éprouvé une baisse énorme; à Rockdale, Heywood, Saddleworth, Bury, les 4/5 des factoreries

(1) Voyez l'article sur les *Banques provinciales et les Compagnies financières de la Grande-Bretagne*, inséré dans la 9e livraison (octobre 1836); celui de Liverpool, 12e livraison (décembre 1836), et celui de Manchester, inséré dans notre dernière livraison.

de coton ne travaillent que quatre et cinq jours par semaine. Le blanchîment, la teinture, le tissage, l'impression, sont presque entièrement arrêtés; et dans quelques-unes de ces villes, plusieurs fabricans ont annoncé à leurs ouvriers qu'ils seraient obligés de réduire encore les heures de travail, si la situation actuelle ne changeait point avant peu. L'état de la fabrication des soieries et du commerce des denrées coloniales est un peu moins défavorable. Les ouvriers de Middleton et de Spittaelfields ont repris leurs travaux; mais les gages sont très bas, et la fabrication se borne pour le moment à des objets de luxe. Telle est aujourd'hui la triste situation de nos grands foyers d'industrie; mais, pour avoir une idée plus exacte de l'état où elle se trouve, écoutons les plaintes que les notables fabricans de Birmingham adressaient, le mois dernier, à lord Melbourne, président du conseil.

Mylord,

Les soussignés commerçans et fabricans de la ville de Birmingham ont l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Seigneurie l'exposé de leur situation actuelle.

Depuis trois ans, les manufactures et le commerce de la ville et des environs jouissaient d'une grande prospérité; les ouvriers étaient tous occupés; chacun d'eux, recevant un salaire proportionné à ses services, était satisfait de son sort; et les fabricans trouvaient dans le commerce intérieur et extérieur un prompt débouché à leurs produits. Mais tout-à-coup et sans aucune cause apparente, cet état florissant a changé, et à la prospérité ont succédé des difficultés et des embarras sans nombre. Aujourd'hui les prix fléchissent au point qu'il est impossible au fabricant de se défaire de ses produits sans perte; des ordres considérables ont été contremandés tant au dehors qu'au dedans, et de toutes parts les ateliers se ferment.

Mylord, nous avons la conviction que si cette crise se continue, une partie de notre population ouvrière va être exposée à de cruelles privations; nous appelons, en conséquence, l'attention du gouvernement sur cet état alarmant, et vous prions d'y porter remède par des mesures aussi promptes qu'énergiques.

Cette adresse est en abrégé l'histoire du commerce et des manufactures de la Grande-Bretagne tout entière, pendant les trois années qui viennent de s'écouler. Jamais l'état du commerce et de l'industrie, n'avait été plus satisfaisant que depuis 1833 jusqu'au commencement du dernier semestre 1836. Paix profonde, affluence de capitaux, demandes considérables de nos produits au dehors et au dedans, entreprises immenses de travaux publics, tout semblait concourir à augmenter la richesse du pays. Mais, tout-à-coup et sans commotion aucune, sans secousse politique, la confiance est ébranlée, de grandes banqueroutes éclatent, la fabrication s'arrête, et par suite de ces désastres, le fonds de réserve de la banque d'Angleterre est réduit de 7 millions à environ 3 millions 1/2.

Cette révolution si soudaine et si funeste a fixé l'attention de nos économistes. Ils en ont étudié les causes et se sont bientôt aperçus que l'on ne saurait en prévenir le retour, à moins d'une modification importante dans notre système monétaire. Créer par l'émission du papier-monnaie, une valeur factice afin d'augmenter le capital du pays, et conséquemment d'agrandir le cercle des affaires commerciales, est un bon système lorsque la valeur nouvelle, étant garantie par un dépôt ou par toute autre valeur équivalente, est restreinte à de certaines limites; mais, accorder à de simples individus ou à des sociétés particulières la faculté d'émettre à volonté du papier-monnaie, sans autre garantie que leur promesse de payer ce papier à présentation, c'est ouvrir un vaste champ à l'agiotage et donner lieu à des fluctuations sans nombre dans la valeur des métaux précieux, fluctuations qui réagissent toujours de la manière la plus funeste sur l'industrie et le commerce. Par exemple, que le change soit au pair, c'est-à-dire que l'importation des métaux précieux fasse équilibre avec l'exportation, il devrait en résulter, avec un système monétaire métallique ou reposant sur des bases purement métalliques, une régularité parfaite dans le cours de l'or et de

l'argent et celui de nos produits. Eh bien, grâce à notre système monétaire actuel, il est rare que ce rapport existe. Pour prouver ce que nous avançons ici, admettons que, par suite de cet état prospère, la confiance augmente et que l'amour des spéculations s'empare de nos fabricans : dans ces deux cas, les banques, dont notre pays est inondé, ne manquent jamais de jeter dans la circulation une masse considérable de bank-notes, afin de seconder le mouvement et de lui donner plus d'activité. Ce but est atteint : chacun trouvant à se procurer sans peine de l'argent, se lance à l'envi dans les spéculations. Cette affluence factice de numéraire exerce une certaine dépréciation sur la valeur de l'or et de l'argent, elle met obstacle à l'importation de ces métaux dans le pays et en facilite l'exportation. Les coffres se vident, et tout paraît prospère, jusqu'à ce que l'exubérance du papier fasse éclater l'orage ; alors les embarras financiers commencent, les prix des produits manufacturés fléchissent sans transition aucune, et les banqueroutes éclatent. Tel est le jeu du système monétaire de la Grande-Bretagne ; telle est la cause des désastres qui accablèrent ce pays en 1792, en 1825 et 1826.

Mais, sans remonter si haut, examinons ce qui s'est passé en 1836. Le change était alors au pair, ou du moins il n'éprouvait d'autres variations que celles qui sont occasionées par l'*afflux* et l'*efflux* des métaux. Tout-à-coup l'attention des spéculateurs se dirige sur les chemins de fer et sur les banques en commandite. Le peu d'avantages que présenta quelques mois après la première opération, suspendit bientôt l'élan des spéculateurs ; quant aux banques en commandite, il en fut autrement. Ainsi, depuis 1826, époque à laquelle la législature autorisa la formation de ces banques, jusqu'au 31 décembre 1835, soixante seulement s'établissent en Angleterre et dans le Pays de Galles, ce qui donne une moyenne de 6 par an. Mais en 1836 une ère nouvelle commence pour ces entreprises ; la manie de fonder des banques tourmente nos capitalistes, et telle en est l'intensité que, depuis le 1er janvier 1836 jusqu'au 26 novembre de

la même année, 42 établissemens du même genre, ayant chacun de quatre à six branches, se forment en Angleterre et dans le Pays de Galles. Comme ces branches jouissent de tous les privilèges des banques-mères dont elles tirent leur origine, on peut donc porter à 200 le nombre des banques en commandite, qui se sont élevées en Angleterre et dans la principauté de Galles pendant l'année 1836. Ce n'est pas tout : indépendamment du soin qu'elles voulaient prendre de l'argent du public, les banques en commandite créèrent de l'argent elles-mêmes en lançant dans la circulation une masse considérable de leur papier-monnaie. Le tableau suivant indique l'importance de cette émission et de celle des banques particulières par chaque trimestre, depuis les derniers mois de 1833 jusqu'à la fin de 1836.

TRIMESTRES finissant le	BANQUES particulières.	BANQUES en commandite.	TOTAUX.
28 déc. 1833.	8,836,803 £	1,315,301 £	10,152,104 £
29 mars 1834.	8,733,400	1,458,427	10,191,827
28 juin 1834.	8,875,795	1,642,887	10,518 682
27 sept. 1834.	8,370,423	1,783,689	10,154,512
28 déc. 1834.	8,537,655	2,122,173	10,659,828
28 mars 1835.	8,231,206	2,188,954	10,420,160
27 juin 1835.	8,455,114	2,484,687	10,939,801
26 sept. 1835.	7,912,587	2,508,037	10,420,623
26 déc. 1836.	8,334,863	2,799,551	11,134,414
26 mars 1836.	8,353,894	3,094,025	11,447,919
25 juin 1836.	8,614,132	3,588,064	12,202,193
24 sept. 1836.	7,969,121	3,969,121	11,733,945
31 déc. 1836.	7,753,500	4,258,197	12,011,697

Ainsi, l'émission du papier-monnaie des banques en commandite s'éleva, dans le cours de l'année de 1836, pour l'Angleterre et la principauté de Galles, de 2,799,551 £ à 4,258,197 £; différence en plus, 1,458,646 £, environ 50 p. %. Le mal ne s'arrêta pas là; indépendamment de l'augmentation des banques et de l'émission colossale qu'elles

faisaient de leur papier, il y eut des prêts énormes, des négociations considérables de traites véreuses et des capitaux immenses engagés dans un grand nombre d'entreprises gigantesques. Si la moitié des fonds ainsi employés eût été exigée en numéraire, elle aurait absorbé tout l'or et tout l'argent de la Grande-Bretagne.

Voyons maintenant ce qui se passait en Amérique. Dans ces dernières années, la fureur de créer des banques et d'émettre du papier s'est également emparée des Américains; mais cette augmentation est due au système de rigueur adopté par le président Jackson envers la banque des Etats-Unis. En lui faisant une guerre constante, en prenant contre elle des mesures hostiles, le président Jackson favorisa la formation d'un grand nombre de banques particulières. Ainsi, en 1815, le nombre des banques particulières n'est encore que de 208; en 1820 de 308, et en 1830 de 320; mais, dans les quatre années qui suivent, lorsque 15 ou 20 banques, au plus, auraient été nécessaires, ce chiffre 320 s'élève à 506; augmentation, 186 ou 46 1/2 par an. Cette augmentation continua en 1835: 61 banques nouvelles s'élevèrent; enfin, depuis le 1er janvier 1836 jusqu'au 1er décembre, c'est-à-dire dans onze mois, il s'en forme 110 autres. En somme, on trouve qu'indépendamment de 146 branches, il y a eu, dans l'espace de sept années, une augmentation de 357 banques; ce qui fait un total de 677; dans le même laps de temps, la circulation des banck-notes s'est élevée de 61,323,898 $ à 185,762,506 $; différence en plus, 124,000,000 $.

Cette surabondance de papier, et surtout le retrait des dépôts publics des coffres de la banque des Etats-Unis, ordonné par le président Jackson au mois d'octobre 1833, firent disparaître le numéraire de la circulation. La législature américaine s'en émut et vota un bill qui tendait à favoriser l'importation de l'or de préférence à celle de l'argent. On sait que, par les réglemens de 1791, la valeur relative de l'or pur et de l'argent fut établie dans le rapport de 1 à 15; c'est-à-

dire qu'une once d'or fut regardée comme l'équivalent de 15 onces d'argent. La valeur de l'or ayant pris faveur sur les marchés de l'Europe, quoiqu'elle restât toujours la même en Amérique, il s'ensuivit que tout l'or des Etats-Unis afflua en Europe, et que le numéraire de l'Union fut bientôt réduit à la seule monnaie d'argent. Ainsi, la nouvelle mesure qui élevait la valeur de l'or, tout en atteignant le but qu'on s'était proposé, fut cruelle pour l'Amérique, parce qu'elle lui enleva l'indépendance métallique dont elle avait joui jusque-là. Mais, lors de la grande débâcle de 1825, pendant que la banque d'Angleterre était à deux doigts de sa perte, et que 80 banques particulières fermaient subitement leurs coffres, faute de pouvoir faire face à leurs engagemens, on vit les Etats-Unis se ressentir à peine de cette secousse, quoique leurs cotons eussent éprouvé une baisse notable. Aujourd'hui, au contraire, que le bill voté par la législature américaine met particulièrement à contribution les caisses de l'Angleterre, son système monétaire s'identifie avec le nôtre et en subit les vicissitudes bonnes ou mauvaises. « Le baromètre qui fixe le cours de l'argent américain est à la bourse de Londres, » a dit M. Graham dans une séance du congrès : rien n'est malheureusement plus vrai. Dans un rapport rédigé en 1834 par un des secrétaires de la trésorerie, on y lit que les systèmes monétaires des deux pays étant influencés l'un par l'autre, les émissions de bank-notes et le retrait de ces bank-notes de la circulation ne pouvaient manquer d'être simultanés dans les deux pays.

Quoi qu'il en soit, quelque avantageuse qu'ait paru être la mesure aux législateurs américains, l'importation de notre or en Amérique, au lieu de contrarier les effets funestes produits par l'exubérance du papier, semble, ainsi que nous l'avons vu, avoir activé les émissions, sans que cette augmentation de numéraire ait opéré sur le change la baisse qu'on pouvait en espérer. Voici, à huit années de distance, quel a été le taux du change sur les mêmes places :

EN 1830.		EN 1837.	
Richmond.	1 p. %.	Richmond.	1 1/2 p. %.
Caroline du Nord.	2 à 2 1/2.	Caroline du Nord.	2 à 2 1/2.
Charlestown. . . .	2 à 2 1/2.	Charlestown. . . .	2 1/2 à 3.
Savannah.	1 1/2 à 2.	Savannah.	2 1/2 à 3.
Nouvelle-Orléans.	1 à 1 1/2.	Nouvelle-Orléans.	3 à 4. —

Que devint la banque d'Angleterre au milieu de cette crise imminente? car il était évident, pour les observateurs les plus ordinaires, que l'orage allait éclater; personne n'en doutait. Pour avoir une idée juste de sa situation, nous allons mettre sous les yeux du lecteur le tableau suivant. Ce tableau indique le mouvement de ses émissions, celui de ses dépôts, de ses nantissemens, l'or et l'argent qu'elle a possédé dans ses coffres depuis le 1er janvier 1836 jusqu'en mars 1837.

TRIMESTRES finissant en	BANK-NOTES en circulation.	DÉPÔTS.	NANTISSEMENS	OR en barre.	ARGENT en barre.
1836.	£	£	£	£	£
12 janv.	17,262,000	19,169,000	31,954,000	6,625,000	451,000
9 févr.	17,427,000	18,366,000	31,022,000	6,957,000	514,000
8 mars.	17,739,000	19,966,000	29,806,000	7,153,000	548,000
5 avril.	18,063,000	14,750,000	27,927,000	7,239,000	562,000
3 mai.	18,154,000	13,747,000	27,042,000	7,214,000	568,000
31 mai.	18,051,000	13,273,000	26,531,000	7,088,000	575,000
28 juin.	17,899,000	13,810,000	27,153,000	6,784,000	578,000
26 juill.	17,910,000	14,495,000	28,315,000	6,351,000	575,000
23 août.	18,061,000	14,796,000	29,345,000	5,766,000	559,000
20 sept.	18,147,000	14,118,000	29,406,000	5,211,000	508,000
18 oct.	17,936,000	13,324,000	28,345,000	4,810,000	417,000
15 nov.	17,513,000	12,682,000	28,134,000	4,558,000	375,000
13 déc.	17,361,000	13,330,000	28,971,000	4,545,000	
1837.					
11 janv.	17,422,000	14,354,000	30,565,000	4,287,000	
12 févr.	17,868,000	14,230,000	31,085,000	4,032,000	
7 mars.	18,178,000	13,260,000	30,579,000	4,018,000	

On voit, par ce tableau, que la valeur des métaux précieux augmente de 700,000 £ pendant les quatre premiers mois de l'année 1836, et qu'à partir du 3 mai jusqu'au 7 mars, cette valeur décline constamment. On remarquera aussi que, depuis le 12 janvier jusqu'au 5 avril de la même année, la circula

tion des billets s'accroît de 800,000 £. Cet accroissement, dans des circonstances ordinaires, n'aurait pu produire aucune suite fâcheuse, puisqu'il y avait en caisse une valeur en or et en argent qui balançait presque celle représentée par le papier que la banque mettait en circulation. Mais, dans l'état où la banque était placée, lorsqu'à la masse des bank-notes déjà existante chaque jour on en ajoutait d'autres, il eût été prudent d'attendre que tout fût rentré dans l'ordre et eût repris son cours régulier; il fallait faire tous les préparatifs nécessaires que réclamait la situation périlleuse du moment, afin de pouvoir faire face, sans le moindre danger, à la crise violente qui allait éclater. Cette émission fut encore funeste, parce qu'elle encouragea la formation des banques en commandite, et qu'elle donna un mauvais exemple à suivre à plusieurs autres banques qui augmentèrent la surabondance déjà si forte des bank-notes par de nouvelles émissions. Cependant, à la fin d'avril de la même année, on la voit adopter les mesures les plus sages. Il est important de les expliquer.

On sait que dans les momens de crise, le papier offert à la négociation est toujours considérable. Deux voies s'offraient à la banque pour empêcher que l'or et l'argent ne sortissent avec trop de rapidité de ses coffres; le premier était de repousser indistinctement tout le papier qui lui était présenté à la négociation, ou, du moins, de ne l'accepter qu'avec les plus grands ménagemens, la plus grande circonspection; mais par là, la banque s'aliénait tout le commerce et hâtait la crise qu'elle voulait prévenir : ce moyen fut rejeté. Restait à élever le taux de l'intérêt; par cette mesure, la banque avait la conviction de mettre un frein aux demandes exagérées des grandes maisons, qui, par prudence, allaient vouloir s'approvisionner d'espèces. En conséquence, le taux de l'intérêt fut porté à 4 1/2; et, comme les demandes d'or continuaient et que les négociations prenaient chaque jour du développement, le taux de l'intérêt fut porté de 4 1/2 à 5, taux auquel il est resté.

On ne peut dire l'action puissante que cette élévation du taux de l'intérêt produisit sur le commerce. Un sentiment général de défiance se communiqua dans le pays avec la rapidité d'une étincelle électrique ; les banques particulières de la métropole, à l'exemple de la banque d'Angleterre, élevèrent le taux de l'escompte, et les banques des provinces, devenues plus craintives et plus prudentes, resserrèrent l'émission de leurs bank-notes dans des limites plus étroites. Cette mesure sage, qui, si elle eût été adoptée partout, aurait prévenu de grands désastres, ne fut point suivie par les banques en commandite. Ainsi, on les voit, ne faisant aucun cas de l'avis solennel donné par la banque régulatrice, persister dans leur système vicieux et lancer de nouvelles valeurs dans la circulation. Le 26 mars 1836, leurs billets en circulation s'élevaient à 3,094,025 £; le 25 juin, à 3,588,064 £; le 24 septembre, à 3,969,121 £; et le 31 décembre de la même année, à 4,258,197 £; ce qui donne une augmentation de 1,164,172 £ ou 37 p. % dans le cours d'une année. On a prétendu que les banques en commandite, en augmentant ainsi leur émission, ne faisaient que suivre l'exemple qui leur était donné par la banque. Mais c'est là une erreur grossière, fruit de l'ignorance ou du mauvais vouloir. Dans le tableau qui précède, on voit en effet l'émission des bank-notes s'élever de 18,063,000 £, le 5 avril 1836, à 18,154,000 £, le 3 mai suivant; puis, retomber à 17,899,000 £ le 28 juin, et s'élever encore à 18,147,000 £ le 23 août suivant. Quelques observations suffiront pour démontrer que cette augmentation n'est qu'apparente. On sait que la banque a des branches qui sont disséminées dans toutes les provinces du royaume; or, les bank-notes émis par les banques provinciales diffèrent totalement des bank-notes de la banque d'Angleterre par la nature du principe en vertu duquel ils sont lancés dans la circulation. Les premiers sont créés, en général, pour remplacer des bank-notes qui appartiennent aux autres banques, et que l'on retire par une convention réciproque de la circulation;

leur valeur est toujours moins forte que celle des bank-notes auxquels on les substitue. Ce n'est donc point sur le chiffre total des émissions de la banque, mais bien sur celui qui représente les émissions de Londres, dont elle a le monopole exclusif, que l'on doit se baser pour savoir s'il y a augmentation ou diminution dans la circulation; car, ainsi que nous venons de le voir, elle peut, tout en augmentant le papier de ses banques de province, réduire sa circulation générale. Le tableau suivant indique la circulation respective du papier de la banque-mère et de ses branches en 1836.

Mars 29. . .	Circulation	de Londres.	14,400,000	18,000,000
	Id.	des branches.	3,600,000	
Juin 28. .	*Id.*	de Londres.	14,200,000	17,900,000
	Id.	des branches.	3,700,000	
Sept. 27. . .	*Id.*	de Londres.	14,500,000	18,100,000
	Id.	des branches.	3,600,000	
Déc. 27. . .	*Id.*	de Londres.	13,500,000	17,300,000
	Id.	des branches.	3,800,000	

Ainsi, la réduction des bank-notes de la banque d'Angleterre pendant l'année 1836 fut de près d'un million. Ce chiffre est sans doute peu important, mais les banques en commandite eussent-elles suivi l'exemple de la banque, eussent-elles, disons-nous, réduit la circulation de leurs billets dans la même proportion, on aurait pu prévenir la crise, et la banque aurait aujourd'hui dans ses coffres le double d'or et d'argent.

La crise éclate enfin; la banque qui, pendant tout le cours

(1) Le tableau suivant présente la valeur des métaux précieux exportés de l'Angleterre à l'étranger pendant l'année 1836.

France.	613,780 £	——	575,146 £
Rotterdam. . .	83,288	——	33,526
Belgique. . . .	»	——	5,473
Hambourg. . .	368,783	——	48,642
Pays divers. . .	341,703	——	347,593
	1,407,554		1,010,380

de l'année 1836, a su retenir dans ses coffres, grâce à sa prudence, une valeur considérable d'or et d'argent, voit tout-à-coup cette valeur tomber successivement, par la force des circonstances, de 4,545,000 £ au 13 décembre 1836, à 4,287,000 £ au 14 janvier 1837; et de 4,023,000 £ au 12 février, à 4,048,000 £ au 7 mars. Dix mois suffisent pour qu'une réduction de 3,740,000 £ s'opère dans ses caisses, quoique le chiffre des exportations métalliques pendant ce laps de temps soit tout-à-fait insignifiant. C'est qu'alors le système d'émission, suivi jusque-là avec tant de persévérance, portait ses fruits. En Irlande, où la manie des banques avait été poussée à l'extrême, la secousse fut si forte que la banque agricole, qui ne comptait que deux ans d'existence et qui avait environ 30 branches fut obligée de s'arrêter; on refusait de recevoir en paiement les bank-notes de la banque d'Angleterre, tant les craintes étaient vives. Les bank-notes étaient tombées en défaveur; on ne voulait que de l'or. Une nouvelle circonstance vint aggraver la situation métallique de la banque, on sait par quelle mauvaise administration la banque centrale et septentrionale de Manchester fut entraînée dans des difficultés inextricables. Cette banque, dont l'origine ne datait que de 1834 et qui avait commencé ses opérations avec un capital de 700,000 £, ayant épuisé toutes ses ressources, fut obligée d'appeler à son aide la banque d'Angleterre; celle-ci lui eût-elle refusé des secours, sa ruine eût été certaine, il eût fallu qu'elle s'arrêtât; mais la banque, dans le but de prévenir une catastrophe dont les suites auraient porté un coup mortel au commerce du Lancashire, répondit à l'appel et dégagea la banque centrale de la fausse situation dans laquelle elle s'était placée, en lui faisant des avances considérables. Quelque temps après, il fallut que la banque d'Angleterre vînt encore au secours de la maison Esdaile, pour empêcher que la ruine de cette maison n'entraînât celle de plusieurs autres; enfin, et tout dernièrement, la banque accorda encore son assistance à plusieurs grandes maisons américaines. Ces maisons jouissaient d'une confiance

illimitée. A Londres et dans la province leur papier était recherché ; aussi, profitant de cette faveur, ils faisaient partout des négociations considérables ; mais tout-à-coup, aux premiers symptômes de l'orage, ce papier si recherché est repoussé par les banquiers, qui n'en veulent plus à aucune condition. La ruine de ces maisons n'était douteuse pour personne, et leur suspension allait rendre impossible la négociation de 10 à 12 millions de papier. La banque entrevit les graves conséquences qui allaient naître de ces banqueroutes ; elle prit les garanties qu'elle put trouver et reçut à la négociation les papiers des maisons chancelantes.

Tels sont les résultats de notre système monétaire actuel : spéculations mal conçues et souvent pleines de dangers ; secousses violentes qui entraînent toujours la ruine d'un grand nombre de maisons, fluctuations sans cesse renaissantes dans le cours des métaux précieux, surabondance ou disparition complète de ces métaux ; voilà ce qu'il engendre : hâtons-nous donc de l'abandonner. Que la législature prenne l'initiative, qu'elle oppose à la multiplication des banques des mesures restrictives et énergiques, et sur toutes choses, qu'elle restreigne l'émission des bank-notes dans des limites étroites, car c'est par là seulement qu'on peut mettre un terme à ces crises violentes qui se succèdent à période fixe depuis le commencement du siècle.

(*Edinburgh Review.*)

Voyages.

—

LES DÉPORTÉS ANGLAIS

EN AUSTRALIE.

INTÉRIEUR ET DISCIPLINE D'UN CONVICT-SHIP. — RÉGLEMENT ET POLICE DU TRANSPORT DES DÉPORTÉS ANGLAIS SUR LES VAISSEAUX DE L'ÉTAT. — ESSAIS DE COLONIES PARMI LES SAUVAGES DES ILES MELVILLE ET DE LA BAIE DE RAFFLES. — ÉTABLISSEMENS ABANDONNÉS PAR LE GOUVERNEMENT ANGLAIS. — NAUFRAGE DU VAISSEAU *le Ready*.

Le voyage récent du docteur Wilson doit son importance aux renseignemens nouveaux qu'il donne sur des parages à peine explorés jusqu'ici. On sait que les géographes ont rassemblé peu de détails relatifs aux côtes nord du vaste continent de la Nouvelle-Hollande, et aux îles nombreuses qui parsèment ces mers, rarement sillonnées par des navires européens. Le docteur Wilson a décrit avec soin les endroits où son gouvernement a tenté de fonder d'importans établissemens coloniaux : il nous fait connaître les motifs qui ont décidé le ministère anglais, toujours tenace et méthodique dans ses projets commerciaux, à abandonner les points qu'il occupait sur les rivages septentrionaux de l'Australie. Ces tentatives se liaient étroitement à un projet plus vaste : il s'agissait de peupler par des déportés anglais les côtes de la terre de Van Diemen et de la Nouvelle-Galles; et plus tard ces centres d'industrie devaient établir des relations fructueuses avec

diverses îles de l'archipel Indien, fréquentées par les hardis navigateurs Malais, qui poussent si loin sur l'Océan leurs frêles navires ou plutôt leurs mauvaises pirogues.

D'autres détails non moins curieux signalent à l'attentio des observateurs le récit du docteur Wilson. Personne n'a décrit avec autant de soin les moyens affectés par le gouvernement anglais au transport des déportés. Sur ce chapitre, son expérience est précieuse. Pendant le cours de huit traversées au continent australien, il accompagna, en qualité de chirurgien-inspecteur d'un navire de l'état, près de deux mille déportés à la Nouvelle-Hollande. Toutes ses observations sont marquées au coin d'un grand bon sens, et dégagées de tout préjugé.

Sur la demande du secrétaire d'état au département de l'intérieur, les lords de l'amirauté font publier qu'on recevra les soumissions pour le service d'un vaisseau de grandeur déterminée, et destiné à conduire un certain nombre de prisonniers à la Nouvelle-Galles ou à la terre de Van Diemen. Le navire est d'abord inspecté par des officiers compétens. On dispose tous les arrangemens intérieurs. Les soumissionnaires sont tenus de fournir les agrès et provisions nécessaires. Il est réglé que le navire des déportés doit porter sept marins et un mousse pour chaque cent tonneaux de capacité; la garnison se compose de trente hommes choisis parmi les soldats du premier régiment désigné pour Sydney. On est parvenu à réduire la dépense moyenne de chaque condamné à une somme de 14 £ pour tout le trajet. Le contre-maître est autorisé à distribuer les rations de vivres, comme sur les vaisseaux de l'état : il se conduit avec humanité, il a droit à une récompense de 50 £. Sur un navire qui a des femmes déportées à bord, le premier et le second matelot reçoivent des gratifications de 20 à 15 £, s'ils produisent des certificats du chirurgien-inspecteur, attestant leur bonne conduite. Le chirurgien, toujours choisi parmi les membres les plus considérés de la marine royale, exerce une véritable dictature

à bord du navire des déportés : il cumule les fonctions de juge de paix, de commissaire aux vivres, de maître d'école, et même de chapelain. La direction et le gouvernement du vaisseau lui appartiennent exclusivement; toute la responsabilité pèse sur lui. Plusieurs fois investi de ce pouvoir bizarre et compliqué, le docteur Wilson a consigné dans sa narration tous les détails de son gouvernement. Dès que les prisonniers arrivent à bord, on leur remet un numéro correspondant à la *case* ou hamac qu'ils doivent occuper; on timbre de ce même numéro tous les effets de chacun d'eux, pour éviter le désordre et assurer la conservation des objets. On les divise, comme des militaires, en *chambrées :* chacune de ces chambrées est de six hommes commandés par un chef, qui répond personnellement du bon ordre de son escouade, de la propreté des repas, et de la conduite de ses camarades. On choisit les cuisiniers parmi les voleurs qui ont navigué et qui ont l'habitude de la mer; quelques autres condamnés sont chargés de la police générale et du maintien de l'ordre dans la prison. « Je confiais toujours ces fonctions, dit le docteur Wilson, aux plus grands coquins de l'équipage. »

Dès qu'on perd de vue la terre, on ôte toutes les chaînes aux prisonniers, qui peuvent rester sur le pont tant qu'ils le veulent; les actes d'insubordination ou d'insolence entraînent la privation de cette liberté. Les provisions sont toujours très convenables en qualité et en quantité. On donne à chaque condamné, homme ou femme, deux *gallons* (neuf litres) de vin pour toute la durée du voyage. Six pintes (plus de trois litres) d'eau sont allouées par jour, et huit pintes (quatre litres et demi) quand on traverse les tropiques. L'infirmerie est très commode; deux fois par jour, les malades reçoivent la visite du médecin. Immédiatement après la visite médicale du matin, le docteur Wilson exerçait ses fonctions de juge; écoutait les plaintes des prisonniers, et tâchait, surtout, d'arranger toute querelle intérieure, sans avoir recours

à la flagellation; moyen qu'il regarde en général comme superflu ou dangereux.

« Quand deux prisonniers avaient une dispute ensemble et se gardaient rancune (dit le docteur, dans son style original), je faisais mettre *les poucettes* à l'un et à l'autre, et je les laissais ainsi, jusqu'à ce qu'ils redevinssent bons amis; ce qui n'était pas très long-temps à venir. Lorsqu'un prisonnier faisait du tapage ou injuriait quelqu'un, je le faisais monter sur le pont et le forçais à s'y promener, en portant son lit attaché sur ses épaules; cette punition durait quatre heures pour la première offense et huit heures pour la récidive. Mais j'eus rarement l'occasion d'appliquer deux fois ce châtiment étrange, que les déportés abhorrent et redoutent beaucoup; plusieurs d'entre eux me suppliaient de les punir comme des hommes, c'est-à-dire de les faire fustiger. Ils ne craignent pas moins une autre pénitence, qui consiste à se tenir debout pendant une journée, la tête droite, sans prononcer un mot, devant la sentinelle, qui a aussi défense de leur adresser la parole, sous quelque prétexte que ce soit. Souvent encore, j'appelais un jeune délinquant, le sermonais longuement, et le renvoyais sans attendre sa défense : cette pratique désespérait les filous de Londres, doués, en général, d'une excessive volubilité de langage; rien ne les chagrinait plus que de ne pouvoir déployer les ressources de leur esprit; et ils se sont plaints souvent de ce traitement cruel. Une certaine classe de prisonniers est fort embarrassante, et doit être surveillée de fort près; ce sont les clercs d'avoués, personnages fort nombreux sur ces navires, et qui me forcèrent quelquefois à recourir aux punitions corporelles. J'étais sans pitié, quand je les surprenais fomentant des troubles : fustiger un clerc de procureur est d'un effet merveilleux pour assurer l'ordre parmi les autres prisonniers. »

On a souvent prétendu que le séjour à bord déprave les prisonniers; le docteur Wilson nie absolument ce fait; mais il ne convient pas non plus de leur amélioration morale. La

discipline du vaisseau ne réforme guère que la conduite et la décence extérieures de ces hommes sans principes; mais cette réforme est facile, et peut s'opérer très rapidement. Le docteur commença par s'assurer du concours de l'officier commandant l'escorte et du maître du vaisseau, qui se chargèrent de réprimer certains délits, et entre autres, certains propos lestes qu'on eût pu tolérer à la rigueur dans une caserne ou au corps-de-garde. Il affirme que sur le vaisseau où il servait, on n'eût pas entendu une seule expression hasardée. Mais il paraît que les prisonniers se dédommageaient, quand ils quittaient le grand air du pont pour descendre dans leurs cabines.

En général, dit le docteur, on se fait une idée fausse d'un navire anglais servant aux déportés; on pense qu'il n'existe à son bord qu'anarchie, désordre et insubordination. Au contraire, la propreté, le silence, le décorum, y règnent comme sur un vaisseau de guerre parfaitement commandé. On ne peut révoquer en doute la supériorité de discipline qui distingue les navires des déportés, ni les comparer, sous ce rapport, à la plupart des vaisseaux marchands qui sortent du port de Londres. Cet avantage est si bien apprécié par ceux qui connaissent les colonies, qu'ils se donnent quelquefois beaucoup de mouvement, en Angleterre, pour obtenir la faveur de faire leur traversée sur un *convict-ship*. »

Dans le cours d'un passage à la Nouvelle-Hollande, la mortalité moyenne des déportés ne s'élève pas à plus de deux pour cent : faible proportion, si l'on réfléchit qu'une foule d'entre eux y entrent avec une constitution fort délabrée. Dès qu'ils ont touché terre, on les répartit parmi les colons, qui se chargent de les faire travailler, et qui leur fournissent, d'après un tarif fixe, la nourriture, l'habillement, la literie, etc. En général les colons allouent à leurs domestiques autant de vivres qu'ils en peuvent consommer, et leur donnent de nouveaux vêtemens toutes les fois qu'ils en ont

besoin ; les maîtres trouvent leur bénéfice à ne pas lésiner sur ces dépenses. L'étranger, qui visite la maison d'un nouveau colon, peut apprécier la situation de ce dernier, d'après la tenue de ses domestiques le dimanche. Sont-ils propres et bien habillés, la ferme du colon prospère ; les serviteurs ont-ils, pendant ce jour consacré au repos, des habits déchirés, de longues barbes et des visages sales, l'exploitation est mauvaise. Avec le désordre naîtra bientôt l'insubordination ; dans toutes les fermes où les domestiques sont misérables, l'intervention des magistrats devient souvent nécessaire.

Le gouvernement de la colonie encourage la réforme morale des condamnés en accordant quelques tolérances à ceux qui se conduisent le mieux. Leur bonne conduite est récompensée par des *tickets of leave*, cartes de permission, qui donnent au déporté le droit de choisir son maître ou même celui de travailler pour son compte. Le docteur Wilson pense, toutefois, que l'obtention de ces billets entraîne d'assez grands abus. On a été obligé dernièrement d'adopter une règle qui, au premier abord, peut paraître fort bizarre ; celle de ne jamais réunir, dans un même établissement, les maris et leurs femmes. Avant cette loi nouvelle, la déportation n'effrayait plus les ménages. Tel mari anglais, après une vie fructueusement consacrée à la spoliation et à l'escroquerie, se laissait enfin prendre en flagrant délit, et obtenait un arrêt de déportation. Cet arrêt devenait pour lui un véritable bénéfice. Avant le jugement, il mettait son bien mal acquis sous le nom de sa femme ; puis, n'ayant rien de mieux à faire que de s'expatrier, il voguait aux frais de l'état vers les colonies de Van Diemen ou de la Nouvelle-Galles, mieux traité que ne le serait un passager dans un navire marchand. Après quelque séjour dans la colonie des déportés, s'il avait soin de se faire remarquer par sa bonne conduite, il obtenait que sa femme et ses enfans vinssent le rejoindre, et toujours aux frais de l'état. La servitude le fatiguait-elle trop ? il avait recours à un autre expédient. Il faisait venir sa femme d'An-

gleterre, à ses frais personnels, c'est-à-dire avec l'argent que lui avaient rapporté ses vols de la métropole. Celle-ci demandait et obtenait, sans peine, que son mari lui fût assigné comme serviteur, ce qui, par le fait, l'affranchissait complètement. Dans cette situation monstrueuse, une femme avait son mari pour serviteur assigné, pouvait le faire fustiger, le faire mettre à la chaîne, ou le punir de toute autre manière. « Vous croyez peut-être, dit le docteur Wilson, qu'un homme soumis à cet esclavage est nécessairement bon et soumis envers sa femme. Non : j'ai souvent vu l'époux, oublieux de sa dépendance, continuer d'exercer son autorité maritale d'une manière fort irrévérente, et la femme *maîtresse* se soumettre avec la plus grande humilité. »

Le gouvernement anglais s'est vu forcé récemment d'aggraver le sort des déportés, qui naguère occupaient des places importantes, affectaient de grands airs et vivaient en gentilshommes. On n'oublie plus maintenant que ce séjour est une vraie punition, et que chaque coupable doit être astreint à un travail manuel en rapport avec son âge et ses habitudes. Le docteur ne se prononce pas, d'ailleurs, sur la question importante de savoir si le séjour de la colonie réforme les criminels. Seulement une longue expérience l'a convaincu que la turbulence et le vice, sinon le crime, peuvent se corriger au sein même de l'abjecte population des déportés australiens.

Le docteur Wilson donne aussi des conseils fort judicieux aux familles qui émigrent volontairement; car le gouvernement anglais, non-seulement déporte la lie de sa population, mais il encourage aussi le départ d'une foule de familles indigentes ou chargées d'enfans, et les guide vers ces terres lointaines, qui leur offrent les ressources d'un sol vierge, fécond et inoccupé. Il paraît que la dépense de la traversée pour l'Australie est assez considérable; les passagers les mieux logés coûtent de 70 à 80 £; une famille entière, composée des époux et de cinq enfans, peut obtenir une réduction, faire

la traversée et recevoir une nourriture fort convenable, moyennant 300 ou 350 £.

Les émigrans ont tort d'emporter beaucoup d'objets de mobilier et de toilette, ainsi que les instrumens nécessaires aux exploitations agricoles; on les trouve à Sydney ou à Hobart-Town, à aussi bon compte qu'en Angleterre. Une famille nombreuse, habituée au travail, et qui a un revenu médiocre, est à-peu-près certaine d'améliorer son sort en s'établissant dans l'Australie. Le père de famille ne sera pas obligé, sur ses vieux jours, de se séparer de ses enfans : il pourra, comme les patriarches d'autrefois, les établir autour de lui et les voir s'avancer vers un état d'aisance et de bien-être. Il n'est pas absolument nécessaire que les colons soient plus exercés aux travaux agricoles qu'à tout autre métier. Militaires, boutiquiers, hommes voués à des professions libérales, réussissent aussi bien que les autres. Les marins font, avec le temps, de très bons colons. « J'ai souvent comparé, dit le docteur Wilson, le sort des officiers de marine à la demi-solde, établis à la Nouvelle-Hollande, avec le destin de ceux qui traînent, en Angleterre, une vie fastidieuse. A Londres, combien de fois n'ai-je pas rencontré quelque ami de bord, qui, après de longues navigations, s'ennuie profondément dans la capitale! En Australie, la même classe d'officiers, toujours occupée d'une manière active et profitable, se livre à l'amélioration des troupeaux, à la culture des terres. Au lieu de s'asseoir, comme à Londres, à la table d'un petit restaurateur économique ou de tuer le temps dans un club, ces soldats, devenus colons, vivent bien, exercent leurs facultés, jouissent de l'existence; et, sans avoir besoin de faire leurs provisions au dehors, trouvent dans leur ferme de quoi couvrir leur table de tout ce qu'il y a de meilleur en boucherie, légumes et laitage.

A Melville et à Raffles, le gouvernement avait fondé des colonies auxquelles il a renoncé. L'établissement de l'île Melville, formé en 1821, réussit très bien pendant quelque

temps; mais bientôt des hostilités éclatèrent entre les naturels et les Européens. Bientôt, les deux partis se vouèrent une haine mortelle. On sait que les sauvages ont une invincible passion pour le vol : les aborigènes de Melville commirent beaucoup de petits larcins, et les Anglais eurent l'imprudence barbare de punir de mort ces délits. Si l'on eût adopté de sages mesures, faites pour concilier ces créatures ignorantes, on eût évité bien des attentats et épargné beaucoup de sang. Le chirurgien et le commissaire du gouvernement périrent victimes de la vengeance des sauvages. Ces récits, exagérés, parvinrent à Sydney : on prétendit qu'une épidémie, était venue joindre ses ravages à ceux de la guerre. Le nouveau chirurgien, nommé en remplacement du défunt, exigea une guinée par jour, à cause des dangers excessifs du service.

Enfin, après quatre années d'occupation, l'île fut abandonnée; mais l'Angleterre, ne voulant pas rompre tout rapport avec la côte nord de la Nouvelle-Hollande, fit une seconde tentative à la baie de Raffles. Les indigènes de cette baie, assez semblables aux premiers habitans du port Jackson, ont plus d'intelligence qu'eux; et, s'il est possible, une figure encore plus brutale. Ils vont entièrement nus; leurs épaules, leurs flancs et leurs cuisses sont tatoués de cicatrices, qui ressemblent aux brandebourgs de la veste d'un hussard. Leur chevelure est longue, droite et poudrée d'un ocre rouge. Quelques-uns portent un filet à mailles de deux ou trois pouces de large, attaché fortement autour des reins, et une semblable parure autour du cou et des bras; quelques-uns forment un collier de filet, qui reste suspendu derrière leur taille. Un grand nombre de ces naturels s'arrachent la dent du milieu de la mâchoire supérieure, comme les sauvages que le capitaine Collins vit dans l'origine à Port-Jackson. Ils se peignent le visage, et souvent tout le corps, avec de l'ocre rouge. Ceux qui cherchent à se donner des airs de *dandy* tracent sur leur front deux ou trois raies blan-

ches : le *dandy* complet y ajoute une troisième ligne perpendiculaire qui part du haut du front et parcourt le nez dans toute sa longueur. Les cartilages de leur nez sont toujours *perforés de part en part;* il y a des jours extraordinaires où l'on y introduit, pour ornement, un os ou un morceau de bois, quelquefois une plume.

Les sauvages de la baie de Raffles sont divisés en trois classes ou castes qui ne se marient pas entre elles, et dont la première et la plus élevée est celle des *Mandro-Gillies;* la deuxième, celle des *Manburges;* et la troisième, celle des *Mandro-Willies.* La première classe affecte une haute supériorité sur les autres, qui ne l'acceptent pas sans opposition. Le docteur crut remarquer que cette caste privilégiée avait meilleure mine et plus d'aisance dans les manières.

Mariac, ou *Wellington,* comme le nomma le capitaine Stirling, est le roi des parages qui s'étendent autour de la baie de Raffles et du port d'Essington. Il paraît avoir trente-trois ans. Sa taille est de cinq pieds huit pouces; il boite ; on n'a pas pu savoir si cette infirmité résultait d'une blessure. Ses traits réguliers sont ordinairement doux et agréables. Mais dès qu'on le fâche (et il se fâche souvent pour bien peu de chose) ses traits prennent l'expression de la plus sauvage fureur. Cet homme farouche, et les autres chefs de la contrée, furent sensibles aux bons traitemens et à l'amitié des Anglais : ils devinrent par degrés paisibles et fidèles à l'amitié promise. Comme tous les barbares, ils sont prompts à la colère, et prompts à s'apaiser : « Ils crient et se calment comme des enfans, dit le docteur Wilson. Il nous a été impossible, ajoute-t-il, de vérifier si ces sauvages se font quelque idée d'un être suprême ou d'une existence après la mort. Nous ne savions comment nous faire entendre d'eux ; et on pense bien que nous ne risquâmes pas la moindre question abstraite. Familiarisés avec les gens de l'établissement anglais, comment auraient-ils résolu nos problèmes métaphysiques? Un plus long séjour parmi eux nous aurait permis d'étudier

leur langue, de pénétrer dans leurs mœurs et d'obtenir des renseignemens positifs sur les aborigènes de ces côtes, qui furent traités si cavalièrement, pour ne rien dire de mieux, par les premiers colons européens. » Malheureusement la plupart des marchands qui trafiquent dans ces parages pour y faire le commerce des peaux de morse, hommes sans principes comme sans probité, traitent les naturels avec tant de barbarie, que ceux-ci se vengent sur le premier Européen qu'ils rencontrent. Le docteur a soin de prévenir les Européens de ces mauvaises dispositions. « On courrait grand risque, dit-il, en se trouvant à la merci de ces insulaires féroces par vengeance plutôt que par instinct. L'insalubrité du climat, le caractère des sauvages, et la non-fréquentation de la côte par les Malais sur qui l'on comptait pour trafiquer, entraînèrent l'abandon de la colonie.

Les observations utiles abondent, on le voit, dans le récit du docteur. La partie dramatique de son œuvre n'est pas moins remarquable, et l'on ne peut y lire, sans être ému, la description du naufrage du vaisseau : « *Le gouverneur Ready.* » Il fallut que tous les hommes du bord se sauvassent dans les chaloupes, et fissent une navigation de plus de quatre cents lieues dans leurs frèles embarcations, que ballottait une mer orageuse. En vain chercherait-on un exemple plus frappant du courage et de la discipline d'un équipage anglais au milieu des plus grands dangers : il est impossible de ne pas s'intéresser au succès de ses efforts, et à son intrépide résignation.

Le vaisseau échoue sur des bancs de corail : on l'abandonne : tous les marins se jettent dans les trois chaloupes ; dix-neuf dans la plus grande, et vingt dans les deux autres. Peu de temps après, ils abordent sur une île dénuée de toutes ressources ; et là, pour la première fois depuis leur malheur, ils tiennent conseil et discutent sur les moyens de salut.« Nous nous assemblâmes, dit le docteur Wilson, après un dîner qui consistait en bœuf salé, en porc frais, et en

huîtres à discrétion; comme nous avions été exposés, pendant plusieurs heures aux rayons d'un soleil vertical, on jugea à propos de nous distribuer une double ration de *grog*. Nos marins donnèrent libre cours à leur gaîté et parurent tout-à-fait enchantés de leur régal. On attendit le moment où les rayons du soleil, devenus horizontaux, eurent beaucoup perdu de leur chaleur; alors le capitaine Young, ses officiers et moi, nous gravîmes le point le plus élevé de l'île, afin de prendre les relèvemens des îles voisines, ce que nous fîmes avec la boussole d'Azimuth. Notre retour fut salué par des cris d e joie des matelots, nous annonçant que l'une des chaloupes, pour laquelle on avait beaucoup d'inquiétudes, ne faisant presque plus d'eau, se trouvait assez solide pour résister aux coups de mer. Les officiers se consultèrent; l'un d'eux harangua l'équipage et lui communiqua les projets arrêtés pour le salut de tous. On ne cacha point aux matelots les dangers qui les attendaient pendant leur aventureuse traversée; et l'on eut soin de leur indiquer les précautions qu'ils devaient prendre. Le discours finit par un compliment adressé à l'équipage sur sa bonne conduite; l'orateur insista particulièrement sur l'importance d'une discipline sévère.

« Le lieu où nous nous trouvions était imposant autant que pittoresque; les feux nombreux et brillans que les matelots avaient allumés sur le rivage, en signe de fête et de plaisir, illuminaient complètement la petite baie dans laquelle étaient amarrées nos frêles chaloupes toutes prêtes à lever l'ancre, et projetaient une teinte rougeâtre sur les visages hâves et battus par la tempête de nos hardis marins; seulement, de temps à autre, quelque coup de vent lointain, ou le bruit d'une lame mugissante, nous rappelaient le danger prochain. Le lieu, le moment et les circonstances, tout était solennel; et ceux qui portaient leurs pensées au-delà du présent ne pouvaient s'empêcher de paraître sérieux, malgré tous leurs efforts pour se donner une expression de gaîté.

« L'endroit où le capitaine et moi nous venions de passer

la nuit avait été converti, grâce aux soins de quelques-uns de nos camarades, en un délicieux bocage; on avait enlacé des rameaux verdoyans dans les fentes du rocher, qui nous servait d'abri; au-dessus flottait notre drapeau national; la terre était parsemée de feuilles, et des guirlandes nous servaient de draperies. Nous nous endormîmes dans cette alcôve; et notre profond sommeil dura jusqu'à deux heures du matin, heure à laquelle nous fîmes nos dernières observations pour déterminer la longitude de l'îlot.

« Dès que brillèrent les premiers rayons du jour, nous fîmes les préparatifs du départ; et avant l'embarquement, je recommandai à tout mon monde, par précepte et aussi par exemple, de prendre un long bain de natation, destiné à préparer et à assouplir les membres, qui allaient être si long-temps condamnés à un repos presque absolu. Nous crûmes aussi devoir nous munir d'un excellent déjeuner, que nos cuisiniers depuis long-temps à l'ouvrage, avaient préparé.

« Après avoir perdu de vue les îles qui nous avaient servi de refuge, nous ne vîmes presque rien qui diversifiât l'aspect monotone de l'Océan. Deux oiseaux qui vinrent se poser sur l'une de nos chaloupes, furent pris et mangés, sans beaucoup d'apprêt. Nous remarquâmes aussi un grand nombre de serpens de mer, qui semblaient nous suivre, et dont l'éclat pendant la nuit présentait un magnifique tableau. Nous observions leur brillante couleur se détachant sur l'ombre du bateau; leur peau nous parut tantôt indigo, tantôt d'un ton d'émeraude, puis d'un noir de jais; chacun de leurs mouvemens faisait naître une traînée de feu.

« Le dimanche, dans la matinée, nous n'oubliâmes point de célébrer le service divin, selon notre usage; mais dans la position où nous nous trouvions alors, nous jugeâmes inutile de nous conformer rigoureusement aux formes prescrites, et nous choisîmes certains passages des Psaumes et des Saintes Écritures, appropriés aux circonstances; on croira sans peine que notre dévotion fut sincère et sérieuse.

Notre vie, à tous, tenait alors à peu de chose; la mer, le ciel, et la mort que nous avions sous les yeux, étaient de nature à nous inspirer des idées plus sublimes et plus religieuses que tous les sermons. Ce n'était pas une scène d'un médiocre intérêt, de voir trois petites embarcations, perdues sur l'immense Océan, toutes surchargées d'êtres humains, à la merci des vagues et des tempêtes, qui venaient offrir leurs supplications et leurs vœux à la puissance qui gouverne la terre et les flots.

« Nos bateaux allèrent d'abord assez bien de concert et restèrent en vue les uns des autres autant qu'il leur fut possible; mais bientôt ils se trouvèrent engagés dans un dédale d'îles et d'écueils dangereux. Les hommes qui montaient la plus petite chaloupe perdirent courage et nous supplièrent, avec la plus vive instance, qu'on les prît dans la plus grande. Nous les vîmes gouverner sur nous, comme pour s'élancer à notre bord. Cependant la nuit avançait et la mer devenait de minute en minute plus agitée.

« Nous nous consultâmes alors pour décider si nous devions recevoir les hommes de la plus petite chaloupe, forte et bien construite et qui naviguait parfaitement, tandis que la nôtre, déjà trop chargée, exigeait le travail incessant de deux hommes pour en pomper l'eau. Malgré ces difficultés, nous résolûmes à l'unanimité de recevoir, au péril de nos jours, nos pauvres camarades, dont le découragement s'était emparé, et qui étaient devenus incapables de se tirer d'affaire.

« Nous leur communiquâmes notre détermination; mais avant de les recevoir, nous crûmes prudent de sacrifier une barrique d'eau fraîche, que nous jetâmes à la mer avec plusieurs autres articles : grand sacrifice assurément! On avait eu soin de leur dire de ne venir à notre bord qu'avec précaution et un à un, afin de ne pas faire chavirer l'embarcation. Ils le promirent; mais dès qu'ils purent toucher notre bordage, ils sautèrent tous ensemble dans le frêle bateau. Heureusement nous nous étions défiés de ce mouvement d'im-

patience et nous avions eu soin de nous mettre tous du côté de babord : manœuvre qui nous empêcha de sombrer. Nous échangeâmes peu de complimens avec les nouveau-venus, qui allèrent, sombres et taciturnes, occuper les parties de la chaloupe que nous leur assignâmes, afin de conserver l'équilibre. Aussitôt, la chaloupe allégée qu'ils abandonnaient, s'enfuit sur les vagues, rapide comme un oiseau de mer, tandis que la nôtre, écrasée de ce nouveau poids, semble prête à s'enfoncer sous les flots. Pour comble de malheur la nuit arrive; le vent s'élève et souffle avec furie; battus par des torrens de pluie, de tous côtés des lames grosses comme des montagnes viennent déferler sur nous.

« Toute notre science et tous nos soins s'appliquent alors à la manœuvre de la barre; un instant de négligence pouvait nous perdre sans retour. Nous nous dirigeâmes tant bien que mal vers l'île de Melville, sans beaucoup d'espoir d'y arriver. A force de vigilance, nous réussîmes à nous préserver des lames, lorsque vers neuf heures, une vague gigantesque, dont le sombre mugissement retentit encore à mes oreilles, vint déferler à babord et remplir d'eau et d'écume notre léger navire. Un moment nous nous sentîmes comme paralysés, étant bien persuadés que nous enfoncions, sans la moindre chance de salut. Cependant voyant que la chaloupe flottait encore, nous reprîmes courage, nous vidâmes l'eau aussi lestement que possible et jetâmes à la mer tout ce dont nous pouvions nous passer à la rigueur.

« Le coup de mer avait brisé notre boussole, éteint notre lanterne; et il nous était impossible de rallumer du feu. Malgré cela, nous réussîmes à courir droit devant le vent. Mais à peine avions-nous fini de vider la chaloupe, une vague nouvelle nous inonda. Nous ne vîmes plus d'autre ressource que d'amener la voile principale, et de marcher sous le grand foc; cette dangereuse manœuvre une fois accomplie, il ne nous restait plus qu'à nous abandonner à la volonté de l'Être inconnu qui calme les flots et gouverne les orages. »

Tant de courage et de prudence obtinrent leur récompense Dans peu de jours, les chaloupes du *Governor Ready* abordèrent à un port anglais de la Nouvelle-Hollande. Le docteur Wilson existe encore, et les dangers qu'il a courus sur ces parages n'ont fait que lui rendre la vie du marin plus chère; cet habile et impartial observateur n'a point cessé de naviguer dans les mers orageuses de l'Australie.

(*The Monthly Review*).

Economie Rurale.

DE L'ÉDUCATION DES CHEVAUX

EN FRANCE, EN ANGLETERRE ET EN ARABIE.

Si l'on pouvait maintenant faire entrer en lice les chevaux de course du siècle dernier, avec les *racers* qui sont aujourd'hui le plus en vogue, on reconnaîtrait bientôt combien les premiers étaient supérieurs à ceux de notre époque. *Sedbury, Oldpartner,* chevaux célèbres du dix-huitième siècle, avaient des corps robustes, des poitrines larges, des poumons puissans; leurs membres étaient bien conformés, l'harmonie de leurs proportions était parfaite. *Mambrino, Sweet Briar, Sweet William,* qui vinrent après eux, unissaient à ces avantages des flancs vigoureux, des épaules larges et bien inclinées, des jambes fortement musclées, des articulations souples et solides. Depuis cette époque, une dégénérescence remarquable s'opère dans les chevaux de course. Le squelette s'allonge aux dépens de la constitution, les membres deviennent grèles, les flancs s'aplatissent. A *Sharke, Johnny* et au célèbre *Gimcrack,* qui offraient un large poitrail, des côtes bien arrondies, une croupe admirable, succèdent *Muly Moloch, Sélim, Périclès,* dont les membres sont bien moins musclés et la croupe plus effilée. Aujourd'hui les chevaux de course sont si chétifs que quelques-uns sont hors d'état de servir après *l'entraînement;* au con-

traire, leurs devanciers couraient six milles en portant un poids de huit stones, et faisaient des *dead-heat* de quatre milles avec une charge de douze stones, sans paraître abattus. Aujourd'hui, la grande course (*Beacon course*) n'a pas p'us de quatre milles (une lieue 1/4); et cependant on a vu tomber presque morts sur place, *Chateau-Margaux*, *Mortgage* et *Lamplighter*, chevaux de course célèbres, après un *dead-heat* de quatre milles. Depuis peu on a réduit les *dead-heat* à deux milles.

D'où vient cette dégénérescence du cheval de course, dont les résultats doivent infailliblement porter un coup funeste à la prospérité de nos haras? De l'esprit d'agiotage qui s'est emparé de tous nos éleveurs. Les courses, qui autrefois, avaient pour objet l'amélioration des races, ne sont plus aujourd'hui qu'un spectacle puéril, qu'un agiotage ignoble. Établies en Angleterre en 1603, vers l'époque à laquelle le sang oriental y fut introduit, elles furent encouragées par Cromwell et Charles II; celui-ci leur donna une forme plus régulière, augmenta la valeur des prix. Cromwell fit courir ses propres chevaux dans l'hippodrome où, plus d'une fois, ils furent proclamés vainqueurs: *Turc blanc,* étalon de race, et *Coffin Mare,* jument (1) dont la célébrité s'est transmise jusqu'à nous, furent élevés dans ses écuries. *Darley,* d'où est sortie cette race précieuse de chevaux anglais aujourd'hui si recherchée, et *Fliyng Childers,* son rival en vigueur, en vitesse, ainsi que le fameux cheval barbe *Curwen,* appartiennent au règne de la reine Anne. Georges I[er], et Georges II encouragent, à leur tour, les courses de chevaux et purgent le *turf* des fripons qui commençaient à s'y montrer.

Durant les premiers temps, le prix qu'on se disputait,

(1) NOTE DU TRAD. Lorsque après la Restauration, les ennemis de Cromwell mirent à l'encan tout ce qui lui avait appartenu, cette jument se cach- dans un caveau de sépulture: ce qui lui valut le surnom significatif de *Coffin mare* (*Jument cercueil*).

dans ces solennités, c'était la gloire; aujourd'hui, le grand et le petit propriétaires ne visent plus qu'à la prime, au gain des paris. Et pour atteindre ce but, que d'essais absurdes, que de moyens faux! Au mépris des bons exemples que nous ont légués nos prédécesseurs, on tourmente la nature pour la forcer à produire vite; on fait courir un cheval avant qu'il ait atteint le maximum de ses facultés. Aussi, à cinq ans, âge auquel on commençait autrefois à lancer les chevaux dans les hippodromes, la plupart des nôtres sont perdus et ruinés sans retour.

Mais le plus détestable, le plus vicieux de tous les systèmes actuellement en vigueur, c'est de chercher, par le croisement, à obtenir l'allongement du squelette, afin de donner plus de chances à la vitesse. Sans doute la vitesse est la qualité la plus remarquable du cheval de course, mais là ne doit point se borner sa destination; il doit, avec sa vélocité, transmettre à ses descendans les caractères distinctifs du cheval modèle; autrement, c'en est fait de nos races équestres. D'ailleurs, la vitesse n'est point une qualité inhérente à l'allongement structural. Quoi de plus beau que les formes d'*Eclipse :* ses épaules étaient larges et profondes, son avant-bras musculeux, les proportions de son arrière-train étaient admirables, et pourtant son parcours était de 4000 pieds par minute. A-t-on obtenu un pareil résultat depuis? Ce superbe cheval, petit-fils de *Darley*, naquit dans les écuries du duc de Cumberland, et fut vendu, après la mort de son premier maître, au colonel O'Kelly, qui le paya 75 guinées. *Eclipse*, après avoir rapporté 625,000 £ (15,600,000 fr.) à ses propriétaires, comme cheval de course et comme étalon, mourut en 1789 à l'âge de vingt-cinq ans. Sa longue et brillante carrière ne fut ternie par aucune défaite. Il avait vaincu *Pensioner,* le plus redoutable coureur de son temps, et *Bucephalus,* jusqu'alors réputé invincible. Sa race, la plus estimée de la Grande-Bretagne, a été transportée et acclimatée en

France. Le fameux *Rainbow, Félix, Hercule, Ibis, Jason,* qui, tous, ont été proclamés vainqueurs dans les courses françaises; *Frank* et *Laocoon* sont des descendans d'*Eclipse*

Il est encore un autre vice auquel on doit se hâter de porter remède ; mais celui-ci appartient à notre législation. Nous voulons parler de l'impôt que l'on fait peser sur les chevaux. Pour la répartition de cet impôt, on a divisé les chevaux en deux classes, dont l'une se compose de chevaux de luxe, et l'autre de chevaux dits d'utilité, tels que ceux employés à l'agriculture, au commerce. Les premiers sont taxés depuis 1 £ 8 sh. (environ 35 fr.) jusqu'à 3 £ par tête. Cette somme varie d'après le nombre de chevaux que possède la même personne. Les chevaux considérés comme utiles et placés comme tels dans la seconde catégorie, sont ainsi taxés : ceux de louage à 1 £ 8 sh.; ceux de transport à 1 £ 1 sh. ; ceux de main pour les fermiers et les bouchers à 1 £ 8 sh.; tous les autres ainsi que les mules à 10 sh. Les seuls qui soient exempts de la taxe sont les chevaux des fermiers dont le fermage est au-dessous de 200 fr.; enfin les marchands de chevaux sont astreints à un droit de patente plus considérable que partout ailleurs. En conservant de pareils droits, surtout lorsque l'éducation des chevaux est aussi dispendieuse qu'elle l'est en Angleterre, c'est encourager l'industrie étrangère à nous disputer la supériorité chevaline, qui jusqu'à présent nous a appartenu sans partage. On nous dira peut-être que nous avons pour nous cet amour des chevaux qui est le principe le plus certain des améliorations progressives. Mais cet amour n'a d'autre mobile que l'intérêt. En général, nous aimons les chevaux, non pour eux, mais pour le profit que nous espérons en tirer. Nous avons sans doute quelques beaux exemples d'humanité à citer : tel est celui donné récemment par lord Wellington, à la mort du cheval qu'il montait lors de la mémorable bataille de Waterloo. (1)

(1) Note du trad. Ce cheval se nommait *Copenhague*, parce qu'il était né à

Malheureusement ce fait n'a qu'un petit nombre d'imitateurs, et nous pourrions citer plusieurs de nos grands seigneurs, qui, par la manière dont ils traitent leurs chevaux, soit en les abîmant à la poursuite d'un renard ou d'un cerf, soit en leur faisant faire des *dead-heat* au-dessus de leurs forces, mériteraient d'être comparés à ce Frumpton, qu l'opinion populaire accusait de faire boire du sang humain à ses chevaux, et qui, pour gagner un pari fait par lui de remporter le prix d'une course avec un cheval hongre, le fit châtrer sur l'hippodrome.

Quoi qu'il en soit, l'Angleterre, sous le rapport de la beauté et de la conservation de ses races, est encore le premier pays de l'Europe. Nulle part, on ne trouve cette précision presque mathématique avec laquelle nous produisons chez les individus telle ou telle modification. Notre population chevaline augmente chaque année d'environ 8,000 chevaux d'agriculture estimés à 20,000 £, et de 1,000 sujets destinés à d'autres usages, dont la valeur est portée à 40,000 £. Total, 240,000 £ (6,000,000 fr.). Aujourd'hui la population chevaline de la Grande-Bretagne est de 2,116,195 individus, qui, à 15 ou 18 £, prix moyen de la valeur de chaque cheval, représentent une valeur totale de 36,000,000 £ (900,000,000 f.). L'Angleterre fournit, en outre, aux autres pays, la plus grande partie de leurs chevaux de luxe. En 1835, le nombre des chevaux entiers, pouliniers, poulains, pouliches, de pur sang, sortis du royaume, était de 123, répartis dans les diverses contrées de la manière suivante :

Allemagne.	47	Danemarck.	1
Le duché de Holstein. . .	9	Hongrie.	2
Amérique.	20	France.	15
Belgique.	3	Diverses contrées.	26

l'époque de la bataille de ce nom; Sa Grâce ne le montait plus; et la duchesse se parait d'un bracelet fait avec les crins du noble coursier qui avait porté son mari pendant seize heures consécutives à la bataille de Waterloo. D'après les ordres du duc, les honneurs militaires ont été rendus sur la tombe de ce vieux serviteur.

L'année dernière, l'exportation a été plus considérable encore. Cette préférence suffit pour indiquer la supériorité de nos chevaux de course et de notre race, en général. Mais mettons en regard, pour mieux faire ressortir cette différence, le tableau des importations et exportations de chevaux qu'a faites la France pendant la même année.

IMPORTATIONS.

PAYS DE PROVENANCE.	NATURE DES CHEVAUX.				TOTAL.
	Entiers.	Hongres.	Jumens.	Poulains.	
Prusse	1	472	64	19	556
Belgique	493	2,724	594	3,826	7,637
Angleterre	15	567	52	11	645
Sardaigne	1	246	23	110	380
Suisse	19	1,363	163	526	2,071
Allemagne	2	723	171	10	906
Espagne	3	53	4	»	60
Autres pays	28	18	28	5	79
Totaux	562	6,166	1,099	4,507	12,331

EXPORTATIONS.

LIEUX DE DESTINATION.	NATURE DES CHEVAUX.				TOTAL.
	Entiers.	Hongres.	Jumens.	Poulains.	
Prusse	»	38	29	8	75
Belgique	»	311	107	22	440
Angleterre	»	127	204	17	348
Sardaigne	»	162	501	244	907
Suisse	8	186	92	164	450
Allemagne	11	60	25	3	99
Espagne	0	506	425	82	1,013
Autres pays	1	150	150	»	301
Totaux	20	1,540	1,533	540	3,633

D'après ce tableau, on voit que les exportations de l'Angleterre pour la France l'ont emporté sur celles de la France pour notre pays de 297 têtes seulement. Ce chiffre n'est pas très considérable, si l'on n'envisage que le nombre des animaux introduits ; mais il devient de la plus grande importance par rapport à la valeur comparative. En effet, la plupart des chevaux français introduits en Angleterre appartiennent à l'espèce de gros-trait ou carrossiers, tandis que les chevaux anglais introduits en France sont pour la plus grande partie des chevaux de course, de selle, d'attelage, et sont payés de très grands prix.

Puisque nous en sommes à parler de la France, disons un mot de la situation hippique de ce pays. La France, comme l'Angleterre, possède d'excellens herbages. Les courses, qui s'y sont acclimatées en 1776, et qui, plus tard, furent régularisées et encouragées par Napoléon, y prennent chaque jour un plus grand développement. Des sociétés pour l'amélioration des races se forment sur tous les points de son territoire; des prix sont accordés aux éleveurs; les haras du gouvernement renferment des étalons du plus grand prix, et l'école d'Alfort est une pépinière inépuisable d'excellens vétérinaires pour le pays. Ces institutions, ces efforts, ont produit depuis quelques années un accroissement sensible dans la population chevaline. Aujourd'hui, on évalue à 9700 sujets l'augmentation annuelle des chevaux, et leur nombre total à 2,147,000 qui, à 12 ou 14 £ par tête, donnent une somme totale d'environ 30,000,000 £ (750,000,000 fr.). Le chiffre de la population totale chevaline de la France se divise ainsi :

Chevaux communs	2,014,428
— de luxe et de guerre	132,850
Total.	2,147,278

On voit, par ces chiffres, que le nombre des chevaux communs ou de trait est quinze fois plus fort que celui des che-

vaux légers. En Angleterre, sur un total de 2,116,195 chevaux, les trois quarts sont appliqués aux travaux agricoles, et dans l'augmentation annuelle du chiffre de chaque catégorie, on signale le rapport constant de huit à un.

Quoi qu'il en soit de cet accroissement et des courses françaises, la France a beaucoup à faire pour l'amélioration de ses races, et surtout pour le traitement de ses chevaux. Sur ce point, nous citerons les mauvaises dispositions des écuries qui servent à loger les chevaux de la cavalerie française, afin que l'on juge par elles de ce que doivent être les écuries des simples particuliers. Ces écuries sont en général basses, étroites, humides; quelques-unes n'ont que dix mètres de largeur, et ont deux rateliers; il en résulte que les chevaux sont croupe à croupe, et que, dans quelques cas, il est impossible de les aborder. Les réglemens n'accordent qu'un mètre de mangeoire par cheval, place insuffisante pour un cheval de grosse cavalerie; car il ne peut se coucher à l'aise. La plupart des écuries militaires contiennent plus de chevaux qu'on ne peut raisonnablement y en placer; de là, une température toujours élevée et des miasmes délétères qui détruisent bientôt la santé de l'animal. Le système de ventilation en usage pour obvier à ces inconvéniens, n'est point judicieux, car les courans d'air passent directement sur les chevaux et leur occasionnent, par cette brusque transition, des refroidissemens qui dégénèrent en catarrhes, puis en morves. Il n'est pas rare non plus en hiver de voir tirer de l'eau destinée à l'abreuvement des chevaux long-temps avant leur sortie de l'écurie, en sorte que lorsqu'ils s'approchent de l'auge pour boire, l'eau se trouve congelée. On sent combien l'influence de cette eau glacée doit être préjudiciable à leur santé; leurs poils se hérissent; quelques-uns tremblent et refusent l'avoine qu'on leur offre en rentrant.

La France ne possède en outre qu'un très petit nombre de bons producteurs. Elle ne compte pas plus de 110 étalons pur sang, dont 94 appartiennent à l'état; tous les autres sont des

étalons énormes, dépourvus de qualité, et dont les résultats annihilent le bien qu'on s'efforce de faire pour l'amélioration des races chevalines; ils couvrent le pays d'animaux sans énergie, d'une conformation défectueuse, et d'un mauvais tempérament. Le mal devint si grand, il y a quelques années, que les conseils généraux de plusieurs départemens firent acheter un assez grand nombre de producteurs de demi et de trois quarts sang, que l'on répartit ensuite dans les campagnes, et que l'on confia aux soins des cultivateurs connus dans le pays. Ce mal prend sa source dans la difficulté qu'ont les éleveurs d'aborder les haras, et dans la modicité du prix que leur présentent les saillies opérées par des producteurs ordinaires. Pour couper le vice dans sa racine, il faudrait établir un réglement sévère, en vertu duquel les chevaux entiers qui seraient jugés dignes d'être pères, pourraient seuls couvrir les jumens, et qui frapperait d'une forte amende tous les éleveurs qui contreviendraient à ses statuts.

C'est, en effet, un système de croisement bien entendu qui a valu à l'Angleterre la supériorité de ses races de chevaux. Régénération des races, amélioration progressive et soutenue par le pur sang, création des variétés ou sous-races par les jumens et le pur sang, soins intelligens et nourriture bien appropriée, telles ont été les bases de ce système si fécond en heureux résultats. Les chevaux anglais se divisent en deux races principales : la première est la race indigène des chevaux de charrette; le cheval pur sang avec sa vitesse, son énergie, constitue l'autre. La race indigène s'entretient et s'améliore par ses propres élémens, grâce aux soins que l'on prend de n'admettre à la reproduction que des étalons purs, qui n'ont aucun défaut. La seconde race comprend les produits du croisement, qui se perpétue par les plus beaux types (étalons ou jumens), et par les races inférieures, qui n'en sont que des variétés.

Nous avons dit quels étaient les abus qui résultaient du développement structural auquel on s'attache aujourd'hui, dans

l'espérance d'augmenter la vitesse du cheval, et quelle était la situation hippique de la France par rapport à celle de l'Angleterre. Nous terminerons cet article par quelques faits relatifs aux chevaux arabes, qui, dans tous les temps, ont été regardés comme les types primitifs de la race chevaline.

L'Arabie a long-temps possédé seule les plus beaux et les meilleurs chevaux du monde. Même avant Mahomet, le Bédouin, pauvre, grossier, ignorant, plaçait son orgueil dans un beau et bon cheval. Il l'élevait sous sa tente, au milieu de ses enfans, en faisait son ami, le compagnon de ses dangers, de ses fatigues, vantait son mérite, la noblesse de sa race, la pureté d'une origine qui lui promettait des qualités distinguées. La mort seule l'en séparait. On connaît l'amour que le prophète portait aux chevaux: il en avait de magnifiques, entre autres cinq jumens favorites, qui furent la souche, au dire des Arabes, des cinq familles de chevaux les plus estimées chez eux. Ces chevaux sont connus sous le nom de *el Komb;* on les nomme aussi race de Nedshed, parce que tous sont originaires de ce pays. Mahomet fit, en outre, de l'amour des chevaux, un précepte de religion : « Dieu, dit-il, voulant créer le cheval, appela le vent, et lui dit :

« Je veux former de toi un nouvel être; tu ne seras plus impal-
« pable; tu auras un corps solide. » Il dit, et l'ornement de son souffle, le vent du sud fut fait cheval. Alors il lui parla de la manière suivante : « Tu seras pour l'homme une source de plaisirs et de richesses;
« il montera sur ton dos, et t'élevera au-dessus des autres animaux;
« il te traitera avec douceur, et il gagnera autant d'absolutions qu'il
« te donnera de grains d'orge. »

Ainsi parla le prophète, et ses préceptes, transmis de générations en générations, ont long-temps été suivis religieusement par ses sectateurs. Personne ne montra, en effet, plus de douceur envers son cheval que l'Arabe; il l'aimait comme ses enfans, le caressait, lui parlait comme s'il eût

pu l'entendre. « Après l'homme, disait-il, la créature la plus parfaite c'est le cheval; la plus honorable occupation c'est de l'élever; l'action la plus méritoire est de lui donner sa nourriture; la plus belle tenue de l'homme est celle du cavalier à cheval. » Tout cela a bien changé.

La source à laquelle nous avons puisé les étalons, d'où sont sortis tant de races précieuses, semble se tarir; on ne trouve maintenant de beaux chevaux arabes que dans un petit nombre de districts riches en pâturages; telles sont les plaines fertiles de la Mésopotamie, qui fournissent encore d'excellentes races; les bords de l'Euphrate, et principalement le Medjid, où croît cette belle race connue sous le nom de *koheyl* du Khomb, et quelques parties de la Syrie. Dans le Redjad et toute la partie qui s'étend vers le sud, dans les montagnes élevées du Kedjad jusqu'au Yemen, ces animaux sont très peu nombreux. On prétend que le climat et les pâturages de ces contrées sont nuisibles à la santé des chevaux; qu'ils y dégénèrent, et qu'ils y sont sujets à de nombreuses maladies dont la plupart sont mortelles. Les Bédouins du désert ne se servent en partie que de chameaux. L'iman de Saura, et tous les gouverneurs du Yemen, tirent leurs chevaux du Nedjid; et les gouverneurs des provinces qui bordent la mer s'approvisionnent en Égypte. Les tribus Atenne des frontières de la Syrie en possèdent de 8 à 10,000; les tribus errantes de la même province, de 4 à 5000; la tribu de Montefeck, qui habite la partie du désert arrosé par l'Euphrate, entre Bagdad et Bassora, 8000; celles de Dhepye et Beni Thamer, 16,000; et les tribus réunies de Redjad, de Diebel, de Hamac et de Rasyne, depuis le golfe Persique jusqu'à Médine, 10,000; les tribus populeuses des bords de la mer Rouge, entre Akaba et la Mecque, au sud et au sud-est de la Mecque, celles de Rantan et de Dowasen, qui sont pourtant renommées pour leurs cavales, n'en ont qu'un très petit nombre. Enfin, depuis Akaba, sur la mer Rouge, jusqu'aux bords de l'Océan à Nadrament, y compris la grande chaîne de montagnes et le

plateau qui s'élève à l'ouest et s'étend vers la mer, on en compte tout au plus 6000. On peut donc porter à 60,000 la totalité des chevaux arabes : population bien inférieure à celle que l'on trouve en Europe, ou dans les autres parties de l'Asie, sur une même étendue.

Voici une autre preuve de l'infériorité numérique de la population chevaline arabe. En 1825, lorsque l'armée unie des chefs Wahabee attaqua Méhémet-Ali, près de Byssel, cette armée, forte de 25,000 hommes, n'avait que 500 cavaliers, dont la plupart appartenaient à Redjed, et aux partisans de Faisal, fils de Sauvris, qui faisait partie de l'armée. Il est vrai que l'administration des chefs Wahabee n'était point de nature à encourager la production, car ils obligeaient les indigènes qui étaient propriétaires de chevaux, à les accompagner dans leurs expéditions guerrières et ils confisquaient ces animaux au profit du trésor public, sous le plus léger prétexte. De leur côté, les Arabes voulant se dégager du service, et craignant à chaque instant d'être dépossédés de leurs chevaux, s'empressèrent de les conduire à la vente en Syrie, et sur le marché de Bassora, où s'approvisionnent les marchands de l'Inde. Depuis cette époque, cette vente a continué sur une si grande échelle, que plusieurs voyageurs, récemment arrivés d'Arabie, ont parcouru des districts où étaient des camps considérables, sans y voir un seul cheval. Les plus beaux étalons du Medjid sur l'Euphrate, furent alors conduits à la Mecque pour y être vendus aux marchands étrangers, et de préférence au shériff de la Mecque, qui, moyennant quelques pièces de soieries et des boucles d'oreilles données aux femmes des propriétaires, enrichit ses haras de chevaux magnifiques.

Mais ce n'est point à la Mecque ni même à Bassora que l'on peut espérer acheter des chevaux arabes pur sang, car les animaux qu'on y trouve appartenant en partie aux Arabes de la tribu de Montefeck, peu soucieux de conserver la pureté des races, y sont vendus par des maquignons bédouins.

Au contraire, en allant en Syrie, et notamment dans le Nauran, le marchand peut lui-même les avoir de première main en les choisissant dans les camps formés par les Arabes dans la saison du printemps. Dans ces endroits, on trouve des chevaux de toutes les races : le *koheyl*, le cheval de la Mésopotamie, le cheval d'Egypte. En général, ce dernier ne jouit pas d'une grande réputation; cependant on en trouve de bons dans les prairies fertiles de la Haute-Egypte, aux environs de Tasha, d'Armimia, de Tarrivoust, et sur toute l'étendue du district de Menzaleh, dans la Basse-Egypte. Le cheval égyptien n'a pas la moindre grâce; ses formes grossières appartiennent plutôt au cheval de trait qu'à un *racer*, ses jambes et ses genoux sont grêles, son cou trapu et court; il est vicieux, aussi faut-il le tenir constamment attaché, tandis que les chevaux arabes se promènent librement dans le camp comme les chameaux. Il ne supporte point les fatigues comme les véritables *koheyls*, cependant, quand il est bien nourri, il a plus de feu, plus d'impétuosité dans l'attaque; aussi est-ce à lui que la cavalerie égyptienne doit une certaine célébrité. Un bon cheval de cavalerie coûte en Egypte 180 piastres d'Espagne, le prix le plus élevé est de 300 piastres.

La laideur n'est point exclusivement le trait caractéristique de la race égyptienne ; on la trouve aussi chez les chevaux du *Rhouse* ou de noble race. J'ai vu bon nombre de ces chevaux qui n'avaient pour se recommander aux acheteurs, que leur titre de *koheyl* ; les uns étaient sans grâce, sans harmonie dans leurs proportions, d'autres étaient difformes. En général, les *koheyls* qui, à la vigueur et à la souplesse, partage de leur race, unissent la beauté et l'élégance des formes, sont en très petit nombre. Dans toute l'étendue du désert de la Syrie, on en compte tout au plus deux cents. On doit donc se tenir en garde contre ces prétendus koheyls importés en Europe, et qui ne sont, pour la plupart, que des chevaux de première qualité venus d'Egypte ou de Barbarie. Des agens spéciaux, chargés par

les gouvernemens d'Europe d'acheter les beaux koheyls, lorsque les Arabes les présentent à la vente sur les marchés, et demeurant à poste fixe à Damas et dans quelques autres villes, mettraient un terme à cette supercherie. Il est vrai que, dans les ventes importantes, un certificat attestant la noblesse et l'origine du cheval est exigé; mais la production de cette pièce peut quelquefois faire manquer de bons marchés, en ce qu'elle n'est point d'un usage général. Ainsi, dans le désert, les Bédouins, qui connaissent la généalogie de leurs chevaux comme celle de leurs maîtres, riraient, de celui qui leur demanderait la présentation de ce titre, bien qu'ils ne manquent pas de s'en munir, lorsqu'ils conduisent leurs chevaux à Bassora, Bagdad, Alep, Damas, Médine, et la Mecque. Voici la traduction de l'une de ces pièces :

Au nom de Dieu clément et miséricordieux! c'est de lui que nous attendons toute aide et faveur! Le prophète a dit : « Que mon peuple ne s'assemble jamais pour commettre l'iniquité! » Voici l'objet de cet acte authentique. Nous, soussignés, déclarons devant l'Etre suprême, en jurant par notre sort et nos ceintures, que le cheval ou la jument (on indique son poil), âgé de..... marqué de.... ayant.... etc., descend d'aïeux nobles et illustres par trois filiations directes et successives; que l'individu est né d'une cavale de la race de.... et d'un étalon de.....; qu'il réunit les qualités de ces bêtes précieuses, dont le prophète a dit : « Leur sein est un trésor, et leur dos un siège d'honneur! » Appuyés du témoignage de nos prédécesseurs, nous répétons que le cheval ou la jument en question est d'une origine aussi pure que le lait; affirmant de plus, en faisant le même serment que ci-dessus, que l'animal est renommé par sa vitesse et son habitude à supporter les fatigues de la soif. En foi de quoi, nous avons dressé le présent certificat, d'après ce que nous avons vu et appris par nous-mêmes; Dieu étant, d'ailleurs, en tout le meilleur témoin.

En Arabie, un cheval se divise en 24 karats ou parties, comme la propriété foncière en Egypte. Un Arabe est propriétaire de trois ou quatre vingt-quatrièmes d'une cavale, et participe dans cette proportion au bénéfice qui résulte de la vente des poulains. Dans quelques endroits, il faut vendre le

tiers de sa jument, mais dans d'autres, l'on a sagement aboli cette coutume qui donnait aussi lieu à mille contestations, et on ne peut en vendre que la moitié. Les Arabes n'ont pas tous cette connaissance intime du cheval qui distinguait leurs devanciers. Ainsi l'on rapporte qu'en 1812, des soldats arabes qui faisaient partie des troupes d'Ibrahim-Pacha, ayant pris dix *koheyls* qui appartenaient au Neteyn, les vendirent entre eux comme des chevaux égyptiens, tandis qu'ils valaient six fois autant. Cette ignorance est néanmoins peu commune; la plupart des maîtres actuels du pays ont une passion très prononcée pour les beaux chevaux, et sacrifient des sommes énormes pour la propagation des bonnes races. Tel est le chef Wahabee, qui a le plus beau haras de l'Orient, et qui ne permet point qu'on monte ses jumens avant qu'elles aient atteint leur quatrième année. Ce chef défend à ses sujets d'employer d'autres étalons que ceux du *Rhouse*, et telle est sa sévérité sur ce point : qu'un cheval magnifique et doué d'excellentes qualités, fut déclaré indigne de saillir les cavales de ses sujets, parce que *Keraye*, sa mère, jument qui jouissait d'une grande célébrité en Arabie, n'appartenait point à la race noble. On rapporte que dans une campagne de ce chef, une troupe de Druzes surprit des Bédouins et les poursuivit jusqu'à leur camp. Là, ceux-ci trouvèrent du renfort, et d'assaillis devinrent agresseurs. Tous les Druzes furent tués à l'exception d'un seul. Ce dernier, monté sur une excellente jument arabe, soutint la chasse sans être pris. Alors les Bédouins lui crièrent de s'arrêter, et lui promirent la vie sauve, s'il voulait leur permettre d'embrasser le front de son cheval. Sur la réponse négative du cavalier fugitif, l'un des Bédouins s'écria : « Vas en paix , et quand tu auras « revu tes frères, lave les pieds de ton cheval avec de l'eau « fraîche, puis *bois cette eau* (1) ; » et aussitôt la troupe cessa la poursuite et revint au camp.

(1) C'est l'expression favorite des Arabes, quand ils veulent indiquer l'amour qu'ils portent à leurs chevaux et l'obligation qu'ils leur doivent.

En général, les Bédouins ne font courir leurs jumens qu'après qu'elles ont accompli leur cinquième année; d'autres les commencent à quatre ans; mais ces derniers ne sont pas dans des circonstances aisées. Le prix de la saillie pour chaque jument est d'une piastre forte d'Espagne; néanmoins, il est facultatif au propriétaire d'attendre le moment de la délivrance de la jument; en ce cas, il a droit à une brebis si le fruit est une jument, et à un bélier si c'est un cheval. Quand le poulain sort du ventre de sa mère, les Bédouins le reçoivent dans leurs bras, le lavent, et frottent ses membres pour leur donner de la souplesse et de l'activité; ils surveillent ensuite ses premiers pas avec la plus vive attention, et jugent déjà de ses bonnes ou mauvaises qualités.

La nourriture du cheval est à-peu-près la même dans toutes les parties de l'Arabie : c'est l'orge que l'on emploie le plus ordinairement. A Medjid, sur l'Euphrate, les habitans de la classe pauvre donnent des dattes à leurs chevaux, et les riches les nourrissent avec de la viande crue ou bouillie. A Deyrack, dans la contrée de Flassa, on mêle les dattes avec du trèfle. La viande donne de la vigueur aux chevaux, et les rend propres à de longues fatigues. J'ai vu à Hamah, en Syrie, un Arabe qui pour dégoûter le gouverneur de sa cavale, nourrit celle-ci pendant 15 jours consécutifs avec du porc rôti, et la rendit si fougueuse par ce moyen, qu'elle était inabordable. Les grooms égyptiens, si renommés dans tout l'Orient pour le pansement des chevaux, donnent également de la viande à leurs chevaux. Ces animaux, qui sont en général très vicieux, acquièrent, par cette nourriture, un penchant très prononcé à mordre. Pour les guérir de ce défaut, on leur présente un gigot de mouton sortant du feu; le cheval mord avec avidité, mais la douleur qu'il éprouve est si vive, qu'après quelques leçons du même genre, il n'y revient plus.

(*Sporting Magazine.*)

Tableaux de Moeurs.

—

UNE AVENTURE EN ESPAGNE.

J'ai voyagé en Espagne et j'y ai eu mes aventures : qui n'a pas eu les siennes dans ce romanesque pays avec l'inquisition, les voleurs ou les dames ?

J'étais à Valence, subrécargue d'un bâtiment de commerce, et chargé d'y liquider les affaires de mon ami le capitaine Islay, armateur. Il m'avait adressé à son correspondant don Blas Udivido, riche marchand, veuf et père d'une fille unique qui approchait de sa vingtième année.

Le seigneur Udivido m'accueillit avec une hospitalité digne des vieux hidalgos. « Que ma maison soit comme la vôtre, » me dit-il. Les intérêts qui m'étaient confiés à Valence m'obligèrent souvent à faire usage de cette invitation généreuse. Cependant, comme il n'est pas d'usage en Espagne qu'un étranger soit immédiatement présenté, il se passa quelque temps avant que je visse Estella Udivido. Mais lorsqu'on sut que je me comportais gravement, que j'allais à l'église tout hérétique que j'étais, que je m'y tenais avec décence au lieu de me moquer des cérémonies du culte, comme la plupart de mes compatriotes; lorsque l'on sut aussi que je ne devais pas faire un long séjour en Espagne et que le peu d'espagnol que j'estropiais ne me permettrait

pas d'être un très éloquent amoureux, la duègne elle-même fut d'avis que je pouvais être admis sans danger dans la société de la señorita confiée à sa surveillance.

Il s'établit insensiblement une grande familiarité entre Estelle et moi ; nous échangeâmes réciproquement des leçons de langue. Elle entreprit de perfectionner mon espagnol, et moi son anglais : elle aimait aussi à chanter devant moi en s'accompagnant de la guitare, et bientôt la balance des obligations pencha de son côté.

Pendant ce temps, je m'étais fait quelques autres amis dans la ville. Le plus intime fut don Sylvio Comorra, jeune gentilhomme qui vivait sur ses terres à une lieue de Valence avec un revenu de trente mille réaux environ. Il avait un frère à Madrid, premier secrétaire de la Contaduria, et auprès de lui sa sœur, doña Antonia Santorim, qui prenait soin de sa maison. Une étroite amitié liait depuis long-temps Estelle Udivido et doña Antonia.

Estelle obtint un jour la permission d'aller passer une semaine auprès d'Antonia, dans la terre de son frère. Cette visite fut fatale au repos de don Sylvio. Il devint passionnément amoureux d'Estelle ; et comme un bon Espagnol, il fit tout ce qu'il était possible de faire en pareille occasion : il soupira, écrivit des billets doux, donna des sérénades, etc. Mais la belle Estelle demeura inexorable, non par insensibilité peut-être, mais parce que c'est la coutume chez les dames espagnoles de ne se rendre qu'après avoir été inexorables pendant un temps convenable.

Après avoir vu Estelle, il était impossible, de ne pas l'adorer..... Aucune señora de Valence ne recevait autant de sérénades que doña Estelle ; aucune ne voyait venir autant de soupirans demander sa main. Mais un seul parvint à se faire agréer du seigneur Udivido : ce fut Jose Praïo, homme de quarante ans qui, à quelques bonnes qualités, joignait l'avantage inappréciable d'être le plus riche négociant

de Valence. Quant à Estelle, personne n'avait encore pu parvenir à lui plaire, et le riche don Jose Praïo fut peut-être, sous ce rapport, le moins heureux de tous.

Cependant le seigneur Udivido qui prétendait savoir comme tous les pères ce qui convenait le mieux à sa fille, lui ordonna de regarder le seigneur Jose comme son futur mari. Estelle reçut cet ordre avec des larmes : elle savait que son père était très opiniâtre, et qu'il ne changeait jamais d'avis quand il croyait avoir bien pesé celui auquel il s'arrêtait dans la balance des profits et pertes. « S'il y a vingt et quelques années de différence entre les deux époux, toutes les compensations, se disait-il, sont en faveur de ma fille, pour peu qu'elle daigne comparer sa dot à la grande fortune de mon futur gendre. Elle méprise cela aujourd'hui, mais elle me remerciera un jour d'avoir fait ce calcul pour elle. »

Jose Praïo avait à Majorque un domaine qu'il allait visiter une fois tous les ans dans un bâtiment à lui. C'était une fête que ce voyage, et il y invitait ses plus intimes amis. J'eus l'honneur d'être compris dans cette invitation, ainsi que don Blas Udivido, Estelle, doña Antonia Santorim et plusieurs autres.

Il n'y avait que quelques heures que nous étions à bord lorsque, parmi les hommes de l'équipage, je reconnus don Sylvio sous un costume de matelot. Il me fit un signe, me prit à part et m'expliqua le motif de ce déguisement. « Je suis amoureux et au désespoir, me dit-il; soyez mon véritable ami.

— Je le suis déjà, lui répondis-je.

— Vous avez la confiance d'Estelle et pouvez me servir...

— En trompant et trahissant le seigneur Udivido pour prix de son hospitalité ! »

Don Sylvio tressaillit à ces paroles, car il n'est pas de peuple plus délicat sur le point d'honneur que les Espagnols, et aucun Espagnol ne l'était plus que don Sylvio. Je n'eus donc besoin que d'en appeler à son bon sens, et heureusement l'amour lui en avait laissé assez pour qu'il pût se

rendre à la force de mes raisons. Tout ce que je pus lui promettre fut de garder le silence, à condition qu'il ne parlerait pas lui-même.

Après être restés huit jours dans l'île de Majorque nous nous rembarquâmes, et mîmes à la voile de conserve avec une barque venant de Malaga. Le vent était favorable le matin ; mais au bout de quelques heures, il souffla du nord-oüest et nous fit dévier de la direction de Valence. Bientôt un ouragan éclate : les dames se réfugient dans l'entrepont, et le seigneur Jose Praïo s'agenouille devant l'image de la Vierge, car il était plus dévot que brave. Vers le soir cependant la tempête se calme pour faire place à un péril plus terrible : deux corsaires algériens qui nous avaient déjà aperçus le matin se mirent alors à notre poursuite.

A leur approche, la dévotion du seigneur Jose Praïo absorba toutes ses facultés : don Blas ne voulut pas quitter un seul instant sa fille évanouïe, et le capitaine du navire ne semblait pas très disposé à risquer sa vie pour un homme qui avait la réputation d'être peu généreux.

Je fus donc obligé de me mettre en avant et de chercher à inspirer quelque courage aux matelots. Don Sylvio renonça alors à son déguisement et seconda bravement mes efforts. Nous fûmes bientôt attaqués : la barque de Malaga se rendit sous nos yeux à l'un des corsaires qui s'éloigna, laissant à l'autre notre bâtiment comme une proie non moins facile. Nous aurions, en effet, été pris sans un stratagème dont j'eus l'idée en voyant que notre pont était couvert de caisses contenant les récoltes du seigneur Jose Praïo. A la première décharge de mousqueterie que nous essuyâmes, presque tous nos matelots se laissèrent tomber comme s'ils eussent été blessés à mort; les corsaires crurent n'avoir plus qu'à monter à notre bord; mais ils nous trouvèrent embusqués derrière nos caisses, et nous en tuâmes un si grand nombre, que les autres regagnèrent à la hâte leurs chaloupes d'abordage, renonçant à continuer le combat.

Cette affaire fut plus applaudie à Valence qu'elle ne le méritait. Les seigneurs Udivido et Praïo m'appelèrent leur sauveur; cependant, après le premier mouvement de reconnaissance, ils ne me cachèrent pas qu'ils me soupçonnaient d'être le complice de don Sylvio, dont le courage, pour le moins égal au mien, ne fut pas aussi justement apprécié, ou du moins ne fut-il pas jugé capable de contrebalancer la fortune de son dévot rival. Le seigneur Udivido feignit toutefois de me croire lorsque je lui racontai comment les choses s'étaient passées; il ne pouvait faire autrement sans paraître ingrat. Mais Estelle et Antonia eurent beau protester comme moi que l'amant déguisé s'était introduit à bord sans leur participation, et qu'elles ignoraient ce caprice avant le combat contre les Algériens, Antonia eut à subir de graves reproches; et Estelle ne fut pas traitée moins durement; quant à don Sylvio, on lui fit entendre qu'on n'avait aucun remercîment à lui donner, quoique sans son heureuse présence à bord la future du seigneur Jose Praïo eût fort bien pu être conduite au harem du dey d'Alger.

Don Jose, qui jusqu'alors n'avait pas été très haut placé dans l'estime d'Estelle, lui devint odieux : elle méprisa sa lâcheté, son ingratitude et la mesquinerie avec laquelle il récompensa les hommes de son bâtiment qui s'étaient battus avec courage contre les pirates. Don Jose était d'ailleurs la cause directe du redoublement de sévérité de son père et de sa persécution.

Quoique le seigneur Udivido ne vît plus avec le même plaisir mes rapports familiers avec sa fille, comme je devais partir sous peu de temps, il ne les proscrivait pas. Estelle semblait y tenir de plus en plus, et montrait même de l'inquiétude si je m'absentais de Valence pendant plus de vingt-quatre heures. J'étais charmé de cette tendre reconnaissance, mais j'en étais aussi quelquefois embarrassé.

Avec une curiosité de femme, elle aimait à m'interroger sur les mœurs et les usages des dames anglaises, et m'écoutait

tous les jours avec un nouvel intérêt. « Heureuse, heureuse, Angleterre! » répétait-elle, et puis il lui échappait un soupir : « Hélas! que n'ai-je eu le bonheur d'y naître, les jeunes filles n'ont pas la cruelle alternative d'épouser un mari contre leur gré ou d'entrer dans un couvent. »

Un jour elle revint sur ce sujet avec une émotion qui m'alarma. Je commençais à craindre... je ne sais quoi.

« Il me semble, me disait-elle que je me ferais Anglaise sans aucun regret.

— Vraiment! aimable Estelle, lui répondis-je afin de la détourner de cette idée; je crois, moi, que vous perdriez beaucoup au change si vous quittiez un pays où vous êtes entourée de vos amis et de votre famille, honorée et aimée de tous, pour passer dans un autre où vous vous trouveriez étrangère, inconnue.

— Oh! non pas! répliqua-t-elle avec vivacité; je ne m'en irais pas en Angleterre sans emporter de quoi y être bien reçue. On n'achète pas des amis, sans doute, mais les Anglais ne sont pas des barbares; et vous-même, si vous me rencontriez dans votre pays, m'y laisseriez-vous seule et malheureuse?

— Moi, señora!... oh! non, certes; si je vous rencontrais en Angleterre, je serais heureux de vous y être utile et agréable.

— *Heureux, utile, agréable!* je voudrais savoir si c'est là un compliment?

— Un compliment? Non señora. Je parle avec sincérité; je ne donne aux mots dont je me sers aucun sens extraordinaire.

— Eh bien! alors je vous dirai, moi, que je serais plus heureuse d'être obligée par vous que vous ne le seriez de m'obliger. »

Estelle rougit en parlant ainsi, et se retira un peu confuse. Je partis moi-même très agité.

Après la douleur de ne pas être payé de retour par celle

qu'on aime, il n'en est pas de plus cruelle pour un cœur honnête que d'inspirer un amour qu'il nous est impossible de partager. Je n'éprouvais, hélas! pour Estelle qu'une profonde pitié. J'étais jeune, romanesque, et je me serais cru le plus déloyal des hommes si j'avais pu tromper une femme qui se livrait à mon honneur.

J'ai parlé de la duègne d'Estelle : c'était plutôt une espèce de gouvernante, une parente pauvre du seigneur Udivido, très dévote, très simple et aimant beaucoup sa pupille. Elle vint me trouver le lendemain soir à la sortie de vêpres; et avec un air boudeur qui me montra qu'elle connaissait le secret d'Estelle, elle me remit le billet suivant :

« J'en ai trop dit, et probablement j'aurai perdu dans votre estime en oubliant la réserve imposée à mon sexe; mais ayez pitié de ma situation. Le seigneur Jose P. ne pourra jamais avoir mon cœur; celui à qui je l'ai donné le doit à ma reconnaissance. Il m'a sauvé l'honneur et la vie : c'est à lui seul que je voudrais confier la fortune et le bonheur d'*Estelle.* »

Comme je n'avais pas à refuser plus long-temps, je répondis tout de suite :

« Je suis attendu demain par le seigneur Udivido dans son comptoir, pour y parler affaire, et il m'invitera sûrement à rester pour dîner. Pendant la sieste, j'espère avoir le bonheur d'entretenir la señora Estelle et lui prouver la loyale sincérité de son dévoué

James Wallace. »

Il en fut comme je l'avais prévu. Après le dîner, le seigneur Udivido se retira dans le jardin; la *bonne tante,* ainsi qu'on appelait la duègne, s'endormit, selon son usage, sur le sofa. Je pris la main d'Estelle, et, avec autant de tendresse que je pus en montrer sans être amoureux, je la remerciai de son billet; « mais, ajoutai-je, pour être digne de vous, pour mériter l'honneur que vous me faites, je ne puis y répondre qu'en vous disant la vérité. J'aime une Estelle anglaise : il

m'en coûte pour être fidèle, j'en conviens ; mais j'ai juré de l'être..... »

C'en était trop pour l'orgueil d'une femme et l'orgueil d'une Espagnole. Estelle rougit, se leva, et elle s'en allait sans me répondre.

Je me levai aussi et la suppliai de m'entendre encore. Elle y consentit ; mais que lui dire de plus? Je ne pouvais que la conjurer de ne pas m'accabler de sa colère, de ne pas punir un malheureux d'une offense involontaire. Estelle avait trop de raison pour ne pas convenir qu'elle ne devait pas m'en vouloir, et finit par m'assurer qu'elle n'était plus irritée, mais qu'elle avait besoin du temps pour recouvrer la paix de son cœur et oublier son imprudence.

Je dînais presque tous les jours chez le seigneur Udivido, et pendant trois jours, Estelle ne parut pas à table, sous prétexte qu'elle était indisposée ; le quatrième, je lui envoyai ce billet par la bonne tante :

« Vous me désolez, señora. Pourquoi ne vous vois-je plus? Je quitte Valence cette semaine : assurez-moi que je ne pars pas sans avoir reconquis votre amitié ; daignez recevoir, au moins, les adieux de l'homme qui ne sera heureux que lorsqu'il pourra croire que vous êtes heureuse vous-même.

J. W.

Elle me répondit en ces termes :

« Je ne puis vous voir, seigneur ; recevez mes vœux sincères et mes adieux.

Estelle Udivido. »

Cette laconique réponse m'affligea. Je ne savais si je devais l'attribuer au chagrin ou au ressentiment ; mais j'étais également malheureux d'inspirer l'un ou l'autre. Mon départ de Valence fut encore différé d'un mois, et je revis Estelle ; mais elle ne me parla plus que de choses insignifiantes, et je pris le parti de ne plus paraître si souvent chez le seigneur Udivido.

Je vis davantage don Sylvio, qui avait toujours été plein de prévenances pour moi; je crus remarquer cependant que, malgré notre intimité, il éludait de me parler d'Estelle : j'en conclus qu'il cherchait à l'oublier; ce n'était pas à moi de la rappeler à son souvenir. Un jour, il est vrai, en passant derrière l'église de Santiago, je vis mon ami en entretien particulier avec la bonne tante. J'en fus d'abord surpris; mais je me dis ensuite qu'il n'y avait rien là qui dût me sembler extraordinaire; j'arrêtais moi-même quelquefois la gouvernante pour lui demander de ses nouvelles et de celles de son aimable nièce, depuis que mes visites chez son père étaient devenues plus rares.

Environ huit jours avant mon départ de Valence, don Sylvio me fit ses adieux pour se rendre, disait-il, à Madrid; nous nous embrassâmes cordialement.

« Vous auriez pu être pour moi un ami plus dévoué, me dit don Sylvio, faisant allusion à mon refus de le servir dans ses amours; mais je ne puis vous en garder rancune, et je ne vous en aime pas moins. »

C'est une coutume espagnole, lorsque deux amis prennent congé l'un de l'autre, qu'ils échangent des gages de souvenir : j'avais une épée assez richement garnie que don Sylvio avait admirée quelquefois; je le priai de l'accepter.

« Très volontiers, me répondit-il, j'en connais le prix... Je vous offrirais la mienne en retour, si elle n'était pas d'une valeur bien inférieure.

— Je n'en connais pas une, lui dis-je, dont un homme d'honneur pourrait se parer plus glorieusement : je l'accepte et je ne m'en servirai que pour une cause honorable. »

Ce fut ainsi que nous nous quittâmes, et je partis, la semaine d'après, pour Alicante. En arrivant dans cette ville, je me rendis chez le capitaine Islay, qui m'attendait; nous soupâmes ensemble, et, étant fatigué, je me retirai de bonne heure pour aller dormir.

Il n'y avait pas deux heures que j'étais dans mon lit, lors-

que je fus réveillé par un bruit d'enfer qu'on faisait à ma porte.

« Ouvrez, ouvrez, me criait-on en frappant comme pour l'enfoncer; ouvrez au nom du roi! »

Je me jetai à bas du lit et m'habillai à la hâte, croyant que les officiers de la justice commettaient quelque erreur que ma vue seule ferait cesser. Les agens inférieurs, en Espagne, ne se piquent pas de politesse; ils s'emparèrent de moi rudement et me fouillèrent : on ne trouva sur moi ni papiers ni armes, mais seulement vingt pistoles qui furent sans doute jugées de bonne prise, car je ne les revis plus. Ces hommes tout-à-fait sans façon ne daignèrent ni me répondre, ni m'adresser la parole; ils prirent mon signalement, me traînèrent dans une chaise de poste, et m'ayant ramené à Valence, ils complétèrent leur mission en me logeant en prison.

La chambre où l'on m'enferma avait douze pieds carrés : elle n'était ni trop humide ni trop sale. Mon ameublement consistait en un lit, une chaise et une table; pour mes repas, on me servait du pain et des ognons, avec environ deux pintes de vin trempé d'eau.

Je n'avais donc pas trop à me plaindre : je ne souffrais pas beaucoup, et ma conscience était si tranquille que je continuai à regarder tout ce qui m'arrivait comme l'effet d'une méprise qu'un peu de temps suffirait pour rectifier. Du reste, impossible de me distraire : on ne voulut me procurer ni livres, ni encre, ni papier. Je ne pouvais donc que penser et rêver, et je me mis à philosopher tout à mon aise sur la bizarrerie des destinées humaines. Je finis par trouver, à force d'ennui, que ma destinée n'était pas des plus agréables, et souvent je me disais qu'il n'est pas d'homme mieux loti que celui qui est libre avec dix mille livres de rente.

Ce qui m'inquiétait le plus était la sombre figure et l'air d'importance que prenaient tous ceux qui m'abordaient. Le geôlier en chef me faisait l'honneur de venir me visiter tous les jours, regardait autour de ma cage avec attention et se

retirait sans prononcer une parole. La première fois que je le vis, je voulus le supplier de m'apprendre pourquoi j'étais en prison ; il hocha la tête d'un air solennel et sortit sans me répondre. J'avais adressé la même question à l'un des *mozos* qui m'avaient conduit d'Alicante à Valence, et l'un d'eux avait daigné me dire : « Vos crimes sont-ils donc si nombreux qu'il vous soit impossible de deviner celui qui, enfin, vous a fait arrêter?

— Mais je ne sache pas que j'aie commis aucun crime! lui répliquai-je.

— Ah! vous ne savez pas? fit-il alors : c'est la réponse ordinaire ; eh bien! le tribunal vous l'apprendra. »

Ce ne fut que le quatrième jour après mon arrestation que mon grave geôlier en chef vint me prendre avec deux de ses acolytes pour me conduire à mon premier interrogatoire. Dans une salle de la prison peu éloignée de mon cachot était assis un personnage avec deux secrétaires, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche, le premier pour transcrire les questions, le second les réponses.

« Vous êtes Anglais?... attendez une minute avant de répondre. »

Après cette minute, je répondis : « Oui.

— Votre nom?

James Wallace, subrécargue et chargé d'affaires du seigneur Islay, propriétaire d'un bâtiment marchand?

— Vous connaissez le seigneur Udivido de cette ville?

— Oui.

— Et sa fille Estelle? — Oui.

— Vous étiez *intime* avec cette jeune señora?

— Elle avait la bonté de me traiter avec beaucoup de courtoisie ; mais je ne sais pas le sens précis que vous attachez à ce mot *intime*.

— Où est maintenant cette jeune señora? »

Je tressaillis à cette question, et mon air surpris frappa mon juge instructeur

« Chez son père, probablement, dis-je après la minute solennelle. »

Le juge secoua la tête et me demanda :

« Êtes-vous parti de Valence pour Alicante le mercredi 17 courant, à deux heures du matin? — Oui.

— Dans la diligence de Barcelonne? — Oui.

— Accompagné d'un homme et de deux femmes? — Oui.

— Quelles étaient ces femmes? — Je l'ignore. »

Le juge secoua encore la tête.

« Qu'avez-vous fait de ces femmes en arrivant à Alicante?

— Elles sont allées où elles ont voulu : je ne les connais pas.

— Etaient-elles jeunes ou âgées?

— Je ne sais ; elles étaient voilées.

— Vous vous êtes arrêtés pour changer de chevaux et déjeuner.

— Oui ; ces dames se firent conduire dans un appartement à part et me laissèrent seul avec l'autre voyageur, qui ne m'était pas plus connu qu'elles.

— Vous persistez à soutenir que vous ne les connaissez pas?

— Je persiste.

— Ni d'où elles venaient, ni où elles allaient?

— Encore une fois, je n'en sais rien.

— Jeune homme, vous trouverez la justice mieux informée.... qu'on le ramène. »

J'eus alors de quoi varier mes réflexions. Ce n'était pas une méprise : j'étais bien le prisonnier qu'on avait voulu arrêter ; mais de quoi étais-je accusé? Etait-il possible qu'Estelle se fût fait enlever de la maison paternelle et qu'on me soupçonnât d'avoir favorisé son évasion? Le lendemain soir, je subis un second interrogatoire dans la même salle ; il commença, comme l'autre, par les questions tendant à constater mon identité, et puis on me demanda :

« Connaissez-vous le seigneur Jose Praïo? — Oui.

— Où l'avez-vous vu pour la première fois?

— Je crois que c'est chez le seigneur Udivido.

— Il était fiancé à la señora Estelle?

— J'ai entendu dire en effet que le père de la señora Estelle lui avait promis sa fille.

— Mais la señora ne le trouvait pas à son gré?

— C'est ce qu'il ne m'appartient pas de savoir.

— Cependant vous le savez?

— De quoi suis-je donc accusé?

— Vous n'êtes point accusé en ce moment : vous êtes ici pour répondre à mes questions. Savez-vous, je vous le répète, que la señora Estelle n'aimait pas le seigneur Jose Praïo?

— Je l'ai entendu dire.

— A la señora Estelle?

— Je l'ai entendu dire comme un bruit public.

— Prétendez-vous ne l'avoir jamais entendu dire à la señora?

— Il n'est pas vraisemblable qu'elle fît une confidence pareille à un étranger.

— Point de réponse évasive : Estelle vous l'a-t-elle dit?

— Si elle me l'avait dit, ce serait sous le sceau du secret; je ne pourrais donc vous répondre sur une circonstance sans importance pour vous.

— Ce n'est pas à vous de juger des circonstances ni de leur importance. Voulez-vous répondre?

— J'ai déjà répondu.

— Qu'on le ramène en prison. »

Ce second interrogatoire ne m'avait pas rendu beaucoup plus instruit que le premier. Je crus m'apercevoir que les questions relatives à Estelle étaient insidieuses : je craignais que son honneur ne pût être compromis, selon les idées espagnoles, par des réponses directes, et je me tins en conséquence sur la réserve.

On me laissa trois jours encore pour méditer sur ma destinée. Le quatrième, je fus conduit dans une salle spacieuse où s'étaient réunis plusieurs magistrats avec les greffiers, etc.

Là, plusieurs questions nouvelles me furent adressées, entre autres celles-ci :

« Avez-vous vu le seigneur Jose Praïo, le matin de votre départ pour Alicante? — Non.

— Avez-vous vu du tumulte dans la rue du Levant?—Non.

— Vous êtes-vous battu avec un homme dans cette rue?

— Non.

— Y avez-vous laissé tomber une épée? — Non.

— En avez-vous perdu une ailleurs cette même nuit?—Non.

Les juges se consultèrent à demi-voix, et le président ayant recueilli probablement tous les avis, me dit :

« Dans toutes vos réponses, jeune homme, vous avez été remarquable par votre adresse à éluder la vérité ou par vos mensonges. Nous avons des témoins de tous les faits que vous cherchez à nier; cependant, vous êtes étranger, et nous vous montrerons à ce titre toute l'indulgence possible. Nous vous donnons encore vingt-quatre heures pour vous décider à avouer la vérité, ou nous saurons bien vous l'arracher.

Ici, à un signal donné, un rideau se leva à ma droite, et je pus voir tous les appareils de la torture étalés à mes yeux avec les bourreaux chargés de les appliquer.

Je conviens franchement qu'à ce spectacle si nouveau, si inattendu, si terrible, je ne me sentis pas du courage de reste. Ma muette horreur parut convaincre les juges de l'excellence de leur procédure; et à un second signal je fus reconduit en prison.

Les théologiens du christianisme et les philosophes païens en parlent bien à leur aise; mais ils ne me persuaderont pas que cet homme soit heureux pour qui la mort est une dernière consolation : ce ne fut pas, quant à moi, sans angoisse que j'envisageai cette triste ressource d'échapper à mes persécuteurs. Je résolus d'attendre encore le lendemain pour choisir entre le suicide et la torture : je n'en dormis pas moins jusqu'au matin, après m'être monté la tête contre tout le genre humain.

Je ne sais néanmoins par quel système d'idées je parvins à m'exalter jusqu'à une certaine philosophie dédaigneuse ; mais le lendemain je revis sans frémir et avec une contenance assez fière le tribunal qui devait enfin prononcer ma sentence. Je promenais un regard assuré dans la salle, et je crus remarquer sur quelques visages amis l'expression d'une pitié qui me fit du bien et me réconcilia un peu avec les hommes.

« Accusé, vous repentez-vous de votre obstination, et voulez-vous épargner à la cour la sévérité toujours pénible de vous infliger les tortures nécessaires pour vous arracher la vérité ? »

A cela je répondis : « Je suis Anglais, ne connaissant pas les lois de l'Espagne et surpris de me les voir appliquer. Je n'ignore pas que dans tous les pays la justice peut se tromper ; mais est-il possible que la procédure de celui-ci défende à un accusé de prouver son innocence ? vous voulez obtenir de moi la vérité, la voici tout entière : J'étais allé à Alicante comme j'étais venu à Valence, pour affaires commerciales. On m'enlève de mon lit au milieu de la nuit, l'on me ramène à Valence et l'on me plonge dans une prison. Depuis ce jour-là, je suis privé de voir mes amis : on me refuse l'usage de l'encre et de la plume, la consolation même des livres pour adoucir la solitude de mon cachot. Je demande au geôlier pourquoi on m'avait arrêté ; je fais la même question à mes premiers interrogateurs ; je la répète à mes juges... Toujours en vain. J'offre en ce moment le singulier spectacle d'un homme forcé de plaider en faveur de son innocence sans savoir ce dont il est accusé.

« Je suis innocent, innocent de tout crime : aucune action de ma vie ne saurait justifier ma présence en ces lieux : voilà ce que je sais, moi, et ce que vous, mes juges, vous ne pouvez savoir, pardonnez-moi d'oser vous le dire. Serait-ce donc que du moment qu'un malheureux entre dans une prison espagnole, le soupçon devient contre lui une certitude ? pourquoi tant de latitude à l'accusation lorsque quelqu'un a intérêt

sans doute à ma culpabilité, tandis qu'on m'ôte tout moyen de prouver mon innocence. On me menace de la question, mais j'espère qu'elle ne me fera rien dire que je n'aie déjà dit, et d'avance, je proteste ici que tout ce que la douleur pourrait arracher à ma faiblesse, serait mensonge et imposture. Mais que vous importent mes aveux? vous me croyez coupable; vous êtes convaincus que je le suis : pourquoi ne pas me condamner immédiatement à la mort. Je m'y résigne volontiers plutôt que d'être forcé par la torture à me calomnier moi-même, si tel doit être l'effet des souffrances que me réserve votre justice égarée. »

Quoique je ne parlasse pas l'espagnol sans incorrection, quoique mon discours n'eût rien d'éloquent, la vérité a un accent si persuasif, que j'entendis s'élever autour de moi un murmure d'approbation et de pitié : quelques spectateurs s'avancèrent vers les juges et leur parlèrent longuement. Je ne pus deviner le sens de leurs remontrances que par ces paroles que le président m'adressa :

« C'est la coutume des tribunaux espagnols de ne faire apprécier que par les juges les dépositions respectives des accusés et des témoins. Cependant, puisque l'auditoire ici présent le desire et par déférence pour la nation anglaise, nous préciserons les faits de l'accusation et les preuves à l'appui qui la confirment.

« L'accusation est double : le prisonnier est accusé d'abord par le seigneur Udivido de lui avoir enlevé sa fille, et ensuite par le seigneur Georges Praïo d'avoir assassiné son frère Jose Praïo. — Le seigneur Udivido dépose que le prisonnier lui ayant été recommandé par un de ses honorables correspondans, il lui avait accordé la permission de voir familièrement sa fille Estelle, contrairement aux coutumes d'Espagne. Entre le prisonnier et la señora Estelle se forma une amitié de frère et de sœur, ce qui n'alarma nullement le déposant, plein de confiance dans l'honneur de l'un et la modestie de l'autre. Toutefois, lorsque le seigneur Udivido apprit au prisonnier

que sa fille était promise au seigneur Jose Praïo, ce mariage n'obtint nullement son approbation, sous prétexte de la différence des âges, et la señora Estelle se montra de plus en plus opposée à cette alliance depuis son intimité avec lui. Enfin, d'un commun accord, le prisonnier et la señora Estelle se virent moins souvent en apparence, pour écarter tout soupçon, jusqu'au 17 du mois où ladite señora Estelle disparut avec sa gouvernante, et la même nuit le prisonnier partit de Valence. Or, comme aucun homme, excepté le seigneur Jose Praïo, n'avait accès auprès de la señora, il est évident qu'elle n'a pu se faire enlever que par le prisonnier. Telle est la déposition du seigneur Udivido.

Vient ensuite la déposition du commis de Jose Praïo, qui dit que, par ordre de son maître, son camarade, le second commis, devait partir la nuit du 17 pour Tanger en prenant la voiture de Barcelonne à Malaga, et que son maître et lui restèrent à causer en vidant quelques bouteilles avec ce jeune homme, jusqu'à l'heure de son départ; que l'ayant accompagné jusqu'à l'auberge, où il devait monter en voiture, le déposant y avait vu venir aussi la personne avec deux dames voilées, que le déposant croit fermement être la señora Estelle et Béatrix Lavara, sa gouvernante. Ledit témoin dépose encore que, lorsqu'il rentra à la maison, il y fut enfermé par un domestique; que le seigneur Jose Praïo, au lieu d'aller se coucher, était sorti. Ledit commis, pensant qu'en véritable amoureux, il serait allé se promener sous le balcon de sa maîtresse, et se rappelant que le vin lui avait un peu échauffé la tête, il craignit qu'il ne courût quelque danger par une nuit aussi noire; il voulut donc le joindre; et, en se dirigeant vers la maison du seigneur Udivido, juste au milieu de la rue du Levant, son pied heurta sur quelque chose qui lui faisait obstacle; l'ayant examiné de plus près, il reconnut que c'était un cadavre : là-dessus, il cria au meurtre! Au bout de quelques instans les voisins accoururent avec des flambeaux, et il vit alors seulement que c'était le cadavre de son maître.

ayant encore dans le cœur l'épée qui l'avait tué. Or, cette épée portait sur sa lame le nom de Jasper Cauvillas, armurier de Valence. Cet homme, ayant été mandé, déposa qu'il avait vendu cette épée trois mois auparavant à un gentilhomme anglais, qu'il avait depuis revu plusieurs fois à la Bourse. Ledit Jasper Cauvillas, ayant été placé sur le passage du prisonnier, lorsqu'il fut conduit à son second interrogatoire, l'avait parfaitement reconnu.

« Maintenant, continua le fiscal, le prisonnier a été interrogé sur ces particularités, mais il les a niées toutes, comme aussi il a prétendu ne pas connaître les femmes qui voyageaient avec lui dans la diligence de Barcelonne. A l'en croire, il n'aurait pas paru dans la rue du Levant, la nuit du 17; il ne se serait pas battu avec le seigneur Jose Praïo; il n'aurait pas perdu son épée; toutes choses avérées par les dépositions des témoins, et qu'il avouera lui-même lorsque la torture l'interrogera. »

Un murmure désapprobateur se fit entendre à ce discours : j'avais évidemment l'auditoire pour moi.

« Reconnaît-il l'épée? » cria quelqu'un d'une voix distincte.

Lorsque le murmure eut cessé, je demandai la parole : « Je reconnais, dis-je, que j'ai acheté à Jasper Cauvillas une épée avec son nom sur la lame, et le numéro 325. »

L'épée était sur la table, autour de laquelle étaient assis les greffiers. On l'examina et l'on y trouva le chiffre indiqué.

« Je n'ai aucune raison de nier, ajoutai-je, que cette épée m'a appartenu : c'est la même que j'ai tirée du fourreau pour défendre la vie du seigneur Jose Praïo, en revenant avec lui de Majorque. Elle a été teinte du sang des Maures; mais jamais dirigée par moi contre le cœur d'un Espagnol. C'est la première fois aujourd'hui que j'entends parler de la mort du seigneur Jose Praïo.

— Comment cette épée a-t-elle cessé de vous appartenir?

— Je l'ai donnée comme un souvenir à un ami.

— Cet ami, est-il Anglais? est-il Espagnol? son nom?

— J'espère qu'on me permettra de ne pas le nommer.

— La justice ordonne qu'il soit connu.

— L'honneur me défend de le faire connaître.

— La torture vous forcera bien de le dénoncer.

— Essayez donc de la torture. Je ne l'aurais pas bravée pour prolonger mes jours : je la subirai volontiers, plutôt que de compromettre un ami que j'aime et que j'estime. »

Je crois que les spectateurs les plus favorables à ma cause commencèrent ici à trouver que je poussais la susceptibilité et le point d'honneur un peu trop loin. Je conviens qu'ils avaient raison peut-être, et que j'aurais pensé alors comme tout le monde, si je n'avais eu la tête un peu exaltée par la situation extraordinaire où le sort m'avait jeté. La mention de mon épée venait de me donner une révélation confuse encore de toute l'affaire, et je commençais à craindre que mon ami don Sylvio ne fût le coupable, s'il y avait un coupable ; mais, d'après l'expérience que je faisais moi-même de la procédure espagnole, je me persuadai aussi que si par hasard don Sylvio était aussi innocent que moi, je ne ferais, en le nommant, que me donner un complice imaginaire et une victime de plus à la justice sommaire des juges espagnols. Toutes ces réflexions rapides, mon ressentiment contre ceux qui me poursuivaient si cruellement ; et, enfin, le mépris de la vie que m'avait inspiré la solitude du cachot ; voilà ce qui dicta ma dernière réponse, qui sembla donner raison à mes accusateurs.

« Qu'on l'applique à la torture ! » dit le président.

Mais, à peine avait-il prononcé cette parole terrible, qu'un homme en costume de voyage se précipite dans la salle d'audience, s'approche de la barre du tribunal, salue les juges, leur remet un pli cacheté, et, se tournant vers moi, me serre dans ses bras : c'était don Sylvio.

« Mon noble ami est libre ! » s'écria-t-il.

Je lui rendis son embrassade bien cordialement ; car j'avais

eu beau me monter la tête, je n'étais pas tout-à-fait réconcilié à l'idée de la torture.

Cette scène troubla toute l'étiquette ordinaire du tribunal. Ce qu'elle avait de soudain et d'imprévu fit oublier à mes gardes le soin de leur prisonnier; car, dans toute autre circonstance, ils n'auraient pas souffert cette espèce de reconnaissance théâtrale qui excita les acclamations de la foule, toujours charmée d'un spectacle, alors même qu'elle ne comprend pas bien ce qu'on représente devant elle pour l'intéresser.

Au bout de quelques minutes, cependant, le silence se rétablit, et tous les yeux se tournèrent sur le président, tandis qu'il lisait attentivement le papier qui venait de lui être remis. Sa lecture terminée, il s'adressa aux autres juges et leur dit, d'une voix assez élevée pour être entendue de toute la salle : « Seigneurs, c'est un ordre du roi sur l'affaire qui nous occupe; en voici le contenu :

« A don Pedro Saverda, premier regidor de ma ville de Valence, et à mes autres regidors de la même ville, salut.

« Il nous a été révélé, en notre conseil, par la confession volontaire de don Sylvio de Comorra, que ledit don Sylvio, sans art magique, sortilège ou philtre, mais par la force de l'amour seul, a persuadé Estelle, fille d'Antonio Udivido, de s'échapper de la maison de son père pour s'unir à lui en légitime mariage, lequel mariage a été célébré en conséquence, selon les rites de notre très sainte Eglise catholique; considérant que, dans la paisible exécution de ce projet, don Sylvio a été troublé, interrompu et arrêté par une personne inconnue qui fondit sur lui l'épée à la main, laquelle personne s'est trouvée être, comme il l'a su depuis, le seigneur Jose Praïo de notre susdite ville de Valence, qui a reçu le coup de la mort par la main du même don Sylvio, armé pour sa défense légitime; ayant appris que vous avez emprisonné le nommé James Wallace, natif du royaume d'Angleterre, soupçonné d'être l'auteur des crimes précités, les présentes ont pour but de vous requérir de mettre en liberté ledit James Wallace, natif du royaume d'Angleterre; de lui restituer toutes ses propriétés, si elles ont été mises

sous le séquestre, selon les formalités judiciaires. Nous vous faisons savoir, en outre, que nous avons accordé notre gracieux pardon royal audit don Sylvio de Comorra, pourvu que rien ne contredise la vérité de la confession qu'il nous a faite et dont nous vous faisons expédier une copie que vous examinerez par voie d'enquête, sans appréhender au corps ni retenir ledit don Sylvio, garantie nous ayant été donnée de sa comparution, si besoin est, devant notre cour royale de Madrid. De toute cette procédure vous transmettrez un compte fidèle à don Sébastien d'Aguilar, notre juge et conseiller privé.

MOI, LE ROI.

On devine le dénoûment de mon histoire : on me rendit ma liberté, on ne retint que mon argent qui n'était pas compris, à ce qu'il paraît, dans le mot *propriété,* dont s'était servi Sa Majesté Catholique, en ordonnant la restitution de tout ce qui avait pu être mis sous le séquestre. Toute la ville de Valence, au reste, m'en dédommagea par les fêtes qui me furent données, et même par des présens qu'on me força d'accepter contre mon gré; car, lorsqu'on vit que je refusais tout ce qu'on voulait bien m'offrir, la générosité valencienne envoya à bord du bâtiment dont j'étais le subrécargue, des balles de soieries et autres denrées avec mon nom, sans que je pusse précisément savoir à qui j'en étais redevable. Mais j'aurais pu en remercier, je crois, don Pedro Saverda et les seigneurs Antonio Udivido et Georges Praïo, qui étaient honteux d'avoir persécuté ainsi un innocent, avec une haine si aveugle.

J'eus le plaisir de réconcilier le seigneur Udivido et don Sylvio; je revis aussi, avant de quitter Valence, la belle et romanesque Estelle qui rentra dans les bonnes grâces de son père.

Il me reste maintenant à expliquer la mort de Jose Praïo, d'après les aveux de don Sylvio, qui furent reconnus conformes à la vérité.

En feignant de quitter Valence huit jours avant moi, don Sylvio avait voulu éviter qu'on pût me soupçonner d'avoir

reçu même la confidence de ses projets d'enlèvement. Tout était concerté entre lui et Estelle, par l'entremise de Béatrix Lavara. Le seigneur Udivido partait pour Cordoue le jour même où je partais pour Alicante : c'était une occasion dont les amans devaient profiter. A l'heure convenue, don Sylvio vint sous le balcon de sa maîtresse, lui fit le signal auquel elle devait lui ouvrir. En ce moment un homme, enveloppé d'un manteau, l'aborde et l'insulte. Don Sylvio, de peur que le bruit n'effrayât Estelle, recule devant cet ennemi inconnu qui, croyant avoir affaire à un poltron, et exalté par le vin, le poursuit flamberge au vent jusque dans la rue voisine, où don Sylvio, serré de plus près, tire lui-même son épée pour sa défense, et la laisse dans le cœur de son adversaire. Croyant entendre du bruit, et sans savoir s'il avait tué ou seulement blessé son homme, il court à la maison du seigneur Udivido, enlève Estelle, et va rejoindre ses gens qui l'attendaient hors la ville avec une voiture. Au bout de deux jours, ils arrivèrent à Madrid, chez le frère de don Sylvio, et ils furent mariés le lendemain. Lorsque, selon l'usage, les deux époux se préparaient à revenir à Valence pour implorer le pardon paternel, don Sylvio rencontra un de ses compatriotes qui lui apprit la mort de Jose Praïo et mon arrestation. Il en fit part à son frère qui, comme je l'ai dit, était secrétaire du ministre. Le comte Aguilar consentit heureusement à parler de cette aventure au conseil du roi, et fit si bien qu'il obtint l'ordonnance qui vint si à propos me sauver de la partie la plus désagréable de la procédure ; et voilà comment je vis, d'après la justice espagnole, ses juges, ses bourreaux, et le terrible appareil de la question.

(*The Novelist Library.*)

Miscellanées.

—

LE RESSENTIMENT D'UNE FEMME.

Il est des femmes confiantes et douces, bonnes et crédules, qui, à la vingtième offense, consentent encore à entendre le coupable et lui pardonnent. Il en est d'autres qui, non moins faciles à tromper, ne se laissent pas tromper deux fois : elles pardonnent aussi peut-être, mais parce que la religion leur en fait un devoir; elles pardonnent, mais n'oublient pas. Celles-là sont comme la cire : leur colère s'amollit et insensiblement vous leur faites prendre la forme que vous desirez. Celles-ci sont comme le fer, qui se prête bien à recevoir une première empreinte, mais qui n'en subit jamais une seconde.

Un marchand, nommé Paul Lambert, vint s'établir dans un des ports de l'Angleterre où règne le plus d'activité. Il était marié; mais sa femme et lui avaient perdu tous leurs enfans dans leur ville natale, et c'était ce malheur récent qui la leur faisait fuir, pour fonder ailleurs une nouvelle maison de commerce. Aussi, M. Paul Lambert semblait chercher dans les affaires une distraction à ses chagrins, plutôt que la fortune : néanmoins chaque matin, il se rendait sur le quai où il demeurait jusqu'au soir, absorbé par ses spéculations, faisant charger ses navires ou remplir ses magasins.

Au bout de six mois, madame Lambert tomba malade. Vainement la médecine fut appelée à son secours; son heure était arrivée ; elle mourut. « Pauvre M. Lambert,

s'écrièrent ses voisins charitables, qu'il est à plaindre! Qu'en pensez-vous, se remariera-t-il? C'est un homme grave, tranquille, bon, religieux; peut-il rester veuf? cela paraît difficile! »

Avec le temps, M. Lambert se consola de cette seconde infortune comme de la première, et reçut de nouveau les personnes qui lui avaient fait accueil. C'était un homme naturellement sérieux; il n'avait que quarante ans, mais on lui en eût donné près de cinquante, tant son air était froid, sa démarche lente et compassée. Il parlait peu et ne faisait pas de phrases. Cependant chacun le trouvait à-la-fois poli et discret, grave et de bonnes manières. Quoique frugal pour son compte, il se piquait d'avoir une table somptueuse, comme pour prouver qu'il n'était pas avare. Indulgent envers ses amis, s'il ne souriait guère, il n'était pas cependant ennemi de la gaîté. Aussi, quand on parlait de lui, son humeur silencieuse ne l'exposait pas à de fâcheuses interprétations. « Il a tant d'affaires, disait-on, ce n'est pas étonnant qu'il soit si préoccupé; on ne le voit jamais rire ni tenir de joyeux propos; mais ce n'est pas dans son caractère. Il ne chante pas;..... les arbres chantent-ils? non sans doute; mais ils ont leur musique, et les chœurs d'oiseaux qu'ils abritent leur paient en concerts harmonieux l'asile reçu dans leur feuillage. Eh bien! notre riche marchand est pour ses amis ce qu'est un arbre pour les oiseaux. » Cette comparaison était d'un bel esprit qui dînait deux fois la semaine chez M. Paul Lambert.

Dans la même ville habitait une sage demoiselle qui n'était plus de la première jeunesse, mais fraîche encore. Personne n'avait jamais mis en doute sa modestie et sa vertu. Naturellement froide, pieuse et réservée, elle avait toujours regardé les hommes avec une terreur virginale. Tous les amans étaient à ses yeux des trompeurs et des libertins, pour qui la beauté innocente n'était qu'une proie à dévorer : une demoiselle des anciens temps n'avait pas plus peur des géans et des ogres que miss Héléna Willis de ses admirateurs; une vieille tante,

morte dans le célibat, lui avait de bonne heure inspiré cette défiance. Le jour où elle apprit qu'elle était belle, on lui dit aussi quel danger la menaçait si elle ne se tenait pas sur la défensive. En un mot, elle était restée jusqu'à trente ans froide comme une statue. Jadis Pygmalion était parvenu à faire palpiter le marbre en invoquant l'amour, les mêmes prières avaient produit sur elle le miracle contraire. Quel que fût le jeune homme qui lui peignît son martyre, c'était, selon miss Héléna, un séducteur dont elle méprisait les phrases artificieuses. « Tous ces transports amoureux, disait-« elle quelquefois, ne sont que des ruses où se prennent « celles qui ne sont pas prévenues; je ne serai pas si cré-« dule. Cependant, je n'ai pas renoncé au mariage pour la « vie. Si un honnête homme daignait penser à moi, et venait « avec franchise me demander un *oui* ou un *non*, je lui ré-« pondrais simplement : Monsieur, je vous estime; vous « n'êtes pas un flatteur;..... revenez quand j'aurai consulté « ma famille et mes amis. »

Ce caractère plut à un homme aussi grave que M. Lambert. Il se montra assidu et attentif auprès de miss Héléna; mais sans vanter son visage et sa grâce, il alla droit au but et fit sa cour en exposant la situation de ses affaires : « Je suis veuf, dit-il, et je desire une compagne vertueuse : mon commerce absorbe tous mes soins; ma maison en souffre parce que je suis obligé de m'en rapporter à des serviteurs qui sont sans économie, paresseux ou ingrats, et aucun ne s'inquiète de mes intérêts. Avec une personne telle que vous à la tête de mon ménage, avec une surveillance aussi habile que la vôtre, je serais plus tranquille et mon commerce prospérerait. » Après ce préambule prosaïque, il ajouta : « Auriez-vous de la répugnance à devenir ma femme? » On ne pouvait être plus franc et plus laconique.

C'était là une demande comme miss Héléna la desirait. Cependant, fidèle à son système de prudence : « la question est un peu prompte, dit-elle, j'y réfléchirai, monsieur; ne

pouvez-vous attendre un peu? J'aime vos manières; je crois à vos paroles; vous ne flattez pas, et je déteste la flatterie. Mais je suis si heureuse dans la paix de ma solitude;..... trouverai-je plus de bonheur en changeant d'état? c'est douteux;..... j'y songerai. »

M. Lambert parut enchanté d'une réponse si courtoise. « Miss, je vous remercie, dit-il; faites-moi savoir quand vous serez décidée. »

Une jeune fille romanesque aurait été choquée d'entendre une pareille déclaration; mais miss Héléna, âgée de trente ans, calme, froide et prudente, n'était pas fâchée de trouver un époux qui lui ressemblât. — « Je ne serai pas trompée du moins, se disait-elle; M. Lambert n'a pas l'air très amoureux; il ne célèbre ni mes lèvres vermeilles, ni mon front de neige, ni mes yeux bleus, comme ferait un poète; mais il a ce qu'un poète possède rarement, un caractère solide et une fortune qui ne fait que croître tous les jours. S'il n'écrit pas en vers ni en prose poétique, sa signature donne au papier la valeur de l'or; c'est aussi de la poésie! »

Non que miss Héléna fût avare, mais la richesse était pour elle un moyen de considération, et elle n'était pas insensible au mérite d'un homme qui pouvait dire : « J'ai chargé un vaisseau de mes denrées; mes magasins sont remplis encore de marchandises; j'ai un bataillon de commis et de domestiques qui me font escorte un jour de cérémonie. »

Miss Héléna et M. Paul Lambert furent bientôt d'accord. Un ami commun fixa à l'amiable la somme qui serait affectée au douaire de la femme, si le mari venait à mourir avant elle. Du reste, les affaires d'intérêt furent bientôt réglées. Pleine de confiance, miss Héléna accepta tous les comptes du futur, et trouva surperflues toutes les précautions légales que voulut prendre son notaire. Une fois devenue Mrs Lambert, elle continua de ne voir que par les yeux de l'homme dont elle était fière de porter le nom. De son côté, M. Lambert ne s'était rien promis de trop en prenant une compagne sem-

blable. Sa maison fut parfaitement tenue, et sa sage moitié en fit les honneurs avec un mélange de bon goût et de libéralité qui s'arrêtait juste à la profusion.

Chaque fois qu'un navire partait ou lorsqu'il revenait avec un bon résultat pour le riche marchand, madame Lambert avait à présider un superbe banquet : c'était son jour de grande toilette et d'apparat. Un après-midi qu'elle descendait de sa chambre dans tous ses atours et avec l'air de dignité qu'une maîtresse de maison prend volontiers en ces circonstances solennelles, son mari la rencontre à la porte de son cabinet : « Ma chère amie, lui dit-il, je réclame de vous un moment et pas davantage ; entrez, je vous prie : il s'agit de signer un acte. Je vous expliquerai pourquoi la loi exige que votre signature y figure ; mais vous le comprendrez d'ailleurs en écoutant le préambule qu'a rédigé monsieur..... »

A ces mots, un homme en robe se lève et commence à bredouiller sa prose en style de notaire.

« Moi, soussignée, Héléna Willis, femme Lambert, *et cætera,* libre de mes actions et de ma volonté, je reconnais.....

— Monsieur, dit-elle, en interrompant l'homme noir, il suffit que M. Lambert desire que je signe : je m'en rapporte plutôt à sa prudence et à sa justice qu'à tous vos termes de grimoire ; nos convives m'attendent..... où faut-il que je signe ?

— Ici, madame. »

Elle prend la plume et met son nom ; puis, elle dit à son mari : « Ne vous faites pas trop attendre, lorsqu'on vous avertira que le dîner est servi. » Cela dit, madame Lambert se retire charmée et va, selon son usage, présider la fête qui fut brillante ce soir-là : on dîna somptueusement ; puis on dansa une partie de la nuit.

Quelques mois s'écoulèrent avant que madame Lambert entendît parler de l'acte qu'elle avait signé ; il était même oublié par elle, lorsqu'elle apprit ce que le lecteur a peut-être deviné déjà, que son mari était un fripon, un de ces fripons

réfléchis, mais qui, trompés à la longue par leurs propres calculs ou par des calculateurs plus adroits, se trouvent ruinés au bout de tous leurs artifices. Madame Lambert avait signé un acte qui la dépouillait de tous ses droits à un douaire et qui rendait sa dot responsable d'une dernière spéculation de son mari. Cet homme si prudent, si grave, si religieux, avait déjà une première fois apaisé ses créanciers avec un premier mariage; le second n'était encore qu'une nouvelle ressource qu'il s'était ménagée pour prolonger le jeu de sa richesse factice. Madame Lambert découvrit en même temps qu'elle était dupe d'un hypocrite et réduite par lui à l'indigence.

— Je puis supporter l'humiliation et l'infortune, s'écria-t-elle, mais je ne reverrai plus ce misérable.

Dans sa détresse, devenu lâche et suppliant, le banqueroutier s'était jeté à ses genoux pour lui avouer ses torts; mais elle se détourna de lui avec dédain et le laissa, bien résolue de ne pas même demander où il irait vivre et mourir; car il n'avait plus rien, et tel était le nombre de ses victimes qu'il ne pouvait plus espérer d'en faire de nouvelles.

— « Je serai votre domestique, lui avait-il dit, je balaierai les rues pour vous prouver mon affection et mon repentir.

— Votre affection! répondit Héléna, elle m'est trop bien prouvée; éloignez-vous, monsieur; si vous n'étiez que pauvre et faible, je serais touchée de votre malheur; mais, bas et rampant, vous ne m'inspirez aucune pitié. Délivrez-moi de votre présence.

Madame Lambert se retira dans la sombre ruelle d'un faubourg, où n'habitait que la classe la plus pauvre.

« Salut, dit-elle, demeure où je trouverai au moins la consolation d'être ignorée; salut toit de chaume, porte branlante, muraille de plâtre et sol sans parquet; salut mes nouveaux voisins dont j'envie le sort, car l'habitude vous a familiarisés vous du moins avec ces lieux où je me sens étrangère; vous n'éprouvez aucun dégoût pour vos mets sales et malsains; vos

nerfs ne frémissent pas d'une involontaire terreur comme les miens, lorsque vous entendez ces propos grossiers, ces expressions vulgaires, ces juremens qui m'épouvantent. Mais le temps pourra m'accoutumer à ces bruits étranges, à ces chansons profanes, seule musique de cette horrible rue, à cette gaîté qui me révolte, à ces querelles qui dégradent l'âme. Oui, mon sort est dur, mais je subirais plus difficilement encore le supplice d'habiter avec un homme méprisable. Le grave imposteur ! Qui pouvait s'attendre à rencontrer la fraude sous ses manières sérieuses et ses cheveux gris ? Là où la mer bouillonne, là où rugit la vague, les matelots, avertis du danger, s'écartent du rivage, mais s'il n'existe aucun indice du piège et lorsque le flot glisse perfidement sur le récif, es naufragés maudiront le rocher où leur navire se brise tout-à-coup. »

Telles étaient les tristes réflexions de madame Lambert, nom odieux auquel cette femme malheureuse renonça ; mais fière encore de sa patience et de son courage, elle était bien moins à plaindre que l'auteur de sa ruine qui, n'ayant appris aucun métier, se vit bientôt condamné à mener une vie errante, sans asile et souvent sans pain.

Il y avait déjà plusieurs mois qu'Héléna était oubliée du monde dans sa solitude, lorsqu'un de ses oncles, un frère de sa mère, qui ne l'avait pas perdue de vue, admirant sa fermeté, l'appela auprès de lui et lui offrit une protection qu'elle avait été trop fière pour lui demander. C'était un homme économe et riche, dont le caractère froid avait plus d'un rapport avec le sien ; il était veuf, sans enfans, et lors qu'il mourut, peu de temps après, il laissa son patrimoine à sa nièce, après avoir pris toutes les précautions légales pour qu'elle en pût jouir seule et à l'abri de toute contestation.

Mrs Héléna Willis reprit alors sa vie de vieille fille ; elle put de nouveau se livrer à ses goûts sages et à ses vertus sévères. Ses revenus suffisaient à toutes ses fantaisies ; elle en consacra le surplus à de bonnes œuvres.

Sa charité s'exerçait de préférence envers les pauvres honteux ; elle allait visiter les indigens malades et les affligés, car elle tenait à connaître ceux qui recevaient ses aumônes. Le plus souvent elle préparait de ses mains les mets fortifians qu'elle destinait aux infirmes, et leur écrivait les recettes des remèdes qui devaient leur rendre la santé. Les femmes malheureuses en ménage étaient sûres de la trouver attentive à leur histoire et elle leur témoignait un double intérêt ; mais elle se disait quelquefois avec amertume : « Je n'en ai rencontré aucune qui puisse me révéler un mari aussi vil, aussi lâche, aussi cruel que le mien.

Pour être aidée dans ses recherches charitables, Héléna s'adjoignit un agent actif qui allait à la découverte des malheureux. C'était une servante qui se nommait Suzanne, aimant comme elle à faire le bien, mais qui ne se piquait pas d'être bonne avec le même discernement. Suzanne aurait pu, comme sa maîtresse, se plaindre de la perfidie des hommes. Une première fois, dans sa jeunesse, un doucereux libertin était venu lui ravir son amour, et puis il était allé en séduire une autre, pour le seul plaisir de pouvoir s'en vanter. Suzanne lui avait pardonné néanmoins, quoique ce fût pour elle un chagrin si vif qu'on ne la vit plus sourire de sa vie. Un escroc était survenu ensuite qui avait sollicité le don de sa main et s'était moqué encore de sa bonne foi, en s'emparant de sa bourse pour aller la dissiper dans la débauche, avec une vile créature que Suzanne appelait son amie. Pendant cinq ans Suzanne était restée seule et délaissée; mais au bout de ce temps-là, ce misérable reparut. Sa coupable compagne étant morte, il revenait auprès de sa femme, usé par la débauche et la misère. Suzanne se résigna alors à être sa garde-malade, et lorsqu'il expira, malgré ses soins, la pauvre femme s'imaginait que, s'il eût survécu, la reconnaissance en aurait fait le meilleur des maris.

Ses dernières ressources furent épuisées pour ses funérailles. Obligée de chercher une condition, elle s'adressa à

Mrs Héléna, qui la prit à son service. La maîtresse et la servante étaient ensemble depuis dix ans, faites l'une pour l'autre, malgré la diversité de leurs caractères.

Ces deux femmes charitables se mettaient souvent à la fenêtre de leur maison et soupiraient en voyant passer et repasser les vieillards et les invalides, semblables aux abeilles blessées qui arrivent lentement à la ruche, mais que leur faiblesse ne rend pas moins industrieuses.

Un jour Héléna regardait avec intérêt et curiosité des maçons occupés de leurs divers travaux dans un chantier. Ces ouvriers tiraient et retiraient leur longue scie au travers de grosses pierres de taille. Pendant ce mouvement monotone, c'était plaisir de les voir joyeux et chantans. On était en automne, il faisait froid, mais rien ne pouvait arrêter ni le travail ni la gaîté des travailleurs.

Héléna remarqua aussi un vieux pauvre qui venait tous les jours, patient et triste, chercher les débris pulvérisés des pierres, les chargeait sur un âne, payait une légère somme aux maçons et allait revendre ailleurs, pour un petit bénéfice, cette même poussière.

Avons-nous besoin de dire aux lecteurs qui était cet humble vieillard, ce pauvre homme réduit à un si dur métier? C'est en vain qu'un auteur voudrait supprimer un nom que les lecteurs devinent à la moindre allusion. Nos romans nous parlent quelquefois d'enfans perdus; mais personne ne s'en inquiète, tant on est sûr de les retrouver. Vainement le romancier essaie de nous faire prendre le change, nous perçons le mystère sous tous ses déguisemens. Il a beau nous dire que ses personnages sont morts, nous comptons sur leur réapparition; Ils se battent, sont blessés, tombent pour ne plus se relever et ne peuvent survivre à leur blessure. N'importe, ils ne mourront pas. Ces ruses et les stratagèmes sont trop connus; le meilleur est de dire tout d'abord la simple vérité.

Le pauvre marchand de poussière était donc le mari d'Héléna. Il passait les nuits dans un misérable hangard et,

dès que le jour paraissait, il allait gagner son pain. Une fois cet homme s'était adressé au comité chargé de distribuer des secours aux pauvres de la paroisse : « Votre femme est riche, » lui avait-on répondu ; mais il n'osait plus aller implorer la charité de sa femme, trop convaincu de ses torts et trop sûr de son mépris. Il avait donc été réduit à divers expédiens pour vivre. Reçu d'abord dans un pensionnat, comme maître d'études, il n'avait pu se faire obéir des plus faibles enfans. Commissionnaire au coin des rues, il avait été forcé de renoncer à porter des messages, la mémoire lui manquant pour retenir les noms et les mots. Sa banqueroute avait paralysé son intelligence. Il avait tout essayé, rien ne lui avait réussi. Quand le hasard le conduisit pour la première fois à la porte de sa femme, il y vit les indigens, bien accueillis, recevoir d'Héléna du pain et des vêtemens. Mais il n'avait pas osé lui tendre la main ; et, lorsqu'il passait avec son âne, il baissait les yeux en soupirant. Peut-être lui restait-il encore quelque sentiment d'orgueil qui lui défendait de s'exposer à un dernier affront.

Héléna, comme nous l'avons vu, finit par remarquer ce pauvre honteux : « Qui est-il, que peut-il être ? » demanda-t-elle à Suzanne. Il ne s'arrête jamais avec les autres ; ne vous êtes-vous pas mise en peine de savoir s'il a des besoins comme eux ?

Suzanne à ces mots parut embarrassée : elle cherchait une réponse qui expira sur ses lèvres ; sa maîtresse comprit alors qu'elle connaissait ce pauvre et devina tout. « Le misérable, s'écria-t-elle, quel est donc son projet ? quelle trahison médite-t-il encore ? Est-ce là donc son destin ? Ah, qu'il souffre, oui, qu'il souffre ! Ce n'est pas l'envie de voler qui lui manque, mais le courage des voleurs.

L'hiver vint ; hiver impitoyable ; chaque jour était humide ou froid ; chaque semaine apportait sa neige et son brouillard, et le pauvre avec son âne continuait de passer devant la porte d'Héléna, sans s'arrêter, grelottant et courbé sous

le poids d'une vieillesse précoce. Héléna était toujours inflexible.

« Le misérable! a-t-il donc un abri pour reposer sa tête, demanda-t-elle à Suzanne?

— C'est dans un mauvais hangard, dans une hutte qu'il couche.

— Oh! alors; je vois qu'il est puni comme le méritait son crime.

— Sans doute, madame; mais songez aussi à ses années, à ses souffrances, à sa faiblesse.

— Que la paroisse vienne au secours de ses pauvres! — j'espère que vous vous souviendrez de son indignité.

— Et vous, madame, de son malheur.

— Quand de pareils hypocrites réfléchissent à leur vie passée, peuvent-ils s'attendre à une pitié qu'ils n'ont pas eue pour les autres? Ils ont fait souffrir, qu'ils souffrent à leur tour.

— Madame, la neige tombe sur la paille de son grabat; le vent y souffle à travers le chaume, et, la nuit, quand vient le dégel, l'eau tombe sur sa tête.

— C'est faiblesse, ma fille, de s'attendrir ainsi sur le vice malheureux.

— Oui; mais jamais un aliment sain n'approche de ses lèvres : on aperçoit ses membres flétris sous les guenilles qui le couvrent à moitié; mal abrité sous un toit ouvert à tous les vents, presque nu lorsqu'il sort, invalide, estropié, se traînant à peine, songez à tout ce qu'il doit endurer du froid, de la faim, et de tous les accidens d'une semblable vie.

— Suzanne, songez à son crime.

— Oh! certes, il fut bien coupable, mais voyez (Dieu ait pitié de lui!) comme il marche en tâtonnant.

— Sais-tu à quelle humiliation il m'exposa?

— Je sais tout, madame.... mais quel ouragan! et ce malheureux peut se traîner à peine sur le verglas; le pied lui glisse; il mourra, s'il tombe. Laissera-t-on périr un chrétien dans la rue?... aucun chrétien ne viendra-t-il à son aide? Ah!

le voilà tombé ! non, il ne se relevera plus, si une main charitable ne lui prête son appui : il ne peut vivre....

— Suzanne, il ne mérite pas encore de mourir. »

Ici, Suzanne bégaya plus bas sa réponse, promena ses regards dans la chambre où l'on pouvait braver l'hiver derrière les vitres de la fenêtre, remarqua l'ameublement, qui annonçait l'aisance, pensa à Lazare, mourant à la porte du riche de la parabole, et puis dit tout haut :

« Mais on l'a relevé : par pitié, madame, regardez ce pauvre vieillard; le voilà sans force, pleurant et frissonnant. Ah! comme la neige le poursuit encore, tandis qu'il se suspend au licou du compagnon de sa misère : il a essayé de prier, j'en suis sûre ; j'ai vu remuer ses lèvres. Quel regard il a levé vers le ciel ! son cœur était ému d'un bon sentiment; mais le vent glacé a fermé ses lèvres. Pauvre infortuné ! oui, vous avez imploré la pitié de Dieu, et Dieu vous aura entendu. Hélas! Dieu seul ! j'en ai peur.

— Taisez-vous, Suzanne, taisez-vous ; il n'est pas plus malheureux que coupable.

— Mais, madame, s'il peut arriver jusqu'à son taudis, comment réchauffera-t-il ses membres glacés à son foyer sans feu, sur son grabat humide? Ce grabat, tout étroit qu'il est, occupe encore la moitié de la hutte : je l'ai vu le jour où je voulus aller savoir qui ce pouvait être. Il y avait dans une espèce de cheminée en ruines un tas d'épines avec un peu de paille pourrie : c'est là qu'il est sans doute agenouillé, cherchant à appeler la flamme avec ce qui lui reste de souffle : la flamme! hélas! c'est plutôt une humide fumée qui remplit cette horrible demeure ; et quand je pense que je vais, moi, tout-à-l'heure me coucher dans un bon lit; oh! je n'y dormirai pas!

« Sais-tu quelle fut sa conduite? dit encore Héléna.

— Oui je le sais, et je sais aussi comment il erre, du matin au soir, exposé au vent, à la neige et à tous les orages de cet hiver, dont la pensée seule nous fait frissonner.

— Il a été riche et il a défié la tempête; il est pauvre, qu'il en subisse les coups, dit l'inflexible Héléna. Suzanne, va préparer notre souper. »

Suzanne obéit, d'un air boudeur et en murmurant tout bas : « le pauvre vieillard! »

Mais tandis que le cœur de la bonne et compatissante Suzanne protestait contre l'inflexibilité de sa maîtresse; celle-ci commençait à se reprocher à elle-même un si long ressentiment : « Je ne reverrai plus le misérable, se disait-elle, mais je secourrai sa misère : il a été bien criminel, c'est une âme bien perfide; mais il a bien souffert, et je m'apaiserai. Oh oui! il a été bien vil et bien lâche; mais nous sommes tous coupables aux yeux de Dieu, et le ciel ne me pardonnerait pas si je ne pardonnais moi-même.

Héléna fit venir Suzanne : « Je vais, lui dit-elle, faire un acte de folie; c'est vous qui m'y entraînez en partie, Suzanne. Allez trouver ce misérable; dites-lui que tout en conservant ma haine pour ses vices, je veux adoucir son malheur. Pour le moment, portez-lui des alimens et du vin; vous me direz comment il aura reçu ce premier gage de pardon. Observez s'il rougit de se voir consolé et nourri par sa propre victime; mais dites-lui bien que ce n'est pas un sentiment tendre qui pousse mon cœur, que le devoir seul me fait agir ainsi; dites-lui qu'aucune estime ne plaide en sa faveur, que je ne suis touchée que de sa misère et de son abjection. Ne me rapportez aucun remercîment, aucune louange de ma bonté; je veux relever son courage, mais non faire naître en lui un faux espoir. Qu'il se garde bien de croire que je puisse jamais lui pardonner; dites-lui au contraire que je n'ai rien oublié et qu'il ne doit jamais oublier lui-même combien il m'a offensée! J'ignore tous ses autres crimes, mais il en est un que je ne connais que trop.

La bonne Suzanne s'empressa d'aller remplir ce message, en se promettant bien de réserver pour un autre jour la leçon sévère dont on la chargeait de l'accompagner : « Quand il aura,

se dit-elle, toutes les douceurs de la vie, nous laisserons dormir la pitié et nous pourrons essayer ce que vaut un bon avis.

Suzanne partie, sa maîtresse plus contente d'elle-même, se sentit disposée à ouvrir un livre de piété. Toutefois, fidèle à son naturel, il lui semblait déjà qu'elle avait été trop bonne et trop miséricordieuse; mais, en se rappelant la scène dont elle venait d'être témoin, en entendant encore siffler le vent, elle finit par penser que le coupable était en effet bien malheureux, et qu'il était bien permis de lui accorder quelque pitié.

Pendant qu'elle rêvait ainsi sur son livre entr'ouvert, elle vit revenir Suzanne, qui était rentrée à petit bruit : la pauvre fille était toute tremblante et elle ne put parler que lorsque ses larmes, qui coulèrent enfin en abondance, eurent soulagé son cœur oppressé; « il est mort! madame, dit-elle. »

« Mort ! répéta Héléna en tressaillant.

— Oui, il est tombé sur le seuil de sa porte : c'est là que je l'ai trouvé, avec son seul ami auprès de lui, son âne à demi mort lui-même sur le cadavre de son maître.

— Serait-il mort de faim, grand Dieu! demanda Héléna.

— Non madame, il y avait encore dans un coin de la hutte de l'eau et du pain... Hélas! madame, avoir attendu si longtemps pour en avoir pitié; lui pardonner trop tard... Mais moi, qui le voyais tous les jours passer sous nos fenêtres sans oser... Ah! Quel mauvais cœur est le mien !

— Ne m'accuse pas, ma chère enfant; tu me vois toute tremblante de cette nouvelle.

— Oh! c'est mon propre cœur que j'accuse, dit Suzanne : quand je pense que j'avais de l'argent dans ma bourse; que je savais toute sa misère et toutes ses douleurs! Madame, c'est moi qui suis coupable de n'avoir pas imploré plutôt votre pardon pour un homme si à plaindre... C'est moi qui ai un mauvais cœur.

(*Monthly Review*).

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Physiologie.

Du cerveau des nègres comparé à celui des Européens et de l'orang-outang, par le docteur F. Tiedemann. — Les mauvais traitemens auxquels ont toujours été exposés les nègres par les nations civilisées, a fait de l'émancipation des esclaves des Indes occidentales un véritable acte d'humanité.

L'esclavage est de vieille date ; il existait chez les Phéniciens, les Egyptiens, les Germains, les Romains, les Sarrazins, et ne fut aboli que lorsque le christianisme parvint à son apogée. Vers le milieu du quizième siècle, cette coutume odieuse commence cependant à reprendre. En 1440, le Portugais Antonio Gonzalès, se trouvant au cap Boxador, et ayant pénétré dans l'intérieur du pays, observe un homme tenant deux dards d'une main et conduisant un chameau de l'autre ; il s'empare de cet homme qui ne fit aucune défense. A son retour, il rencontre quatre autres nègres et une femme dont il s'empare également. Ce furent les premiers esclaves pris sur les côtes occidentales de l'Afrique. De là date cet odieux trafic dont toutes les nations civilisées s'indignent aujourd'hui.

L'une des causes de la prétendue nature servile des nègres a été la forme de leurs traits et leur couleur. Cette assertion, qui serait à peine tolérable chez un observateur superficiel, n'est pas excusable de la part de *Camper*, *Sœmering*, *Cuvier*, *Wite*, *Laurence*, etc., qui n'ont vu

dans les nègres que des individus d'une race inférieure à la race européenne, tant par leur organisation que par leur intelligence et leur prétendue ressemblance avec le singe. Or, l'objet de M. Tiedemann a été d'examiner la portée d'une telle opinion; il a divisé ses investigations en deux points principaux : 1° y a-t-il quelque différence essentielle et importante entre la structure du cerveau du nègre et celle de l'Européen? 2° le cerveau du nègre a-t-il plus de ressemblance avec celui de l'orang-outang qu'avec celui de l'homme? Pour résoudre ces deux questions, l'auteur a examiné un grand nombre de crânes dans différentes contrées, en se rendant compte de toutes les circonstances qui pouvaient le guider dans cette étude. Suivons-le dans la longue série d'expériences qu'il a entreprises.

POIDS DU CERVEAU CHEZ LES EUROPÉENS.

M. Tiedemann, après avoir déterminé le poids de trente-cinq cerveaux d'homme et de dix-sept de femme, en a tiré les conclusions suivantes :

1° Le poids du cerveau d'un Européen mâle adulte varie entre 3 livres 2 onces et 4 livres 6 onces (livre de 12 onces). Le cerveau des hommes qui se sont distingués par leur savoir et leurs connaissances est très gros. Celui du célèbre Cuvier pesa 5 livres 3 onces 3 gros 29 grains; le poids de celui de Dupuytren fut de 5 livres, 4 onces 13 grains. Le cerveau des hommes doués de peu d'intelligence est, au contraire, le plus souvent très petit, notamment dans le cas d'idiotisme congénial. Le cerveau d'une idiote de 50 ans ne pesa qu'une livre 8 onces et 4 gros, celui d'une autre de 40 ans, 1 livre, 11 onces, 4 gros.

2° Le cerveau des femmes est plus léger que celui des hommes; il varie entre 2 livres 8 onces et 3 livres 11 onces. L'auteur n'a jamais trouvé de cerveau de femme qui pesât 4 livres. Celui d'une jeune personne idiote âgée de 16 ans pesa seule-

ment 1 livre 6 onces 1 gros. L'expérience lui a démontré que le cerveau des femmes pèse de 4 à 8 onces de moins que celui des hommes ; cette différence est déjà perceptible chez l'enfant nouveau-né.

3° Ce n'est qu'entre la septième et la huitième année que cet organe est parvenu à son entier développement ; Sœmering s'est trompé en disant que le cerveau ne peut plus croître après la troisième année. Gall et Spurzheim pensent, au contraire, qu'il continue à augmenter jusqu'à la quatorzième année. Les frères Wenzel ont démontré que le cerveau parvient à son entière croissance vers la septième année, ce qui est confirmé par les recherches d'Hamilton.

4° Desmoulins pense que le cerveau diminue de volume dans la vieillesse, et c'est par cette diminution qu'il explique l'affaissement des fonctions du système nerveux et des facultés intellectuelles chez les vieillards. Cette opinion est loin d'être admise par Hamilton et les frères Wenzel : il est cependant digne de remarque, dit M. Tiedemann, que le cerveau d'un vieillard de 82 ans était très petit et ne pesait que 3 livres 2 onces et 3 gros, et celui d'une femme de 80 ans, 2 livres 9 onces et 1 gros. Il a reconnu aussi qu'en général la cavité du crâne est plus petite chez les vieillards que chez les personnes d'un âge moyen ; d'après cela, il lui semble probable que la diminution du volume du cerveau dans la vieillesse est plus ou moins remarquable chez les uns que chez les autres.

5° Il est bien évident qu'il y a une étroite connexion entre la grosseur absolue du cerveau et le pouvoir intellectuel de toutes les fonctions de l'esprit ; ce qui est démontré par le petit volume du cerveau chez les idiots de naissance, où il excède rarement le poids de celui d'un enfant nouveau-né. Gall, Spurzheim, Haslane, Esquirol, etc., ont fait cette même remarque.

Le poids du cerveau reste généralement le même, malgré l'augmentation ou la diminution du volume du corps ; c'est à cause de cela que les personnes maigres ont, relative-

ment au volume de leur corps, un cerveau plus gros que celles qui sont vigoureuses. Le cerveau d'un nouveau-né est, relativement au volume de tout son corps, la partie la plus grosse ; la proportion est de 1 à 6. Mais il devient proportionnellement plus petit, en comparaison du corps, à mesure que l'homme s'approche de son entier accroissement. Ainsi, dans la deuxième année la proportion du cerveau au corps est : : 1 : 14; dans la troisième, : : 1 : 18; dans la quinzième : : 1 : 24. De 20 à 70 ans, cette proportion augmente : elle se trouve dans le rapport de 1 à 35. Chez les personnes maigres, cette proportion est souvent : : 1 : 22 ou 27, et chez celles qui sont vigoureuses : : 1 : 50 ou 100, etc. Le cerveau de la femme est souvent plus gros que celui de l'homme relativement à la grandeur du corps.

CERVEAU DU NÈGRE.

Le cerveau d'un enfant nègre, âgé de 14 ans, pèse, d'après Sœmering, 3 liv. 6 onces 6 gros ; Astley Cooper établit le poids du cerveau d'un nègre grand et fort à 3 livres 1 once ; et le poids ordinaire du cerveau de l'homme est évalué par lui de 37 à 42 onces. Le cerveau d'un nègre de 5 pieds de taille, qui mourut à Liège, pesait 2 liv. 3 onces 2 gros. Mais de tels poids ne peuvent être regardés comme probables qu'en pesant soigneusement un certain nombre de cerveaux et prenant la moyenne. Il paraît que Tiedemann n'a pas connu les nombreuses observations publiées par le Dr Sinus dans les Transactions médico-chirurgicales, dans lesquelles ce médecin donne le poids moyen du *maximum* et du *minimum* à chaque période décennale de la vie.

CAPACITÉ DE LA CAVITÉ DES CRANES.

Les crânes ont d'abord été pesés avec ou sans mâchoire inférieure ; on les a remplis ensuite de millet par le trou de

l'occiput ; alors en les repesant il a connu, par l'augmentation du poids, la capacité crânienne. En examinant ainsi :

41 sujets de la race éthiopienne,

et 77 de la race caucasienne,

il en a conclu que la cavité du crâne du nègre n'est pas plus petite que celle de l'Européen ou de tout autre individu de l'espèce humaine; tels sont aussi les résultats obtenus par M. Hamilton. Ces faits, dit M. Tiedemann, démontreront que l'opinion de plusieurs naturalistes, tels que *Campo, Sœmering, Cuvier, Lawrence, Virey*, etc., qui regardent le nègre comme ayant un crâne et un cerveau plus petit que celui de l'Européen, est mal fondée et réfutée par ses recherches. L'opinion erronée de ces naturalistes provient de l'application de la ligne et de l'angle facial de Camper observée sur quelques crânes de nègres vivant sur le bord de la mer, lesquels, d'après le dire des voyageurs, sont les plus misérables et les plus démoralisés de toutes les tribus nègres, reste d'une population esclave dégradée par l'esclavage et les mauvais traitemens. Je regarde, ajoute M. Tiedemann, la ligne et l'angle facial de Camper comme étant peu propre à démontrer la capacité crânienne, le volume du cerveau, et conséquemment le degré de la puissance intellectuelle.

La *moelle épinière et allongée* du nègre, d'après les mesures de l'auteur, ne sont point différentes de celles de l'Européen. Le cervelet et le cerveau sont égaux, excepté dans quelques races dont les circonvolutions et les sillons des hémisphères cérébraux paraissent plus symétriques qu'ils ne le sont pour l'ordinaire chez les Européens. Sœmering a avancé que les nerfs situés à la base du cerveau sont plus minces chez le nègre que chez l'Européen, surtout les nerfs olfactifs, tandis que Tiedemann assure n'avoir jamais pu remarquer aucune de ces particularités.

D'après l'auteur, le cerveau de l'ourang-outang et du singe diffère de celui de l'homme :

1° En ce qu'il est plus petit, plus léger, plus court, plus étroit et plus bas;

2° Comparativement au volume des nerfs, plus petit que chez l'homme;

3° Les hémisphères du cerveau, relativement à la moelle épinière, au cervelet, aux corps quadrijumeaux, à la couche des nerfs optiques, sont plus petits que chez l'homme;

4° Les sillons et les circonvolutions encéphaliques ne sont ni aussi nombreuses, ni aussi profondes que dans l'espèce humaine;

5° La seule ressemblance qui existe entre le cerveau du nègre et celui de l'ourang-outang consiste dans les circonvolutions et les sillons qui sont plus symétriques que dans celui des Européens.

M. Tiedemann a tiré de ces investigations les conclusions suivantes :

A. Que le cerveau du nègre est, dans sa totalité, aussi volumineux que celui de l'Européen et des autres races humaines; le poids du cerveau, sa dimension et la capacité de la boîte osseuse démontrent ce fait.

B. Les nerfs du nègre, relativement au volume de son cerveau, ne sont ni plus épais, ni plus gros que ceux des Européens, ainsi que Sœmering et ses disciples l'avaient avancé.

C. La surface externe de la moelle épinière et allongée du cerveau et du cervelet du nègre ne présente aucune différence bien notable avec celle des naturels de l'Europe.

D. La structure interne, la distribution de la substance corticale et médullaire, ni l'organisation intérieure du cerveau du nègre n'offrent aucune différence avec celui de l'Européen.

E. Le cerveau du nègre ne ressemble pas plus à celui de l'ourang-outang que celui de ce dernier à celui de l'homme, si l'on excepte la distribution un peu plus symétrique des circonvolutions et des sillons encéphaliques, quoiqu'il ne soit pas bien certain qu'il en soit toujours de même.

Les curieuses observations de Tiedemann sont suivies de quelques réflexions sur les facultés intellectuelles du nègre. Comme le cerveau est l'organe par le moyen duquel nous *pensons, raisonnons, desirons* et *voulons,* de même que l'œil est l'organe de la vision, et l'oreille celui de l'audition, et que c'est par eux que nous voyons et nous entendons, les faits anatomiques établis par l'auteur sont remarquables par leur importance. Plusieurs naturalistes distingués nous disent que les nègres se lient aux singes et sont peu au-dessus d'eux, et, par suite, que la servitude est leur partage et l'obscurité leur éternelle destinée. Tiedemann combat une opinion si odieuse; il a cherché à prouver que leur capacité est égale à celle des blancs, et que c'est à tort qu'on a avili cette race; enfin que c'est l'occasion et la tyrannie des peuples civilisés qui ont abruti l'intelligence du nègre et l'ont retenu dans les fers. Mais le nègre, devenu maintenant libre, grâce à la philantropie des gouvernemens éclairés, peut s'émanciper de son ignorance; et c'est aux blancs à remplir envers eux ce devoir, car c'est par eux qu'il a été avili, dégradé. Par un juste retour, ils doivent les retirer de leur misérable condition et leur faire reprendre leur rang dans l'échelle sociale.

Sciences Médicales.

Hôpitaux de la légion anglaise au service de l'Espagne. — Si un intérêt pénible s'attache à tout ce qui concerne la lutte sanglante dont nous sommes spectateurs en Espagne depuis trois ans, la position de la malheureuse légion auxiliaire anglaise, et celle surtout de son corps médical, ne peut nous être indifférente. Depuis qu'ils ont pris terre dans ce pays de trouble et de guerres civiles, les chirurgiens de la légion y ont trouvé des occupations plus nombreuses et plus variées que celles qu'aucun d'eux eût jamais rencontrées dans la pratique civile. La mort en a enlevé plusieurs; et un grand nombre a

été obligé de se retirer, n'emportant pour unique fruit de leurs pénibles travaux, qu'une santé ruinée et la bourse vide. Il reste encore quelques hommes courageux et déterminés qui ont résolu d'attendre l'issue de la guerre et de continuer, par le secours de leur art et de leurs talens, à en diminuer l'horreur. Nous espérons que quelqu'un d'entre eux donnera un jour l'histoire médicale de la légion britannique auxiliaire. Un ouvrage de ce genre, fait avec soin, fournirait l'un des argumens les plus concluans contre des entreprises aussi hasardeuses et aussi légères que celle à laquelle ils ont pris part. Les résultats désastreux du séjour de la légion à Vittoria, les ravages du typhus dans la même ville, à Bilbao, à Santander, à Saint-Sébastien; les charretées de morts et de blessés qui étaient amenées aux hôpitaux militaires, et l'état misérable auquel plusieurs centaines d'entre eux ont déjà été réduits, fourniraient d'abondans matériaux pour cet ouvrage. La multitude de faits intéressans, sous le point de vue scientifique, recueillis pendant deux ans, sur le siège même de la guerre, pourront en faire un ouvrage d'une valeur presque incalculable pour la chirurgie militaire.

Si l'on peut reprocher au commandant de la légion auxiliaire de manquer d'habileté, d'énergie et d'activité, il n'en est pas de même du corps médical. Les dispositions prises pour recevoir commodément les soldats malades et les blessés, font honneur à ceux qui ont été chargés de ce service. Des ambulances bien tenues ont été disposées entre Santander et Saint-Sébastien, sur les points principaux, pour les troupes anglaises, qui sont toutes stationnées entre ces deux villes. L'ordre, la propreté et le soin que reçoivent les malades dans ces établissemens, destinés seulement à traiter les cas accidentels, pourraient faire honte à plus d'un de nos hôpitaux, moins éloignés de la capitale et entretenus à grands frais.

Il n'y a à Santander qu'un seul hôpital, sur une éminence, dans un endroit sain et agréable, d'où l'on découvre

la ville et le port. L'intérieur est beaucoup plus propre que l'extérieur, singulière anomalie dans les bâtimens publics ou privés d'une ville espagnole. Les lits sont bien fournis de couvertures et espacés convenablement sur trois lignes. Le service y est bien fait et les malades y sont tranquilles, et même gais, malgré leurs souffrances. La plupart d'entre eux étaient convalescens à l'époque où le chirurgien de marine, à qui nous devons ces détails, les visita; leurs cas n'offraient rien de remarquable. Quelques-uns cependant avaient une espèce de gale extrêmement virulente; aussi étaient-ils séparés de leurs compagnons d'infortune, et on les voyait à moitié nus, occupés à se frictionner mutuellement des pieds à la tête avec la pommade prescrite. Ils étaient tous dans un état déplorable; jamais, dit le visiteur, je n'avais vu cette maladie prendre un aspect aussi effrayant.

A Saint-Sébastien, il y a deux hôpitaux anglais, Santelmo et la Lonja. Le premier est destiné spécialement aux cas de chirurgie et le second aux maladies internes. Le typhus, heureusement moins grave qu'à l'ordinaire, régnait dans la ville, et il y avait encombrement à la Lonja. Chaque lit contenait deux malades, dont plusieurs avaient à peine une chemise pour se couvrir; les miasmes qui s'en dégageaient étaient insupportables; il faut avouer que le contraste qui existait entre cet hôpital et celui de Santelmo, est loin d'être à son avantage. Santelmo occupe une vaste étendue au-dessous de la montagne du château, et sur la côte méridionale de l'isthme qui lie le promontoire avec la terre ferme. C'était autrefois un couvent, qui fut d'abord transformé en caserne; mais le nombre de blessés augmentant chaque jour, l'idée vint bientôt d'en faire un hôpital militaire.

Il offre toutes les commodités desirables; le service y est bien fait et la discipline admirable. Il y a, outre les offices, les magasins et un dispensaire assez bien monté, cinq longues salles, bien aérées, dont chacune a reçu le nom de division.

Dans la seconde salle, destinée aux fractions et aux amputations, il y avait un cas remarquable : c'était un pauvre diable qui, soit par suite de la maladie, soit plutôt par l'effet du froid et de l'humidité, auxquels lui et ses compagnons furent inhumainement exposés, sans nécessité, par la jalousie tout espagnole de Cordova, avait eu les pieds frappés de gangrène jusqu'à la cheville. Ils se détachèrent spontanément, et la *vis medicatrix naturæ* fit deux beaux moignons, sans le secours de l'art ni de ses instrumens.

Chaque division a un chirurgien major et deux aides. La moyenne des malades contenus dans chaque salle est d'environ 90, ce qui donne pour tout l'hôpital 450 malades ; mais, dans quelques occasions, on en a compté plus de 500. A l'arrivée de chaque malade, on lui donne l'habillement de l'hôpital; ses armes et son uniforme sont déposés dans un magasin qui, pour la propreté et l'ordre, pourrait rivaliser avec ce qu'il y a de mieux en Angleterre. Le nom de chaque malade et l'indication de l'époque de son entrée sont inscrits sur le paquet. Excellente précaution contre tout soupçon de vol et de changement frauduleux.

Deux fois par semaine, les chirurgiens des divisions présentent au député inspecteur-général la liste des hommes qu'ils croient pouvoir être renvoyés. Il les examine et décide s'ils peuvent sortir ou s'ils doivent rester encore en traitement.

Comme il y a encore des soldats de la marine royale anglaise au Passage, port éloigné de trois milles de Saint-Sébastien, deux chirurgiens de la marine royale restent à terre à la tête des deux hôpitaux.

Archéologie.

Ruines de Thisdrus (1).—C'est à *El-Djemm*, l'ancienne

(1) NOTE DU TRAD. Ces détails sont extraits de la relation du voyage du prince Puckler Muskau en Afrique; ouvrage plein de faits curieux, et qui a

Thisdrus des Romains, que se trouve le célèbre amphithéâtre décrit d'abord par Shaw, et plus tard par le consul américain, M. Noah; mais que, selon toute apparence, ni l'un ni l'autre n'avaient vu, et dont ils n'ont parlé que par ouï-dire. En effet, ils prétendent tous deux que cet édifice forme un cercle parfait, tandis qu'il est ovale, comme tous les amphithéâtres du monde. Il se compose de soixante-quatre arcades, et avait probablement autrefois quatre étages de colonnes, mais il n'en reste aujourd'hui que trois. Il est presque aussi grand que celui de Néron, qui, après le Colysée de Rome, est, je crois, le plus vaste amphithéâtre que l'on connaisse. On pense généralement qu'il a été construit par Gordien l'Ancien, qui, en effet, fut proclamé empereur en ce lieu. Rien de plus imposant que l'aspect de ce monument, dont la plus grande partie est encore bien conservée, du moins extérieurement, car l'intérieur est rempli de décombres, à une profondeur d'au moins vingt pieds. Il ne reste absolument rien des sièges ou gradins, non plus que des vomitoires ou des escaliers; mais, comme les fondations de ces escaliers existent encore, on peut, avec un peu de peine, grimper en quelques endroits jusqu'à l'étage le plus élevé. Ce fut sous le gouvernement de Mohammed-Bey que l'on commença à porter la main sur ce monument, alors encore intact. Les Arabes qui, pendant une révolte, s'étaient retranchés dans l'amphithéâtre, démolirent presque entièrement l'étage supérieur, pour en lancer les pierres sur les assiégeans. Les rebelles ayant été vaincus, le bey fit sauter quatre arches de la principale entrée, afin que l'édifice ne pût plus servir désormais au même usage. Depuis ce temps, on n'a cessé de le dépouiller

fourni déjà à la Revue Britannique l'article plein d'intérêt sur la *régence de Tunis*, que nous avons publié dans notre dernière livraison. Un éditeur habile, M. Fournier, qui, depuis quelques années, s'applique à reproduire en français les ouvrages les plus piquans et les plus dignes d'intérêt des littératures étrangères, va publier sous peu de jours cette nouvelle production du prince Puckler Muskau.

pour construire avec ses débris les maisons de la misérable petite ville située au pied de ce colossal ouvrage des Romains, dont bientôt, peut-être, il ne restera plus de vestige. Sa magnificence devait être fort grande : toutes les pierres qui entrent dans sa construction sont de dimensions égales, et le style de l'ensemble est plein de simplicité et de noblesse. Les colonnes sont toutes du même ordre, et tiennent le milieu entre l'ordre dorique et l'égyptien. La seule différence qu'elles offrent aux différens étages consiste dans leurs proportions. Les chapiteaux sont ornés de feuilles de lotus, dans lesquelles les fibres ne sont point marquées comme dans celles d'acanthe, de l'ordre corinthien, ce qui convient fort bien, ce me semble, au caractère grandiose de l'édifice. On ne sait pas si cet amphithéâtre servait aussi à des naumachies. Au milieu du cirque, il y a une ouverture maçonnée, dont Shaw fait mention, et qu'il suppose avoir servi de soutien au pilier auquel on attachait le velarium, qui, lorsque le temps était mauvais, mettait les spectateurs à l'abri de la pluie. Mais, depuis lors, on a découvert que cette ouverture communique avec un large conduit d'eau qui, s'il faut en croire les habitans du pays, se prolonge sans interruption jusqu'à Susa, à dix lieues de là. On a fait sur ce point des fouilles très mal dirigées, ce qui n'empêche pas qu'on n'y ait trouvé bien des objets intéressans : des monnaies d'or et d'argent, des pierres gravées, des lampes et autres objets semblables. Comme toute la plaine est couverte des ruines de l'ancienne Thisdrus, elle renferme sans doute dans son sein de bien plus grands trésors encore. Il en est de même de toute cette partie de l'Afrique, qu'à peine de loin en loin un Européen a visitée en passant. Les décombres qui remplissaient le cirque, n'ayant pas permis de mesurer exactement l'amphithéâtre, ce n'est que par approximation que j'en estime la longueur à 450 pieds, et la largeur à 300.

Indépendamment de l'amphithéâtre, on trouve encore à El-Djemm les ruines de quelques temples et de plusieurs maisons particulières. Parmi ces ruines, nous trouvâmes, à

moitié recouvert de terre, le torse d'un beau colosse, et plusieurs magnifiques colonnes en marbres précieux de différentes couleurs; une d'entre elles avait trois pieds de diamètre. On aurait pu emporter tout cela pour les simples frais du transport, qui, du reste, seraient assez considérables. Les habitans me demandèrent 500 piastres (540 francs) pour transporter la statue jusqu'à Sfax, et environ trois fois autant pour une des colonnes. Malgré cela, une personne qui demeurerait sur le bord de la mer, et qui aurait un navire à sa disposition, pourrait faire de très bonnes affaires en ce genre.

Géologie.

Affaissement de la côte du Groënland. — Les premières observations qui ont eu lieu à cet égard furent faites par Arclander, en 1777 et 1779. Ce savant remarqua dans le *frith de Galliko*, situé au 60° 43' lat. nord une petite île rocailleuse et basse, sur laquelle étaient des murs de 52 pieds de long, 30 pieds de large, 6 pieds de haut, et 5 pieds d'épaisseur. Il y a quelques années, le docteur Pingel voulut visiter cette île; mais tout, à l'exception des murs, y était englouti sous les eaux. La colonie de Julianahab, fondée en 1776 à l'embouchure du même *frith*, celle de Frederikhaab, située au 62° latitude; les îles Fullartatick, situées auprès du glacier qui sépare le district de Frederikhaad de celui de Fiskenan, et au nord-est de la colonie de Godthaab, par les 64° 10' lat. nord, l'endroit appelé Nildmansnaff par saint Egède, l'apôtre chéri des Groënlandais, offrent les mêmes phénomènes. Les maisons, les magasins sont submergés; les îles sont désertes, et leur base est noyée sous les eaux. En pénétrant plus avant dans le nord, à Vapparsock, qui est situé à 45 milles dans le nord de Sukkertop, au 65° 20' latitude nord, on trouve également des maisons englouties sous les eaux. Les observations du docteur Pingel se sont arrêtées sur un

petit nombre de points, mais il prétend que l'affaissement de la côte se prolonge jusqu'à Disco Bay, au 69° lat. nord.

Mines de mercure dans la Bavière Rhénane. — On connaît la rareté des mines de mercure en Europe; les plus importantes, sont celles de l'Autriche, et notamment celles d'Almaden en Espagne, où ce minerai est d'une cherté excessive depuis que la guerre civile désole ce pays. Le commerce, qui depuis long-temps, était tributaire de ces deux états, va bientôt trouver dans l'exploitation sur une grande échelle, des mines de mercure de la Bavière Rhénane, une source nouvelle d'approvisionnement. Ces mines, qui, par la profondeur de leurs excavations, paraissent fort anciennes, sont situées au sud de Kreuznach, sur la frontière de la Prusse, près des villages de Bingart, de Nieder-Moschel, Ober-Moschel et Alzenz. Elles furent abandonnées à la suite des premières guerres de la révolution française, époque à laquelle leur produit annuel, était de 67,000 francs; depuis lors, les travaux n'ont jamais été repris avec vigueur. Le mercure s'y présente par petites veines, dans des pierres calcaires brunes ou grises, et généralement très compactes. Les principales couches s'étendent du nord au sud; leur largeur varie de 6 à 30 pieds; leur profondeur de 25 à 30 lachters (175 à 210 pieds); des fissures ou *klefs*, étroites et remplies de craie rouge, servent à guider les mineurs dans leurs recherches: c'est dans le voisinage immédiat de ces klefs que le mercure se trouve en plus grande abondance. Le cinabre d'où il est extrait est brillant ou rouge pâle, et traverse le roc dans toutes ses directions; quelquefois le cinabre contient une assez grande quantité de globules de mercure natif, grosses comme une tête d'épingle; quelques-uns de ces specimen donnent 5, 6, 8, jusqu'à 20 p. %; d'autres 50 et même 60 p. %; mais en général, le produit moyen est de une livre pour cent livres. Les plus remarquables de ces mines sont celles de Bingart, de Landsberg et de Thalberg. L'ou-

verture des deux premières est située sur le versant de deux montagnes dont les flancs tapissés de bois, et la cime couronnée d'un édifice en ruine, présentent une perspective pittoresque du plus bel effet. La mine de Thalberg, la plus importante des trois, est à une petite distance d'Ober-Moschel; sa longueur est immense, et sa profondeur de plus de 300 pieds; on y arrive par une allée pratiquée dans la partie supérieure de la montagne. De là, on descend par des degrés à pic, et taillés dans le roc, dans des chambres vastes, irrégulières, quelques-unes hautes de 30 et 40 pieds, et larges de 20 à 30 pieds. La lumière des lanternes des guides, les ombres qui se projettent sur les parois des murs, les lumières des mineurs qui scintillent au loin; les formes bizarres des excavations, leurs colonnes, leurs voûtes forment un des spectacles les plus curieux que l'on puisse imaginer. Cette mine, par sa bonne disposition, par son mode de ventilation, qui est parfait, et le soin que l'on prend à faire écouler ses eaux, ne présente aucune des incommodités nombreuses et nuisibles à la santé du mineur, qui se rencontrent dans nos mines du comté de Cornouailles; elle occupait autrefois 2 et 300 ouvriers, mais lorsque je l'ai visitée, ce nombre était tombé à 20 ou 30; les travaux se bornaient alors à briser des masses de minerai qui gisaient à terre. Le cinabre y est généralement abondant et de bonne qualité.

Rien n'est plus curieux et à-la-fois plus simple que le procédé adopté dans ces mines pour la réduction du mercure. A cet effet, on se sert d'une fournaise de 24 pieds de long sur 12 de large, et 6 ou 7 pieds de hauteur. De chaque côté, à l'intérieur, est un foyer dont la chaleur dirigée dans l'intérieur se dégage par un tuyau placé au centre de la fournaise; 48 cornues en fer, placées dans l'intérieur de la fournaise, au-dessus l'une de l'autre, communiquent à l'extérieur par leurs cols, de manière que d'autres petites cornues puissent leur être adaptées; on loge

le minerai bien broyé dans les cornues intérieures avec de la chaux pulvérisée, et on les soumet ensuite à l'action d'une chaleur modérée pour extraire l'humidité du mercure; puis, la chaleur devenant plus forte, le mercure se volatilise, passe dans les cornues extérieures, en forme de vapeur, s'y condense et prend une forme métallique.

La structure géologique du territoire dans lequel sont situées ces mines, est très difficile à déterminer en raison de l'immense variété de ses produits. Nous allons pourtant essayer d'en donner une idée. La nature des produits métallifères de la chaîne primaire des Vosges, à la limite de la vallée du Rhin, entre Colmar et Manheim, est connue; ce sont le plomb, l'argent, le cuivre. Les rochers primaires de cette chaîne de montagnes sont enveloppés de formations secondaires appelées grès des Vosges; elles s'étendent jusqu'au district où sont situées les mines de mercure dont nous parlons. Dans les environs de Bingen et de Mayence, sont des rochers argileux qui forment les deux chaînes d'Hundsruck et de Taunus. C'est là qu'est située la célèbre vallée du Rhin, si célèbre par ses magnifiques paysages. Ces rochers argileux s'avancent au sud de Bingen, et forment une gorge profonde à travers laquelle serpente une rivière qui, après un parcours de quelques milles, va unir ses eaux à celles du Rhin. Un peu plus loin vers le sud, le pays est couvert d'une couche épaisse de pierres rouges, dites *grès des Vosges*, qui se prolonge pendant plusieurs milles au nord et au sud de Kreusnach, par une pente douce, et quelquefois par une surface plane. A quelques milles sud de Kreusnach, sont plusieurs mines de sel, où, comme dans le Worcestershire et le Cheshire, le sel se fabrique par l'évaporation de la saumure, et non loin de là s'élève un groupe de hauteurs, entre autres le rocher appelé le Rodenfelds, sur lequel on voit les ruines d'un ancien château appelé « Ebernbourg », qui servit de retraite à Luther, dans les premiers temps de la réforme. A Bingart, les montagnes forment une chaîne bien dé-

terminée, qui aboutit par une pente douce, à une petite rivière. En résumé, la structure géologique de ce pays se compose de formations calcaires, argileuses, de veines de cinabre; de formation de charbon. Ce charbon est bitumineux et de bonne qualité; on le trouve à la profondeur de 16 lachters (112 pieds), mais la veine n'a pas plus de deux pieds d'épaisseur. A Saarbruck, où l'on s'occupe activement de l'exploitation des houillères, la couche a 10 et 12 pieds d'épaisseur. Cette couche appartient à la riche houillère de la Sarre, qui forme un bassin séparé de celui de la Glane, où sont situées les mines des environs de Bengart et de Nieder-Moschel.

Topographie minérale de l'Angleterre et de l'Ecosse. — On parle souvent de la variété des produits minéralogiques de l'Angleterre; voici en quoi cette variété consiste : terre à dégraisser ou terre à foulon; les puits les plus considérables sont situés dans le Bedforshire, le Berckshire, et notamment dans le Buckingamshire; minerai de fer de toute nature, cuivre, plomb, étain, argent, charbon de terre. Le minerai d'argent, que l'on trouve dans le Cumberland donne 135 onces d'argent à la tonne; mines de sel; sélénites argileux rhomboïdaux; fossiles, ocre de cobalt noir, carbonate de cuivre; phosphate de plomb, oxide gris de manganèse, bismuth, sulfate de baryte; arragonite corralloïdale; molybdène en granite chiastolite en cristaux annulaires; plombagine (la plombagine du Cumberland est la plus estimée de l'Europe); carbonate de baryte, carbonate de chaux, diverses variétés de fluor; quartz, cristaux, grenat, épidote, stéatite; hœmatite; gypse, marbre noir, marbre blanc, peroxide de cuivre; cobalt rouge, terre de porcelaine : chalcédoine, apatite, asphalte, et bois bitumineux ou charbon fibreux; manganèse rose, rouge; pierre à feu, pierres de construction, pierres à chaux; diverses variétés de madrépore. L'Herefordshire est célèbre par ses pierres amygdoïdales,

et l'île de Wight, par son spath calcaire dont les parois sont recouvertes de brillans cristaux de pyrites de fer ; on trouve également dans cette île du bois fossile, du sable d'une blancheur éblouissante et très recherché par les fabricans de verre ; de l'ambre sur les bords de la mer ; plusieurs variétés de pyrites ; des cailloux de diverses couleurs, qui, lorsqu'ils sont polis, ressemblent à l'agathe. Les autres produits minéralogiques de l'Angleterre sont le sulfate de strontiane, bitume, tripoli, craie; alun, terre de pipe, terre rouge qui donne aux meubles la couleur de l'acajou; jaspe, copal, ambre jaune, andulasite et actinolite communs, basalte, pyrites arsénieux, pyrites de cuivre, calamine, cristaux de soufre; ambre gris et jaune; agarique, tourbe, albâtre, mica, felspath, dolomite. A ces produits, il faut ajouter pour l'Ecosse, le cristal de roche, la topaze, le béril, le cyanite prismatique ; le stilbite rouge, l'oxide de titanium, l'amianthe, le trémolite, l'almaldine, le lépidolithe, le préhnite fibreux, l'anthracite, des pétrifications de poissons et de plantes, du sable améthystine d'une couleur magnifique, et une grande quantité de granite de couleur rouge.

Les mines de cuivre les plus importantes sont situées dans le comté de Cornouailles ; elles ont donné dans le courant de l'année 1836, 135,600 tonnes qui ont rapporté 976,655 £ 12 s. ou 7 £ 4 s. par tonne. Les mines d'étain de ce comté ont donné dans le courant de la même année 4,088 tonnes qui ont produit 267,365 £ 7 s. 1 d. Les mines de plomb de la Grande-Bretagne, dans l'année 1835, ont produit 46,112 tonnes, mais ce produit a diminué dans le courant de l'année suivante.

Le tableau d'autre part, que nous allons présenter indique la quantité de métaux anglais et étrangers qui ont été exportés des ports de Londres et de Liverpool dans le courant des années 1835 et 1836.

		1835.	1836.
Fer.	Tonneaux.	90,711	93,079
Acier.	—	2,547	2,021
Cuivre en barres,	—	3,740	3,245
Cuivre en feuilles.	—	6,942	6,664
Etain en barres.	—	1,992	1,650
Etain en feuilles.	—	188,413	170,400
Plomb.	—	7,880	5,230
Mercure.	—	1,646,966	1,336,346

Commerce. — Industrie.

Culture du chanvre et du lin en Russie. — Le chanvre et le lin sont deux articles importans du commerce de la Russie. Ces deux plantes croissent en abondance dans les vallées de l'Oural et sur les bords du Volga. On les récolte en automne, lorsqu'elles perdent leur graine, et que leur tige commence à sécher. Dans quelques districts, les terres consacrées à cette culture sont plus considérables que les champs destinés à la culture du blé. C'est en Sibérie, et notamment sur les bords du Kanur, ainsi qu'en Valachie, que l'on récolte le plus beau lin ; la tige s'y élève quelquefois jusqu'à sept palmes. Dans cette province, ainsi qu'au nord de l'Oural et sur les bords du Volga, on le trouve à l'état sauvage, mêlé aux différentes variétés de scrofulaires, dont les fibres ont une analogie parfaite avec ceux du chanvre et du lin. Ces fibres sont tissées par les pauvres serfs, qui s'en font de très bons vêtemens.

La récolte du lin et du chanvre se fait comme en France et en Angleterre. On dépouille la plante de ses graines, on la laisse séjourner dans l'eau, puis on la bat. La majeure partie de la récolte est destinée à l'exportation ; la graine elle-même est expédiée au dehors, soit en nature, soit convertie en huile. La manière d'assortir et de sécher le bon chanvre en Russie est aussi simple que commode. Pour cet objet le paysan russe bâtit près de son champ un hangard d'une forme

circulaire; en dehors sont deux mâts élevés, placés sur une même ligne, et unis par des barres horizontales. Le lin et le chanvre sont exposés au grand air sur ces barres; on les retire ensuite; après quoi on en fait des bottes que l'on emmagasine dans le hangard, où elles restent jusqu'à ce que l'acheteur vienne les chercher. L'opération du rouissage est moins bien faite : ainsi le villageois russe remplit de chanvre et de lin les rivières, les lacs et les étangs qui avoisinent sa plantation, sans chercher à neutraliser les effets de l'odeur infecte que produit la putréfaction de ces deux substances. Quant au mâchage, on en est encore réduit aux métiers à la main dont on faisait usage en Angleterre il y a trente ans : les machines sont inconnues.

Les 9/10 du chanvre importé en Angleterre proviennent de la Russie. La proportion du lin est moins grande, en raison des importations considérables qui sont faites par la Prusse et la Norwège. En 1823, la totalité du chanvre importée en Angleterre était de 59,075,408 liv., dont plus des 4/5 furent fournis par la Russie; le 5e restant venait en partie des possessions anglaises du Bengale. Les importations de lin, à la même époque, s'élevèrent à 110,041,792 liv., dont 74,801,216 liv. provenaient de la Russie, 16,143,456 liv. de la Prusse, 12,789,392 liv. de la Norwège, 5,529,344 de la France; le reste de la Nouvelle-Galles, de la terre de Van Diémen et de Swan River. La consommation du chanvre en Angleterre a beaucoup diminué depuis que notre marine royale et notre marine marchande ont adopté les câbles en fer, qui sont bien supérieurs, par leur solidité et leur durée, aux câbles ordinaires. Cette substitution date de la dernière guerre avec la France, mais elle n'a été adoptée sur une grande échelle que depuis quelques années.

Pêche de la baleine en Amérique. — D'après des documens statistiques publiés dernièrement à Boston, on porte à 1,413,000 barils la quantité d'huile de baleine importée aux États-Unis

depuis 1814 jusqu'à la fin de 1835. Dans le courant de l'année 1836, soixante-deux navires, revenant de la mer Pacifique, entrèrent dans les ports de l'Union avec 128,441 barils d'huile. Aujourd'hui 266 baleiniers américains, dont 92 sont partis de New-Bedford, et 67 de Nantucket, se trouvent dans la mer Pacifique ; sur ces 266 navires, 44 ont quitté l'Amérique en 1833, 66 en 1834, 75 en 1835, et 81 en 1836.

Economie rurale.

Le sawfly (mouche à scie). Dégâts que causent ces insectes dans les champs de navets. — Les ravages que fait cet insecte dans l'une des branches les plus importantes de l'agriculture, ont attiré sur lui l'attention des naturalistes de la Grande-Bretagne. Nommé d'abord *tenthredo spinarum* par Fabricius, puis *tenthredo centifoliæ* par Panzer, il a reçu avec plus de raison du docteur Zach le nom de *sawfly*, à cause de la membrane dentelée qui est placée à son abdomen. La structure de cette membrane ressemble à celle de l'*ovipositor* de l'ichneumon. A l'exemple de cet insecte, la femelle du *sawfly* s'en sert pour déposer ses œufs ; mais au lieu de les mettre dans la terre, elle les loge dans les feuilles des végétaux, le calice des fleurs, et quelquefois sur les branches des buissons. Le corps du *sawfly* est, en général, composé de douze segmens, mais si peu distincts les uns des autres par la profondeur des incisions qui les séparent, qu'on les confond souvent avec les rides transversales dont toute la surface du corps est couverte. Les parois de ces segmens étincellent ordinairement de couleurs vives, brillantes et variées ; mais chez quelques individus, la couleur est uniforme. Il s'opère une métamorphose très remarquable chez l'insecte au moment où elle se dégage de sa peau ; sa couleur change ; de brune elle devient verte, ou rouge, ou dorée ; son corps se développe, s'allonge, et perd les nœuds et les aspérités de sa première enevloppe. Les caractères distinctifs

de cet insecte sont : des antennes courtes et un peu courbes, avec dix joints chez le mâle, et onze chez la femelle ; le joint le plus rapproché du corps est le plus gros ; le second est plus court que le premier ; et le troisième est à lui seul aussi long que les deux autres unis ensemble ; les huit autres diminuent en longueur, à l'exception du dernier, qui est le plus long de tous et dont la forme est ovoïde. Les *palpes maxillaires* ont six joints ; le plus rapproché du corps est le plus court, et le troisième a la forme d'un fuseau ; les *palpes labiales* ont quatre joints, tous à-peu-près de la même grosseur et de la même longueur, à l'exception du dernier, qui est un peu plus gros ; les mandibules sont épaisses et se terminent par un crochet recourbé ; les maxillaires ont deux lobes ; l'extrémité de l'un est de forme ovoïde, et celle de l'autre présente une pointe qui se prolonge et se projette en dehors ; enfin, les ailes supérieures ont deux cellules marginales et quatre cellules sous-marginales.

Les larves de ces insectes sont appelées *fausses caterpillaires*, à cause de la ressemblance qu'elles ont en général avec les larves des papillons. Une courte observation suffit cependant pour reconnaître qu'il existe une grande dissemblance entre elles. Les véritables caterpillaires n'ont jamais plus de seize pattes, tandis que les fausses caterpillaires en ont dix-huit ou vingt-deux : six sur le train de devant, avec lesquelles elles rampent sur les feuilles ; quatorze sous l'abdomen, et deux à l'arrière-train. Dans les larves lépidoptères, les pattes de l'abdomen sont garnies, à la base, d'une couronne de petits crochets ; ce qui n'a jamais lieu dans les fausses caterpillaires. Il résulte de cette dissemblance de conformation, qui n'est sensible à l'œil qu'avec le microscope, une différence remarquable dans les habitudes de ces deux insectes : ainsi l'un, avec ses pattes crochues, se cramponne aux feuilles, ou saisit les objets nécessaires à sa nourriture, et sa tête et son corps restent libres ; la fausse caterpillaire, au contraire, ne fait usage de ses pattes que comme d'un

point d'appui. Les larves du *sawfly* sont inertes; elles ne quittent une place que lorsqu'elles n'y trouvent plus des feuilles, des fleurs, des fruits à dévorer; elles se roulent au moindre danger, et présentent alors un corps rond au centre duquel est un petit dard. Après un certain temps, elles cessent de manger, tombent au pied de la plante qui les a nourries, et cherchent un refuge dans les feuilles pourries et les mousses; alors elles se replient dans un cocon formé de deux enveloppes qui sont filées de la même manière que les cocons ordinaires. La contexture de l'enveloppe extérieure est grossière; elle renferme des particules de terre et d'autres substances qui s'y attachent par la viscosité de la soie et l'énudation du corps de l'insecte. La soie de la seconde enveloppe est au contraire belle, brillante et lustrée; on la dirait lavée dans une solution d'argent. Lorsque le cocon est en pleine maturité, l'insecte en sort à l'aide d'un petit trou qu'il fait avec ses maxillaires à l'une des extrémités.

Ces larves sont connues dans les provinces sous les noms de *niggers, cancers, caterpillaires noirs :* quelques fermiers prétendent qu'elles nous viennent du continent; mais cette supposition n'est rien moins que probable, en raison de la lourdeur et des autres habitudes inertes que l'on remarque chez ces insectes. Il est impossible de se faire une idée des dégâts qu'ils ont causés à notre agriculture dans l'été de 1836; tout le royaume, à part deux ou trois provinces, en a été inondé. Les comtés frontières de l'Ecosse, le Kent, le Norfolk, et plusieurs autres comtés du sud, ont été les plus maltraités. Dans quelques-uns la récolte des navets a été entièrement détruite; dans d'autres il y avait une diminution considérable dans le volume de la bulbe. Ces désastres ont excité de vives alarmes parmi nos fermiers; ils ont craint que la reproduction de ces myriades d'insectes ne portât un coup mortel à la culture du navet; mais rien dans le passé n'indique que ces craintes doivent se réaliser. Ainsi, en 1806 et 1808, les *sawfly* parurent aussi nombreux qu'en 1836, et les années suivantes on en vit

aucun. Il en fut de même en 1832 à plusieurs milliers d'acres, qui présentaient une apparence magnifique de récolte, furent dévastés. L'année suivante ces insectes disparurent et la récolte fut très bonne.

Ces craintes indiquent le peu de succès des tentatives qui ont été faites jusqu'à ce jour pour la destruction des *sawfly*. Nous citerons quelques-uns des moyens employés pour y parvenir : le plus général est de secouer les feuilles lorsqu'elles sont chargées de larves; méthode vicieuse, parce que les larves, tombées à terre, se fixent sur de nouvelles feuilles. On lui préfère avec raison l'usage adopté par quelques fermiers d'introduire dans les champs infestés autant de canards qu'ils peuvent en réunir, car ces animaux sont très friands de ces insectes. Dans quelques parties du Roxburghshire, des troupes d'enfans parcourent les champs armés de longues épingles, et font ainsi la chasse à ces insectes; puis, quand ils en ont amassé une assez grande quantité, ils les enfouissent dans la terre; on a aussi tenté l'application de la chaux et de quelques mixtures salines, mais sans aucun résultat avantageux; l'arsenic, auquel on a eu recours, détruit l'insecte, mais il devient fatal à la plante. Il en a été de même lorsque l'on a fait passer des rouleaux en fer dans les champs infestés, car, en écrasant l'insecte, on écrasait aussi les feuilles, et, par conséquent, l'on nuisait aux fonctions végétatives de la plante. Une autre méthode consiste à faire la guerre aux femelles dans les premiers jours de l'été, avant qu'elles aient déposé leurs œufs; on s'en empare avec la main ou à l'aide d'un petit filet semblable à celui des entomologistes. Cette méthode est fort bonne, parce qu'en tuant un seul individu on détruit une colonie entière; mais, malheureusement à cause des soins qu'elle réclame, elle est la moins suivie de toutes.

Statistique.

Tableau comparé du travail de l'agriculture en Irlande et en Angleterre.—Les agriculteurs anglais constituent le quart de la population de l'Angleterre ; les agriculteurs irlandais forment, au contraire, les 3/5 de la population irlandaise. Sur un champ qui n'emploie que deux hommes en Angleterre, on en trouve cinq en Irlande. Les terres labourées de la Grande-Bretagne s'élèvent à 34,250,000 acres, et celles de l'Irlande à 14,600,000. Le produit agricole de l'Angleterre est quatre fois plus considérable que celui d'Irlande. En Angleterre, les gages du laboureur varient de 8 pences à 1 s. 2 d. par jour ; en Irlande, les gages ne s'élèvent que de 2 shillings à 2 shillings 6 pences la semaine pour toute l'année.

IMPRIMÉ PAR LES PRESSES MÉCANIQUES DE PAUL RENOUARD,
rue Garancière, 5.

REVUE

BRITANNIQUE.

L'ANGLETERRE

SOUS LE RÈGNE

DE GUILLAUME IV ET A L'AVÉNEMENT DE VICTORIA ALEXANDRINA Ire.

Rien ne se ressemble moins que le règne de Georges IV et celui de Guillaume IV. Le premier de ces princes ne s'est occupé sérieusement que de ses plaisirs, et il s'est trouvé, sans le savoir, l'un des vainqueurs de Bonaparte, l'un des conquérans de Paris; l'autre, élevé pour la marine, passionné pour l'art et la gloire militaires, s'est vu forcé d'accepter le repos et la paix; il n'a eu ni bataille de Waterloo, ni siége de Toulouse à inscrire dans les fastes de son règne.

N'était-ce pas chose étrange de voir ce voluptueux, qui a donné le ton pendant si long-temps aux voluptueux des Trois-Royaumes, commander l'une des plus grandes et des plus mémorables ligues dont l'histoire ait conservé le souvenir, la coalition des rois européens contre les principes libéraux, la fédération du Nord contre le Midi, du passé contre l'avenir? N'est-il pas tout aussi étrange de voir l'un des rois les mieux faits pour plaire au soldat, le conduire et lui commander, laisser son nom à une époque de réforme civile et de révolution parlementaire?

Telle est la singulière organisation de la machine politique par laquelle l'Angleterre est régie : il faut que le caractère du souverain se plie à ses nécessités au lieu de leur imposer la loi. Il y avait assurément plus d'esprit, de facultés, de ressources chez Georges IV; mais quel usage en a-t-il fait? toujours environné de cuisiniers, de valets, de grooms, donnant l'exemple de la licence au peuple dont il était chef. Toutes les grandes choses qui ont eu lieu sous son règne se sont faites comme à son insu : son titre de premier gentilhomme de l'Europe lui était plus cher que la gloire de sa couronne. Par un caprice, et l'on pourrait dire par une raillerie de la Providence, pendant qu'il se renfermait dans son harem, tout occupé à construire des minarets de mauvais goût et à inventer des jouissances, Watt, Davy, Arkwright étententendaient les resources du commerce et de l'industre; Wellington profitait d'une faute de Bonaparte; Byron, Scott, illustraient leur siècle, et le progrès des intelligences, servi par les développemens matériels, annonçait une ère nouvelle.

Georges IV aperçut à peine les premiers mouvemens de l'esprit libéral qui allait envahir les institutions de la Grande-Bretagne. L'un des hommes les moins populaires du monde, non-seulement par ses habitudes, mais par sa nature; il suffisait pour le juger d'observer la fierté étudiée de son pas et de prêter l'oreille à l'accent vibrant et solennel de ses intonations. Je ne doute pas que la pensée de Louis XV n'ait été la sienne, et qu'entouré de ses favoris, il n'ait souvent dit comme le roi de France : « Après moi le déluge! » Quoi qu'il en soit, à peine eut-il disparu de la scène du monde, un mouvement étrange s'opéra dans la situation des partis. Les tories, partisans du pouvoir suprême, attachés de cœur à un prince qui n'estimait qu'eux, virent avec effroi le marin Guillaume IV saisir les rênes de l'état.

Pour la première fois, le torysme se détacha de la couronne. Un prince populaire, sincèrement attaché aux doctrines nouvelles, et qui paraissait vouloir y rester fidèle, montait sur le trône. En vain le ministère tory lutta-t-il contre la tem-

pête, en vain obtint-il du nouveau roi la dissolution du parlement, en vain essaya-t-il de réunir sur les bancs de la chambre élective une majorité docile et compacte; le pouvoir lui échappait. La révolution de juillet qui survint lui porta le dernier coup : un immense cri d'approbation jaillit de tous les points du Royaume-Uni; des *meetings* nombreux votèrent des félicitations à la nation française; des souscriptions considérables secondèrent ce grand événement politique. La nation anglaise demandait à son tour une reconnaissance plus large de ses droits; et pour appuyer cette manifestation par un fait, elle envoya à la chambre une opposition formidable qui battit le ministère tory dès l'ouverture de la session.

Le roi vit cette défaite sans regret. Tous ses antécédens, ses goûts, sa renommée, étaient populaires. Jetons un coup-d'œil rapide sur sa vie antérieure et sur les incidens qui ont pu modifier son caractère.

Guillaume-Henri, troisième fils de Georges III, est né le 21 août 1765. A l'âge de treize ans, ce prince entra, comme *midshipman*, à bord du *Prince-Georges,* vaisseau de 98 canons, commandé par l'amiral Digby. Après plusieurs campagnes dans les Indes-Orientales, William, qui se faisait remarquer par sa bravoure et son amour de la discipline, fut nommé lieutenant de l'*Hébé,* et reçut dans le cours de l'année suivante la commission de capitaine de corvette.

Dans l'une de ces campagnes, il avait pris part à la capture d'un convoi espagnol qui se composait d'un vaisseau de 64, d'un grand nombre de vaisseaux armés, et de bâtimens légers. Huit jours après, la flotte anglaise, dont son vaisseau faisait partie, défit la flotte espagnole commandée par don Juan de Zangara. L'amiral espagnol fut fait prisonnier, et quand ce dernier sut qu'un prince du sang y servait en qualité de *midshipman*, il s'écria : « L'Angleterre doit à juste titre être » maîtresse de la mer, *quand le fils du roi est ainsi employé à* » *son service.* »

En 1785, le jeune capitaine fit voile pour la Nouvelle-Or-

léans, se rendit ensuite à la station des Iles-sous-le-Vent, commandée par Nelson, et revint en Angleterre où, deux ans après, il fut créé duc de Clarence et de Saint-André dans le royaume de la Grande-Bretagne, et comte de Munster en Irlande.

Déjà le duc manifestait cette tendance libérale qui devait le suivre sur le trône. Son père, auquel ses principes déplaisaient, refusa d'abord, dit Wraxall, de le nommer pair d'Angleterre à sa majorité. Le prince, qui désirait vivement cette promotion, résolut d'entrer dans la chambre des communes. Il prit même des mesures afin de se faire élire à Totness. Cette élection aurait sans doute été infirmée par la chambre des communes, mais elle n'eut pas lieu; le prince fut nommé pair, comme il le souhaitait. On rapporte qu'en signant les lettres qui lui conféraient ce titre, Georges III prononça ces paroles: « Je sais que je donne un vote de plus à l'opposition. »

En 1780, lorsque la guerre parut inévitable avec l'Espagne, par suite des événemens survenus à Nootkar, le duc fut nommé capitaine du *Vaillant,* vaisseau de 74 canons. Le 3 décembre de la même année, il fut élevé au grade de contre-amiral, et peu de temps après, à celui d'amiral du Pavillon rouge (*admiral of the red*), grade qu'il conserva jusqu'à la mort de sir Peter Parker, qui eut lieu en décembre 1811. Alors, le duc succéda à cet officier comme amiral de la flotte.

Ce fut en 1790 que commencèrent les relations du prince avec la célèbre Mrs Jordans, l'une des femmes les plus séduisantes de cette époque. A ses grâces personnelles, Mrs Jordans réunissait les charmes de l'esprit et le talent d'une actrice supérieure. Elle inspira une vive passion au jeune prince. On la disait alors fiancée à un M. Ford, mais la déclaration du duc fut, pour elle, une occasion de s'assurer de la sincérité des sentimens de M. Ford. Elle lui fit part des propositions du prince, ajoutant qu'elle les repousserait, si M. Ford la jugeait digne de devenir sa femme, et que dès lors aucune séduction ne pourrait la détacher de ses devoirs. M. Ford rompit, et Mrs Jordans se dévoua au duc.

Cet attachement, sa durée, le charme que le duc semblait y trouver, n'altérèrent point le goût qu'il avait pour sa profession. Pendant tout le temps que dura la guerre avec la France, il sollicita de l'emploi dans l'armée active, mais ne put l'obtenir. Ce refus le jeta dans la vie politique. Il prit part à tous les débats parlementaires qui eurent lieu au sujet de la marine, et ne perdit aucune occasion de protéger une arme qu'il chérissait. En 1814, il escorta Louis XVIII en France; et quatre ans après il épousa Adélaïde-Louise-Thérèse-Caroline-Amédée, fille du duc de Saxe-Meiningen. Sa liaison avec M[rs] Jordans avait duré vingt ans. Les motifs qui en déterminèrent la rupture semblent avoir eu leur source dans les embarras financiers du prince; c'est du moins ce qu'indique la lettre suivante qui fut écrite par M[rs] Jordans à l'un de ses amis, quelques jours après la séparation : « Je commence à » me remettre de la secousse que m'a causée l'événement » que vous connaissez. Quand je pense que, pendant vingt » ans, nous n'avons pas eu l'ombre d'une querelle, et qu'il » faut que je renonce à ce bonheur !... C'est l'argent, l'ar- » gent, mon cher ami, ou le besoin d'en avoir, j'en suis cer- » taine, qui le rendent en ce moment le plus misérable des » hommes; mais il a mal fait, et il ne veut pas se rétracter. » Quelques lignes plus bas, M[rs] Jordans ajoute : «.... Ne souf- « frez pas, mon cher ami, qu'on dise du mal du duc de Cla- » rence. Il a eu tort, sans doute; mais autant que cela est » en son pouvoir, il agit avec noblesse et bonté. » Après cette séparation, elle vint en France, où des générosités imprudentes la forçaient de chercher un refuge contre ses créanciers, et où elle mourut en 1816.

Après son mariage, les embarras financiers du prince continuent; on le voit, ne pouvant soutenir son rang en Angleterre, malgré l'allocation supplémentaire de 6,000 £ que lui avait accordée le parlement, aller s'établir en Hanovre. Mais à la mort du duc d'York, son frère, se trouvant l'héritier présomptif de la couronne, il obtint du parlement une nouvelle augmentation de revenu et il vint occuper son poste à la cour.

Guillaume n'avait point les idées fécondes et les hautes lumières de l'homme d'état : franc, simple dans ses manières, amoureux de la popularité, se montrant souvent en public, s'entretenant avec les plus humbles citoyens; heureux de mener la vie sobre et tranquille qu'avaient adoptée Georges III et la reine Charlotte, il avait toutes les vertus d'un bon gentilhomme. Dieu ne lui avait départi aucune des brillantes qualités qui font les grands hommes ; et le rôle de roi réformateur était au-dessus de ses forces. Son intelligence, assez ordinaire, n'avait pas été développée par une éducation en rapport avec la grandeur du poste que sa naissance l'appelait à occuper. Les convictions politiques lui manquaient. Pendant cette longue suite d'années qui sépara sa retraite du service de son accession au trône, il montra, excepté dans quelques circonstances fort rares, une insouciance qui contrastait avec son assiduité parlementaire, et se démentait seulement lorsqu'il était question de la marine, objet de prédilection pour lui. Devenu roi, il resta le même; bonhomme au fond, mais sans vues, sans portée, et secouant avec peine son indolence naturelle. S'occupait-il des affaires publiques, c'était moins par amour du travail et par goût réel que par amour-propre; sentiment qui chez lui était excessif. Il ne comprenait le talent que sous un habit brodé. Une armée nombreuse, une marine puissante, voilà ce qui, à ses yeux, constituait un grand état; un dîner donné dans Georges-Hall avec une pompe royale, l'observation stricte du cérémonial de la cour, l'inviolabilité de la liste civile, un lever nombreux, sa signature apposée avec exactitude sur les pièces que lui présentaient les ministres, quelques générosités ; voilà, suivant lui, les attributs d'un grand roi. D'un caractère faible, redoutant l'opinion publique; réformateur par amour de la popularité; tory par des préférences secrètes; il donnait des gages à tout le monde. Au moment même où il déployait tant de fermeté, de résolution, de promptitude et de zèle pour la cause de la réforme, il en favorisait les ennemis les plus acharnés.

Disons-le pourtant : Guillaume était cher à l'Angleterre;

elle aimait sa franchise, ses manières simples et sa sollicitude constante pour le bien-être de son peuple : sollicitude qui ne le quitta jamais. Peu d'instans avant de mourir il exerçait encore sa prérogative royale en signant un acte de grâce. C'est à lui que l'Angleterre doit le bill de réforme, la révision de son code criminel, plusieurs lois internationales pleines de sagesse, une réduction équitable de la liste civile, et une loi nouvelle et toute philantropique en faveur des esclaves des Antilles.

Un tel caractère, que l'on ne peut ni haïr ni mépriser, et qui mérite un certain degré d'estime et même d'affection, devait nécessairement subir les influences de ce qui l'entourait. A peine sur le trône, il cède sans combat à l'opinion publique, emportée par l'exemple contagieux des trois journées parisiennes. Les tories se retirent. Lord Grey prend la direction des affaires; il s'adjoint comme lord-chancelier lord Brougham, et fait de l'adoption du bill de réforme la condition *sine quâ non* de son entrée au ministère. On sait quel fut le sort de ce bill; comment, repoussé à la chambre des communes à la majorité de 8 voix lors de la discussion en comité, il fut adopté par la même chambre à une majorité de 109 voix, après la dissolution de la chambre des communes, et quel nouvel échec la chambre haute lui fit éprouver ensuite. Le bill fut enfin adopté par les lords, malgré une faible opposition de 22 voix : le roi venait, il est vrai, de créer de nouveaux pairs. L'adoption du bill entraîna celle des bills de réforme d'Irlande et d'Ecosse. Le parlement fut de nouveau dissous, et la chambre nouvelle, qui reçut le nom de chambre réformée, donna au ministère Grey une majorité de 350 voix sur toutes les questions. Cette majorité, tout imposante qu'elle fut, ne changea point les dispositions des lords qui persévérèrent dans leur système d'hostilité contre les ministres. Quand lord Grey présenta à la chambre haute le bill de coërcition et le bill d'émancipation des Juifs, ces bills, malgré les efforts du ministère, furent repoussés. De leur côté, les radicaux irrités de cette résistance, et ayant à leur tête

O'Connell, qui déjà avait introduit un changement important dans le bill de coërcition, accusaient le ministère de faiblesse, le poussaient à des moyens violens, lui criaient de briser, d'anéantir l'opposition par l'adoption d'une mesure semblable à celle qui avait sauvé le bill de réforme : c'était là, suivant eux, la seule planche de salut. Cette énergie presque révolutionnaire allait contre les idées de lord Grey; il aima mieux se retirer que de l'adopter, et le ministère Melbourne fut formé.

L'avénement de ce ministère était loin d'annoncer une déviation sensible dans les principes libéraux du roi. Cependant, il commençait à craindre les empiétemens du radicalisme; lui-même s'effrayait de son œuvre; il ne savait trop si sa main aurait la force de contenir le mouvement dont il avait précipité l'impulsion. Environné d'écueils, et portant dans ses flancs ce principe de guerre et de mort qui se nomme O'Connell, et dont il fallait subir l'affiliation fatale, le ministère Melbourne vécut quelque temps et alla échouer contre une question importante, les revenus de l'Église anglicane, qu'il se proposait d'attaquer en Irlande. Les scrupules du roi s'alarmèrent; il pensa que toucher à l'Église protestante, c'était toucher au trône protestant. Ce même roi, par qui le bill de réforme avait été adopté; qui, dans cette circonstance, s'était rendu en personne chez plusieurs lords anti-réformistes, afin de les détacher de l'opposition; ce roi qui, au milieu des difficultés et des résistances du parti tory, avait déployé tant de zèle et de conciliation; Guillaume déserta la cause dont jusqu'alors il s'était montré l'un des plus chauds partisans : il se fit tory.

Voici à quelle occasion. Lord Althorp, par la mort de son père, venait d'être appelé à siéger dans la chambre haute, et ne pouvait diriger plus long-temps le bataillon ministériel de la chambre des communes. Le roi saisit ce prétexte : le ministère Melbourne fut renvoyé, et le ministère Peel lui succéda.

L'histoire offre peu d'exemples d'un changement aussi

brusque; toute l'Angleterre s'en émut; et cette impression fut rendue plus vive par le souvenir des efforts heureux que le prince avait tentés en faveur de la réforme. On se rappelait qu'étant héritier présomptif il avait proclamé dans la chambre haute ce grand principe : « Les opinions politiques ne doivent exclure personne de la jouissance des droits civils. » On se rappelait que c'était lui, Guillaume, prince vraiment anglais (1), qui, le premier de sa race, avait introduit dans la constitution du pays le bienfait d'une amélioration populaire. La plupart attribuaient à une triste facilité de caractère, aux préjugés, à d'anciennes habitudes, et surtout à l'atmosphère de sa cour, la création du ministère tory. Cette explication manquait d'exactitude : le divorce inattendu qui sépara Guillaume IV des whigs n'eut pas lieu sans quelques regrets. La crainte d'une invasion violente de la démocratie dans le système de la vieille constitution anglaise, crainte que fomentaient les courtisans, l'emporta sur toutes les considérations; il fit à ce sentiment le sacrifice de ses affections personnelles, et le parlement fut dissous. C'était hâter le mouvement qu'il voulait arrêter. On se souvient de la sensation produite par le retour des tories au pouvoir : le parti radical se présenta en force dans la chambre, où jusqu'alors son rôle s'était borné à quelques sorties virulentes contre le ministère, sorties qui n'avaient point d'écho.

Mais alors l'enceinte de Saint-Etienne offrit un spectacle étrange, celui de l'armée whig allant se perdre et se confondre dans les deux partis extrêmes. Il n'y eut plus dans le sein de la chambre que deux grands corps d'armée : les conservateurs et les réformistes. Lord Stanley, sir Francis Burdett, champions long-temps redoutables aux tories, passaient dans les rangs de ces derniers. Joseph Hume; Daniel O'Connell dont la puissance jetait des racines profondes, se rattachèrent aux ministres; les deux partis, ainsi formés, s'apprêtèrent

(1) Guillaume IV est le premier roi de ce nom qui soit né en Angleterre. Guillaume Ier et Guillaume II étaient Normands, et Guillaume III était Hollandais.

à s'attaquer, à se défendre. Jamais session ne s'était présentée sous un aspect plus imposant; dans le passé, vieilles haines, querelles non oubliées; dans le présent, des questions incommensurables qu'il fallait décider. Le premier choc fut décisif et fatal au ministère tory : après une courte carrière, il fallut qu'il se retirât, et le ministère Melbourne fut rappelé.

La situation du nouveau ministère se hérissait de difficultés. Les radicaux, tout en accordant leur concours aux ministres, ne voulaient point abdiquer leurs prétentions, devenues plus exagérées depuis le triomphe remporté aux élections. Ceux-ci réclamaient de nouvelles lois organiques, et par-dessus tout le vote au scrutin secret; ceux-là voulaient l'abolition du vote par procuration dans la chambre haute. Les plus hardis demandaient la suppression totale de la noble chambre, c'est-à-dire, le renversement de la constitution; puis le suffrage universel, une représentation égale pour toutes les classes de la société, des parlemens annuels, une indemnité pour les députés, la suppression du cens d'éligibilité. La plupart s'accordaient à réclamer l'abolition des nombreux abus de l'Église dominante; les dîmes, les redevances qu'il percevait à divers titres, la taxe imposée sur le mariage des dissidens et sur la naissance de leurs enfans. Quelques-unes de ces mesures passèrent aux deux chambres; tels furent le bill qui accordait aux dissidens protestans le droit de célébrer leur mariage suivant les formes de leur culte, et le bill de commutation des dîmes, qui substituait des paiemens fixes et réguliers à la coutume vexatoire de prélever un dixième sur les productions du sol; mais ces mesures ne furent pas trouvées assez larges par les radicaux; elles ne les satisfirent point.

Opposé aux radicaux, s'élevait un parti formidable qui, revenu de sa frayeur, exploitait les fautes de ses ennemis, les harcelait sans cesse, et poussait avec vigueur ses avantages. Il s'appuyait sur une chambre haute qui combattait non-seulement pour son indépendance, mais pour sa vie, et paralysait les effets de la réforme. Il avait enfin conquis le roi Guil-

laume qui repoussait avec une extrême énergie toutes les nouvelles promotions à la pairie qu'on lui proposait. De là, une mésintelligence réelle entre le ministère et ses propres amis; des rancunes invétérées, des souvenirs odieux, des antipathies religieuses à combattre; inaction presque absolue dans le ministère pendant des sessions entières, et nécessité pour lui de caresser O'Connell à la chambre des communes, tout en reniant de temps à autre cette amitié à la chambre des lords; de là, enfin, cette majorité vacillante sur laquelle le ministère Melbourne s'appuyait dans la chambre des communes; majorité tellement incertaine qu'on n'osait hasarder aucune mesure décisive dans la crainte d'éprouver une défaite. Récemment un bill important, présenté et défendu par les ministres, a soulevé une forte opposition contre eux; les amis faibles et douteux se sont rangés sous la bannière du parti conservateur: le bill n'a passé qu'à une majorité de cinq voix seulement. S'il eût été présenté à la chambre des lords, nul doute qu'il n'eût été repoussé.

Ainsi a marché le ministère Melbourne pendant ces dernières années; traîné à la remorque d'O'Connell et de Hume; sans amis sûrs auxquels il pût se fier, attaqué par une opposition compacte, redoutable; vivant au jour le jour, et si faible, qu'un souffle pouvait le briser. Une crise commerciale survenue au milieu de l'affluence des capitaux, malgré des demandes considérables de produits anglais tant au dehors qu'au dedans, malgré des entreprises immenses de travaux publics, est venue aggraver la situation: cette crise, née d'une manie extravagante de spéculations, s'est fait ressentir sur tous les points du royaume; à Londres, où les maisons les mieux établies ont été ébranlées; à Birmingham, Manchester, Glasgow, où des milliers d'ouvriers ont été renvoyés des ateliers. Le crédit public, d'où dépendent toutes les ressources nationales, en a été vivement affecté; on a vu le fonds de réserve de la Banque d'Angleterre, de 7 millions sterling, fléchir jusqu'à 3 millions 1/2 dans le cours d'une année; la dépense générale du royaume, estimée, pour l'année présente, à 47,786,415 £ (sans y

compter la somme de 845,000 £ pour compléter l'intérêt du fonds d'indemnité) a dépassé, de 1,400,000 £, les recettes de l'année, évaluées à 27,240,000 £.

Au milieu de cette complication d'intérêts froissés et de difficultés sans nombre, Guillaume meurt; et le sceptre du Royaume-Uni passe aux mains d'une jeune fille timide et délicate (1). Ses premiers actes ont été attendus avec la plus vive impatience; pendant les derniers jours de la vie du roi, chaque parti, incertain du bien ou du mal que le nouveau règne pouvait faire à sa cause, fixait sur le parti adverse un regard silencieux. Dès que la cloche de St-Paul, celles de l'abbaye de Westminster et des principales églises eurent commencé leurs lugubres concerts; dès que l'étendard royal de l'Angleterre, se déployant sur les édifices publics, eut annoncé à la nation anglaise la mort de son roi, la foule émue se porta dans les avenues du palais de Kensington; elle se pressa dans le parc, vers l'entrée royale, avide de contempler la jeune reine. Le conseil était assemblé; la jeune souveraine, en présence des ministres, des grands fonctionnaires de l'état, et des lords spirituels et temporels, prêtait le serment de gouverner le royaume conformément aux lois, et remettait aux ministres les sceaux de leurs fonctions respectives. A cette déclaration, que tous les journaux anglais ont rapportée, au serment prêté

(1) La reine Victoire descend par sa mère de Jean-Frédéric, surnommé *le Magnanime*, électeur de Saxe. Ce prince s'étant armé contre l'empereur Charles V, et étant tombé en son pouvoir après la bataille désastreuse de Weilburg, fut retenu captif jusqu'à sa mort, en 1554. Il laissa deux fils, Jean-Frédéric, qui a fondé l'ancienne ligne de Saxe-Gotha, et Jean-Guillaume, auteur de la ligne de Weymar, dont le représentant actuel est Charles-Augustin, duc régnant de Saxe-Weymar. Le mariage d'Édouard, duc de Kent, père de S. M., a été célébré à Cobourg en mai 1818. Ce prince, par son caractère chevaleresque, sa bravoure impétueuse, l'éclat de ses services à Gibraltar, au Canada, et la part glorieuse qu'il prit à l'expédition dirigée contre la Martinique et la Guadeloupe dans les dernières guerres de l'Angleterre contre la France, s'était rendu cher à la nation. En politique, ce prince se montra toujours tolérant et libéral, et d'un caractère conciliant; aussi fut-il vivement regretté à sa mort, qui eut lieu en 1820.

par la reine, et relatifs à l'Église d'Écosse, succédèrent deux proclamations, dont l'une a pour objet d'inviter toutes les personnes qui occupent des emplois publics à continuer de remplir leurs fonctions, malgré le décès du roi Guillaume; et la seconde, de déclarer les intentions du nouveau monarque et sa résolution de punir le vice, la profanation et l'immoralité. Voici cette seconde formule :

Pour prévenir toute espèce de vices et de débauches, et pour que la religion soit pratiquée par les officiers, soldats, marins et autres, employés à notre service de terre et de mer, nous recommandons de la manière la plus formelle, à tous les commandans et officiers supérieurs de ces corps, de veiller strictement à ce qu'il ne se commette aucune profanation, débauche ou immoralité parmi leurs subordonnés; et nous leur enjoignons de donner par leur bonne vie et mœurs, comme par leurs discours, l'exemple de la piété et de la vertu à tous ceux qui se trouvent placés sous leur autorité immédiate, comme aussi de surveiller très-sévèrement leur conduite, et de punir tous ceux qui se rendront coupables de quelques-unes des offenses mentionnées ci-dessus; les rendant responsables des conséquences funestes qui pourront résulter de leur négligence à cet égard. Nous ordonnons que la présente proclamation soit lue quatre fois au moins dans toutes les paroisses et chapelles de notre royaume, par les ministres, chapelains, immédiatement après le service divin.

On ne comprendrait pas le vrai sens de cette proclamation, si l'on ignorait qu'à la mort de tous les rois qui ont précédé Georges IV, et à l'avénement de leurs successeurs, elle faisait partie intégrante et obligée du cérémonial. Mais la vie peu édifiante de ce prince, les tristes exemples qu'il donna jusqu'à sa mort, rendaient un peu ridicule cette protection officielle accordée aux bonnes mœurs; aussi les conseillers du roi Guillaume (le ministère Wellington) engagèrent-ils ce prince à supprimer la proclamation accoutumée : elle n'eut point lieu. Les radicaux s'en réjouirent : ils disaient que le domaine de la conscience n'entre point dans les attributions de l'état; que la foi n'est la base de la loi que sous un gouver-

nement théocratique; que sous la constitution anglaise un acte ne peut être réprimé ou encouragé selon qu'il est plus ou moins agréable à Dieu, mais selon qu'il est plus ou moins conforme aux intérêts de la société.

Les tories leur répondaient que la société vit de moralité encore plus que d'industrie et de commerce; et que si la forme de cette proclamation est gothique et surannée, l'intention en est excellente et utile. La jeune reine, élevée dans des principes de grande piété, n'a eu garde de renoncer à cette profession de principes. Voici comment s'exprime un des principaux organes de son ministère, qui semble avoir à cœur de rassurer l'Église anglicane et de rallier autour d'elle les esprits religieux :

« Des gens timorés prétendent que, parmi les parens de Sa Majesté, quelques-uns ont dévié des principes religieux de leur famille. On cite à ce sujet le roi Léopold : cette assertion est injuste. Le roi Léopold demeure toujours fidèle à la religion de ses pères, protecteurs des premiers réformateurs. Quant à la reine d'Angleterre, le sang du premier défenseur de Luther coule dans ses veines; d'ailleurs, son éducation religieuse la déterminerait à repousser tout conseil de ce genre, s'il lui était donné. Que les amis de la religion se rassurent! Non, la reine ne souffrira pas que l'autorité royale devienne un instrument de ruine pour la religion du pays; elle aura toujours devant les yeux le mandat élevé dont l'a revêtue le roi des rois, comme chef d'une église à laquelle ses sujets veulent rester fidèles. »

Cette protestation faite au nom de la reine semble riche d'avenir pour la religion anglicane. Le temps n'est plus où les libéraux pouvaient attaquer avec succès les nombreux abus de l'Église dominante. Aujourd'hui les circonstances ont changé, et c'est sur ces questions que les partisans de la réforme s'entendent le moins; amis ou ennemis, whigs ou conservateurs, n'ont à ce sujet aucune idée arrêtée et commune. Les uns veulent le maintien de l'église dominante telle qu'elle est; les autres, la suppression immédiate de ses abus. Tel est l'in-

térêt que cette question inspire, que trois jours seulement après la mort du roi, l'adresse suivante a été déposée au pied du trône :

Très-gracieuse reine,

Nous, loyaux et respectueux sujets de V. M., habitans de la paroisse d'Arundel, dans le comté de Sussex, déposons au pied du trône de V. M. les regrets que nous inspire la mort de son excellente majesté Guillaume IV, et l'expression sincère de nos félicitations au sujet de votre avènement à la couronne. La connaissance que nous avons des vertus royales et de la sagesse de V. M. est pour nous, vos fidèles sujets, le gage certain d'un heureux avenir. Notre confiance en V. M. repose sur l'espoir que vous vous conformerez au désir exprimé par feu S. M. aux deux chambres, celui de donner *plus de stabilité* aux droits de l'Église dominante. Par ce moyen, V. M. assurera à ses sujets fidèles et dévoués le maintien de la religion anglicane, religion garantie par la constitution qui a placé les ancêtres de V. M. sur le trône de ce royaume, et qui a fait le bonheur du peuple anglais.

Tous ces symptômes, joints à la proclamation morale et religieuse renouvelée par la jeune reine, semblent annoncer une restauration plus complète des priviléges de la religion établie. Cette proclamation; la déclaration dont nous avons parlé; un message de la couronne aux deux chambres, dans lequel la reine annonce que l'état actuel des affaires publiques et l'époque avancée de la session rendent la dissolution du parlement nécessaire; enfin, la nomination de la duchesse de Sutherland, des marquises de Lansdowne et de Tavistock, des comtesses de Minto et de Charlemont, comme dames d'atour, dames qui appartiennent à l'aristocratie whig; tels sont les premiers actes de la reine Victoria. Leur importance n'est pas grande; mais l'impression qu'ils ont produite mérite d'être examinée.

Tandis que la proclamation que nous avons rapportée, et les commentaires des journaux qui s'en sont occupés, ouvraient aux partisans de l'Église et des anciennes coutumes une perspective brillante, la déclaration dont nous donnons

plus bas le texte rassurait les whigs et effrayait les tories (1). Aux whigs elle semblait d'accord avec l'esprit de la constitution, et, ce qui est plus essentiel aux partis, conforme à leurs désirs. Aux tories, au contraire, elle paraissait chargée de sinistres présages; un des organes les plus accrédités de ce parti, après avoir déclaré que la mort du feu roi était un jour néfaste pour le pays, s'exprime ainsi : « Cette déclaration n'émane point de la reine; elle est le fait des ministres. Les promesses qu'elle contient sont très dangereuses parce qu'elles sont vagues et incertaines. Les ministres font dire à la reine : « Je me félicite de succéder à un monarque dont le nom est devenu un objet de vénération générale à raison de sa sollicitude pour l'*amélioration des lois et des institutions nationales.* » De quelle amélioration veulent parler les ministres? Des bills qu'ils ont en portefeuille, et qui auraient été repoussés à la chambre haute s'ils eussent osé les y proposer? Ces projets de loi n'ont jamais été approuvés par le roi; il aurait renvoyé cent fois ses ministres plutôt que de sanctionner de tels actes par sa signature royale. Prêter de telles paroles à la reine, c'est lui susciter des difficultés sans nombre, et lui aliéner l'amour de ses sujets. Conservateurs, tenez-vous sur vos gardes! Les lois, nos institutions, la patrie, sont en danger. »

(1) Note du trad. Quoique nous ayons déjà publié dans notre dernière livraison une grande partie de cette déclaration , nous la reproduisons ici pour l'intelligence du texte : « Je mets toute ma confiance, dit-elle, dans la « sagesse du parlement et dans l'affection et la loyauté de mon peuple; je « regarde comme un avantage tout spécial de succéder à un monarque dont « le nom est devenu un objet de vénération et d'affection générale, à cause « de son respect constant pour les droits et les libertés de ses sujets, et de « sollicitude pour l'amélioration des lois et des institutions nationales. Élevée en Angleterre, sous la direction aussi tendre qu'éclairée de la mère la « plus affectionnée, j'ai appris, dès mon enfance, à respecter et à aimer la « constitution de ma patrie. Je m'appliquerai sans cesse à soutenir la religion réformée, telle que la loi l'a établie, assurant en même temps à « tous l'entière jouissance de la liberté religieuse. Je protégerai avec fermeté ses droits, et je contribuerai de tout mon pouvoir au bonheur et au « bien-être de toutes les classes de mes sujets. »

Ainsi, à peine le règne de la princesse Victoria commence, tout s'agite. Singulier et rapide changement de l'opinion publique. Le roi Guillaume meurt; quelques regrets sont donnés à sa cendre; un concert unanime de louanges et d'amour s'élève en faveur de la nouvelle reine : l'accession de la princesse au trône, son éducation, ses principes, sont pour chaque parti le sûr garant d'un avenir heureux. Mais quel sera cet avenir? Chacun donne à ce bonheur rêvé un sens différent; pour les uns il consiste dans un règne brillant comme celui d'Élisabeth; pour les autres, dans une réforme complète et suivie de toutes ses conséquences; pour quelques-uns, dans le retour à la constitution telle qu'elle était avant 1830. La déclaration est publiée; elle dessine les positions, rompt cette unanimité prétendue, et signale la jeune reine comme favorable à la réforme.

Cette première démonstration, qui déplaît aux tories, détermine quelque agitation; bientôt après un message de la couronne annonce la prochaine dissolution du parlement.

La première conséquence de cette mesure est la présentation d'un bill tendant à pourvoir aux besoins intérieurs, en cas de vacance de la couronne; discussion qui ne peut manquer de soulever de graves débats; la seconde est l'ajournement du bill sur le règlement des dîmes, du bill relatif à l'introduction des lois des pauvres en Irlande; sur le cumul, les bénéfices et la résidence du clergé; sur l'instruction religieuse en Écosse; enfin sur le Canada : bills importans dont quelques-uns, entre autres ceux qui ont rapport aux corporations municipales d'Irlande et aux affaires du Canada, mériteraient un prompt examen. L'Irlande, fort maltraitée par les prédécesseurs de la reine, attend depuis trois ans, grâce à la ténacité des lords, les franchises municipales accordées à l'Angleterre et à l'Écosse; dans le Canada règne le même état d'anarchie que l'on remarquait dans l'Amérique du nord, en 1774; on y forme des *meetings* nombreux où des résolutions sont prises pour repousser les produits anglais des marchés canadiens.

Ces questions, malgré leur importance, s'effacent pourtant devant le grand débat qui va s'ouvrir et la péripétie qui se prépare. Quel parti sera vainqueur? La réforme en restera-t-elle au point où le nouveau règne la trouve parvenue? va-t-elle se remettre en marche, pour obtenir la conquête du vote au scrutin, du suffrage universel, du parlement-tribunal, de la pairie réformée, de l'abolition des dîmes? Problèmes dangereux, gros de tempêtes et d'où dépend le sort de la monarchie anglaise; ils sont agités déjà par les organes de chaque parti. Déjà, dans les différens comtés, l'or, la corruption, la calomnie, sont mis en jeu, et l'on suppute d'avance le résultat probable des élections. Examinons la situation des partis, les changemens survenus dans cette situation depuis le nouveau règne, et leurs diverses chances de succès.

Les tories sont riches et unis; leur système politique a toujours été ferme et nettement tracé. Opposition à tout changement organique, soit dans la constitution, soit dans l'église: tel est leur principe; ils n'en ont jamais dévié. A l'avantage de se présenter aux élections avec un système bien défini, ils joignent une influence considérable sur la classe agricole. En leur faveur militent les craintes qu'inspirent aux partisans de la religion anglicane les réformes sollicitées par le libéralisme. Ajoutons à ces circonstances la crise commerciale que l'Angleterre vient de traverser, et deux antécédens favorables, le bill de l'émancipation des catholiques, et le rappel des actes de corporation; actes que les tories ne manqueront pas d'exploiter, bien que le bill de l'émancipation des catholiques et le rappel des actes de corporation soient le fait des exigences du temps, et non de leur bon-vouloir. Mais contre eux s'élèvent leurs fautes passées, et surtout leur résistance systématique aux mesures qui pourraient améliorer la condition du peuple: aussi leur cause, déjà fortement compromise, l'est-elle bien davantage depuis la mort du roi. Nous n'en voulons d'autres preuves que leurs exhortations à la nation, qui ne doit point, disent-ils, envoyer au parlement des papistes et des athées; et leurs conseils à la reine,

qui doit s'affranchir des lisières dans lesquelles la retient le parti Melbourne; puis l'invective, la menace, les insinuations malveillantes qui succèdent à ce langage aigre-doux. Tantôt c'est la duchesse de Kent, mère de la reine, qu'ils accusent d'avoir montré de l'indifférence pendant la maladie du feu roi, et à laquelle ils reprochent de former un cabinet de Kent-Cobourg, dont lord Durham, le coryphée du radicalisme, serait le chef; tantôt c'est à la reine qu'ils s'adressent, lui prescrivant ses devoirs, lui rappelant qu'elle a juré de maintenir la religion intacte, lui répétant que ses sujets veulent être gouvernés d'après la constitution. A leurs yeux, les ministres actuels sont incapables : l'amour des places, la soif de l'or les possède. C'est enfin le grand agitateur, O'Connell, qu'ils poursuivent de leurs injures, qu'ils attaquent dans sa vie privée et dans sa vie politique, qu'ils accablent des épithètes les plus odieuses; l'accusant de tyrannie et de dictature, comme si, par sa présence à la cérémonie de la proclamation, et par l'hommage public qu'il a rendu à la reine, il avait comprimé la loyauté britannique (1).

Le champ de bataille reste donc au parti whig et au parti radical. Ces deux partis, qui depuis le moment de leur fusion apparente n'ont pas cessé de vivre dans un état de mésintelligence flagrante, et qui, sans cesse prêts à rompre, ont fait face à l'ennemi commun qui les eût écrasés s'ils se fussent désunis; semblent, depuis l'avénement de la reine, avoir oublié leurs motifs de discorde; mais l'un et l'autre refusant toute espèce de concession, il est probable que cette union sera de courte durée. Le radicalisme, puissant par son énergie et sa popularité dans les classes inférieures, a son centre et son levier en Irlande. Là, des hommes actifs, infatigables, le clergé catholique, auquel s'est associée une partie des jésuites que les ordonnances de 1827 chassèrent de France, recueillent depuis deux mois, avec menace de l'enfer pour tout réfrac-

(1) Pendant qu'on lisait la proclamation, la foule, qui ne savait pas ce qui se passait, continuait ses cris de *vive la reine*! Tout-à-coup la voix d'O'Connell se fit entendre ; *Silence!* s'écria-t-il; et la foule se tut.

taire, le tribut que le pays s'est imposé en faveur d' O'Connell; tribut qui s'élevera sans doute à près d'un million. Aux élections prochaines, le parti radical trouvera donc un secours puissant dans le clergé irlandais. En revanche, ses affaires se présentent sous un aspect peu favorable en Angleterre et en Ecosse ; dans ces deux pays, la sympathie des classes populaires se soutient toujours; mais ses projets de réforme, qui tendent à la destruction de la constitution ; la violence de ses attaques contre les biens de l'église, violence qui fait craindre qu'elles ne se dirigent bientôt contre la propriété, inspirent de vives alarmes à la classe électorale. En vain, aux dernières élections de Westminster, la presse radicale avait convoqué le ban et l'arrière-ban de ses prosélytes : battu par une forte majorité, ce parti a trompé l'attente générale qui lui assurait d'avance le triomphe. Tout porte à croire que le chiffre de ses adhérens sera moins considérable pendant la session prochaine que pendant celle qui va se terminer.

Reste le parti whig représenté par le ministère Melbourne. Ce parti, que nous avons vu chancelant, tergiversant avec ses amis, flattant ses ennemis, et ne satisfaisant personne, sans vigueur, sans système tracé, a repris de la force après la mort du roi. Cet évènement lui a sauvé une défaite à la chambre des communes, une autre défaite à la chambre des lords, un blâme sévère des deux chambres pour n'avoir donné au pays aucun bill important pendant tout le cours de la session. Aujourd'hui il peut, s'il veut s'excuser, attribuer ses fautes passées au roi Guillaume, accuser les préjugés du feu roi, sa résistance, son obstination à ne pas vouloir neutraliser le mauvais vouloir des lords, et à favoriser une réforme sage et modérée; il sera cru sur parole. Quant à l'avenir, il a pour lui la soumission probable des lords, qui, devant une partie de leur force à la royauté, et restant isolés en face de la royauté nouvelle, ne seront plus assez forts pour soutenir la lutte. Il s'arme aussi des sympathies de la reine, qui, dans la composition de sa maison, vient de choisir pour dames d'atour des noms appartenant à l'aristocratie whig. Enfin, nous de-

vons faire valoir en sa faveur l'influence de sa position, les avantages d'un nouveau règne, surtout la tendance à un rapprochement, tendance qui se manifeste dans le parti whig-tory, et dont lord Wellington a donné le signal à la chambre des pairs.

Mais le ministère Melbourne a un allié dangereux. Rompra-t-il avec le parti radical? Dans l'état actuel de l'Irlande, cette rupture entraînerait une séparation violente. Pour l'Irlande, la rupture de l'union est un besoin secret; elle se lèverait menaçante, au cri de ralliement poussé par O'Connell; aussitôt renaîtraient les sociétés révolutionnaires, l'association des volontaires irlandais, les proclamations incendiaires; d'innombrables pétitions demanderaient le rappel de l'union; des bandes d'incendiaires parcourraient encore le pays, mettant le feu aux granges, détruisant les machines, attaquant en plein jour les châteaux et les fermes, comme à l'époque du bill d'émancipation.

La situation intérieure de l'Angleterre est donc on ne peut plus critique; et à l'ouverture de la nouvelle session, le ministère Melbourne va rencontrer plus d'un obstacle. C'est à l'avenir qu'il appartient de nous apprendre comment il soutiendra cette lutte.

Pendant que le cabinet s'occupera de faire face aux difficultés intérieures, quelle influence exercera l'avènement de la reine sur les relations extérieures de notre pays? C'est une autre question importante et vitale. Depuis que le système violent de lord Castlereagh, modifié par lord Liverpool, a cessé de servir de règle, l'Angleterre a suivi une politique habile et élevée dans ses rapports avec les autres peuples. La première, elle proclame l'émancipation des esclaves et l'indépendance des Amériques; Canning, en 1820, prend une attitude ferme et libérale en face des révolutions de Naples et d'Espagne; l'Angleterre reconnaît la première la monarchie de juillet. L'éducation de la jeune reine, ses premiers actes, ses premiers discours semblent présager que la même voie politique sera suivie. Les rapports extérieurs de

l'Angleterre resteront ce qu'ils ont été sous Guillaume IV, quant à la France, au Portugal et à la Péninsule espagnole; peut-être adoptera-t-on une politique plus franche et plus décidée envers l'Espagne. Ses rapports avec l'Autriche et la Russie ne recevront pas non plus d'importantes modifications; c'est-à-dire, que les progrès de cette dernière, son ambition démesurée, sa marche sourde, mais persévérante, vers Constantinople et la mer Noire, sa domination sur la Circassie, ses projets d'envahissement dans l'Inde, et la concentration de ses forces vers les ports méridionaux de l'empire, seront surveillés comme sous le règne précédent, et que l'on n'oubliera aucune précaution, jusqu'au jour prochain où la grande bataille sera donnée.

La séparation de la couronne britannique de celle du Hanovre, séparation à laquelle donne lieu l'avènement de la reine Victoria, n'est pas sans importance. A l'avènement de Georges I[er], électeur de Hanovre et chef de la famille de Brunswick, la couronne de Hanovre fut réunie à celle d'Angleterre. En 1814, au congrès de Vienne, l'électorat de Hanovre fut érigé en royaume (1) et incorporé à la Grande-Breta-

(1) Le royaume de Hanovre, tel que l'a fait le congrès de Vienne, se compose en grande partie de l'ancien électorat. Dans le X[e] siècle quatre familles princières se partageaient ce pays: c'étaient celles de Brunswick, de Nordheim, de Billungen et de Suplinbourg. Vers la fin du XI[e] siècle, l'héritière de la maison de Billungen épousa Henri-le-Noir, fils de Welphe ou Guelfe d'Est, duc de Bavière, dont le fils, Henri-le-Superbe, eut pour femme l'héritière des domaines de Brunswick, de Nordheim et de Suplinbourg, ce qui rendit leur fils, Henri-le-Lion, le prince le plus puissant de l'Allemagne. Mais dès-lors la grandeur de cette maison commença à décroître, au point que Othon, petit-fils de Henri, vit ses possessions réduites à Lunebourg, Brunswick, Kalenberg, Grubenhagen et Gœttingen, qu'il réunit en un seul état, dont il fit hommage à l'empereur, qui le lui inféoda sous le nom de duché de Brunswick. Divers autres partages affaiblirent encore cette principauté. Mais au commencement du XVII[e] siècle, on mit un terme à ces partages en établissant la succession par primogéniture. Le hasard voulut qu'à cette époque plusieurs lignes de la maison de Brunswick s'éteignissent, et à la mort d'Ernest de Zell ses domaines furent partagés entre ses deux fils, Henri et Guillaume, dont le premier devint la tige de la branche de Wol-

gne ; mais la couronne de Hanovre étant au nombre de celles qui, suivant le langage des chancelleries, ne sauraient tomber en quenouille, on convint que cette principauté allemande

fenbuttel, et le second de celle de Lunebourg. Guillaume ne posséda dans l'origine que la partie méridionale de la principauté de Lunebourg ; mais en 1572 il acquit la plus grande partie de Hoya et en 1586 Diepholz. Ses descendans acquirent en 1617 Grubenhagen, en 1634 Kalenberg et Gœttingue, en 1642 les districts lunebourgeois de Harbourg et de Moisbourg, en 1670 le reste de la principauté de Lunebourg, et en 1689 le duché de Lauenbourg. Ces diverses possessions, il est vrai, avaient été de nouveau partagées entre les fils de Guillaume ; mais elles furent définitivement réunies sur la tête de Georges, fils d'Ernest-Auguste, duc de Brunswick-Lunebourg, par son mariage avec Sophie-Dorothée, fille de George-Guillaume, duc de Lunebourg-Grubenhagen. Ernest-Auguste avait été créé électeur de Hanovre l'an 1692. George succéda à son père en 1698 et monta en 1714 sur le trône d'Angleterre. Les acquisitions faites depuis par le Hanovre furent : Brême et Verden en 1715, Osnabruck en 1802, et enfin en 1814 et 1815 Hildesheim et l'Ost-Frise, la ville impériale de Goslar, une partie du district d'Eichsfeld, les cercles d'Emsbuhren et de Meppen, le comté inférieur de Lingen et le comté de Bentheim, qui lui était engagé depuis 1753. En revanche il céda la partie du Lauenbourg, située sur la rive droite de l'Elbe, et le district de Neuhaus, au Danemarck, le district de Klotze à la Prusse et une partie du district de Wildeshausen à Oldenbourg. Le royaume de Hanovre forme aujourd'hui un état assez compacte, situé entre 51° 30' et 53° 30' de latitude nord et entre 4° 30' et 9° 30' de longitude est. Il est borné au nord par la mer du nord et par les possessions danoises, hambourgeoises et mecklenbourgeoises, à l'orient par la Prusse et le duché de Brunswick, au midi par la Hesse, la Prusse, les principautés de la Lippe et de Waldeck ; à l'ouest par le royaume des Pays-Bas. Il se divise en 7 gouvernemens (*Landdrosteien*), savoir : Hanovre, Hildesheim, Lunebourg, Stade, Osnabruck, Aurich et Clausthal, formant ensemble une surface de 695,27" milles carrés d'Allemagne (de 15 au degré). Sa population est de 1,700,000 habitans. On y compte 70 villes, 108 bourgs ayant des marchés, 4,975 villages et hameaux et 239,151 maisons. En 1835 les naissances ont été au nombre de 55,000, les décès de 37,752 et les mariages de 13,088. La ville capitale (*Hanovre*) contient 26,300 habitans, et il y a en outre dans le royaume 6 villes au-dessus de 10,000 habitans et 7 entre 5 et 10,000. Il s'y trouve 1,342,850 luthériens, 210,000 catholiques, 105,000 calvinistes, 1,850 anabaptistes et frères moraves, 12,300 juifs. Les institutions religieuses sont : 10 consistoires luthériens, 94 inspections tant luthériennes que calvinistes, 924 paroisses luthériennes et 114 calvinistes ; 1 évêque et 143 paroisses catholiques, 3 ministres anabaptistes,

serait séparée de la Grande-Bretagne lorsqu'une princesse ceindrait le diadème du Royaume-Uni.

C'est ce qui arrive aujourd'hui; un prince anglais va monter sur le trône de Hanovre; et la Grande-Bretagne perd les avantages que cette union lui avait conférés. Quoi que l'on ait pu dire, le Hanovre était, pour la politique et pour le commerce anglais, d'une grande utilité. Jetée en sentinelle perdue sur le continent, n'offrant aucune homogénéité d'intérêts ou de caractère avec l'Angleterre, cette principauté était sans doute le côté vulnérable par où les puissances en guerre avec l'Angleterre se vengeaient de l'injustice de ses agressions. Mais on doit dire aussi qu'en la perdant, l'Angleterre ne sait plus où placer ses marchandises, dont elle inonde encore aujourd'hui l'Allemagne, et qu'elle ne peut plus exercer à la diète germanique cette influence nécessaire pour rompre la ligue formidable de l'Allemagne contre les produits

une maison de prières de frères moraves, 9 chapitres d'hommes et 18 de chanoinesses, tous luthériens. — Les établissemens pour l'éducation sont une université, celle de Gœttingue, qui en 1836 comptait 854 étudians, une académie, une pédagogie, 16 colléges, un gymnase, 20 écoles secondaires, 5 séminaires, un établissement pour les sourds-muets, une école de chirurgie, 2 écoles vétérinaires, 6 écoles d'obstétrique, 3,561 écoles primaires et pensions. Le nombre d'enfans qui fréquentaient les diverses institutions était en 1836 de 215,000. — La constitution du Hanovre est monarchique et constitutionnelle. Le roi est à la tête du pouvoir exécutif. Les états généraux sont divisés en deux chambres; dans la première siégent les grands seigneurs, les possesseurs de majorats et les députés du corps équestre; dans la seconde les députés des villes, des chapitres, de certaines corporations et des propriétaires fonciers; ils sont nommés pour 6 ans et s'assemblent en diète tous les ans. Il y a en outre des états provinciaux. — Le budget de 1835-6 offrait une recette de 6,048,816 thalers, et une dépense de 6,042,892 thalers. — L'armée se compose d'un état-major de 15 hommes, de 198 sapeurs divisés en 2 compagnies, de 1,368 artilleurs, de 3,340 hommes de cavalerie et de 15,580 d'infanterie; total 20,501 hommes, offrant un effectif de 19,361 hommes et 2,719 chevaux. Le contingent du royaume à l'armée fédérale est de 13,054 hommes. Les dépenses de l'armée se montent à environ 1,982,520 fl. (4,130,000 fr.) La population du Hanovre s'élevant à 1,700,000 ames, le rapport de l'armée à la population est donc de 1 à 83, ou plus de 12 sur 1,000.

anglais. Le Hanovre n'est pas un petit électorat, mais un royaume fertile, traversé par deux fleuves qui peuvent en tout temps lui apporter les marchandises anglaises et en couvrir les marchés d'Allemagne; la Grande-Bretagne acquérait ainsi de l'importance vis-à-vis des trente-huit souverains de la confédération germanique. Tels sont les avantages que la séparation du Hanovre enlève à l'Angleterre.

Cette couronne et celle d'Angleterre peuvent cependant se réunir encore sur la même tête, dans le cas où la reine mourrait sans postérité. Ernest Ier, roi de Hanovre, duc de Cumberland, frère du feu roi, serait alors appelé au trône britannique, et son fils hériterait des deux couronnes. Ce prince est l'un des hommes politiques les moins aimés de ce temps, et son départ a excité une joie universelle parmi les membres du parti whig et radical (1). Cependant des liens l'attachent encore au Royaume-Uni; il a prêté serment de fidélité à la reine, et conserve par là le droit de siéger à la chambre haute. Position fausse; les opinions ultrà-tories professées par le duc, l'intérêt national, la dignité et l'indépendance du parlement s'opposaient à ce cumul. Qu'arriverait-il si le Hanovre était entraîné dans une guerre contre l'Angleterre par les puissances continentales? Cette guerre serait un crime de trahison au premier chef. En vain a-t-on cité l'exemple du prince de la famille de Brunswick, qui se trouvait dans les mêmes

(1) Voici de quelle manière le départ de ce prince a été salué par un journal de l'opposition :

LA GRANDE-BRETAGNE AU HANOVRE.

« Chère sœur,

» Il y a cent ans et plus que je vous ai emprunté un souverain. J'ai la satisfaction de pouvoir vous payer ma dette avec les intérêts cumulés depuis cette époque. Ainsi vous trouverez votre électeur métamorphosé en roi. Mais ce n'est pas tout : je vous expédie par la même occasion deux ministres, nommés, l'un Lyndhurst, le second Kenyon, ainsi que quelques autres orangistes. Tous se distinguent par un caractère de loyauté qui leur est propre. J'insiste pour que vous acceptiez toute la cargaison, attendu que je puis m'en passer sans la moindre gêne, vous priant en outre de les bien garder pour vous dès que vous les possèderez. »

conditions; il fallait suivre un exemple plus récent, celui du prince Léopold de Saxe-Cobourg, qui, en devenant roi des Belges, a renoncé à ses titres et à ses prérogatives de pair du royaume.

A la politique extérieure se rattache la dernière question du mariage de la reine; éventualité qui stimule déjà toutes les ambitions européennes. Les partis sont nombreux : en première ligne figurent le fils du duc de Cambridge, Georges, prince royal de Hanovre, et le prince de Saxe-Cobourg. Le duc de Cambridge a pour lui la duchesse de Kent; le prince de Saxe-Cobourg est également appuyé par la duchesse, qui verrait avec plaisir un prince de la même famille assis avec sa fille sur le trône d'Angleterre. Le prince Georges, héritier, après son père, du Hanovre et même de la couronne d'Angleterre, si la reine Victoria venait à mourir, est, dit-on, préféré par la jeune reine. Ce prince est aveugle, mais spirituel et éclairé. Sa douceur et son caractère tout anglais plaisent au peuple, qui l'aime autant qu'il déteste le père. Par ce mariage, la couronne de Hanovre reviendrait à l'Angleterre. Le fils aîné du prince d'Orange, héritier de la couronne de Hollande, qui avait pour lui la préférence du feu roi, est appuyé par la reine douairière : ce mariage serait avantageux à l'Angleterre : la Hollande n'étant pas un pays manufacturier, l'Angleterre pourrait non-seulement inonder la Hollande de ses produits, mais s'en servir comme d'un immense dépôt, et compenser la perte du Hanovre.

Tels sont les auspices sous lesquels s'ouvre le nouveau règne : une partie du Royaume-Uni en lutte avec l'autre; la pairie attaquée par toute la violence du parti radical, combattant encore pour son indépendance, et réduite bientôt peut-être à lutter pour son existence; une crise commerciale qui a ruiné des villes entières; au-dehors, le Canada qui s'ébranle et gravite vers l'affranchissement; la perte du Hanovre; la ligue de l'Allemagne contre le monopole anglais; la Russie, enfin, de plus en plus menaçante vers l'Orient.

Ce fardeau, déjà lourd pour un prince qui aurait l'expé-

rience du monde et des affaires, est imposé à une jeune fille de dix-huit ans. Une intelligence au-dessus de son âge, des goûts simples, une éducation libre de préjugés, justifient les espérances populaires. Sa jeunesse, passée loin des cours, lui a fait connaître les misères du pauvre ; elle aime son pays, et semble jusqu'à présent vouloir se tenir en dehors des partis. Que les fautes de ses prédécesseurs ; que le règne de la grande Élisabeth, offert pour modèle par la flatterie ; règne glorieux sans doute pour l'Angleterre, mais dont lá politique cruelle, odieuse, implacable, serait aujourd'hui flétrie par toutes les nations civilisées, lui servent de leçon, et non d'exemple. Justice à tous, égalité des droits civils et religieux ; voilà dans quelles voies elle doit entrer ; qu'elle s'y maintienne si elle veut remplir la tâche difficile à laquelle les destins l'ont appelée.

(*Political Weekly Papers.*)



Sciences médicales.

DE LA MÉDECINE LÉGALE

EN FRANCE ET EN ANGLETERRE.

L'origine de la médecine légale se confond avec celle de la société; il n'y a pas une seule loi des peuples de l'antiquité qui n'embrasse quelques-unes des questions principales de l'hygiène publique. Le Deutéronome, le Lévitique, et presque tous les livres sacrés des Juifs, offrent de nombreux exemples de ces applications. En sorte que si nous suivions l'histoire de la législation depuis ces temps reculés jusqu'à nos jours, nous verrions chaque nouveau législateur tenir compte des modifications opérées dans les sciences physiques et médicales, et ainsi la médecine légale grandir et se former graduellement.

Chez les peuples modernes, les Allemands ont été les premiers à s'occuper de la médecine légale. Les Français se sont livrés ensuite à cette étude; mais depuis qu'ils l'ont fait, leurs recherches ont donné à la plupart des questions ce caractère positif qu'ils ont imprimé avec tant de bonheur à presque toutes les sciences. Les docteurs Fodéré, Marc, Orfila, ont laissé bien loin derrière eux tous ceux qui auparavant s'étaient occupés de ces recherches.

Jusqu'ici l'Angleterre n'a donné que très-peu d'attention à la médecine légale, et même encore aujourd'hui cette étude ne s'y fait que d'une manière très-incomplète. Cependant,

nulle part cet enseignement ne serait plus utile, car en Angleterre il n'y a pas, comme en Allemagne, en France et en Italie, des médecins spéciaux chargés de lever les difficultés que présentent les questions médico-légales. Le premier médecin venu, un chirurgien, un apothicaire, ou tout autre praticien régulier ou irrégulier, est compétent pour être appelé en témoignage dans une cour de judicature, à la volonté du juge, qui souvent même ne s'occupe nullement du degré d'instruction de l'expert qu'il interroge. Heureusement, lorsqu'un des experts commet quelque erreur, elle ne tarde pas à être reconnue et relevée par un autre; mais cela n'arrive pas toujours. On a vu des experts trouver de l'arsenic là où il n'en existait réellement pas, ou attribuer la mort à des blessures qui n'avaient été faites que depuis. Citons, pour exemple, quelques résultats de cette ignorance, et l'on verra combien peut être funeste et fatale l'indifférence qu'on apporte, en Angleterre, à l'étude de la médecine légale.

En 1833, Marie Wright, âgée de vingt-huit ans, est condamnée à mort par les assises de Norwich, pour avoir empoisonné son mari avec de l'arsenic. La sentence devait être mise à exécution le lendemain matin, quand son conseil demande le sursis de l'exécution pour cause de grossesse. Aussitôt le juge ordonne au shériff de choisir un jury de matrones pour s'assurer du fait; douze femmes mariées réunies à l'instant prêtent serment et sont enfermées avec la prisonnière dans un cabinet, d'où elles sortent au bout d'une heure en affirmant que Marie Wright n'était pas enceinte (*was not quick vith child*). Heureusement pour cette malheureuse, le bruit de ce singulier verdict ne tarde pas à transpirer dans la ville; trois médecins parviennent à obtenir accès auprès de la condamnée, l'examinent suivant les règles de l'art, la trouvent enceinte de quatre à cinq mois, et, sans perdre de temps, adressent immédiatement une requête au juge, qui, après avoir reçu leur serment, ordonne que l'exécution de la sentence soit remise jusqu'à l'époque présumée de l'accouchement. En effet, Marie Wright accoucha à l'époque fixée par les méde-

cins et malgré les prédictions contraires des douze matrones de Norwich.

John Hunter, l'un des physiologistes les plus distingués qu'ait eus l'Angleterre, et l'un de ceux qui ont le plus contribué aux progrès des sciences médicales, se trouvant interrogé par un magistrat sur les effets de la substance vénéneuse que l'on supposait avoir été employée, fut obligé de garder un pénible silence. Dans l'affaire de Stewart et de sa femme, qui furent condamnés en 1829 pour avoir empoisonné un homme en lui donnant du laudanum mêlé avec de la forte bière, le médecin (le docteur Ure), appelé comme expert, et qui avait assisté à l'autopsie, affirma qu'il avait reconnu, dans les liquides que contenait l'estomac, la présence de l'opium, parce que, disait-il, ce liquide, traité par le perchlorure de fer, avait pris la couleur cerise qu'il regardait comme caractéristique de la présence de l'opium. Mais quel fut son étonnement quand l'avocat de l'accusé lui soutint que le moyen qu'il regardait comme infaillible était sans valeur, parce que, lui dit-il, la salive contenait un acide (sulfocyanique) qui, traité par la même préparation de fer, donnait la même couleur. « J'ignorais à » cette époque, dit ce savant chimiste, qu'on eût trouvé l'a- » cide sulfocyanique dans la salive, et je regardai sur l'ins- » tant cette objection comme une ruse de plaideur. »

C'est aux erreurs trop fréquentes du genre de celles que nous venons de signaler et à l'incertitude des réponses qu'il faut attribuer le peu de crédit que rencontrent quelquefois les médecins anglais devant les cours de justice, où ils sont plutôt appelés comme témoins que comme experts. Peut-être aussi a-t-on pris en Angleterre trop de précautions contre tout ce qui pourrait exercer de l'influence sur l'esprit des juges. Ainsi, au lieu de ces rapports écrits que présente le médecin légiste en France, et qui se font si souvent remarquer par la concision et la sûreté des inductions, la loi ne permet jamais au médecin anglais qu'un rapport verbal; bien plus, il lui est défendu de citer aucune autorité. S'il veut appuyer son opinion de celle des hommes célèbres qui se sont occupés de ces

matières, le juge l'arrête en lui disant : « Docteur, nous ne vous demandons que vos propres observations. » Nous avons vu réprimander un médecin qui, dans une cause d'empoisonnement, s'était avisé de citer le célèbre Thénard : il est cependant des juges qui ne s'opposent pas à ces citations.

Le médecin anglais appelé devant une cour de justice est obligé de répondre à toutes les questions que le juge lui adresse; il n'est pas de mystère qu'il ne doive dévoiler sur la demande du juge. Les médecins français jouissent, sous ce rapport, d'un privilège honorable : le juge qui prétendrait exiger d'un médecin la révélation de faits qui lui auraient été confiés sous le sceau du secret, non-seulement dépasserait ses pouvoirs, mais s'attirerait l'animadversion générale. Lorsqu'en 1832, après les affaires de juin, le gouvernement français tenta de mettre en vigueur un de ces anciens réglemens rédigés dans une époque de troubles, et qui obligeait tous les médecins à dénoncer à la police chacun des malheureux blessés qui pourrait réclamer leur secours, tout le corps médical s'éleva, malgré la mise en état de siége, avec tant de spontanéité et d'unanimité contre cette odieuse mesure, que l'ordonnance fut aussitôt rapportée. Aucune poursuite ne fut dirigée contre les opposans; et le médecin auquel on attribua, à tort ou à raison, cette funeste inspiration, fut poursuivi d'une réprobation générale.

Dans tous les temps, le crime d'empoisonnement a été un fléau pour la société; aussi, les législateurs ont-ils cherché à le frapper des plus rudes châtimens. Dès les premiers siècles de Rome, on trouve déjà en vigueur des lois fortement répressives de ce crime ; mais deux cents ans avant l'ère chrétienne, les mœurs étaient tellement relâchées, et l'empoisonnement si généralement répandu à Rome, qu'au rapport de Tite-Live, cent cinquante dames romaines furent poursuivies et condamnées pour avoir employé le poison. Néanmoins l'art de l'empoisonnement avait fait tant de progrès en Italie qu'il s'établit à Rome une société de jeunes femmes mariées dans le but de l'exploiter. Elles avaient pour présidente Hiéronime

Sparra, diseuse de bonne aventure, elles aidaient de leurs mystères les héritiers impatiens, et les femmes mariées qui voulaient se débarrasser de leurs maris. Elles furent cependant toutes arrêtées, et toutes elles confessèrent leur crime, à l'exception de Sparra qui fut pendue avec trois autres, tandis que, pour le reste, le fouet ou le bannissement parut un châtiment suffisant.

En France, la Brinvilliers, la Voisin et la Vigoreux, ne furent pas moins célèbres par leurs crimes et par le supplice qui y mit un terme; et si les annales de la justice anglaise n'offrent pas des noms aussi infâmes, on trouve cependant partout la preuve que le crime de l'empoisonnement n'y était pas moins fréquent qu'en France et en Italie. La manière dont le père d'Hamlet fut empoisonné, bien que rapportée par un revenant, jette quelques lumières sur un des modes d'empoisonnemens qui étaient alors usités, et la scène des sorcières, dans la tragédie de *Macbeth*, caractérise aussi parfaitement cette époque superstitieuse et barbare. Il ne sera peut-être pas sans intérêt de la reproduire ici.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Tournons en rond autour du chaudron qui bouillonne,
Jetons-y le poison d'immondes intestins...
Crapaud, qui, dormant sous la pierre
As durant trente jours échauffé tes venins,
Bous le premier dans la chaudière.

CHOEUR.

Redoublons de travail et de soin,
Le mystère nous environne,
Nous n'avons que l'enfer pour témoin;
Feu brûle! et chaudière bouillonne!

SECONDE SORCIÈRE.

OEil des lézards dans l'eau pourri,
Filet d'un serpent aquatique,
Poil infect de chauve-souris,
Bouillez dans le chaudron magique!
Aile lugubre des hiboux,
Aiguillon fourchu de vipère,
Pour que l'enchantement s'opère
Dans la marmite mêlez-vous!

Ainsi qu'une infernale soupe
Bouillez dans cette immense coupe
Et formez un charme fatal
De tous les élémens du mal!

CHOEUR.

Le mystère nous environne,
Nous n'avons que l'enfer pour témoin;
Redoublons de travail et de soin;
Feu brûle! et chaudière bouillonne!

TROISIÈME SORCIÈRE.

Dent de loup et langue de chien,
Momie impure de sorcière,
Foie ou de juif ou de païen,
Gueule de requin sanguinaire,
Fiel de bouc, branche de cyprès
Coupée aux éclipses de lune;
Ciguë arrachée à la brune;
Peau de grenouille de marais;
Écaille d'un dragon bizarre;
Nez de Turc, lèvres de Tartare;
Doigt d'un enfant mort en naissant,
Dont la prostituée atroce
Se délivra dans une fosse,
Puis l'étouffa tout vagissant!
Remplissez la chaudière ardente;
Fraise de tigre, pattes, yeux,
Et faites, ingrédiens hideux,
La bouillie épaisse et gluante!

(*Traduction de Mme* Louise Collet.)

Le crime d'empoisonnement est aujourd'hui beaucoup plus rare que dans ces siècles de barbarie; il paraît même devenir chaque jour moins fréquent. Mais la diminution progressive des crimes de ce genre doit-elle être plutôt attribuée à l'amélioration de nos mœurs, qu'aux progrès si merveilleux de la chimie, qui ne laissent plus aux empoisonneurs l'espoir de l'impunité? Nous pensons, nous, que la seconde de ces deux causes n'est pas moins efficace que la première. Ainsi, loin de demander, avec quelques publicistes, que la toxicologie soit une science restreinte dans la seule sphère du corps

médical (restriction nécessaire à une époque où le crin avait tant de facilités pour prendre la science en défaut) nous voudrions que tous les moyens de publicité fussent er ployés pour faire connaître dans tous les rangs de la socié et les différentes natures de poisons et la facilité avec laquel la science retrouve, dans les cas d'empoisonnement, la sul stance qui été employée.

Ce n'est pas seulement quelques heures ou quelques jour après la mort, qu'il est possible de retrouver dans les organ les matières qui ont servi à l'empoisonnement, mais apr des mois ou des années; on peut même dire qu'il est impo sible de limiter, pour certains poisons (les poisons minéraux l'époque où il n'est plus permis de retrouver la preuve m térielle du crime. On a reconnu, sur un cadavre qui ét enseveli depuis sept ans dans un cimetière des environs Lyon, la présence d'une préparation arsénicale, et on a obtenir l'arsenic à l'état métallique.

Dans une circonstance semblable, les mêmes recherch furent faites avec le même succès sur deux cadavres i humés, l'un depuis trois mois, l'autre depuis neuf. Des sou çons d'une nature grave s'étant élevés dans un village p du Mans, sur la mort de deux personnes de la même mille arrivée depuis plusieurs mois déjà, et à une assez long distance l'une de l'autre, leur exhumation fut ordonnée, malgré le temps qui s'était écoulé depuis l'inhumation, retrouva non-seulement la matière vénéneuse (sulfure d'a senic) à laquelle on devait rapporter la mort, mais aussi lésions organiques qui ne permettaient pas de douter que ne fût à l'action de cette substance que l'on dût attribu la mort rapide de ces deux personnes. Les faits fur même présentés sous un jour si évident que le conseil de l'a cusé ne chercha pas à les infirmer, et que la condamnat de l'accusé fut prononcée à l'unanimité.

Un fait analogue, recueilli en 1835 à Bristol, démontre q les médecins anglais ne sont point restés sous ce rapport arrière des médecins français. Quelques soupçons d'une m

violente arrivée à une dame âgée et qui passait pour fort riche, et l'accroissement rapide de la fortune de celui chez lequel elle était morte ayant fixé l'attention des magistrats de Bristol, l'exhumation du cadavre fut ordonnée et faite quatorze mois après qu'il avait été mis en terre. Malgré ce long espace de temps, pendant lequel le criminel avait cru que les preuves de son crime ne pourraient être reconnues, on trouva, contenu encore dans l'estomac, l'arsenic en assez grande quantité pour qu'on ne pût douter qu'il avait été la cause de la mort inopinée de cette dame riche, et l'assassin fut condamné comme coupable d'empoisonnement.

Les poisons minéraux ne sont pas les seuls qu'on puisse découvrir long-temps après la mort et lorsque le cadavre est déjà en putréfaction complète. Les poisons végétaux qui, il y a quelques années, n'inspiraient pas moins d'effroi par l'énergie avec laquelle ils agissent que par l'impossibilité où l'on était de retrouver leurs traces, aujourd'hui, grâce aux progrès des sciences chimiques, et surtout, grâce aux travaux des chimistes français, ne peuvent pas plus être méconnus que les poisons minéraux. Les empoisonnemens par les sels de morphine (si fréquemment employés en médecine), et qui sont doués de propriétés toxiques si énergiques et si mystérieuses, n'échapperont plus dorénavant à l'œil vigilant de la justice; car, d'après les recherches les plus récentes, il est démontré qu'on peut, dans un cas d'exhumation juridique, constater, même plusieurs mois après la mort, la présence de l'acétate de morphine ou de la morphine dans le canal digestif d'un individu qui aurait été empoisonné par une préparation de ce genre. Il en est de même des sels de brucine et de strichnine. S'il y a encore quelques poisons végétaux que l'art soit impuissant à reconnaître quand un assez long espace de temps s'est écoulé, il faut espérer que les efforts de la chimie organique rempliront cette lacune. D'ailleurs il existe toujours des signes qui, sans avoir la certitude des caractères chimiques, peuvent déjà produire une forte présomption. En 1832, l'assassin Regey attire Ramus dans un réduit où il lui fait prendre

15.

une certaine quantité d'alcool qu'il avait mêlé à de l'acide hydro-cyanique; Ramus perd presque immédiatement connaissance, et aussitôt Regey s'élance sur lui, détache la tête du tronc, puis les deux jambes, et porte ces différentes parties dans des endroits assez éloignés. Cependant, ayant été retrouvées séparément, puis rapprochées, ces parties furent reconnues pour appartenir au cadavre de Ramus, et, bien que huit jours se fussent écoulés depuis la perpétration du crime, et que, pendant le temps qui s'était passé depuis la mort, le tronc fût resté constamment plongé dans l'eau d'un égout où l'assassin l'avait jeté, l'analyse chimique constata, dans les matières liquides que contenait l'estomac, la présence d'une certaine quantité d'alcool auquel Regey avait mêlé de l'acide hydro-cyanique.

C'est en vain que le malfaiteur, dans l'intention de cacher la substance vénéneuse qu'il emploie, chercherait à l'envelopper d'une substance d'une autre couleur ou la dissoudrait dans un liquide coloré; le chimiste expert saura la reconnaître sous quelque déguisement qu'elle soit cachée, et trompera ainsi la sécurité du criminel qui compterait sur ce moyen infidèle. On ne doit pas croire, au reste, que la couleur seule d'un précipité suffise pour faire condamner un homme. Le phénomène de la coloration ne suffira jamais pour constater l'empoisonnement; pour que le médecin légiste puisse affirmer qu'il y a eu empoisonnement, deux conditions sont indispensables: il faut que la substance vénéneuse soit mise à nu, de manière à constater ses caractères; et que les lésions cadavériques ou les phénomènes morbides qui ont précédé la mort soient ceux qui appartiennent à l'empoisonnement soupçonné. On reconnaîtra combien est importante cette dernière condition, qui ne reçoit peut-être pas toute l'attention qu'elle mérite, quand on saura que des matières vénéneuses peuvent être introduites dans le corps, après la mort, dans le but de faire soupçonner et condamner un ennemi innocent. Les procédures criminelles de Stockholm en ont récemment offert un exemple bien frappant.

Une circonstance très remarquable observée dans la plupart des cas où l'exhumation a été faite long-temps après la mort, lorsque l'on a trouvé du poison métallique dans les organes digestifs, c'est que ces organes étaient dans un état de conservation parfaite, au milieu de la décomposition du reste du corps, bien que par leur nature membraneuse et leur texture propre ils ne soient pas moins prédisposés à la putréfaction. Soit que nous attribuions cette conservation, avec les médecins français, à la disposition de ces organes au milieu de l'abdomen; soit que, avec le docteur Christison, qui a consigné des recherches spéciales sur ce sujet dans son *Traité des Poisons*, nous regardions l'arsenic et quelques-uns des autres poisons minéraux comme jouissant de propriétés anti-septiques prononcées, ce fait n'en est pas moins important pour la toxicologie et pour la sécurité de la société. La seule difficulté que présentent aujourd'hui les cas d'exhumations tardives, est celle de constater l'identité des sujets; mais elle disparaitra facilement, une fois que les inhumations seront soumises à un ordre plus méthodique et à une surveillance plus rigoureuse.

Il est d'autres mesures dont l'adoption ne serait pas moins importante, et qui ont été réclamées par tous les amis de l'humanité qui se sont occupés de cette question. Si la vente des substances vénéneuses énergiques, de celles surtout qui sont le plus fréquemment employées dans un but criminel, était l'objet d'une surveillance assidue; si on pouvait donner à ces substances un caractère qui les fît reconnaître immédiatement, soit par une couleur saillante, soit par une odeur ou un goût extrêmement fort, on préviendrait plus de cas d'empoisonnement que par les lois les plus sévères. Le poison auquel il serait surtout facile d'appliquer ces mesures, et pour lequel l'emploi en serait le plus nécessaire, est l'arsenic (oxide blanc d'arsenic). Cette préparation vénéneuse étant blanche, elle seule est beaucoup plus fréquemment employée que tous les autres poisons réunis. Sur quatre-vingt-quatorze cas d'empoisonnement mentionnés dans la *Gazette des Tribunaux*,

pendant sept années, depuis 1832, on a constaté que l'oxide blanc d'arsenic avait été employé cinquante-quatre fois.

Plusieurs sociétés savantes de France se sont occupées de ce sujet, et on a proposé de colorer l'arsenic avec le bleu de Prusse, ou l'indigo soluble dans la proportion de dix parties de matière colorante sur cent parties de poison, ou bien de le mêler avec un dixième d'aloès en poudre. Cette précaution simple et facile aurait pour résultat de diminuer non-seulement le nombre des empoisonnemens criminels, mais encore celui de ces accidens qui arrivent trop fréquemment, et où l'arsenic et le sublimé corrosif sont pris pour d'autres substances. Il n'est pas rare que des sacs qui ont contenu de l'arsenic soient remplis ensuite de grain ou de farine, ce qui amène des accidens d'autant plus funestes, qu'ils frappent souvent plusieurs individus à la fois : seize personnes furent empoisonnées de cette manière près de Bessières en 1828, et onze à Bourbonne-les-Bains. C'est aussi sans doute à quelque accident de ce genre qu'il faut attribuer la mort des vingt-trois personnes de Gishingham, près de Rotesdale, qui avaient mangé du pain dans lequel on trouva une quantité notable d'arsenic, sans qu'on eût pu savoir d'où il venait. Que l'on fasse en sorte que l'arsenic soit aussi facile à reconnaître par la couleur que le vert-de-gris (acétate de cuivre), ou au goût que l'acide nitrique ou l'acide sulfurique, et on verra diminuer considérablement le nombre des empoisonnemens.

Mais, tout en s'occupant de la réalisation de ces idées philantropiques, que le gouvernement anglais évite surtout ces entraves qu'on rencontre si fréquemment dans la législation du continent, dispositions qui seraient regardées, en Angleterre, comme tyranniques et ridicules. Qu'il ne défende pas, comme l'a fait l'Autriche, l'usage des noyaux de pruneaux parce qu'ils contiennent de l'acide prussique, et qu'il ne prescrive pas, comme le gouvernement de Hanovre, le nombre de piqûres que doit faire le médecin en vaccinant.

Les questions relatives aux empoisonnemens ne sont pas les seules sur lesquelles la médecine légale et les sciences chi-

niques aient jeté de vives lumières. Les recherches du chimiste français M. Barruel, sur les moyens de distinguer le sang de l'homme de celui de la femme, et de celui des animaux, bien qu'elles n'aient peut-être pas toute la valeur que leur auteur et quelques-uns de ses compatriotes leur ont attribuée, n'en sont cependant pas moins remarquables.

Lorsque, à la suite d'un assassinat tenté ou consommé, on trouve au pouvoir de l'accusé des armes ou des linges ensanglantés, il est bien important de pouvoir connaître exactement si les taches sont causées par du sang ou par quelque autre matière colorante, et si le sang est celui d'un homme ou d'une femme, ou de quelque animal. Si le crime vient d'être commis; si le sang est encore liquide; si le coupable est pris sur le fait, il est rare qu'il puisse y avoir des doutes; mais s'il s'est écoulé un temps plus ou moins long, le problème à résoudre offre d'assez grandes difficultés au médecin légiste. Cependant, il est des cas où les connaissances chimiques permettent d'y arriver avec facilité. Un individu est accusé, devant la Cour de Paris, d'un assassinat, et l'on trouve chez lui un couteau qui paraît ensanglanté et qui semble une preuve irrécusable de sa culpabilité. L'analyse chimique démontre que les prétendues taches ne sont que du nitrate de fer: en effet ce couteau avait servi quelques jours auparavant à couper un citron. L'accusé est aussitôt relâché.

Mais s'il est facile au chimiste de constater, à l'aide des réactifs la présence du sang, il en est tout autrement quand l'autorité lui demande si ce sang est réellement du sang humain. A la vérité, les recherches microscopiques récentes, et celles surtout de MM. Prévost et Dumas, ont appris que le sang est composé de globules flottans dans un sérum, et que ces globules ont une forme et des dimensions différentes chez l'homme et dans les diverses espèces animales; mais ces différences peu marquées entre des espèces rapprochées ne peuvent être observées qu'avec le microscope dont l'usage demande une certaine habitude et un œil exercé. D'ailleurs, ces globules ne peuvent être reconnus qu'autant que le sang n'a pas

cessé d'être liquide. Dès qu'il a été desséché, si on le délaie dans l'eau, la liqueur qui en provient n'offre plus de globules distincts. La découverte des chimistes français trouvera donc rarement une application auprès du médecin légiste dans les cas dont nous venons de parler.

Les expériences de M. Barruel semblent devoir remplir cette lacune, puisque ce chimiste croit pouvoir arriver à reconnaître non-seulement le sang des espèces animales différentes, mais encore à distinguer le sang de l'homme de celui de la femme. Ses recherches ont mis hors de doute qu'il existe dans le sang de chaque espèce animale un principe volatil particulier à chacune d'elles, et qui n'est pas sensible tant que la combinaison qui l'unit au sang existe; elles ont encore démontré que quelques gouttes d'acide sulfurique concentré versées sur le sang liquide ou même séché depuis long-temps détruisent cette combinaison, et que le principe odorant se manifeste immédiatement. M. Barruel a remarqué en outre que, dans chaque espèce, le principe odorant a beaucoup plus d'intensité dans le sang du mâle que dans celui de la femelle, et que chez l'homme la couleur des cheveux exerce une influence manifeste sur son développement. Déjà un assez grand nombre de faits ont été recueillis en France sur cette question pour que les preuves déduites du principe odorant du sang soient d'un certain poids dans la balance de la justice criminelle. Cependant elles sont loin de présenter le degré de certitude que l'on doit exiger en médecine légale, et les médecins ne doivent s'en servir qu'avec réserve. Leur exactitude dépend de circonstances extrêmement variables, telles que la finesse de l'odorat, la force du principe volatil. Comment un expert dont le sens serait peu exercé ne tomberait-il pas dans de fâcheuses erreurs, quand M. Barruel lui-même, dans le cours de ses nombreuses expériences, s'est quelquefois mépris. Un jour un médecin français, peu disposé à accepter les faits sans examen, proposa à M. Barruel de soumettre sa découverte à une épreuve décisive, en lui envoyant quatre sangs différens sans en connaître l'origine. M. Barruel prit le sang

d'homme pour celui de femme, mais il reconnut le sang de cheval et celui de bœuf : remarquons toutefois que l'homme était d'un tempérament lymphatique; qu'il avait la peau fine, non recouverte de poils, tandis que la femme était brune et d'une forte constitution. Nous devons dire aussi qu'en Allemagne, MM. Winkler, Ehrhardt et Merk, qui se sont occupés du même sujet, ont entièrement confirmé les résultats obtenus par le savant préparateur de chimie à l'école de médecine de Paris.

La plupart des questions relatives à l'infanticide ont été en France et en Allemagne surtout l'objet de travaux qui, bien qu'ils n'aient pas entièrement répondu à l'attente de leurs auteurs, n'ont pas été sans importance; ils ont du moins prouvé que, dans beaucoup de cas, il doit rester des doutes dans l'esprit des jurés et du magistrat chargé d'appliquer la peine. C'est un progrès réel; car le progrès dans les sciences ne consiste pas seulement à trouver des idées neuves, à faire des découvertes, à marcher au pas de course; la découverte d'une erreur n'est pas moins importante que celle d'une vérité d'une égale valeur. Et quelle erreur plus fatale que celle qui peut entraîner la peine capitale pour une mère innocente!

Il n'existe aucune similitude entre l'infanticide des temps modernes et le meurtre des enfans aux époques éloignées de l'histoire de la race humaine. Avant l'ère chrétienne, le sacrifice des enfans était considéré par la plupart des peuples anciens comme l'offrande la plus propice qu'ils pussent faire à leurs dieux barbares. Chez les Grecs, le meurtre des enfans était non-seulement toléré, mais même ordonné dans quelques états. Les Romains, cependant, paraissent avoir laissé loin derrière eux toutes les nations civilisées dans la pratique de cette cruauté; et ce ne fut que sous les derniers empereurs qu'on vit diminuer cette coutume barbare. Le code Justinien punissait de la peine capitale les pères qui faisaient mourir ou exposaient sur la place publique leurs enfans nouveau-nés; « mais, ainsi que le dit Gibbon, il était facile au père, s'il pouvait faire taire lui-même ses propres sentimens, d'échap-

per, non à la censure, mais au châtiment de la loi. » Dans l'Inde, ce crime est encore très répandu, malgré les efforts des Anglais pour le détruire; il y a surtout une caste, celle des rajpouts, chez laquelle on immole, dit-on, la plupart des petites filles. Ce crime est commis publiquement en Chine; et à Pékin, plusieurs milliers d'enfans sont ainsi immolés chaque année. A Ceylan, il est rare qu'on trouve plus d'une fille dans chaque famille. Pour s'épargner la peine de les doter, on les prive de l'existence au moment où elles viennent de naître. Chez les Mexicains et les Péruviens les sacrifices d'enfans étaient très fréquens; mais il paraît que ce meurtre a toujours été et est encore inconnu aux peuples sauvages de l'Amérique du nord.

Si le glaive de la loi doit être levé contre celui qui, plein de sa raison, commet un meurtre dont il connaît toute l'étendue et les funestes résultats, avec quelles précautions ne doit-on pas procéder quand il s'agit de frapper une jeune femme, ignorant presque toujours la sévérité des lois, victime de la séduction, réduite au désespoir, à la misère, à l'opprobre, et qui détruit la cause visible de son malheur au moment de l'accouchement, c'est-à-dire lorsqu'elle vient d'être troublée et en quelque sorte anéantie par d'horribles souffrances physiques, et qu'elle va se trouver en face de ce monde pour lequel il n'y a de fautes impardonnables que celles qu'on n'a pas su lui cacher!

Que serait-ce donc si la malheureuse accusée d'infanticide et condamnée pour ce crime n'était pas coupable; si, au lieu d'avoir donné la mort à son enfant, elle a fait ce qu'elle croyait nécessaire pour le rappeler à la vie! Telle est l'obscurité qui règne encore sur les questions médico-légales relatives à l'infanticide, que, dans quelques cas, on pourrait prendre pour la preuve que l'enfant a été frappé étant vivant, ce qui ne serait que le résultat des efforts tentés pour l'arracher à une mort certaine. La loi est à peu près la même dans tous les pays, de quelque manière que soit mort l'enfant; s'il n'a pas respiré, la mère n'est pas consi-

dérée coupable. L'examen anatomique des poumons peut seul apprendre si la respiration a été exercée pendant quelque temps, et cependant la science ne donne pas le moyen de distinguer les cas où l'air est arrivé dans les poumons par les efforts naturels de la respiration, de ceux où il aurait été insufflé par une bouche étrangère. Qu'une femme accouche clandestinement d'un enfant mort-né, qu'elle applique sa bouche contre la sienne, et lui insuffle l'air vital dans l'espoir de le ranimer, les poumons de cet enfant seront aussi légers que s'il avait réellement vécu; et s'ils sont examinés par un de ces hommes qui adoptent toujours sans hésiter la première opinion qui se présente à leur esprit, appuyée de quelque probabilité, il ne manquera pas de dire que l'enfant avait respiré; et la femme, victime de sa tendresse maternelle, pourra encourir une condamnation terrible. Fodéré, dont les travaux ont jeté un vif éclat sur la médecine légale, et qui a donné à cette science une grande popularité en France, écrivait encore, dans la dernière édition de son *Traité de médecine légale* (en 1813), qu'il était facile de distinguer les poumons insufflés de ceux qui ont respiré. L'ingénieux Béclard croyait aussi avoir trouvé le moyen d'établir cette distinction; et M. Jennings de Leemington a publié récemment dans le second volume de l'*Association médico-chirurgicale*, un mémoire à l'appui de l'opinion de l'anatomiste français. Et pourtant dernièrement cette opinion vient d'être combattue avec succès par l'un des médecins légistes les plus justement célèbres de l'époque, le professeur Orfila. Que des circonstances défavorables à l'accusée, comme elles le sont presque toujours dans les cas d'infanticide, se joignent à une erreur de ce genre ou de tout autre dont nous pourrions signaler la possibilité; il est facile de prévoir quel devra en être le résultat pour la malheureuse mère accusée.

Il est donc du devoir du médecin légiste, dans les cas d'infanticide, de n'écouter ni la clameur publique, ni ses propres préventions, ni les prétendus intérêts de la morale publique; bien plus, il doit interpréter les faits et les réponses dans le

sens le plus favorable à la mère, toutes les fois qu'il ne résulte pas contre elle des preuves évidentes. S'il est souvent réduit à se renfermer dans le doute, si ce doute embarrasse plus souvent qu'autrefois les procédures criminelles, si les consultations médico-légales paralysent plus souvent le bras de la justice, c'est, dit avec raison un médecin légiste, M. Marc, parce qu'une appréciation plus rigoureuse des phénomènes de la vie et de la mort nous a enfin appris que les prétendues certitudes d'autrefois n'étaient souvent que de funestes erreurs. Considéré sous ce point de vue, le progrès des sciences, est moins brillant aux yeux des hommes ardens et qui ne supportent pas le doute, mais il n'offre ni moins de solidité, ni moins d'utilité dans les applications pratiques.

Les faits de combustion humaine spontanée, quoiqu'encore inexplicables, doivent cependant rester profondément gravés dans la mémoire du médecin légiste, afin qu'il ne s'expose pas à laisser monter sur l'échafaud l'homme que les soupçons de la malveillance ou l'impéritie aurait conduits sur le banc des accusés. Il arrive souvent que des scélérats jettent le cadavre de leurs victimes, dans le feu, afin de faire disparaître les traces de leur crime, et pour qu'on regarde la mort comme le résultat d'un accident. Il était donc bien important de fournir les moyens de reconnaître si une brûlure a été faite pendant la vie de l'individu ou seulement sur son cadavre. C'est au docteur Christison que nous devons la solution de ce problème pour lequel il a fait un grand nombre d'expériences très-curieuses, et dont les résultats ont été admis par tous les médecins légistes. Au moyen de ses recherches, il a pu déterminer non-seulement si la brûlure avait été cause de la mort, mais encore combien de temps après la mort le cadavre avait été exposé au feu.

Les cas de combustion humaine spontanée, bien que rares, ne peuvent plus aujourd'hui être l'occasion de ces erreurs graves qui mènent quelquefois l'innocent à l'échafaud. Quoique la plus grande obscurité règne encore sur la cause à laquelle on peut attribuer ces combustions, elles offrent

cependant des caractères si tranchés, qu'il est presque impossible de les confondre avec les cas de combustion ordinaire. Le premier principe, c'est l'absence d'un corps en ignition assez puissant pour réduire en cendres une masse aussi considérable de chairs. C'est celui sur lequel se sont appuyés avec le plus de confiance les médecins légistes dans la discussion des cas pour lesquels ils ont été appelés. Un habitant de Reims, le nommé Millet, est accusé d'avoir assassiné sa femme, et de l'avoir ensuite brûlée pour qu'il ne restât point de traces de son crime. Quelques vertèbres à demi consumées, quelques parties de la tête et des membres inférieurs trouvées dans sa cuisine, à un pied et demi de la cheminée, sont, aux yeux des juges, des preuves irrécusables : Millet est condamné ; il interjette appel, et Lecat fait proclamer son innocence en démontrant que le feu de la cheminée n'aurait pu la réduire en cendres aussi complètement, et que la mort de cette malheureuse, qui était sujette à l'ivrognerie, avait été l'effet d'une combustion spontanée.

Dans deux cas analogues qui se sont présentés, il y a quelques années, en Écosse, le docteur Duncan, s'appuyant sur la petite quantité du combustible par rapport à la masse des parties molles brûlées chez deux femmes adonnées aux boissons alcooliques, attribua leur mort à la combustion spontanée, et leurs maris furent acquittés d'une accusation de meurtre qui avait été portée contre eux.

Dans les questions que nous avons examinées jusqu'ici, les efforts de la science, quand ils ont été couronnés de succès, n'ont trouvé que des applaudissemens et des remercîmens de la part de tous les membres éclairés de la société, dont la santé, la vie ou l'honneur reçoivent une nouvelle protection à chaque nouveau progrès de la médecine légale. Il n'en a pas été de même dans quelques autres questions, surtout dans celles relatives à la forme de l'aliénation mentale, désignée sous le nom de monomanie homicide, question qui depuis plusieurs années est vivement agitée.

Les gens du monde se font, en général, une très fausse idée de l'état des aliénés, qu'ils se représentent comme étant toujours dans une disposition à la fureur, aux emportemens, et entièrement privés de la raison. Ils ne peuvent concevoir que, dans la plupart des cas, l'intelligence n'est qu'incomplètement altérée, et que des malades qui ne déraisonnent que sur un ou plusieurs points, tiennent des discours sensés, se conduisent, sous beaucoup de rapports, avec toutes les apparences de la raison. C'est pourtant ce qu'on observe chez un grand nombre de fous. Dans les cas de monomanie, ces malades soutiennent avec un art remarquable leur manière de voir, discutent avec l'apparence de la raison la plus saine, évitent ou expliquent d'une manière souvent rationnelle les circonstances qui les compromettent, sur lesquelles on s'appuie pour les dire malades, et trouvent toujours quelque prétexte plausible pour justifier leurs extravagances ou leurs rêveries insensées. Il est même quelquefois bien difficile de reconnaître qu'un individu est atteint de monomanie, quand l'objet de cette monomanie n'est pas connu et qu'on n'est pas amené à en parler. Erskine, plaidant pour Hatfield, qui avait tiré sur le roi au théâtre de Drury-Lane, rapportait l'anecdote suivante, qu'il tenait de lord Mansfield.

« Un nommé Wood poursuivait le Dr Monroë pour l'avoir tenu, disait-il, renfermé dans une maison de fous, lorsqu'il ne l'était pas. Le conseil du Dr Monroë avait fait subir au maniaque un très-long examen, sans avoir pu le prendre un instant en défaut ; mais un médecin, étant venu s'asseoir à côté de lord Mansfield, lui dit de demander à M. Wood ce qu'était devenue la princesse à laquelle il avait écrit avec du jus de cerises ; aussitôt le côté faible de l'intelligence de Wood devint évident. Il répondit que cela ne faisait rien à l'affaire, parce qu'ayant été renfermé (comme tout le monde le savait) dans une haute tour, et n'ayant pas d'encre à son service, il n'avait pas trouvé d'autre moyen pour correspondre que d'écrire ses lettres avec du jus de cerises, et de les jeter dans la rivière qui coulait au

pied de la tour, où la princesse de Westminster les recevait dans un bateau. Or, il n'y avait eu ni emprisonnement, ni tour, ni lettre écrite avec du jus de cerises, ni rivières, ni bateau ; tout cela n'était que dans l'imagination malade du pauvre Wood. Le docteur Monroë fut aussitôt acquitté. Mais cet homme ayant été reconduit à la maison des fous, et ayant appris qu'il avait perdu sa cause en parlant de la princesse de Westminster, attaqua de nouveau le Dr Monroë ; et telle est la subtilité et la finesse extraordinaires de ces sortes de fous, que quand il fut examiné de nouveau à Londres, on ne put, malgré toute l'habileté de l'avocat et l'autorité de la cour, lui faire dire un seul mot sur le sujet qui l'avait fait condamner au premier jugement, bien que cependant il persistât toujours dans les mêmes illusions, ainsi qu'il le dit aux personnes qui étaient auprès de lui. »

Voici un autre fait observé par lord Erskine lui-même, et rapporté à la même occasion. « Je me rappelle, disait-il, avoir passé presque une séance entière à examiner un malheureux qui poursuivait son frère pour l'avoir fait enfermer dans une maison d'aliénés, alors qu'il possédait, disait-il, toute sa raison. J'ignorais sur quel point il délirait, bien que les notes que j'avais reçues ne me laissassent aucun doute sur la réalité du fait ; malgré tous mes efforts, je ne pouvais arriver à mettre à découvert le côté faible de son intelligence. Vous pouvez croire que je ne laissai passer aucun des moyens qu'une longue expérience m'avait appris. Le temps s'écoulait, et l'aliéné, par l'histoire la plus lamentable de ses souffrances, paraissait déjà aux juges et aux jurés, comme à tous les assistans, être la victime de l'oppression la plus barbare et la plus criminelle. A la fin, on m'apprit que cet homme que j'avais étudié pendant une heure entière, et avec toute l'attention qu'un avocat apporte à ces sortes d'examens, ne se croyait rien moins que le Seigneur et le Sauveur du genre humain. Je reconnus sans peine qu'il avait conservé cette prétention, non-seulement pendant tout le temps de sa réclusion, ce qui aurait suffi pour me faire gagner ma cause,

mais qu'il la conservait encore au moment même où il triomphait de mes efforts pour lui faire révéler cette maladie cachée. J'affectai alors de regretter l'examen inconvenant que, dans l'ignorance où j'étais de ses droits à nos respects et à nos hommages, je venais de lui faire subir. Mais il me dit qu'il me pardonnait, ajoutant avec une gravité et une emphase extraordinaires ; « car je suis le Christ. » Et ainsi finit le procès. »

Il est donc bien certain que, sous les dehors d'une raison apparente, on peut rencontrer, on rencontre même souvent des hommes qui doivent être rangés parmi les aliénés, et dont l'état réclame à la fois, et les secours de l'art, et la protection spéciale que la loi accorde à l'homme privé de la raison.

On a contesté, il est vrai, aux médecins le droit d'être consultés comme experts dans les questions relatives à l'aliénation mentale, et on a prétendu qu'ils ne pouvaient être meilleurs juges sur ces questions que les hommes qui ont reçu une bonne éducation. C'est en Allemagne surtout que cette question a été examinée et discutée avec le plus d'énergie et de chaleur : les uns soutenaient que les tribunaux devaient s'en rapporter sur ce point aux médecins, les autres réclamaient le même droit pour les philosophes. Metzger fut l'un des avocats les plus ardens de la première opinion ; Kant appuya la seconde de toute l'autorité de son talent. Mais tous les deux prirent la question par les deux points les plus éloignés, laissant, comme il arrive souvent, la vérité entre eux. Aucun des deux n'avait complètement raison, bien que la balance penchât davantage du côté de Metzger et des médecins. En effet, le philosophe n'étudie les sciences psychologiques que d'une manière abstraite et en théoricien ; le médecin, au contraire, observe la marche graduelle des désordres intellectuels sous toutes les formes, et étudie aussi bien ceux qui dépendent d'une cause physique que ceux qui proviennent des causes morales ; il est donc le seul, par ses études, ses habitudes et sa position, qui offre les conditions indispensables pour cette expertise.

L'étude de la monomanie a démontré qu'elle se présente sous deux formes bien distinctes. Dans l'une, le malade obéit à une impulsion réfléchie; ses actions ont un motif, et même souvent elles sont préméditées. En voici des exemples : Un malheureux vigneron, épouvanté par les prédications furibondes d'un missionnaire sur les peines de l'autre monde, croit ne pouvoir en affranchir sa famille que par le *baptême de sang :* il égorge ses enfans. Un autre nouvel Abraham, entend un ange qui lui recommande d'immoler son fils sur un bûcher : il le sacrifie. Ceux-ci ne voient partout que des ennemis, des rivaux, des machinations; il en est qui veulent venger de prétendus outrages. Dans tous ces cas, le malade ne cherche jamais à nier ou à déguiser l'idée qui a été la conséquence du raisonnement sur lequel il s'appuie; il est même rare qu'il regrette d'avoir accompli l'acte qu'il méditait.

Dans l'autre forme, l'intelligence du monomaniaque ne présente aucun désordre; mais il est entraîné par un penchant irrésistible, et est poussé par un instinct aveugle à telle ou telle action que sa raison même réprouve, bien qu'elle ne puisse s'y opposer; souvent même elle le favorise en suggérant le moyen de le préparer, de l'accomplir et d'en décliner la responsabilité. Cette dernière forme paraît être le résultat immédiat d'une lésion de la volonté.

Les faits qui appartiennent à la monomanie sont devenus si fréquens dans ces dernières années, quelques-uns d'entre eux ont été accompagnés de circonstances si épouvantables, qu'on a cru devoir user d'une rigueur inutile envers les malheureux qui en étaient atteints. Ce sont surtout les monomanes incendiaires qui ont le plus épouvanté la société par la nature atroce des actes auxquels ils se trouvaient comme entraînés. Parmi les faits nombreux qui ont été recueillis, nous citerons de préférence le suivant, qui n'est pas moins remarquable par les différentes phases par lesquels a passé le malheureux qui en est l'objet, que par les crimes horribles dont il s'est rendu coupable.

Rivière, âgé de vingt ans, issu d'une famille où l'aliénation

mentale était héréditaire, ressemblait à un de ces demi-imbéciles, dont la médiocrité intellectuelle se décèle dans tous leurs actes extérieurs. Constamment seul, dans son enfance il ne se fit remarquer que par sa bizarrerie et la cruauté avec laquelle il traitait les animaux, même les plus inoffensifs. L'union ne régnait pas dans sa famille. Le caractère bizarre de sa mère rendait son père si malheureux depuis de longues années, que ce dernier avait eu le projet de se délivrer de ses chagrins par le suicide. Rivière, dont l'imagination était exaltée encore par le souvenir de ses lectures, se crut obligé de délivrer son père de la tyrannie à laquelle il le voyait soumis. Le dévoûment de Chatillon, de Laroche-Jaquelin, de Charlotte Corday, lui vint à l'esprit; et sans se faire illusion sur le sort qui l'attendait ensuite, il résolut d'immoler d'abord sa mère, puis sa sœur, qui avait toujours pris le parti de sa mère, et enfin son jeune frère, qu'il aimait tendrement et qu'il savait être chéri de son malheureux père. « Quand j'aurai commis ce dernier » crime, disait-il, mon père en concevra tant d'horreur, qu'il » ne me regrettera plus après que les lois auront fait tomber » ma tête, et il s'applaudira de ma mort. »

Tel était le fanatisme de cet horrible dévoûment, que Rivière, quand le jour où il devait se livrer à cette boucherie fut arrivé, revêtit ses habits de fête, et se fit chanter un cantique commençant par ces mots : « O jour heureux! sainte allégresse! » Cependant avant d'armer sa main de la hache qui devait frapper tant de victimes, son cœur eut plus d'un combat à livrer; à la fin, se reprochant sa lâcheté, il profite d'un moment où les membres de sa famille qu'il devait épargner étaient absens, il s'arme d'un affreux courage, pénètre dans la maison de sa mère, et frappe successivement sa mère, ensuite sa sœur, et son petit frère; puis, rencontrant un voisin, il lui crie : allez prendre garde que ma grand-mère se fasse du mal; elle peut être heureuse maintenant : je meurs pour lui rendre la paix et la tranquillité.

A cet accès de fureur succédèrent bientôt l'abattement et le repentir; le courage, l'idée de gloire qui l'avaient animé et

soutenu s'évanouirent promptement ; à peine eut-il marché quelque temps qu'il recouvra en partie la raison, et reconnut l'horreur du crime qu'il venait de commettre. Un instant auparavant, il voulait aller annoncer lui-même dans la ville la plus voisine la grande action qu'il venait de faire ; tout-à-coup il s'arrête comme effrayé lui-même, et se livre au plus violent désespoir. Pendant plus d'un mois, Rivière mène une vie errante, se cachant à tous les regards, vivant d'herbe et de quelques débris de pain, et voulant tantôt se livrer à l'autorité, tantôt mettre un terme à sa propre existence ; mais la vengeance divine l'arrête quand il veut avoir recours à ce dernier moyen. Le crime qu'il a commis harcèle constamment son esprit, et il lui semble enfin que c'est un acte de folie. Il se rapelle alors d'autres histoires de fous qu'il a lues, se décide à exprimer, comme s'il les éprouvait encore, les sentimens qui l'ont vraiment guidé, afin de passer pour aliéné s'il vient à être arrêté. En effet, rencontré par un gendarme qui lui demande ; « D'où êtes-vous, mon ami ? il répond : Je suis de partout.— Avez-vous des papiers ?—Non. —Qu'allez-vous faire par-là ?— C'est Dieu qui me conduit, et je l'adore.—D'où êtes vous?— D'Aunay.—Comment vous appelez-vous ? — Rivière. — C'est vous qui avez tué votre mère ? — Oui. C'est Dieu qui m'a suscité ; il me l'a commandé ; j'ai obéi à ses ordres, et il me protège. »

Rivière arrêté veut encore, pendant plusieurs jours, soutenir le rôle de fou devant le juge d'instruction ; mais il ne peut se décider à le continuer long-temps ; ce lui semble une feinte trop coupable ; il avoue tout ce qu'il ressent, sur la demande du magistrat, et écrit lui-même un long mémoire dans lequel sont consignées les circonstances que nous venons de faire connaître.

Ce fait est un des plus difficiles que puisse rencontrer le médecin légiste.

Si Rivière eût, depuis son arrestation, continué à donner des preuves d'aliénation mentale, il eût été moins difficile d'apprécier sa position ; mais quand on le voit, immédiate-

ment après le crime, apprécier, comme il le dit lui-même, toute l'horreur de l'action qu'il vient de commettre, quand on observe qu'il a voulu, de plein gré, se faire passer pour aliéné à une époque où il conservait de l'empire sur sa raison, on est porté à douter qu'il fût réellement aliéné à une époque antérieure; et cependant le retour à la raison et les moyens qu'il croyait propres à prouver son innocence ne détruisent en rien le fait antérieur de son aliénation. Il existe un grand nombre de cas où des accès se sont terminés subitement après une forte commotion morale, et on a vu plus d'une fois le calme renaître lorsque les malades sont parvenus à exécuter les projets auxquels ils attachaient une grande importance. Le retour à la raison est souvent la suite de l'exécution du projet. Et quelle commotion morale pourrait égaler celle qu'éprouva Rivière lorsqu'il put commencer à apprécier l'horreur de son crime!

Quant à l'acte lui-même, y a-t-il rien de plus insensé que son horrible conception, les motifs qui l'ont porté à le commettre et ceux qui l'ont déterminé à immoler son jeune frère? L'aliénation dont il avait déjà offert des preuves auparavant est évidente dans la conception de cet horrible projet, et on la retrouve tout entière dans le calme avec lequel il l'exécute et dans la manière dont il en parle immédiatement après.

C'est donc un préjugé et un préjugé funeste de croire que l'aliénation mentale est une maladie continue et qu'elle se traduit constamment à l'extérieur par des actes de violence ou par une agitation continuelle. On ne peut pas plus limiter les formes sous lesquelles se présente l'aliénation mentale qu'on ne le fait pour les autres maladies qui, chaque jour, se montrent sous des formes non encore observées.

Qu'on ne croie pas cependant que cette variété de formes sous lesquelles se présente l'aliénation mentale ne permette pas de distinguer le vrai monomane de celui qui aurait intérêt à se faire passer pour tel, et qu'il suffirait à celui qui serait compromis par un acte criminel de dire : « J'étais fou, j'étais monomane. » Que la société se rassure; il ne suffira jamais,

pour soustraire la tête d'un assassin au glaive de la justice, que la défense prétende qu'il était atteint de monomanie. La monomanie a des caractères qu'il est le plus souvent impossible de méconnaître, et qu'il n'est pas plus facile de simuler qu'il ne l'est de feindre toute autre maladie. Bien que l'absence de toute espèce de motifs pour commettre un crime qui entraîne la peine capitale suffise pour créer déjà une forte présomption en faveur de l'aliénation mentale, pour appeler l'attention des hommes de l'art, et peut-être pour motiver un non-jugement, cette seule circonstance ne peut cependant suffire dans l'état actuel des connaissances pour prouver l'aliénation mentale. Dans tous les cas de ce genre qui se sont présentés devant les tribunaux, les accusés ont toujours donné une multitude de signes de cette maladie. Et ce serait ici le lieu de rappeler que cette folie partielle, exactement limitée à un objet unique, est extrêmement rare; quelques médecins, qui se sont occupés de l'étude de l'aliénation mentale d'une manière tout-à-fait spéciale, pensent même que la monomanie n'est jamais qu'apparente, et qu'en apportant à l'examen du malade toute l'attention désirable, il est facile de reconnaître que son intelligence erre sur plus d'un point.

Une doctrine non moins opposée aux principes de la justice que contraire à la compassion que doivent inspirer les malheureux qui sont atteints de cette affection, a été avouée par quelques magistrats. Pour lever toutes les difficultés, ils ont proposé de traiter les aliénés-homicides comme des animaux possédés de la rage dont il est urgent de délivrer la société, et de prévenir par des châtimens exemplaires le renouvellement d'actes atroces. Ces doctrines sont si barbares, que nous nous étonnons qu'elles aient trouvé quelque crédit de nos jours, et surtout qu'elles aient été avancées ou soutenues par ceux qui sont chargés de rendre justice au nom de la loi. Peut-être la législation de ces pays où les formes de l'aliénation mentale sont le plus fréquentes laissent-elles quelque chose à désirer sous ce rapport; peut-être les aliénés-homicides devraient-ils être soumis à une séquestration

plus prolongée ou même perpétuelle afin d'empêcher le retour de nouveaux accès de fureur non moins dangereux que les premiers; peut-être aussi serait-il bien de diminuer l'immense publicité que reçoivent les faits de ce genre lorsqu'ils arrivent devant les tribunaux, publicité qui a l'inconvénient de faire naître dans des imaginations faibles ou malades les mêmes idées qui ont déjà conduit à l'homicide. Mais ces inconvéniens, qui sont réels, seraient cependant beaucoup moindres si les juges chargés d'instruire la procédure n'apportaient devant les jurés que les cas les plus douteux, et écartaient de la publicité tous ceux où le fait du dérangement de l'esprit serait bien établi. Nous ne pouvons nous le dissimuler, la plupart des jurés, étant étrangers à l'étude de la métaphysique et de l'aliénation mentale, s'élèveront difficilement jusqu'à la distinction de la volonté de l'homme libre à la volonté de l'homme aliéné. Si nous voulions prouver la vérité de cette assertion, il nous serait facile de recueillir dans l'histoire de la justice criminelle en Angleterre, surtout pendant les dernières années, de nombreux exemples de l'embarras où se sont trouvés les jurés, et des erreurs qu'ils ont commises dans des questions de cette nature.

(*Law Magazine*.)

Histoire contemporaine.

SITUATION INTÉRIEURE DE L'ESPAGNE.

DON CARLOS. — LA COUR. — L'ARMÉE. — LES PARTIS (1).

Les véritables causes de la guerre civile qui déchire l'Espagne ont été obscurcies par les logomachies des partis. Est-il bien vrai que don Carlos représente la liberté et le droit? est-il certain que les privilèges attaqués des provinces basques aient été les véritables mobiles de cet interminable conflit? à quoi prétend la masse du peuple espagnol? quelle est la légitimité de don Carlos? toutes ces questions n'ont pas été bien éclaircies.

Pour la légitimité de don Carlos, rien de plus facile que de l'apprécier. Son droit unique repose sur la loi salique; et jamais elle ne fut loi pour l'Espagne. Philippe V, Bourbon, aïeul de don Carlos, introduisit le premier dans la monarchie cette institution contraire à toutes les anciennes lois de succession.

(1) Note de l'éd. Au ton sévère, à la dialectique rigide qui dominent dans cet article, on reconnaîtra facilement quelle en est l'origine. C'est à la Revue de Jérémie Bentham, au *Westminster-Review*, que nous l'avons emprunté. Ce recueil, qui s'est récemment réuni au *London-Review*, est toujours dirigé dans les voies du radicalisme, par MM. John Mill et T. Robertson, dignes continuateurs de l'œuvre de Bentham. La *Revue de Westminster* est sans contredit l'un des recueils périodiques de Londres qui compte le plus grand nombre de collaborateurs distingués, tant en Angleterre qu'en France et en Allemagne. Parmi les rédacteurs anglais, on remarque les deux frères Bulwer, l'érudit George Grote, le savant publiciste Molesworth, miss Hariett Martineau, le statisticien Hickson, les deux poètes humoristes Peacock et Leigh Hunt; le professeur Wheatchon pour les articles de sciences; Fortunato Prandi pour la philosophie; Witty pour la géographie; Chorley pour les articles de beaux-arts.

Castille, Léon et le Portugal ont toujours reconnu le droit des femmes à succéder. Un mariage avec une princesse de Navarre fit naître les prétentions des rois de France sur cette couronne; et les comtes de Catalogne héritèrent de celle d'Aragon par suite d'une alliance avec une princesse aragonaise. Ce droit de succession féminine donna le trône d'Espagne à la maison d'Autriche, puis à la maison de Bourbon elle-même. Il fallut, pour ceindre le diadème, que Philippe jurât d'être fidèle à ces *partidas*, constitutions antiques, dont la succession féminine des monarques était un point essentiel.

Les formes et le fond de la constitution ancienne furent également violés lorsque Philippe établit sa loi *d'agnation*, qu'il ne fit pas enregistrer dans la forme ordinaire, comme s'il eût eu la conscience et le remords de l'invalidité de cette mesure. En 1812, les cortès de Cadix abolirent le décret de Philippe et rétablirent les *Partidas*, c'est-à-dire le droit de la succession des femmes. Méprise-t-on les constitutions et ne prétend-on accepter pour la loi que la volonté despotique du souverain? Ferdinand a donné la couronne à sa fille: ni le ministre Calomarde, ni le confesseur royal n'ont paru douter un instant que la volonté du roi ne fût valable; l'un et l'autre ont profité de sa maladie, en 1832, pour lui faire signer de nouvelles dispositions en faveur de don Carlos. Soit que l'on se rejette sur l'ancienne constitution, soit que l'on considère l'Espagne comme un pays régi par le despotisme, le titre de don Carlos se trouve bien peu solide.

Quant aux *fueros* ou priviléges particuliers aux provinces basques, quelle est leur valeur réelle? que faut-il en penser? sont-ce de simples flatteries de l'orgueil national? leur conservation intéresse-t-elle réellement la liberté de la Péninsule? Sont-ce tous les Biscayens ou seulement une petite partie des habitans de cette province qui défendent avec l'enthousiasme dont l'Europe est étonnée les antiques coutumes.

Il faut d'abord faire acception du degré d'instruction que possèdent les habitans de ces provinces. Ils sont précisément dans cet état de civilisation imparfaite sur laquelle un préjugé à la fois puéril et antique exerce la plus grande influence. Le

Basque dit : *nos* priviviléges, à peu près comme le paysan anglais du XVIII[e] siècle disait *nos* colonies : il n'a fallu que ce pronom possessif pour nous coûter des millions ; parole mystique dont la puissance s'exerce encore aujourd'hui d'une manière fatale. Ne nous obstinons-nous pas à dire *notre* royaume d'Irlande ; que de sang et de larmes pour ces deux pronoms ! Respectons cependant le préjugé des Basques : il est fait pour nourrir des idées de liberté, dont il ne faut jamais étouffer le germe, et la grande erreur des constitutionnels a été de prétendre centraliser le pouvoir, de chercher à établir l'uniformité systématique et de vouloir détruire ces joujous de l'âge mûr, plus chers à ceux qui les possèdent que les priviléges véritables. Le roi d'Espagne, d'après la constitution antique, n'est pas roi, mais seulement seigneur de Biscaye; en Angleterre aussi, la reine ne possède le Lancashire qu'à titre de duché, et le Sheshire qu'à titre de comté ; mais nos provinces palatines, emportées par un autre mouvement de civilisation, ont laissé ces traces du morcellement féodal tomber en désuétude ; tandis que les habitans de la Biscaye se sont cramponnés avec une violence acharnée à leurs anciennes institutions; un fantôme, un nom, une apparence d'indépendance, c'était là tout ce qui leur restait. C'était donc une maladresse insigne de leur enlever cette valeur fictive, cette propriété chimérique à laquelle ils tenaient tant, et dont le prix s'exhaussait à leurs yeux par la persuasion où ils étaient que le reste de l'Espagne en était privé.

Les commerçans de Bilbao, comme la plupart des commerçans de l'Espagne, ont déjà renoncé à ces avantages imaginaires et se sont rapprochés de la cause constitutionnelle. Mais la race répandue dans les montagnes et dans les bois, loin d'abandonner les *fueros*, prétend les garder pour elle seule. On l'alarmerait beaucoup si l'on tentait de faire participer l'Espagne entière à leurs prétendus bénéfices. L'orgueil aime à s'isoler; et l'orgueil des Biscayens souffrirait de perdre la supériorité qu'il s'arroge ou qu'il s'imagine; car si ces *fueros* empêchent la centralisation en Espagne, il en est

quelques-uns qui sont nuisibles aux véritables intérêts de la Biscaye elle-même. L'importation étrangère est permise aux habitans de ces provinces; mais ils n'ont pas le droit de faire pénétrer dans les autres provinces du royaume les objets qu'ils se sont procurés. Des lignes de douanes sont établies sur les frontières de la Castille; mais comme tout en Espagne est depuis long-temps privilége et injustice, les lignes de douanes, fort sévères pour le commun du peuple, ne le sont pas du tout pour les gens de la cour et les chefs de l'armée. « Je croyais, dit M. Inglis, rencontrer sur les frontières de la Vieille-Castille une ligne de douanes très-sévère; mais en Espagne il y a toujours des accommodemens avec le ciel. Notre heureuse chance voulut qu'un colonel espagnol se trouvât dans la même diligence que nous. Faire attendre un officier au service d'Espagne, le déranger ou lui déplaire, quel douanier l'oserait? A peine les argus de la douane eurent-ils aperçu les insignes militaires dont le colonel était décoré, ils refermèrent la voiture, qui cependant contenait grand nombre d'objets prohibés, et au lieu de passer trois heures au milieu de ces désagréables recherches, nous partîmes avec la rapidité de l'éclair. »

Serait-il vrai, comme on l'a dit que toute la question d'Espagne actuelle se réduisît à une simple question de douane et de tarif: c'est bien peu romantique, en vérité; mais si nous n'admettons pas cette assertion exclusive, nous admettons en réalité les maux causés aux provinces basques par les anomalies d'un double système de finances. La contrebande est devenue héréditaire et légitime : de là l'organisation de bandes armées en guerre contre la société, et le conflit de plusieurs nations hostiles dans le sein de la même nation. La liberté du *transit* par les montagnes de la Biscaye et de la Navarre, et la ligne de douane établie sur les limites de la Castille, ont complétement isolé les provinces basques du reste de la Péninsule. Elles achetaient leurs priviléges par une multitude de restrictions pénibles, et ne jouissaient à leur tour d'aucun des priviléges concédés aux habitans du royaume. Leurs produc-

tions, considérées comme étrangères, payaient des droits énormes avant de pénétrer en Castille; ils ne pouvaient faire le commerce avec l'Amérique méridionale, dont les marchandises n'arrivaient pas directement dans leurs ports. De là la ligne de démarcation profonde qui sépare aujourd'hui l'Espagne entière des provinces dont nous nous occupons.

Ce système évidemment mauvais est défendu avec énergie par les habitans de la frontière et les paysans des montagnes. Comme ils forment la masse de la population et que l'abus antique dont nous venons d'indiquer la source et les conséquences emplit leurs poches, en appauvrissant le pays, ils ne manquent pas de jeter des clameurs d'indignation, toutes les fois que l'on veut toucher aux priviléges des provinces, c'est-à-dire au droit de contrebande. Les citoyens des villes maritimes au contraire demandent à grands cris l'établissement d'un mode uniforme de douanes et d'impôt pour toutes les subdivisions de l'Espagne. Ils se plaignent avec raison de ces priviléges qui les isolent, qui les privent des avantages du commerce avec l'étranger et leur ferment l'accès d'un marché profitable. Si les habitans de Bilbao se battent contre les *fueros*, ce n'est pas en haine de la liberté; mais c'est que les *fueros* ruinent leur commerce et leur enlèvent leurs gains. Si les paysans des frontières de Castille se battent pour Don Carlos, c'est surtout parcequ'il promet de maintenir les anciennes coutumes. L'intérêt personnel a si bien défendu Bilbao contre les carlistes, que cette ville, tout ouverte, dont les hommes de l'art avaient prédit la prise inévitable et prochaine, ville d'ailleurs célèbre par son attachement à l'ancienne monarchie, a, contre toute attente, résisté aux forces de Don Carlos, à ses meilleurs officiers, aux ingénieurs étrangers qui l'ont battue en brèche, et à tous les efforts du fanatisme carliste, tant le commerce de Bilbao comprend l'importance de la question et sent que le triomphe de Don Carlos mettrait en péril toute son existence.

Il y a déjà long-temps que les habitans des côtes de Biscaye ont détaché leurs intérêts de ceux des paysans de l'in-

térieur. Voués au commerce et n'espérant rien que de l'industrie, ils font partie de la masse libérale, qui comprend non la majorité, mais la fraction intellectuelle de la Péninsule. Le talent, les lumières, l'activité, l'avenir sont libéraux; sous cette bannière se rangent tous ceux qui lisent et écrivent, la plupart des nobles, les militaires et beaucoup de prêtres. En Biscaye même, comme nous l'avons prouvé, on s'arme pour les *fueros*, c'est-à-dire pour la contrebande, non pour l'absolutisme. Les carlistes ne prévaudront pas contre toute l'intelligence du pays ; la force brute ne triomphera pas de la force pensante; mais ce que l'on doit craindre, c'est la continuation d'une guerre civile qui dévore les entrailles de la nation ; c'est le fractionnement des groupes sociaux, déjà isolés et morcelés; c'est la destruction de toute sympathie, de toute homogénéité, de toute unité ; enfin c'est la désorganisation et la mort de ce corps si long-temps puissant, aujourd'hui en proie à une fièvre qui semble incurable.

De grandes capacités politiques pourraient seules lutter contre cette situation dangereuse. Où sont-elles? Les Arguelles, les Galliano, les Mendizabal, les Toreno, les Valdez, les Cordova, les plus célèbres entre ceux qui environnent la reine et qui dirigent les affaires, ne manquent pas d'une certaine habileté; mais, en général, le défaut d'expérience politique se fait sentir dans toutes leurs mesures. La plupart des agens subalternes qu'ils emploient, habitués à la corruption et regardant la vénalité comme inhérente à leurs fonctions, entravent les projets de réforme que l'on essaie d'introduire : rien de plus difficile que d'anéantir les abus qui reposent sur des intérêts privés.

Quant à la reine, elle ne peut attendre son salut que des idées libérales et de leur triomphe; une guerre à mort s'est engagée entre elle et les Apostoliques; et en supposant même qu'il y eût quelque justesse dans les reproches qui lui sont adressés, dans les accusations intentées contre la fermeté et la sincérité de son caractère, elle est trop engagée pour reculer. Nous connaissons sa répugnance secrète et profonde pour

les idées libérales; nous savons qu'elle a signé la constitution presque à contre-cœur; mais elle est napolitaine, fine, ambitieuse et son adresse suppléera sans doute à la franchise qui peut lui manquer. Depuis qu'elle existe, cette finesse s'est déployée avec constance et succès. Tout en ayant l'air de ne prendre aucun intérêt à la politique elle trouva moyen de diriger son mari, soupçonneux comme tous les gens faibles et qui craignait de subir l'influence de sa femme. Les moyens qu'elle employa pour arriver à ce but sont vraiment curieux. D'abord elle se rendit nécessaire, lui persuada qu'elle avait besoin de le voir sans cesse et que l'absence de son mari lui était pénible. Puis, après s'être retirée, lorsque les ministres apportaient leurs portefeuilles, elle revenait à l'improviste, flattait l'amour-propre conjugal de quelques mots pleins de grâce, se plaignait de rester si longtemps seule et finissait par sortir, mais en laissant toujours entr'ouverte la porte qui ouvrait dans ses appartemens. Ces ruses, ces innocentes adresses établirent son empire sur son mari d'une manière complète; il ne vit plus que par les yeux de cette femme habile. Des antécédens aussi adroits ne permettent pas de croire que la reine se trompe sur sa position et qu'elle abandonne le libéralisme qui fait aujourd'hui sa force. Réussirait-elle? le problème est compliqué. A l'intelligence et aux lumières le carlisme oppose le nombre, les masses, l'antiquité, le préjugé.

A moins d'une intervention générale et puissante, on peut craindre que les résultats de la lutte entre Don Carlos et Christine ne transforment la guerre civile en état normal : ce qui est la pire des chances. Cette intervention aurait-elle lieu? est-elle justifiée par le droit des gens? ce ne sont pas des questions résolues. Quelques libéraux condamnent l'intervention sous toutes ses formes. Il semble en effet qu'un peuple qui n'a pas la force de se rendre libre n'est pas digne de l'être et ne le sera jamais. On ne mérite l'indépendance que lorsqu'on sait la conquérir. C'est en la gagnant que l'on apprend à la conserver. Mais, ce principe admis, tout n'est pas encore jugé, la ques-

tion de l'intervention s'étend beaucoup plus loin. Il ne suffit pas que les puissances libérales restent étrangères aux révolutions de la péninsule ; il faut encore que les puissances légitimistes les imitent. Doit-on l'espérer? Ces deux grands intérêts en présence, la liberté et le pouvoir absolu se combattront partout où il leur arrivera de se rencontrer, personne ne les empêchera de se défendre par tous les moyens. Si le carlisme, c'est-à-dire le pouvoir absolu sème l'or dans la Péninsule et soulève la population contre la liberté, peut-on s'attendre à ce que le libéralisme européen reste oisif? cela est impossible. Qu'on le veuille ou non, les deux partis interviendront toujours dans toutes les questions qui intéressent le pouvoir et la liberté. Ruses, machinations, intrigues, propagande ouverte ou secrète, ils emploieront toutes les armes qu'ils trouveront sous leurs mains. Les partis ont peu de scrupule.

Au lieu de condamner l'intervention, qui se déguisera sous toutes les formes et se reproduira sans cesse, ne serait-il pas mieux de la sanctionner et de la régulariser ? Les délimitations de l'Europe sont effacées ; elles constituent aujourd'hui une vaste patrie, dont tous les membres sont liés à la fois par d'intimes rapports et par un magnétisme irrésistible. L'intervention n'est donc plus que l'action de l'Europe sur elle-même, action que l'on ne pourra désormais empêcher. Ce nouvel état s'est révélé il y a quelques années dans les négociations relatives à la Grèce et à la Hollande. On s'est beaucoup moqué des protocoles. Si leur nombre a paru ridicule, aurait-on mieux aimé un nombre égal de villes incendiées et de batailles rangées. Ces actes attestent un pas très important dans la marche de la civilisation. Les nations veulent s'entendre, il ne leur suffit plus de se battre ; lorsque la guerre civile leur semble imminente, lorsque l'anarchie, en se prolongeant, menace leur repos, elles interviennent, forcent les deux partis à mettre bas les armes ; et si l'un des deux désobéit, elles le menacent de prendre parti pour son adversaire. Le métier de diplomate est devenu un véritable métier de juge-de-paix. La

guerre s'en va. Le commerce et les arts de la paix ont vaincu l'héroïsme guerrier. Au lieu d'un massacre d'hommes on se contente d'une immense perdition de paroles. Les plus terribles différens ne sont plus qu'un procès : chacun envoie ses avoués, qui s'asseyent paisiblement autour d'un tapis vert, discutent, pérorent, et finissent par mettre aux arrêts la partie récalcitrante. Tout cela n'a pas encore force de loi, mais nous avons vu se déclarer les symptômes qui annoncent ce nouvel état de choses; peut-être dans quelques années la paix universelle de M. de St-Pierre ne sera plus un rêve pour l'Europe, et le conseil des Amphictyons que nous avons déjà vu siéger à Anvers deviendra une institution légale inscrite dans le code public des peuples nouveaux.

Les mêmes élémens dont se composaient la lutte de la Grèce contre la Russie et celle de la Belgique contre la Hollande, se retrouvent aujourd'hui en Espagne; mais à un degré de violence et d'énergie bien plus intense. La transaction, possible dans les deux autres cas, est devenue impossible dans la dernière circonstance. Aucun parti ne veut entendre parler de concession; la vengeance et la rage au cœur, il écrase son adversaire, et cela lui suffit. Les hommes se transforment en bêtes sauvages; on ne peut espérer la paix que du désastre qui anéantirait un des deux athlètes : mais comment y réussir? Exterminera-t-on, d'une part, tous les prolétaires et tous les moines; ou d'une autre, tous ceux que les lumières de la civilisation ont atteints et qui forment le noyau libéral? Pourquoi ne pas voir dans toutes ses nudités, c'est-à-dire dans toute sa désolation, l'état de ce malheureux pays? Ce n'est pas une armée d'intervention, une constitution mal comprise, un roi ou une reine, des cortès ou une chambre de députés, des moines ou des journaux libéraux qu'ils demandent; qu'on intervienne ou qu'on n'intervienne pas; tant qu'il y aura défaut d'équilibre entre les deux partis de la nation, elle emploiera ses forces à déchirer ses entrailles. Il ne reste donc plus qu'une question : l'Europe doit-elle traiter l'Espagne comme une pestiférée, interdire tout commerce avec elle, tracer

une ligne sanitaire tout autour de ses domaines, et l'isoler en la laissant vider à loisir cette triste querelle de ménage : ou est-il bon et convenable de la mettre au pas au moyen d'une intervention effective et puissante? La première de ces hypothèses est impossible : on n'empêchera jamais les carlistes de pénétrer en Espagne par les côtes ou par les montagnes ; on n'arrêtera pas les émissaires d'une opinion aussi puissante ; on ne détruira pas le numéraire ou les billets destinés à fomenter la guerre civile. Mais avouons aussi qu'une demi-intervention telle que l'a été celle que l'on vient de tenter ne peut qu'envenimer la plaie au lieu de la guérir. Triste corollaire des faits que nous avons énoncés : une occupation armée, une répression gigantesque, l'Espagne étouffée et sous le joug jusqu'au moment où elle aurait achevé l'éducation du peuple, serait la seule voie de succès dans cette circonstance, l'une des plus épineuses de l'histoire. Si l'on recule en face de l'évidente iniquité d'une telle mesure, si l'on n'ose pas étouffer et conquérir un peuple pour le civiliser, il n'y a plus qu'un parti à prendre, c'est de le laisser faire : dilemme inévitable et qui ramène encore l'intervention carliste secrète ou avouée. Napoléon seul, dans les grandes vues de son despotisme, aurait-il bien jugé les relations de l'Europe envers l'Espagne et de l'Espagne envers l'Europe? On serait tenté de le croire, et certes les maux causés à la Péninsule par la conquête et par l'établissement momentané de sa dynastie ne sont rien, comparés à ceux qui déchirent l'Espagne aujourd'hui et qui la menacent dans l'avenir.

Jusqu'ici l'intervention étrangère a été parfaitement impuissante ; les élémens dont se composaient la légion étrangère manquaient de moralité, d'habitude et de discipline : paysans irlandais, rebut des ouvriers et des prolétaires de nos grandes villes, quelques déserteurs, mais en petit nombre, voilà les recrues qui allaient sauver l'Espagne. Ces troupes, qu'il était difficile de discipliner, n'ont trouvé ni logemens convenables, ni approvisionnemens, ni solde régulière ; il a fallu non-seulement les habituer à la vie militaire, mais

les soumettre à une foule de privations, les contenir et les apaiser : les autorités espagnoles promettaient de payer et ne payaient pas. Tout était gauche, contradictoire, irrégulier. La troupe manquait non-seulement d'habits et de pain, mais de chefs expérimentés et habiles. Plus remarquable par sa persévérance et sa patience que par l'étendue et la portée de ses ressources stratégiques, le général Evans eut à lutter contre les difficultés naturelles du pays, contre l'inexpérience, contre l'insuffisance des moyens dont il disposait, et contre son incapacité personnelle. Tous les hommes de guerre blâment sa conduite et désapprouvent son plan d'opération. A la chambre des lords, Wellington les a soumis à un rigide examen, à une critique dont la sévérité n'a semblé excessive à personne.

« Pendant l'hiver de 1835-1836, a dit lord Wellington, la légion étrangère resta dans les environs de Vittoria, en proie à la plus affreuse détresse et dans la plus complète inaction. Les spéculateurs de notre bourse se plaignirent de cette inaction, et l'on fit marcher, pour leur plaire, la légion étrangère, qui se dirigea sur Santander et Saint-Sébastien pour forcer Guibalde à lever le blocus qu'il avait formé. Le 6 mai 1836, un brave militaire fit jouer contre les carlistes ses canons de 36, et contraignit les carlistes à reculer la ligne de leur blocus ; le bel avantage ! on avait déplacé l'ennemi de la seule distance d'un mille ! on n'avait pas recueilli le plus léger avantage ; tout au plus, en écartant les carlistes de la ville, avait-on rendu aux habitans qui désiraient prendre les eaux la liberté du passage jusqu'à la mer. C'était même une grave maladresse au général Evans de se rapprocher de la flotte en s'éloignant du corps d'armée avec lequel il devait coopérer. »

Personne n'a contesté la justesse de ces remarques. On ne sait pourquoi le général Evans a pris position à Vittoria, pourquoi il a quitté cette position ; pourquoi il est allé choisir, à St-Sébastien, un poste fort dangereux. A Fontarabie, sa première attaque a prouvé qu'il manquait de coup-d'œil et de promptitude d'exécution ; tous ses mouvemens ont trahi le dé-

faut le plus complet de plan et d'ensemble. Des engagemens isolés, des victoires sans résultat, des batailles sans but, voilà toute sa campagne. Le désastre d'Hernani est fils de son imprévoyance ; il n'a point combiné ses mouvemens avec ceux des troupes d'Espartero, et il a oublié que son corps de troupes jouait un rôle secondaire, et non le rôle principal. Point de prudence, point de mesures prises pour s'instruire des projets et des démarches de l'ennemi. On a toujours vu le général tendre vers un but, s'obstiner à l'atteindre, se battre avec courage et acharnement pour y parvenir, et ne pas se demander si c'était la défaite ou la victoire qu'il allait chercher avec tant de zèle et d'ardeur.

Après avoir tant de fois subi l'expérience du système de guerre des carlistes, Evans s'y est laissé prendre ; leur habitude de tourner le corps d'armée ennemi, et de se mettre en embuscade de manière à se trouver en face de l'avant-garde au moment où on le croit sur les derrières. C'est là pourtant ce qui est arrivé encore à Hernani, malgré les leçons nombreuses que les christinos avaient reçues. Le 1er mars, il commandait à une forte armée de 10,000 hommes, sans compter 400 matelots anglais et 20 canons. Le 15, il s'était emparé des hauteurs qui dominent Hernani ; sur la droite, la position du général était très-forte ; sa gauche s'appuyait sur le village d'Astigarraga, qui n'était pas occupé. Harassées par les marches des derniers jours, les troupes commencèrent l'attaque d'Hernani sur les neuf heures. On se croyait fort éloigné des forces de don Carlos, lorsqu'on se vit tout-à-coup assailli par une colonne de près de 4,000 hommes, qui s'empara du pont d'Astigarraga, frappa de terreur panique les troupes d'Evans, et les mit dans une déroute si complète et tellement inattendue, qu'eux-mêmes regardèrent cette fuite comme une ruse de guerre. Lorsque, du sommet des hauteurs dont ils venaient de faire leur position, ils virent les fuyards anglais se répandre dans la plaine, ils n'osèrent pas s'attacher à leur poursuite, de peur de tomber dans une embuscade. S'ils avaient pu croire que la panique était réelle, ils auraient mieux profité de leurs

avantages, et le corps presque entier du général aurait été taillé en pièces. Dans cette circonstance, les carlistes, en multipliant les marches forcées, avaient passé tous les ponts de l'Urruméa; ils étaient tombés à l'improviste sur l'extrême gauche de la légion anglaise. Il fallait se mettre en garde contre cette tactique habituelle aux carlistes de la Biscaye, et dont le résultat a été si souvent fatal (1).

Toute la campagne a été mal conduite. Au lieu de se porter sur Vittoria et Saint-Sébastien, il fallait border de troupes la frontière de France, fortifier tous les points qui se trouvent sur cette ligne, et assurer la communication avec Pampelune. On pouvait ainsi se procurer toutes les munitions et tous les approvisionnemens désirables; on privait les carlistes des secours qui leur venaient de France; on pouvait facilement renouveler ses provisions; et l'on forçait l'ennemi de venir attaquer les Anglais sur les points où ils auraient trouvé conve-

(1) Note du trad. Les reproches dirigés contre le général Evans, dans les divers passages qui précèdent, ont paru peu mérités à des hommes de guerre qui se sont trouvés sur les lieux; aussi, pensons-nous qu'il est de notre devoir de redresser les erreurs, sans doute involontaires, qui ont été commises par l'auteur anglais. Le général Evans est arrivé en Espagne, dans le courant de décembre 1835, à la tête d'une légion non encore organisée; et cependant, en janvier, il se mesurait déjà avec l'ennemi. Les marches et contre-marches opérées par le général Evans, et que l'auteur anglais considère comme de simples promenades, avaient pour but de démontrer aux carlistes que la coopération des Anglais était effective; en multipliant la légion anglaise, on voulait exercer une influence morale sur l'armée de don Carlos qui ne croyait pas à cette coopération. L'expédition de Fontarabie ne fut dirigée que pour forcer l'ennemi à un mouvement de diversion, afin de favoriser le déploiement du corps d'armée de la Navarre; et lorsque dans une autre circonstance, le général Evans fut laissé devant Saint-Sébastien, c'était pour rendre plus active la coopération de l'escadre d'observation, dont les généraux de Christine appréciaient toute l'importance. Il est évident que les artilleurs anglais n'auraient pas débarqué avec autant d'empressement, s'ils n'eussent eu en présence des compatriotes à secourir. Quant aux désastres d'Hernani, le général Evans ne saurait en être responsable. Cet événement ne peut être attribué qu'à la panique dont furent saisis deux bataillons de la gauche (anglais et espagnol), au moment où le corps d'armée était sur le point d'entrer à Hernani.

nable de se porter. La route de Madrid restait ouverte, il est vrai, et l'on pouvait craindre qu'ils ne tentassent une pointe sur la capitale; mais les carlistes craignaient de se dépayser en s'aventurant dans les plaines de la Castille, et il eût suffi de concentrer sur les rives de l'Èbre un corps bien armé, prêt à se porter dans toutes les directions que don Carlos aurait menacées. Disons, à la décharge du général Evans, qu'il était bien mal secondé : si Espartero eût été un bon général, il n'aurait pas attaqué Bilbao du côté qu'il a choisi; s'il avait eu la moindre expérience de la guerre, il n'aurait pas manqué de poursuivre l'ennemi au lieu de lui permettre de se rallier après l'avoir battu à Bilbao. Pourquoi imputer à la trahison les mauvais succès de Cordova, de Sarsfield et des autres? Ce sont tout simplement des généraux espagnols commandant à des soldats espagnols du XIX[e] siècle, soldats et chefs dégénérés, véritables comparses propres à figurer sur un théâtre, mais dont le nombre et l'importance s'évanouissent comme la poussière quand il s'agit d'actions réelles et de résultats à obtenir.

Cette incapacité jointe à la colère, à la vengeance, à la passion, au fanatisme, fait des campagnes dont la Biscaye est le théâtre quelque chose de singulièrement grotesque. On ne sait en vérité comment s'y prendra l'histoire pour décrire ces ridicules et contradictoires mouvemens : rien ne se tient, rien ne se lie, rien n'est d'accord. Les intérêts de l'armée libérale sont tout-à-fait distincts de ceux du parti libéral. C'est une véritable plaisanterie que cette guerre en victoires, ces défaites et ces catastrophes. Voici le baron de Meer qui n'oublie rien pour avoir l'air d'attaquer et pour servir réellement les carlistes dont il est l'ennemi apparent et l'ami secret. Voici Oraa qui a soin de frayer un passage commode aux carlistes qui ont besoin d'une issue. Ce jeu de cligne-musette, ces allées et ces venues, cet éternel va et vient, rappelle les manœuvres factices des soldats de théâtre, et cette course simulée de combattans qui ont soin de ne se faire aucun mal. Leur haine est bien réelle, mais leur maladresse et leur imprévoyance égalent

leur haine et leur vanité. On nous dit que don Carlos évacue la Biscaye, on le représente comme traqué par les troupes de la reine, sa ruine est, dit-on, certaine; il va être être pris et fusillé ; deux jours se passent, tout a changé, don Carlos est en Catalogne, son armée se recrute, la légion étrangère est désorganisée.

Le général Evans, dont nous avons démontré l'inexpérience, était digne de ces acteurs et de ce théâtre; estimable d'ailleurs, brave, utile un jour de bataille, mais incapable de tracer un plan de campagne; il n'appréciait aucune des difficultés de sa position. Avec des vues peu étendues, dénué d'énergie, ne sachant ni prévoir ni se défier, il s'est laissé duper par toutes les promesses des autorités espagnoles; et si ses troupes n'ont pas été écrasées, c'est un bonheur qu'il doit moins à son mérite ou à la bravoure des christinos qu'à la stupidité de leurs adversaires. Rien de plus confus et désordonné que son état-major, rien de plus indiscipliné que son armée; s'il donnait des ordres, c'était pour les détruire quelques heures après. Un sergent-major du 4e; nommé Dwyer, est nommé adjudant du 7e. Il part pour sa destination : on le renvoie avec le grade de sergent seulement; et la honte qu'éprouve cet excellent soldat lui fait verser des larmes... Peu de temps après, il déserte, emmène avec lui quatorze grenadiers tous équipés et armés, devient un des meilleurs officiers de don Carlos, et réussit à embaucher dans ses troupes bon nombre de soldats anglais. Commandant un amas de bandits indisciplinés, manquant d'ordre et de clarté dans ses décisions, en butte aux jalousies de ses officiers et à la haine de ceux qu'il appelait ses soldats; mal payé par le cabinet de Madrid qui n'avait pas de quoi solder ses propres troupes, Evans commit en outre la faute énorme de ne pas vouloir s'écarter un moment de la discipline et des habitudes anglaises. Le climat, le genre de guerre qu'il avait à livrer, les épreuves que ses hommes devaient subir, la nouveauté de la situation exigeaient toutes les réformes et toute l'activité, toute la fécondité des moyens et des pensées qui lui manquaient. Les ordres

du jour étaient régulièrement absurdes. Sans munitions, sans approvisionnemens, il continuait son métier comme s'il eût été en garnison à Edinbourg ou à Londres. Ses soldats, qui n'avaient pour souper que la rage dont ils étaient pénétrés pour les commissaires des guerres, et pour lit que la roche dure, recevaient avec regret les instructions qu'on leur prodiguait, les belles paroles du chef sur la nécessité de la discipline, sur l'heure exacte de leurs repas imaginaires et de leurs soins de propreté. Qu'on le sache bien; la guerre d'Espagne, si elle est souvent burlesque dans ses détails, n'en demandait pas moins toute la sagacité et tout l'instinct d'une tactique prévoyante et consommée. Cette campagne, au milieu des escarpemens et des ravins, parmi des sauvages qui se sentent maîtres de leurs ressources, demandait d'autres moyens et d'autres hommes.

(*London and Westminster Review.*)

(1) Ici encore se présente une erreur qu'il importe de relever. L'armée de la reine n'a jamais été assez nombreuse pour envelopper les troupes carlistes. Elle devait s'attacher dès-lors à empêcher que le prétendant fît une pointe vers l'intérieur. Si l'armée de Christine se fût bornée dès le principe à tenir la ligne des Pyrénées, à isoler les carlistes de la France, il y a long-temps que don Carlos aurait fait ce qu'il vient d'opérer. Depuis long-temps il aurait franchi l'Ebre et se serait jeté en Catalogne, car malheureusement ce n'est que trop vrai, le gouvernement de Christine ne peut pas compter sur le dévoûment des populations à sa cause. De tous les généraux qui ont été appelés à diriger cette guerre, le général Cordova est peut-être le seul qui ait bien compris la situation, ainsi que l'événement vient de le démontrer : son système avait été d'occuper des points fixes, de tenir les troupes de don Carlos enclavées entre la France et l'armée de Christine, et de s'opposer aux progrès qu'elles auraient tenté de faire vers l'intérieur. Le système du général Cordova se trouve aujourd'hui développé dans les *Mémoires justificatifs* qu'il vient d'adresser à ses concitoyens. Cet ouvrage, dans les circonstances actuelles, nous paraît être très-important à consulter, car en attendant une intervention puissante de la part de la France et de l'Angleterre, l'Espagne, avec les forces dont elle dispose, peut encore refouler don Carlos vers les Pyrénées.

Esquisses Biographiques.

LES PRÉSIDENS DES ETATS-UNIS.

N° I.

GEORGES WASHINGTON. — JOHN ADAMS.

Depuis que l'imprimerie, jetant sa lumière sur toutes les sciences, n'a permis à aucun fait de s'anéantir, à aucun document de disparaître; depuis que l'Europe moderne, armée de la presse, de la boussole et de la vapeur, a vu ses moyens de connaître et de comprendre se multiplier à l'infini, un monde nouveau, l'Amérique, s'est formé sous ses yeux. De gigantesques institutions sont écloses; une industrie immense s'est développée; le plus périlleux essai de gouvernement qui ait jamais été tenté a eu lieu. Tout cela est d'hier; la démocratie américaine, qui pour certains publicistes n'est encore qu'un berceau et un présage, menace aujourd'hui de dépasser en richesse et en puissance les vieux pays civilisés. Que l'on ne nous oppose pas la crise récente qui vient de peser sur cette contrée : ce n'est qu'un temps d'arrêt passager. Depuis leur indépendance, les Etats-Unis n'ont-ils pas eu d'autres dangers à écarter, d'autres obstacles à vaincre; ne sont-ils pas parvenus à former un tout homogène de ces masses de population convoquées de tous les points du globe; n'ont-ils pas su faire marcher de front les améliorations matérielles et les progrès de la civilisation? En 1789, les Etats-Unis comptaient à peine 3,500,000 habitans; leur commerce

était peu considérable, leur influence nulle. En moins de cinquante ans, la population de l'Amérique du Nord a quintuplé; son commerce est aujourd'hui aussi étendu que celui des nations les plus plus riches et les plus florissantes de l'Europe; son pavillon flotte respecté sur toutes les mers; et à Canton, comme à Constantinople, comme à Londres, comme à Paris, ses agens diplomatiques jouissent d'une haute estime et d'une considération justement méritée. Comment ce changement s'est-il opéré? par l'excellence des institutions américaines; par le travail, par l'énergie, par la persévérance, surtout, des habitans de ce vaste empire. Dans l'histoire de ce pays, point de traditions obscures et vagues, point de héros mythologiques, point de demi-dieux cachés dans les nuages. Chaque fait, chaque progrès se trouve attesté par des témoins irrécusables. Essayons de jeter un coup d'œil rapide sur l'existence politique des hommes qui, par le vœu de leurs concitoyens, ont été appelés à présider aux destinées de ces états, et à favoriser leur essor; devant nous se déroulera le plus magnifique tableau qu'ait jamais offert l'histoire politique d'une nation.

Depuis long-temps, nous désirions entreprendre ce travail; mais les élémens nous avaient toujours manqué. Nous profitons aujourd'hui, pour remplir cette tâche, des lumières et du savoir d'un Américain distingué, qui a été en rapport direct avec tous les présidens de l'Union, qui les a tous vus, tous connus, et qui, par la position qu'il a lui-même occupée, a pu en apprécier les actes et le caractère. La biographie des huit présidens, que nous publierons successivement, offrira ainsi cette authenticité, cette exactitude de faits et de dates que l'on recherche toujours dans les travaux de ce genre. Nous esquisserons rapidement les principaux traits de la vie des deux premiers présidens : de George Washington, dont le nom et le caractère sont depuis long-temps populaires en Europe, et de John Adams, qui mit un soin si religieux à compléter et à consolider l'œuvre de son illustre devancier. Nous ferons ensuite connaître avec plus de détail

l'administration des hommes politiques sous le gouvernement desquels la république américaine s'est agrandie et est parvenue au degré de prospérité dont elle jouit aujourd'hui, et au rang distingué qu'elle occupe parmi les nations civilisées.

Au milieu des illustrations que vit éclore et grandir le dix-huitième siècle, le nom de Washington apparaît environné d'une pure et brillante auréole. Comme législateur, comme philosophe, comme général d'armée, Washington est le type de ces hommes rares qui relèvent l'espèce humaine et qui lui impriment un cachet presque divin. Sa vie politique et sa vie privée offrent un modèle du plus pur désintéressement. Tandis que les passions se déchaînent autour de lui, son ame reste froide aux calculs de l'ambition. Le bonheur de tous, la prospérité de l'Amérique, voilà le but vers lequel tendent tous ses vœux. La pompe des camps, la gloire qui s'attache au nom des héros ne le séduisent point ; jamais il ne chercha le pouvoir ; il ne l'accepta que lorsqu'il crut que, dans ses mains, ce pouvoir allait être l'instrument du bonheur public ; et il s'en dessaisit aussitôt qu'il vit ce but rempli. Cette sollicitude pour le bien public fut l'essence de son caractère, et ne le quitta jamais. Rentré dans la vie privée, au sein des jouissances paisibles du coin du feu, son esprit s'occupait sans cesse de tout ce qui pouvait agrandir et consolider la puissance de l'Amérique. Il visitait la Pensylvanie, les États du sud ; étudiait les relations géographiques et politiques de chacun de ces états; rien n'échappait à son observation. « Les avantages naturels dont nous jouissons sont immenses, disait-il, profitons-en en ouvrant au commerce des voies nouvelles de communication ; car, plus nous aurons de débouchés, plus nous acquerrons de force. »

Doué d'une sagacité profonde, Washington avait un talent admirable pour découvrir et déjouer les projets de ses ennemis. Personne ne montra plus de tact dans le choix de ses officiers et de ses agens de toute espèce. Son génie ne lui fit jamais défaut; dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, son courage restait toujours le même : inébranlable.

Les revers inattendus, la perspective menaçante d'une perte certaine, au lieu de l'abattre, donnaient à son énergie une activité nouvelle; il se multipliait au milieu des désastres, relevait le moral du soldat par des paroles d'espérance; jamais chef ne montra plus d'intrépidité dans le danger, et plus de circonspection dans le succès. Que de difficultés, que d'obstacles n'eut-il pas à surmonter? son pouvoir limité dans un cercle étroit; une armée bien inférieure en nombre à celle qu'il avait à combattre, composée de soldats presque nus, mal disciplinés, qu'il fallait congédier après un service de courte durée; des officiers en guenilles toujours mécontens; le congrès sans argent; les états privés de ressources; l'àpreté du climat; l'état sauvage ou la désolation des contrées qu'il fallait traverser; les dangers sans cesse renaissans qu'offrait à chaque pas la nature des lieux; les récriminations perpétuelles et les menaces des autorités civiles et militaires des divers états; le mécontentement qui se glissait dans l'armée; et, au milieu de ces difficultés, des instructions sans nombre qu'il fallait donner à tous ces fonctionnaires; les relations diplomatiques qu'il fallait entretenir, et la correspondance volumineuse à laquelle donnaient lieu ces relations; correspondance qui aurait suffi pour fatiguer l'homme de cabinet le plus exercé! telle a été pendant six ans l'existence de Washington. Où trouver un général environné de plus d'obstacles et de dangers? Par sa persévérance, par son énergie, non-seulement Washington les surmonta tous, mais il eut la gloire d'assurer, par ses succès, la liberté de son pays.

George Washinfton naquit le 22 février 1732, près dès bords du Potomack, dans le Westmoreland, en Virginie. A dix ans il perdit son père, Augustin Washington, qui ne laissait à sa veuve qu'une fortune médiocre. Le mariage du frère aîné de Georges, en 1743, avec une parente de lord Fairfax, rétablit les affaires de la famille. Plus tard, le jeune George eut à remplir une petite charge dans la partie occidentale de la Virginie; mais, en 1751, se sentant du goût pour la profession des armes, il quitta sa place et fut nommé major dans

l'armée. Le général Dinwiddie lui offrit bientôt une occasion de déployer son intelligence, en lui confiant une mission délicate qui avait pour but d'arrêter les empiétemens que faisaient les Français dans la Virginie. Cette mission était dangereuse; il fallait traverser un pays habité par des tribus hostiles aux Anglais, sillonné de rivières considérables, et couvert de montagnes escarpées. Après avoir surmonté ces obstacles, le jeune Washington arriva à l'embouchure de *Turtle Creek*, où il apprit la mort du général français, près duquel il était envoyé. Poursuivant sa route, il reconnut la position militaire où les Français élevèrent depuis le fort *Duquesne*, passa quelques jours parmi les Indiens, remonta la rivière Alleghany, et arriva aux quartiers occupés par les troupes françaises. M. le Gardeur de Saint-Pierre, qui les commandait, reçut avec distinction le jeune envoyé, et lui remit une autre dépèche en réponse à la sienne; Washington s'acquitta de cette mission avec tant de prudence et d'habileté, que le lieutenant-général lui prodigua les plus grands éloges. La relation de son voyage fut imprimée aux frais du gouvernement, et publiée à un très-grand nombre d'exemplaires.

Cependant la réponse du général français n'était rien moins que favorable. On leva un régiment; M. Fry en fut nommé le colonel, et Washington le lieutenant-colonel; mais M. Fry étant mort, le commandement supérieur échut bientôt à Washington. On sait quelle fut sa belle défense du fort *Nécessité*, à quelles conditions il capitula, et quels remercimens lui furent votés par la législature de la Virginie. Peu de temps après, des ordres venus d'Angleterre ayant prescrit une nouvelle classification dans le cadre des officiers, Washington quitta le service, et se retira dans sa propriété de Mont-Vernon, dont il avait hérité par la mort de son frère. Cette retraite fut de courte durée. Au printemps de 1755, le général Braddock lui ayant offert le grade d'aide-de-camp volontaire dans son expédition contre l'Ohio, Washington quitta Mont-Vernon. La campagne fut fatale aux

armes anglaises; Braddock fut défait, et le colonel Dunbar forcé de battre en retraite. Dans une seule affaire, Washington eut deux chevaux tués sous lui, quatre balles traversèrent son habit, et tous ceux qui l'entouraient périrent sous ses yeux. Son courage, son sang-froid qui ne s'était pas démenti un seul instant, lui valurent le commandement immédiat d'un régiment composé de seize compagnies; quelques jours après, la législature de la Virginie l'investissait du commandement général des forces de la colonie, et lui accordait, comme une preuve de sa confiance, le privilège de choisir les officiers de son état-major. Pendant les trois années suivantes, Washington protégea la frontière contre les incursions des Français et des Indiens qui avaient fait cause commune avec les premiers, et établit une discipline sévère dans l'armée. Cependant la fatigue des camps avait altéré sa santé; après la prise du fort Duquesne, qui détermina l'évacuation de l'Ohio par les Français, ainsi que la cessation des hostilités, il résigna son commandement. Washington rentre alors encore une fois dans la vie privée, et épouse Mrs Curtis, qui lui apporta une fortune considérable; il s'occupa ensuite de l'entretien de sa propriété. Ces travaux lui furent toujours chers; il les préféra, pendant tout le cours de sa vie, aux honneurs, aux distinctions que donne le pouvoir. Mais déjà les symptômes de la rupture qui allait avoir lieu entre l'Amérique et l'Angleterre commençaient à percer; déjà les nuages, précurseurs de la tempête, s'amoncelaient sur les colonies américaines! Washington qui, avant la résignation de ses pouvoirs militaires, avait été élu membre de la législature de la province, y défendit avec chaleur les droits des Américains. Les hostilités allaient commencer, on le nomma commandant des forces indépendantes du nord de la Virginie, et on l'élut ensuite membre du congrès qui allait ouvrir ses séances à Philadelphie. Il y fit partie de toutes les commissions qui furent créées dans le but de pourvoir à la défense du pays; et quand il devint urgent d'élire un général en chef, son caractère bien connu, la solidité de son jugement, la confiance qu'inspirait

son patriotisme, le firent désigner à ce poste éminent. Sa conduite pendant tout le cours de cette guerre injuste, la gloire dont il se couvrit, sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de les reproduire ici ; la prise de Cornwallis, qui fut regardée comme l'avant-coureur de la paix, ne l'arrêta point dans l'exécution des mesures qu'il jugeait nécesssaires au triomphe de la cause qu'il défendait. « Il faut nous tenir sur nos gardes, disait-il, redoubler d'activité jusqu'à ce que nos vœux soient accomplis. » A cet effet, il alla à Philadelphie pour s'entendre avec le congrès sur l'organisation de l'armée, pressa les états de fournir leur contingent, et pendant l'hiver, lorsque la situation des affaires lui eut permis de prendre un peu de repos, il resta au camp, où sa présence et sa fermeté apaisèrent le mécontentement des soldats. Ce mécontentement était fondé, les troupes se trouvaient dans un état de dénûment complet ; Washington sympathisait avec leurs souffrances : aussi, chercha-t-il, tout en conservant une discipline sévère, à obtenir par tous les moyens légaux qu'on fît droit à leurs réclamations. Il y parvint en partie, et mit le comble à sa gloire militaire par la manière dont il apaisa la sédition de la Pensylvanie.

Enfin, arrive le 25 novembre 1783 ; la paix est proclamée, l'indépendance américaine reconnue ; les forces anglaises évacuent New-York, et Washington fait son entrée dans cette ville. Rien de de plus touchant que les adieux du grand citoyen à son armée. Rien de plus noble que sa résignation devant le congrès du commandement suprême, qu'il avait si long-temps et si glorieusement rempli. Le voilà de nouveau rentré dans cette vie privée, l'objet de tous ses vœux ; grâce à lui, grâce à ses efforts, l'ennemi du dehors est vaincu ; les maux que la guerre entraîne après elle se cicatrisent ; tout renaît : l'agriculture, l'industrie, le commerce et la navigation. Déjà Washington entrevoyait un avenir prospère pour son pays, lorsque des discussions animées, menaçantes, vinrent troubler le repos de sa solitude. Une secrète jalousie divisait les autorités des divers états ; l'esprit de parti ouvrait un vaste

champ aux querelles intestines; l'union américaine, cette force puissante devant laquelle s'était humiliée la grandeur britannique, se brisait. Washington sentit qu'il fallait rattacher par un lien plus fort ces élémens prêts à se rompre. Il écrit donc aux gouverneurs des différens états; il leur fait sentir l'utilité d'un système fédéral liant les états entre eux; il leur dit que cette forme de gouvernement est non-seulement essentielle au bien-être de tous, mais indispensable à l'existence des Etats-Unis; il leur recommande d'entretenir entre eux des relations pacifiques et de vivre en bon voisinage avec les Indiens; d'oublier leurs discordes et leurs préjugés; de se faire des concessions mutuelles; de sacrifier à l'intérêt général l'intérêt individuel; de centraliser dans les mains d'un seul le pouvoir suprême, « car c'est à ce prix, à ce prix seulement, ajoutait-il, que vous aurez la paix et que vous serez unis. » Ses avis furent entendus; la convention nationale eut lieu à Philadelphie, à l'effet de réviser le système fédéral; et la législation de Virginie l'élut à l'unanimité pour son représentant. Washington présida cette assemblée, et aussitôt que la nouvelle constitution fut proclamée, les suffrages unanimes des Américains l'appelèrent au pouvoir suprême.

Dans son discours d'inauguration, prononcé à la séance du congrès du 30 avril 1787, Washington fit une profession de foi des plus explicites; exposa ses principes politiques avec une rare franchise, et s'y montra fidèle jusqu'à la mort. Il ne voulut accepter d'autres émolumens que ceux qui étaient nécessaires pour couvrir les dépenses de sa nouvelle charge, et réélu après l'expiration de sa première présidence, il refusa une troisième fois cet honneur. Ce précédent a aujourd'hui force de loi. L'adresse d'adieu qu'il fit à cette occasion (*valedictory*), circula à un très grand nombre d'exemplaires dans les états de l'Union; elle fut lue en séance solennelle, en présence de toutes les autorités de la Pensylvanie; et la législature en ordonna aussitôt l'impression à six mille exemplaires en anglais, et à trois mille en allemand. La lecture de cette pièce a encore aujourd'hui tant d'attrait pour les Américains,

qu'il y a quelques mois on en a publié une nouvelle édition tirée à un très grand nombre d'exemplaires.

Cependant l'horizon politique se rembrunissait encore ; la France, qui avait aidé la république naissante à secouer le joug que l'Angleterre voulait faire peser sur elle, la menaçait maintenant d'une guerre prochaine. Dans cette conjoncture, tous les yeux se tournèrent vers Washington ; le président Adams, son successeur, le nomma au commandement en chef de toutes les forces de terre, et le sénat ratifia à l'unanimité cette nomination. Washington accepta, à la condition qu'il ne serait appelé sur le terrain que lorsque sa présence y serait nécessaire, et refusa toute allocation de traitement avant d'avoir tiré le glaive du fourreau pour la défense du pays. Ceci se passait en 1798 ; un an après, le 13 décembre 1799, une inflammation à la gorge, survenue à la suite d'une forte pluie, enlevait Washington à ses amis et à l'admiration des Deux-Mondes. Washington conserva jusque dans ses derniers momens cette force de caractère, cette égalité d'esprit, qui ne l'avaient point quitté pendant tout le cours de sa vie. Sa mort, vivement sentie, plongea l'Amérique dans une douleur profonde, et chaque état manifesta, par la pompe de ses cérémonies, les regrets que lui causait une perte si douloureuse.

Telle fut la vie de cet homme, qui, sous le rapport de ses services publics et de la sagesse profonde que respirent ses œuvres littéraires, sera toujours vénéré par les Américains. Un des littérateurs les plus distingués de l'Amérique, M. Sparks, publie en ce moment le collection des œuvres de Washington ; ses lettres sont empreintes de cet esprit de patriotisme qui animait leur auteur, et peuvent être citées comme des modèles de style épistolaire. Les travaux littéraires de Washington sont considérables ; l'édition dont nous parlons est déjà parvenue au douzième volume, dont le premier a été consacré, par M. Sparks, à l'histoire de la vie de Washington, la plus complète et la plus fidèle qui ait encore paru.

La taille de Washington était belle, imposante ; ses membres souples, agiles et bien proportionnés. Sa figure, qui s'har-

moniait d'une manière parfaite avec la grandeur de son intelligence, ressemblait à ces belles têtes romaines que nous légua le ciseau des sculpteurs de l'antiquité. Personne ne maniait un cheval avec plus de grâce, et ne déployait plus de vigueur et d'adresse dans les jeux de la gymnastique, tout l'ensemble de sa personne commandait le respect, et l'on ne se trouvait jamais en sa présence sans éprouver un vif sentiment de vénération. Je l'ai vu dans mon enfance lorsqu'étant au collége de Georges-Town, j'accompagnai à Mont-Vernon le supérieur, M. Dubourg, devenu depuis évêque de Montauban. Les manières de Washington étaient pleines de noqlesse et d'affabilité, et sa conversation ne roulait que sur des objets utiles. Il avait une vive affection pour la France, et déplorait avec amertume la tendance au despotisme que prenaient alors les affaires de ce pays.

John Adams, premier vice-président des États-Unis sous l'empire de la nouvelle constitution, succéda, en 1797, au général Washington. Né dans le Massachussets, le 19 octobre 1735, Adams suivit de bonne heure la carrière du barreau, où il se distingua; son zèle, son éloquence, ses écrits en faveur de la cause du peuple avant la révolution américaine, contribuèrent au grand acte politique qui annonça l'indépendance américaine, acte dont il fut l'un des plus habiles et des plus ardens défenseurs pendant tout le temps que dura la guerre. En 1777, Adams accompagna le docteur Franklin à la cour de Versailles; il alla ensuite en Hollande comme chargé d'affaires des États-Unis, et fut l'un des négociateurs et des signataires du traité de paix de l'Amérique avec l'Angleterre. Nommé, en 1785, ministre des États-Unis près la cour de Saint-James, il employa le peu de momens de repos que lui laissait l'exercice de cette mission difficile à composer et à publier plusieurs ouvrages politiques. Son retour aux États-Unis eut lieu en 1787. Pendant le cours de son administration, le pays fut en proie aux dissensions intestines des fédéralistes et des démocrates. Adams, qui n'avait en vue que les intérêts du pays, mécontenta les deux partis en ne voulant en

favoriser aucun; en conséquence la présidence lui fut ravie à l'expiration de son mandat; mais tel était encore le nombre des amis qui lui étaient restés fidèles, que Jefferson, son successeur, ne l'emporta sur lui qu'à la majorité d'une voix. Adams se retira aussitôt dans sa propriété de Massachusets, et fut alors nommé gouverneur de la province, place qu'il refusa pour se livrer à l'étude des belles-lettres et de la politique, auxquelles il voulait consacrer tout son temps.

Un nouveau différend vint alors à éclater entre l'Amérique et l'Angleterre; Adams publia aussitôt dans les journaux de Boston plusieurs lettres dans lesquelles il défendit la politique du candidat qui lui avait succédé (1). En 1816, Adams reparut encore sur la scène politique, et fit partie du collége électoral qui vota la présidence de M. Monroe; l'année suivante, il perdit sa femme, et reçut à cette occasion une lettre touchante de Jefferson, auquel l'unissait une étroite et longue amitié qu'avaient interrompue pendant quelque temps des querelles de parti. Trois ans après, il fut élu membre de la convention chargée de réviser la constitution de l'état de Virginie; Adams, alors âgé de quatre-vingt-cinq ans, et accablé d'infirmités, refusa de présider cette réunion ainsi qu'on lui offrait; mais il n'en resta pas moins attaché à la convention et suivit les travaux de cette assemblée avec exactitude. Le reste de sa vie s'écoula au sein d'une tranquillité douce que rien désormais ne vint troubler. Il mourut le 4 juillet 1826, en répétant ces mots : *Independance for ever,* que sa bouche avait prononcés cinquante ans auparavant, le même jour, en présence du congrès assemblé. Dans la matinée de cette journée, il fut éveillé par le son des cloches et le bruit des canons; le domestique qui le veillait lui ayant demandé s'il savait quelle

(1) Ces lettres forment avec les publications dont nous avons parlé, et qui furent composées en 1770, lorsqu'il était vice-président, la totalité des écrits de John Adams. Son fils, Quincy Adams, ex-président lui-même, écrit sa biographie. Les études philosophiques de John Adams, sa correspondance et son caractère, ne peuvent manquer de lui fournir des matériaux abondans pour faire un bon livre.

était cette journée. Oui, lui répondit-il, c'est l'anniversaire du 4 juillet: Que Dieu bénisse cette journée! que Dieu nous bénisse tous! » Quelques instans après il ajouta : « C'est un jour glorieux pour l'Amérique! » Puis quand vint la mort, il s'écria : « Jefferson me survit. » Mais Jefferson, dans la même journée, à une heure de l'après-midi, venait de rendre son ame à Dieu.

John Adams avait une taille au-dessous de la moyenne, mais bien prise et vigoureuse; une figure qui avait quelque chose de sévère; la parole imposante, quoique pleine de douceur. Les amis d'Adams remarquèrent qu'au déclin de sa vie la vivacité de son esprit avait pris un grand développement. Aussi sa conversation était très attrayante et très recherchée. A cet avantage, John Adams unissait un jugement sain, des connaissances fort étendues en histoire et en politique. Ses ouvrages respirent une vigueur de pensée peu commune, et sa vie privée et politique fut un modèle continuel de désintéressement et d'intégrité.

Géographie. — Voyages.

EXPÉDITION DU CAPITAINE GRAAH,

DE LA MARINE DANOISE,

DANS LE GROENLAND.

Des colonies islandaises ont existé autrefois dans le Groenland : c'est là un fait incontestable, et il n'est pas moins certain que depuis plus de quatre siècles ces colonies ont disparu de la surface du pays, sans laisser après elles le moindre vestige, et sans que l'on sache même précisément sur quels points elles étaient établies. De nombreuses expéditions ont été faites à diverses reprises pour essayer de retrouver leurs traces, mais le succès a constamment trompé les efforts des navigateurs. Le capitaine Graah, sans se laisser effrayer par le mauvais succès de ceux qui l'avaient précédé, a accepté il y a quelques années, du roi de Danemarck, une nouvelle mission dans le même but; et s'il n'a pas été plus heureux que ses devanciers, le récit de son voyage fait du moins connaître le Groenland et ses habitans tels qu'ils sont aujourd'hui, et ajoute plusieurs faits intéressans à la géographie et à l'histoire naturelle de cette contrée.

L'extrémité méridionale du Groenland est le cap Farewell, situé par 59° 49' de lat. N., et 46° 19' de long. O. de Paris; le point le plus septentrional qui ait été découvert jusqu'à présent sur la côte orientale est la terre de Gale Hamkes, à

75° environ de lat. N. Les voyages faits depuis vingt ans dans les régions polaires par divers navigateurs, la plupart anglais, ne permettent plus aujourd'hui de douter que le Groenland ne soit une île; il est certain qu'il ne fait pas partie du continent de l'Amérique; mais quant à l'étendue de cette île dans la direction du nord-ouest, c'est là un point qui, selon toute apparence, ne sera pas éclairci de long-temps.

Le capitaine Scoresby et le chevalier Charles Giesecke pensent que la partie la plus septentrionale du Groenland se composait autrefois de plusieurs grandes îles séparées par des détroits, qui auront été à la longue comblés par les glaces. Le capitaine Graah ne partage point leur opinion, et il se fonde surtout sur la grande largeur du pays où l'on suppose que ces détroits se trouvaient; en effet, cette largeur est de 256 lieues. Du reste, Scoresby et Giesecke avaient été amenés à cette hypothèse parce qu'entre le 69ᵉ et le 72ᵉ parallèle de latitude, le pays présente, le long de la côte, un aspect différent de celui qu'il offre plus au midi. Ils reconnurent que cette côte ne s'élève pas rapidement à une grande hauteur, mais qu'elle est formée d'un terrain coupé et d'une élévation médiocre, au milieu duquel se rencontrent par-ci par-là quelques sommets ou quelques crêtes qui dominent les autres. D'ailleurs, dans cette partie, et sur un espace de seize à vingt-cinq lieues, la mer pénètre en plusieurs endroits dans la côte, formant des baies dont les unes sont terminées par des glaciers d'une grande élévation, et les autres par de hautes montagnes; tels que *Scoresby-Sound* et *Davy's-Sound*, à l'orient; la baie *Glaciale*, dans la baie de Disco, et *Omenak's-Fiord*, à l'occident.

Au sud du 68ᵉ ou 69ᵉ parallèle, on peut considérer le pays comme une masse énorme de rochers, s'élevant à une hauteur moyenne de 750 à 900 mètres au-dessus du niveau de la mer, et un peu au-dessus de la ligne de congélation éternelle. En conséquence, l'intérieur du Groenland ne présente, pendant toute l'année, qu'un vaste champ non interrompu de neiges. Au milieu de ces plaines s'élèvent, à une hauteur de

1,000 ou de 2,000 pieds au-dessus de leur niveau, plusieurs pics dont les côtés sont si escarpés que la neige ne peut s'y attacher; ils apparaissent noirs et nus au sein de la neige éblouissante qui les environne, et les changemens de configuration qu'ils présentent varient seuls la monotonie du paysage; telles sont du moins les observations des personnes qui ont fait de courtes excursions dans l'intérieur du pays, où nul n'a pu pénétrer fort loin, à cause des fentes profondes et des précipices qui interrompent fréquemment les champs de glace. Vers le rivage, la masse des rochers, qui fait de tout le Groenland une immense plaine de glace et de neige, a été plus ou moins rompue; aussi, d'énormes montagnes s'y élèvent-elles comme du sein de la mer. Dans quelques endroits, ces montagnes s'avancent jusqu'à la grève; sur d'autres points, une lisière basse les sépare de la mer, et parfois même on rencontre quelques petites plaines; mais celles-ci sont toujours placées dans le coin le plus reculé des baies étroites qui règnent le long de la côte. Sur la côte orientale, entre le cap Farewell et le 65e parallèle de latitude, les montagnes se rapprochent si fort de la mer, sur une étendue de plus de huit lieues, que l'on ne trouve pas même assez d'espace pour dresser une tente.

Sur la côte occidentale, au sud du 73e parallèle, le long de la baie de Baffin et du détroit de Davis, la masse des rochers qui forment les montagnes de l'intérieur est placée à une plus grande distance du rivage; les petites baies sont souvent contiguës les unes aux autres, et pénètrent fort avant dans les terres. Les îlots ne deviennent point une cause de danger pour les bateaux pêcheurs, et sont la plupart accessibles, même dans les gros temps: on ne trouve de glaciers qu'au fond des baies, et encore n'avancent-ils point dans la mer. Cette différence entre les deux côtes en a déterminé une fort grande dans leur population. Tous les établissemens danois sont situés dans la partie occidentale, qui est dix fois plus peuplée que la partie orientale. Cette côte est presque toujours accessible, tandis que celle de l'orient, perpétuelle-

ment encombrée de grandes masses de glace, emportées par un courant qui prend son origine dans les vastes champs d'eau congelée qui recouvrent le pôle, ne l'est presque jamais. Ces masses, qui couvrent toute la surface de la mer entre le 82e et le 83e degré de latitude, sont entraînées, dans une direction sud-ouest, contre la côte orientale, et l'entourent d'une barrière impénétrable, dont les plus hardis baleiniers n'ont point encore osé approcher. Entre le 75e et le 69e parallèle, la côte changeant de direction, les glaces sont entraînées par le courant vers la pleine mer; mais comme entre le 69° et le 65°, la côte reprend une direction parallèle au courant, l'accumulation des glaces y est si grande qu'il a été impossible jusqu'à présent d'en approcher. Il est même arrivé que la mer tout entière, entre le cap Straumnaes, en Islande, et la côte de Groenland, s'est trouvée fermée par les glaces aux mois de juillet et d'août; aussi est-il très probable que cette côte ne présente jamais la plus petite étendue de mer libre. Le capitaine Graah a examiné et relevé la partie qui s'étend depuis le 65e parallèle jusqu'au cap Farewell; le courant, qui, dans sa marche générale, suit le rivage, se dirige vers le cap; ce qui occasionne sur ce point une si grande accumulation de glaces qu'il faut souvent attendre plusieurs semaines avant de trouver un canal praticable; les naturels du pays assurent qu'il se passe souvent plusieurs années sans que la côte soit accessible. Autour du cap Farewell, la glace forme une ceinture qui s'étend de 40 à 55 lieues dans la mer; au-delà, les masses flottantes sont portées, le long de la côte occidentale, jusqu'à Holstenberg, près du cercle polaire, et de là, en travers du détroit de Davis, jusqu'au cap Walsingham. La côte occidentale est plus navigable, parce que le courant, tout en la suivant, ne se dirige point vers le rivage. Parfois, à la vérité, du côté du cap Farewell et jusqu'au 64e parallèle, cette côte est aussi encombrée par les glaces; mais il suffit que le vent d'est se mette à souffler pour les repousser plus loin et rendre la mer accessible aux pêcheurs et aux navigateurs. Par une circonstance remarquable, et que l'on n'a pas encore pu

expliquer, il ne se trouve point de glace sur la côte orientale du détroit de Davis, depuis la fin de septembre jusqu'à la fin de janvier.

L'élévation du pays, les masses de glace qui l'entourent, et sa haute latitude, pourraient porter à croire que le climat du Groenland est plus rigoureux qu'il ne l'est réellement. La partie basse de la côte occidentale, qui est la seule sur laquelle nous possédions des renseignemens exacts, n'est pas plus froide que les contrées de l'Europe orientale qui se trouvent placées sous le même parallèle. Dans les districts du Groenland situés au-dessous du 62e et même du 63e degré de latitude, il ne fait pas plus froid qu'à St-Pétersbourg, et partout il y a plusieurs jours d'une chaleur excessive, où le thermomètre centigrade s'élève à 29° et au-dessus. Dans la baie de Disco, il descend quelquefois, l'hiver, jusqu'à 34 et 36° au-dessous de zéro.

Le Groenland offre, comme toutes les régions arctiques, des phénomènes fort remarquables. Ce sont d'abord les champs et les montagnes de glace flottante; puis l'extrême réflection de la lumière, qui tantôt rend le soleil visible avant son lever, tantôt fait paraître au-dessus de l'horizon des navires encore beaucoup trop éloignés pour qu'on puisse les apercevoir, et qui les montre flottant renversés dans les airs. Mais le plus magnifique de tous ces phénomènes est sans contredit celui de l'aurore boréale : il y en a de deux espèces; l'une se montre uniformément entre l'E.-S.-E. et le S.-O. ou O.-S.-O. magnétiques, sous la forme d'un arc lumineux, brillant d'une lumière fixe et plus ou moins vive. Son point le plus élevé se trouve, dans le sud magnétique, entre 10 et 20° d'élévation au-dessus de l'horizon, et ses deux extrémités paraissent sortir de l'Océan. Cette espèce d'aurore boréale est incolore; souvent elle précède, mais plus souvent encore elle suit les grands changemens de température, surtout celui d'un temps doux à la gelée. L'autre espèce, qui paraît avoir plus de relation encore que la première avec les variations du baromètre, change de place et ressemble tantôt à de larges

nuages lumineux agités par le vent, et à travers lesquels la lumière semble se répandre comme par un mouvement ondulatoire; tantôt à des rayons flamboyans qui s'élancent dans le firmament comme des fusées, presque toujours dirigées vers le zénith; tantôt, enfin, à une ceinture serpentante d'une lumière vive, souvent colorée, qui s'éteint et se rallume à plusieurs reprises. Mais la forme la plus belle sous laquelle ce phénomène se présente, est celle d'une couronne ou anneau circulaire de 2 à 3° de diamètre, qui se montre près du zénith, et du centre duquel des rayons divergent en tous sens. Ce beau spectacle ne se prolonge guère au-delà de quelques secondes, à l'expiration desquelles une explosion paraît se faire, et répand de toutes parts la matière lumineuse et l'éteint. Le centre de la couronne est toujours situé à l'est du méridien, et à une élévation au-dessus de l'horizon qui varie de 81° 1/2 à 82° 1/2. Quand l'aurore boréale se déploie dans toute sa splendeur, sa lumière est plus vive que celle de la pleine lune. On a prétendu que ce phénomène est souvent accompagné d'une espèce de bruit sourd ou de sifflement; cependant le capitaine Graah dit que quoiqu'il ait, à la vérité, entendu plus d'une fois ce bruit, il est convaincu qu'il n'avait rien de commun avec l'aurore boréale; il l'attribue soit à la glace, soit au vent qui souffle sur les montagnes couvertes de neige et de bruyère. Il n'a pu découvrir non plus aucune liaison entre ce phénomène et le magnétisme, la direction de l'aiguille n'étant nullement altérée, quel que fût l'éclat dont brillait l'aurore boréale. Quant à l'influence réciproque de cette aurore et des variations atmosphériques, il est incontestable, d'un côté, que le vent agit sur ce phénomène, et comme il agit aussi sur les changemens de temps, il est naturel que l'on ait remarqué une liaison quelconque entre les unes et les autres; mais il est bien difficile de fixer des limites précises à cette liaison. Voici cependant ce qu'une expérience assez longue semble avoir enseigné :

1° Quand l'aurore boréale est très brillante et déploie une grande variété de couleurs, on peut s'attendre à des temps

venteux ou mauvais, et le vent soufflera probablement du côté où l'aurore boréale a disparu ou s'est éteinte.

2° Quand, après une longue absence, l'aurore boréale reparaît entre le S.-O. et S.-E., sous la forme d'un arc de 10 ou 20° de haut, et qu'elle brille d'une lumière fixe, elle annonce la gelée.

Le capitaine Graah quitta Copenhague le 30 mars, accompagné de M. Vahl, naturaliste de l'expédition, et du docteur Pingel, qui visitait le Groenland pour satisfaire sa curiosité personnelle et pour faire des recherches géologiques. Ils se dirigèrent vers une petite île appelée Akkia où se trouve une caverne remarquable qu'aucun Européen n'avait encore visitée, et dont le capitaine Graah fait la description suivante :

« Après un voyage assez fatigant d'environ trois heures, nous nous trouvâmes à l'entrée de la caverne qui est si étroite que nous fûmes obligés d'y pénétrer en rampant. Bientôt cependant elle s'élargit, et nous eûmes devant nous l'embouchure d'un affreux et sombre abîme. Nous nous arrêtâmes pendant quelques momens, ne sachant si nous ferions bien d'avancer : car les pierres sur lesquelles nous marchions roulaient sous nos pieds, et la lumière de notre lanterne n'était pas assez vive pour que nous pussions reconnaître la profondeur de la caverne, tandis que notre guide groenlandais semblait hésiter à nous montrer le chemin. Mais la curiosité l'emporta. Une corde nouée autour de la ceinture, une petite boussole dans la poche, un thermomètre dans une main et une lanterne dans l'autre, je me fis descendre ; M. Vahl me suivit. Guidés par la faible lumière que nous portions, nous avancions lentement, trébuchant tantôt sur un monticule de sable, tantôt sur un amas de pierres; enfin nous arrivâmes devant une espèce de porte cintrée, défendue en quelque sorte par un rempart naturel de pierres ; et au-delà de laquelle la caverne s'élargissait de nouveau, en changeant de direction. Nous pénétrâmes par là jusqu'au fond de la caverne et nous y trouvâmes un lac dont il me serait impossible de fixer les dimensions. Je remarquai seule-

ment qu'il devait être assez large, puisqu'une pierre lancée de toute ma force n'atteignit par l'autre bord. L'eau de ce lac n'avait aucun goût, et sa température était de 25° de Réaumur au-dessus de zéro, tandis que celle de l'intérieur de la caverne était de 5 degrés. Il serait assez difficile, je pense, de découvrir s'il est alimenté par une source souterraine ou si ce n'est qu'une accumulation d'eau qui aura filtré par les crevasses et les fissures de la voûte rocheuse qui le surmonte. Après être restés une demi-heure en ce lieu, nous nous mîmes en route pour remonter, en mesurant les dimensions de la caverne : nous trouvâmes 209 pieds depuis l'entrée jusqu'au lac, sur une largeur de 32 pieds et une hauteur de 70; je négligeai de marquer la température à l'entrée de la caverne. Au-dehors et à l'ombre, le thermomètre marquait 12°,7 Réaumur au-dessus de zéro. Les Groenlandais assurent que l'île d'Akķia contient encore une autre caverne, moins considérable, mais qui renferme quelques anciens tombeaux, et que pour cette raison ils n'osent pas visiter pour tout au monde; ils croient du reste que ces deux cavernes sont jointes ensemble. C'est cette île qu'Eggers prit pour celle de Langay dont parlent les anciens chorographes, et dans laquelle il y avait huit fermes. A la vérité, on y a trouvé trois amas de ruines. Les colons européens lui ont donné le nom d'île de Matthieu ou de Matthias. »

Le 31 mars l'expédition partit de l'établissement danois de Nennortalik pour se rendre à la côte orientale; elle se composait de 4 Danois et de 15 Groenlandais (5 hommes et 10 femmes), accompagnés d'un certain nombre de Kajaks ou bateliers groenlandais, dont les canots étaient disposés de façon à ne pouvoir contenir qu'une seule personne. A Nennitsuk, où l'expédition resta prendant trois semaines retenue dans les glaces, M. Graah fut témoin d'une singulière illusion d'optique. Placé à l'endroit qu'il avait choisi pour avoir l'œil sur ce qui se passait, il crut voir tout à coup que la glace avait disparu pour laisser à sa place une mer azurée, avec quelques montagnes de glace et quelques morceaux épars.

Certain qu'une demi-heure auparavant on ne voyait point d'eau, il en conclut que dans cet intervalle la glace avait dû s'enfoncer dans la mer; mais en moins d'une demi-heure, tout était rentré dans son premier état, et la mer n'offrait plus qu'une masse compacte de glace. En arrivant à Okiossorbik, l'expédition rencontra une cinquantaine de Groenlandais, campés les uns sur la terre ferme, les autres dans une petite île adjacente. Ce fut là que M. Graah entendit pour la première fois la chanson nationale accompagnée du tambour, et dont le refrain, qui se chante en chœur, est : « Eïa, eïa! yah! yah! » Il y avait cette fois un vieillard qui se distinguait surtout par ses efforts extraordinaires, soit qu'il se piquât d'amuser la compagnie, soit qu'il eût l'espérance d'obtenir un prix pour sa peine; ses gestes ne sauraient mieux se comparer qu'à la danse d'un ours. Nos voyageurs apprirent plus tard que c'était un *anguekkok*, espèce de sorcier auquel les Groenlandais ont recours dans tous leurs embarras. Ainsi, quand les veaux marins ne se montrent pas en assez grand nombre, on va prier l'anguekkok d'aller trouver la femme qui, selon la tradition, a traîné la grande île de Disco de la rivière de Baal, où elle était située autrefois, pour la placer à plus de cent lieues de là, à l'endroit où elle se trouve aujourd'hui. D'après la légende, cette femme habite au fond de la mer, dans une vaste maison gardée par les veaux marins; des oiseaux de mer nagent dans sa lampe d'huile de poisson, et les habitans de l'abîme se réunissent autour d'elle, attirés par sa beauté, sans pouvoir la quitter, jusqu'à ce que l'anguekkok la saisisse par les cheveux, et, lui enlevant sa coiffure, rompe le charme qui les retenait auprès d'elle. Quand un Groenlandais tombe malade, c'est encore l'anguekkok qui lui sert de médecin, et qui se charge également de guérir les maux du corps et ceux de l'âme. La danse finie, l'anguekkok vint demander au capitaine Graah la permission de lui présenter ses femmes, car il en avait deux.

La danse du tambourin est un des principaux amusemens du Groenlandais : ce sont des mouvemens et des contorsions

bizarres, sans grâce, sans harmonie. Le tambourin qui les accompagne est un cerceau de bois, garni d'un manche, sur lequel on a tendu une peau de veau marin bien saturée d'huile. L'un des assistans prend cet instrument de la main gauche, se place au centre du cercle que les autres forment autour de lui, et se dépouillant de sa veste, se met à frapper la peau avec un petit bâton. Après une courte ritournelle, il improvise une chanson dont le sujet est la chasse au veau marin ou tout autre événement qui offre pour eux de l'intérêt; l'assemblée répète en chœur, à la fin de chaque couplet, le refrain de : *eïa, eïa, yah!*

Les habitans qui prennent part à la danse ont soin de se parer de leurs habits de fête, et les femmes mettent autant d'amour-propre à exécuter avec grâce les mouvemens et les figures de cet étrange ballet que nos jeunes personnes à danser un galop ou une valse. Du reste, ces bals ont un but d'utilité que n'offrent pas les salons de l'Europe occidentale. Ces réunions sont des espèces de tribunaux, où tous ceux qui violent les lois et les coutumes du pays sont cités à comparaître et reçoivent le blâme qu'ils méritent. Quand un Groenlandais croit avoir à se plaindre d'un compatriote, il commence par composer contre lui une chanson satirique, que tous ses amis apprennent par cœur; après quoi il fait savoir aux habitans du lieu qu'il a l'intention de soumettre l'affaire à leur arbitrage. Le jour fixé, les parties s'assemblent, chacune avec ses adhérens, et forment le cercle; le demandeur expose sa plainte en chantant et en dansant, et s'efforce dans son plaidoyer de déverser sur son adversaire autant de ridicule qu'il peut; quand il a fini, l'autre commence et répond en chantant et en dansant à son tour; le premier réplique, et la cause se plaide ainsi jusqu'à ce que, de part et d'autre, on n'ait plus rien à dire. Alors les spectateurs prononcent l'arrêt contre lequel il n'y a point d'appel, et les adversaires se séparent aussi bons amis que si rien n'eût troublé leur bonne intelligence. Il eût été difficile d'imaginer un moyen plus efficace ou du moins mieux approprié aux mœurs de la nation, car il n'y a rien

qu'un Groenlandais craigne plus que d'être en butte au mépris ou au ridicule de ses compatriotes. Aussi est-il à regretter que les missionnaires de la côte occidentale aient cru devoir abolir cette danse caractéristique.

Le récit suivant donnera une idée des dangers que le capitaine Graah courut pendant son expédition. Le 13 juillet, les voyageurs se trouvaient à Allikajack, petit isthme bas et nu, au pied d'un haut rocher à pic, couvert de neige et entre deux montagnes de glace. Les Groenlandais déclarèrent qu'il était impossible d'aller plus loin ; mais le capitaine persuada à ses propres bateliers de se mettre en route, et accompagnés des habitans d'un lieu appelé Omevik, ils s'éloignèrent du rivage. En passant devant la montagne de glace de Colbergerheide, ils la trouvèrent surmontée d'un grand nombre de pics et de pyramides, élevés, bleuâtres, à demi-transparens, qui se balançaient et semblaient près de tomber, tandis qu'au pied on voyait plusieurs petits îlots qui, auparavant, étaient ensevelis sous la glace. Ils parvinrent, vers minuit, à l'extrémité de la montagne, et se flattaient déjà d'arriver au point du jour à Aluit, quand ils rencontrèrent tout-à-coup un obstacle insurmontable ; les glaçons flottans s'étaient réunis et formaient une vaste masse solide de glace sur laquelle on n'apercevait pas une goutte d'eau. Ils n'eurent plus après cela que le choix de retourner à Allikajak, voyage long et pénible, ou de se réfugier sur un des îlots situé immédiatement sous la montagne de glace, aux pyramides chancelantes, que le moindre souffle de vent pouvait faire tomber d'un moment à l'autre. C'est ce qu'ils firent; ils étaient trop fatigués pour retourner sur-le-champ ; ils résolurent de risquer une seule nuit ; mais en se réveillant le lendemain, ils reconnurent que le retour était impossible ; ils étaient entourés de glace de tous les côtés. Ils restèrent pendant quinze jours dans cette horrible situation. De petites montagnes de glace se détachaient sans cesse de la grande avec un bruit qui ressemblait à une décharge d'artillerie, et menaçaient chaque fois de les engloutir. Vers la fin de juillet, les provisions

commencèrent à leur manquer ; ils n'avaient pas vu de veaux marins depuis plusieurs jours, et ils essayèrent en vain de pêcher à la ligne. Pas un oiseau ne se montrait, si ce n'est, de temps en temps, une mouette solitaire qui volait hors de la portée du fusil. Le rocher sur lequel ils se trouvaient ne présentait, pour ainsi dire, aucun signe de végétation ; et un champ de glace de plusieurs brasses d'épaisseur couvrait la terre ferme en face. Après avoir vécu pendant plusieurs jours de la chair de leurs chiens, ils furent contraints de manger de vieilles peaux de veaux marins pris le printemps précédent. Enfin le 28 juillet ils trouvèrent jour à s'échapper ; mais le voyage fut long-temps pénible et périlleux. Pendant cinq jours surtout, ils n'eurent pour toute nourriture que des morceaux de graisse rejetés par les requins ; et pendant une grande partie de la route ils furent obligés de porter leur barque par-dessus la glace. Le 2 août, ils arrivèrent enfin à une mer ouverte, où l'un d'eux prit un petit kangiak (*Patitulina*), qu'ils dévorèrent sur place tout cru, avec la peau et le poil.

A la fin de septembre, l'hiver étant proche, l'expédition n'osa pas avancer plus loin vers le midi, et le 1er octobre, elle arriva à Nukasbik, lieu qui avait été fixé pour ses quartiers d'hiver. Le capitaine Graah, qui avait donné des instructions en conséquence, s'attendait à trouver sa maison assez avancée pour que l'on pût s'occuper de la toiture ; mais on n'y avait encore pas touché. Les Groenlandais, qu'il avait envoyés en avant pour faire les dispositions nécessaires, n'avaient songé qu'à eux, en laissant au capitaine le soin de s'arranger comme il le pourrait avec son kajak et deux femmes de Nennortalik. Il fallut donc se mettre à l'ouvrage sur-le-champ ; mais la terre était déjà durcie par la gelée, et la neige dont elle était couverte gênait d'ailleurs les travaux. La neige et le froid ne firent qu'augmenter ; de sorte, que ne pouvant plus vivre sous une tente, ils furent obligés d'emménager, quoique la maison fût encore loin d'être prête. Telle qu'elle était, ils en prirent possession le 28 octobre. Un

toit en mottes de terre en couvrait à peu près la moitié; il aurait fallu de la bruyère pour garnir les parois intérieures, mais on n'en avait pas; le passage d'entrée n'avait guère que le tiers de la longueur qu'il aurait dû avoir; le plancher n'était pas même commencé, et tout l'intérieur de la maison était rempli de neige. Le premier soin de M. Graah et de ses compagnons fut de s'en débarrasser, après quoi ils étendirent la peau des tentes par-dessus pour servir de toit, et ils allumèrent leurs lampes. Cette habitation était aussi malsaine qu'incommode; l'eau filtrait à travers d'innombrables trous dans le toit et coulait le long des murs; aussi la terre qui tenait lieu de plancher ne tarda-t-elle pas à devenir un amas de boue dans laquelle, en marchant, on enfonçait jusqu'à la cheville. Au moyen de robinets en peau placés sous le toit, ils parvinrent du moins à mettre leurs lits à l'abri de l'inondation. La hutte dans laquelle ils se disposaient à passer ainsi cinq longs mois n'avait pas plus de douze pieds carrés; elle était divisée en trois compartimens, dont un pour le capitaine, et les deux autres pour les personnes de sa suite, qui se composait de trois femmes et d'un homme.

La population de toute la côte, depuis le cap Farewell jusqu'à l'île de Dannebrog, ne dépasse pas 480 personnes; quant aux habitans des contrées plus septentrionales, on assure que la famine les met souvent dans la nécessité de se tuer les uns les autres.

Les Groenlandais qui habitent la partie sud de la côte occidentale ne ressemblent ni aux Esquimaux, ni aux habitans des pays qui environnent la baie de Disco, dans le Groenland septentrional; quant aux naturels de la côte orientale, ils offrent moins de ressemblance encore avec les Esquimaux. Ils ne sont point gros et charnus comme ceux-ci; leur tête est moins aplatie, et leur physionomie est plus belle et plus expressive. Les femmes et les enfans ont, en général, les cheveux châtains et la peau presque aussi blanche que les paysans du nord de l'Europe. Le capitaine Graah ne prétend pas conclure de là que les Groenlandais descendent

des anciennes colonies européennes; il remarque, au contraire, que leurs cheveux lisses, leurs yeux un peu chinois, leurs mains et leurs pieds d'une grandeur disproportionnée, leur humeur et leur caractère, leurs mœurs, leurs coutumes et leur langage, tout indique qu'ils ont une origine commune avec les Esquimaux leurs voisins. Ils ont tous les sourcils épais, arqués et noirs, et les hommes, en été, peignent le dessous de leurs yeux en noir avec la suie de leurs lampes. Quelques-uns, mais en petit nombre, portent de la barbe et des moustaches; la plupart, au contraire, s'arrachent les poils de la barbe dès qu'ils paraissent. Sur la tête, ils portent un bandeau pour retenir par derrière leurs longs cheveux, et il y en a beaucoup qui mettent une courroie en sautoir sur leurs poitrines et leurs épaules pour indiquer si la longueur de leur chevelure augmente ou diminue. Les femmes attachent leurs cheveux sur le sommet de la tête en un grand nœud qu'elles recouvrent d'un anneau de vieux cuir noir, ou d'un beau ruban, si elles peuvent s'en procurer. Elles sont en outre tatouées avec soin sur les mains, les bras, le menton et la poitrine. Le capitaine vit deux hommes qui avaient les bras tatoués de même. Les femmes portent aux oreilles un petit anneau de plomb de forme triangulaire, auquel est suspendu un cordon de grains de verre d'une aune de long, tandis qu'un autre cordon semblable leur pend du front sur la figure.

Les vêtemens des deux sexes sont faits de peaux de veaux marins, et présentent à-peu-près la même forme; seulement chez les femmes, la veste a deux pans, tandis que celle des hommes n'en a qu'un seul. Cette veste, qui est ordinairement de peaux blanches, avec le poil en dedans, est coupée en biais comme une courte jupe ou comme une chemise, mais fermée sur le devant. Par dessus cette veste, les hommes, quand ils vont sur mer ou sur la glace, en portent une seconde, qui est faite de boyaux de veaux marins et imperméable. En été, quand ils sont chez eux, ou en hiver, dans leurs huttes de terre, bien chauffées, ils n'ont d'autre vêtement qu'une courte cu-

lotte. Leurs bottes, dont la semelle a la forme d'un patin, sont en peau imperméable; celles des femmes ressemblent aux bottes de la cavalerie européenne. Dans les grandes occasions, elles en portent de blanches, avec une bordure de peau d'ours au dessous du genou. Toutes les parties de leur costume sont bordées de peau de chien blanc ou de veau marin; les collets de leurs vestes sont faites de cette peau ou bien de peau d'ours ou de renard, ou enfin de plumes de corbeau. Les habitans de la côte orientale, n'ayant pas autant d'occasions que ceux de l'ouest d'échanger leurs habits contre du café, sont en général beaucoup mieux vêtus; si l'on en excepte toutefois les nombreux petits orphelins qu'ils ont parmi eux, et qui vont souvent tout nus.

Le Groenlendais oriental se marie jeune. Il choisit la femme dont l'âge s'accorde le mieux avec le sien, sans le moindre égard à la fortune; car il est rare qu'elle lui apporte autre chose que les habits qu'elle a sur le corps; ou tout au plus une lampe, un chaudron, quelques aiguilles et un couteau rond. Laissant les considérations d'intérêt aux sociétés civilisées, ce qu'il recherche par dessus tout, c'est l'aptitude au travail, la beauté et la chasteté, tandis que, de son côté, la qualité qui le recommande le plus auprès du beau sexe est son adresse à prendre des veaux marins. Il est rare qu'un homme épouse plus d'une femme. Une fois mariés, ils font en général bon ménage, les femmes étant plus douces et plus indulgentes, et les hommes plus disposés à les aider dans les soins du ménage que parmi les habitans de la côte occidentale. Ainsi, par exemple, les hommes ne croient pas s'abaisser en traînant sur le rivage les veaux marins qu'ils ont pris; ils le font même constamment, et, quand le temps est mauvais, ils les portent jusqu'à leur cabane, et aident même à les apprêter. L'uksuk et le neitsersoak (*phoca barbata* et *P. cristata*) sont quelquefois si gros que cinq à six hommes ont de la peine à les traîner à la distance de quelques pas sur le rivage. Si le temps les oblige à garder la maison, ils s'occupent volontiers des réparations qu'exigent leurs

habitations, tâche qui, d'ordinaire, chez leurs voisins, tombe en partage aux femmes. La jalousie est la seule passion qui trouble de temps en temps l'harmonie du ménage, mais alors un soufflet termine communément la querelle; ou bien, si le cas est très sérieux, les époux se séparent. Quand les choses en sont arrivées à ce point, le mari fronce le sourcil, sort sans dire où il va, et reste pendant quelques jours hors de chez lui. La femme comprend sur-le-champ ce que cela veut dire; elle fait alors un paquet de tout ce qui lui appartient, et se retire avec ses enfans chez des amis ou des parens. L'affection des Groenlandais orientaux pour leurs enfans est excessive; quand on veut se concilier la bienveillance des parens, on ne saurait mieux faire que de caresser les petits. Mais malheur à celui qui se permettrait de châtier, ou même de parler avec dureté à l'un de ces marmots! Ces petits êtres se distinguent par leur laideur et leur méchanceté; ils frappent et égratignent leurs parens, qui ne les punissent jamais, surtout les garçons; car, tout jeunes encore, on les traite avec respect, comme devant être un jour les chefs de la famille. Dès qu'un garçon peut se soutenir sur ses jambes, son père lui donne un petit javelot avec lequel il lui apprend à tirer à la cible, ce qui lui fait acquérir bientôt dans le maniement de cette arme la dextérité, qui doit, à un âge plus avancé, assurer sa subsistance et celle de sa famille. Plus tard on lui donne un kajak et on lui apprend à lutter contre les flots, à attraper des oiseaux et enfin à prendre des veaux marins, dont la chasse va devenir désormais sa principale occupation et sa plus précieuse ressource. En effet, sans veaux marins le Groenlandais ne pourrait pas exister; avec eux, il a tout ce qu'il lui faut. Il se nourrit de leur chair et boit leur sang; leur peau lui fournit ses habits, ses barques et ses tentes; leur graisse, la lumière et le feu; leurs muscles, le fil et les cordages; leurs entrailles, les fenêtres et les rideaux; leurs os, la pointe de ses flèches et le train de ses traîneaux. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un Groenlandais attache une grande importance à cette chasse; aussi, la pre-

mière fois qu'un jeune Groenlandais rapporte à la maison paternelle un veau marin, on célèbre une fête de famille à laquelle sont invités tous les voisins, et pendant que le chasseur raconte, selon l'usage, les détails de ses expéditions, les jeunes filles se consultent entre elles pour lui trouver une épouse. Celles-ci, jusqu'à l'âge de douze ou treize ans, sont à peu près livrées à elles-mêmes; elles jouent, tirent de l'eau ou soignent les petits enfans. Plus tard elles doivent coudre, tanner, ramer, construire des maisons ou aller à la chasse des requins. Ce dernier exercice est leur occupation favorite durant les longues soirées d'hiver.

Les Groenlandais n'ont point de religion; ils ne font ni prières, ni sacrifices, et ne pratiquent aucun rite; ils croient pourtant à l'existence de certains êtres surnaturels. Le chef et le plus puissant de ces êtres est *Torngarsuk*, qui habite, selon eux, sous la terre, et qu'ils représentent tantôt sous la forme d'un ours, tantôt sous celle d'un homme avec un bras, tantôt enfin sous celle d'une créature humaine, grande au plus comme un des doigts de la main. C'est auprès de cette divinité que les anguekkoks sont obligés de se rendre pour lui demander conseil quand un Groenlandais tombe malade ou qu'il se trouve dans quelque autre embarras.

Indépendamment de ce bon génie, qui est invisible à tout le monde, excepté à l'anguekkok, il en est plusieurs autres qui sont moins puissans; ce sont les génies du feu, de l'eau, de l'air, etc., qui, par l'entremise de l'anguekkok, leur enseignent ce qu'ils doivent faire ou ce qu'ils doivent éviter pour être heureux. Chaque anguekkok a en outre son esprit familier qu'il évoque et qu'il consulte comme un oracle. Pendant le voyage du capitaine Graah, un Groenlendais nommé Ernenek était absent depuis plusieurs jours, et l'on voulait savoir s'il était vivant ou mort : on l'avait cherché en vain de tous les côtés, et ses femmes, remplies d'inquiétude, eurent enfin recours à un anguekkok de Nukarbik, qui promit de les tranquilliser. Il vint en conséquence le soir, et avant de commencer ses conjurations, il fit éteindre les lampes,

tendre des peaux devant les fenêtres; car l'obscurité est une des conditions indispensables au succès. Il se plaça ensuite sur le plancher, près d'une peau de veau marin bien séchée qui y était suspendue, et se mit à la battre, à jouer du tambourin et à chanter; tous les assistans faisaient chorus avec lui. Son chant était interrompu de temps en temps par les cris de *goïe! goïe! goïe! goïe! goïe! goïe!* qui partaient tantôt d'un coin de la cabane, tantôt d'un autre. Au bout de quelques instans, le silence régna, et l'on n'entendit plus que l'anguekkok qui haletait et soufflait comme s'il eût lutté avec un être plus fort que lui; puis, se fit entendre un son semblable à celui des castagnettes, puis encore une répétition de la chanson et du même cri de *goïe! goïe! goïe!* Il s'écoula, de cette manière, une heure entière avant que l'anguekkok pût forcer le *torngak* à se rendre à son appel. Il vint pourtant à la fin, et son approche s'annonça par un bruit étrange, semblable à celui qu'eût fait un grand oiseau volant sur le toit. L'anguekkok, toujours en chantant, lui posa les questions, et les réponses furent faites par une voix étrangère qui semblait partir du corridor d'entrée auprès duquel l'anguekkok s'était posté. Ces réponses furent rendues en style d'oracle, en sorte que les femmes d'Ernenek furent obligées d'en demander de plus positives. Alors il leur annonça que leur mari était vivant et en bonne santé, et qu'il ne tarderait pas à revenir. Après cela, les lampes furent rallumées, et une expression d'effroi était visiblement peinte sur la figure de l'anguekkok. Selon toute apparence, il avait reçu d'un de ses confrères des nouvelles d'Ernenek; car, ainsi qu'il l'avait prédit, Ernenek ne tarda pas à reparaître, bien portant, à la vérité, mais épuisé de fatigue. Ces peuplades croient que le soleil, la lune et quelques-unes des étoiles étaient, dans l'origine, des Groenlandais qui ont pris leur vol vers le ciel. Quand il y a une éclipse de lune, ils s'imaginent que l'astre profite de ce moment pour descendre sur la terre, et entrer dans leurs maisons, dont il parcourt tous les coins et les recoins pour y chercher des peaux et des alimens;

de sorte qu'ils cachent avec soin tout ce qu'ils possèdent, et font le plus de bruit possible, afin de faire peur à leur hôte importun, et de le chasser de chez eux. S'ils prennent un veau marin dans un temps de disette, ils ne manquent pas de jeter dans la mer une partie de ses entrailles et tous ses os. Quand une personne meurt, ses parens s'abstiennent de certains alimens, et ne mangent rien en plein air. Les jeunes personnes, avant d'être mariées, ont une foule de précautions fort gênantes à prendre pour ne pas offenser l'air ou la lune; la moindre omission de ce genre nuirait à leur réputation et mettrait leur vie en danger. Voici un fait qui caractérise bien l'état social de cette contrée.

Au commencement du mois de décembre, un des Groenlandais de Nukarbik eut le malheur de se blesser au poignet avec un couteau. Il ne fit point attention à cet accident, se contenta de bander très fortement le bras pour arrêter l'hémorrhagie, et retourna à son travail comme à l'ordinaire. Mais ce traitement empira le mal; une tumeur se forma au-dessus de l'artère; elle était large comme une tasse à thé; tout le bras enfla et le patient éprouva des douleurs très-vives. Un soir, comme il revenait d'une expédition de chasse, il consulta le capitaine Graah, qui fut fort embarrassé, ne voulant pas encourir de responsabilité en lui donnant des conseils qui auraient pu lui devenir plus nuisibles qu'utiles; mais on savait que le capitaine était en possession d'un emplâtre qu'il avait employé avec succès contre les clous; on le pria d'en essayer l'effet dans cette occasion, et comme on commençait à éprouver des craintes sérieuses pour la vie du malade, il finit par y consentir. Il lui remit donc un de ces emplâtres, en le prévenant que non-seulement il n'en garantissait pas l'efficacité, mais qu'il serait même possible qu'il lui fît du mal, ce qui n'empêcha pas le Groenlandais de l'appliquer sur-le-champ. Le lendemain, il s'était formé quelques petites cloches, mais la douleur fut si vive, que le malheureux perdit connaissance et parut être sur le point d'expirer. Instruit de cette circonstance, le capitaine se hâta d'aller le voir.

En entrant dans la cabane, il le trouva dans un état alarmant; ses amis pleuraient et sanglotaient, les enfans criaient, et la seule personne qui montrât un peu de présence d'esprit était sa femme qui le tenait dans ses bras. A l'aide d'une cuillerée de vin de Porto mêlé à du jus de citron, il revint bientôt à lui, mais il avait arraché l'emplâtre et ne voulait plus le remettre. Il resta pendant trois semaines dans cet état, souffrant des douleurs atroces. Une espèce de sorcière fut alors appelée; elle noua une ligature autour de la tête du patient, puis elle la souleva, et, l'ayant trouvée lourde, elle déclara qu'il était impossible qu'il vécût. Le lendemain, le malade refusa toute espèce de nourriture. Le capitaine pour l'exciter, fit préparer un plat de gruau qu'il alla lui porter avec un morceau de pain; mais à son grand étonnement, son protégé refusa, en disant que sa situation étant désespérée, il avait pris la résolution de ne plus rien manger, afin de ne pas prolonger ses souffrances. Sa femme fut de son avis, et repoussa, même avec une sorte de colère, le gruau que le capitaine persistait à offrir. Du moment où le malade eut annoncé sa résolution, la femme et les enfans reprirent leur tranquillité ordinaire, et, quoique leurs traits exprimassent un profond chagrin, pas un murmure, pas une plainte, ne sortit de leur bouche (1). Mais la constance du pauvre malade ne fut pas mise à cette seule épreuve. Trois jours après, vers neuf heures du soir, plusieurs des habitans de la maison accoururent auprès du capitaine, en criant : « Il est mourant! Il perd tout son sang! » M. Graah retourna aussitôt avec eux, et fut témoin d'un spectacle affreux.

En entrant dans la maison, il vit le patient assis sur sa cou-

(1) Il paraît que les Groenlandais ont la coutume de terminer leurs souffrances par une mort volontaire, quand il ne leur reste plus d'espoir. Quelque temps auparavant un d'entre eux, qui demeurait à Nennostalik, s'était blessé au pied; après avoir essayé en vain de plusieurs remèdes, ne pouvant pas ou ne voulant pas souffrir plus long-temps, il pria ses compatriotes de le jeter à la mer, et ceux-ci ne firent aucune difficulté de lui rendre ce service.

chette et étendant le bras, d'où le sang coulait à flots; il n'avait personne pour le soutenir. Mais pendant que les femmes s'occupaient, en pleurant et en sanglotant, à jeter hors de la maison les habits, les lits, les peaux, les provisions, etc., comme s'il se fût agi de les sauver d'un incendie, les hommes s'approchaient tour à tour du malade, le regardaient en face, et se retiraient en poussant des cris effroyables. Pendant ce tumulte, la femme du malade allait à lui de temps en temps, et tâchait de le persuader à consentir qu'on l'enterrât vivant sous la neige, au lieu d'être traîné au rivage dans son traîneau, par son fils, et jeté à la mer comme il l'avait proposé. A la fin, le sang cessa de couler; le malade avait à peine la force de respirer, et tous ses membres étaient agités de convulsions. On s'attendait d'un instant à l'autre à le voir expirer. Il ne mourut pourtant pas. Au bout de quelques heures il reprit connaissance; la douleur et l'enflure du bras semblaient avoir disparu; le lendemain il se sentit beaucoup mieux. Il commença même à avoir quelque espérance de guérison et mangea volontiers le gruau qu'on lui présenta. Convaincu que l'artère avait été blessée, le capitaine pratiqua une espèce de tourniquet qu'il lui posa au bras au-dessus de l'épaule, et enseigna à sa femme la manière de le serrer dans le cas où l'hémorrhagie recommencerait. Cet accident arriva en effet le lendemain au soir, mais les instructions du capitaine n'ayant pas été assez promptement suivies, le malade perdit de nouveau beaucoup de sang, et se trouva si mal, que tout le monde crut qu'il ne passerait pas la nuit. Alors la scène que nous avons déjà décrite se renouvela, et sa femme recommença ses instances pour qu'il se laissât ensevelir sous la neige, au lieu de se faire jeter à la mer.

Quand un Groenlandais en est arrivé au point de ne plus savoir ce qui se passe autour de lui, on commence les préparatifs de ses funérailles. Aussi, la femme de notre malade lui demandait-elle à chaque instant : « Entendez-vous? comprenez-vous? » s'attendant sans doute à ne pas recevoir de réponse. Mais comme toutes les fois qu'elle le questionnait,

il répondait toujours d'une voix assez forte : « Oui, » elle finit par perdre patience; et quoique son mari eût évidemment toute sa connaissance et qu'il pût voir et entendre tout ce qui se passait dans la chambre, elle ordonna néanmoins à deux jeunes filles, ses enfans adoptifs, de décrocher la peau qui pendait au mur et qui devait lui servir de linceul, puis elle se mit à l'arranger (1). L'indifférence avec laquelle cet ordre fut donné et exécuté, et le sang-froid avec lequel le patient vit faire cette opération étaient également surprenans. Il contempla pendant quelques instans, avec le calme le plus parfait, ces préparatifs pour son passage dans un autre monde; puis, sans prononcer une parole, sans faire le moindre signe qui indiquât la crainte de la mort, il retourna la tête et tomba en syncope. Quelques instans après on lui mit ses plus beaux habits; la peau dans laquelle il devait être enseveli était déjà étendue, la fenêtre par laquelle, selon l'usage, on devait le faire sortir, était ouverte; en un mot tout était prêt quand le patient dit à ceux qui l'entouraient de ne pas continuer, parce qu'il se sentait mieux. Il appela après cela le capitaine, le remercia de ce qu'il avait fait pour lui, le pria de serrer la vis du tourniquet, et exprimant ses regrets de ce que l'on avait troublé son repos, il demanda un peu de jus de citron : on le lui donna mêlé avec une demi-once de vin et d'eau, et il s'en trouva si bien, qu'au bout de quelques heures tout semblait annoncer qu'il était hors de danger. En effet, la tumeur du poignet se détacha par degrés et finit par tomber en laissant un creux en forme de cône. Ce pauvre diable fut long-temps encore avant de recouvrer ses forces, et sept mois après il n'était pas encore en état de lancer un javelot de la main qui avait été blessée.

(*Westminster Review.*)

(1) Les Groenlandais ont un tel effroi pour les morts, qu'ils ont coutume d'ensevelir d'avance les moribonds, pour n'avoir pas besoin de les toucher quand ils ne seront plus. Ils enterrent même les malades vivans quand ils ont lutté trop long-temps avec la mort.

Statistique.

LA PERSE, LA RUSSIE ET LES PEUPLES DU CAUCASE.

La sécurité des possessions britanniques dans l'Inde dépend de l'influence que l'Angleterre pourra conserver sur la cour de Tehéran, et de l'issue de la lutte que la Russie soutient en ce moment contre les peuples du Caucase. L'examen de ces deux questions est du plus grand intérêt.

Voyons d'abord quelles chances la menacent sur le premier point. La Perse n'est aujourd'hui séparée des rives de l'Indus que par les provinces orientales de l'ancien empire des Sophis, qui en furent détachées en 1747, à la mort de Thamas-Kouli-Khan, et qui forment aujourd'hui des états indépendans. Naguère un de ces états, le royaume d'Hérat ou le Khorassan oriental, a réclamé le secours de l'ancienne métropole contre le gouverneur de Cachemire et contre la confédération des Sheiks qui tentaient de l'envahir. Ce secours ne s'est pas fait attendre, et le protecteur est bien près aujourd'hui de reprendre les droits de suzerain.

Or, dans cet éveil soudain de l'ambition d'un divan apathique, on reconnaît facilement des conseils étrangers. Ce n'est point la Perse, même agrandie, que l'Angleterre peut redouter comme voisine ; c'est la Russie, cette rivale avec laquelle il faudra que la puissance britannique se mesure un jour en Orient, et qui choisit d'avance son champ de bataille ; c'est la Russie qui, maîtresse de Kars et d'Akalsikhé, campée presque aux portes de Bagdad, interrompant quand elle

le voudra le cours de l'Euphrate et les communications de l'Inde avec la Méditerranée, dictera des lois au cabinet dont elle excite aujourd'hui la jalousie, et se fera, des armées persanes, rendues aux bords de l'Indus, une avant-garde qui lui fraiera un chemin vers le centre de la péninsule indoustanique.

Si l'Angleterre ferme les yeux sur ce danger, elle ignore donc que des agens moscovites, répandus dans toutes les cours de l'Asie, travaillent sans relâche à discréditer son influence, sur les débris de laquelle ils élèvent le pouvoir de l'autocrate. Elle ignore quelle main sème des germes de mécontentement et de révolte dans les provinces septentrionales de l'Indoustan, afin de harceler ses troupes long-temps à l'avance, de l'affaiblir par des pertes de détail et des dépenses prolongées, et de la trouver enfin, lors d'une attaque sérieuse, fatiguée de tant d'efforts, et considérant déjà comme un pesant fardeau cette possession qui devra être le prix de la victoire.

Peut-être, cependant, la diplomatie britannique n'est-elle point aussi aveuglée que la marche des choses nous porte à le croire. Nous trouvons un résultat de ses efforts dans une sorte de délibération dictée et payée sans doute à quelque membre du divan perse. Mais que sont quelques phrases, expression d'une opinion individuellement intéressée, auprès des actes qui se développent chaque jour dans le sens contraire? Quelle que soit néanmoins la valeur politique de ce document, nous le transcrivons comme curiosité historique. Il montre, considéré sous un point de vue général, l'invasion et les progrès des idées européennes dans les cours asiatiques, et l'impulsion donnée de nos jours à ce qui semblait immobile par essence.

Comme la faveur toute-puissante d'Allah a transmis à un petit nombre de grands empires européens la suprématie qui n'appartenait autrefois qu'au chef des croyans; comme, en conséquence, les peuples fidèles ne peuvent conserver et défendre ce qui leur reste de leurs do-

maines, qu'en s'assurant la protection de l'un ou de l'autre de ces empires prédestinés, il résulte de là que la Perse, située entre la Russie qui campe près des portes Caspiennes, et l'Angleterre qui occupe les rives de l'Indus, n'a qu'à choisir l'une ou l'autre de ces deux puissances pour s'en faire un appui. Dans ce but, il faut considérer quel est le plus redoutable et le moins éloigné des deux empires, quelle est la nature de la constitution de chacun, et ce qui peut en résulter, surtout quant aux intérêts religieux, pour les états placés sous leur dépendance. Or, l'Angleterre est séparée de la Perse par des mers et des continens, et si elle touche presque à ce dernier royaume vers l'Indus, c'est seulement au moyen de ses possessions étrangères et non par le corps de l'empire, par le centre même où repose le poids de sa puissance. Mais la Russie vient d'acquérir des provinces turques et persanes; elle occupe dans l'Arménie et la Géorgie les clés de l'empire des Sophis; chaque jour, elle s'étend davantage sur les côtes de la mer Caspienne; et, tenant dans les montagnes du nord une armée toujours prête pour le combat, elle peut s'avancer soit par Erivan, soit par Mazanderan, vers le centre du royaume et jusqu'aux portes de la capitale. A ne considérer que cet état de choses, il est évident que la Russie, comme protectrice de la Perse, mérite la préférence sur l'Angleterre, parce que c'est de la Russie que peut venir le danger le plus terrible et le plus immédiat. Néanmoins, en examinant le caractère et la constitution des deux états, la question politique se présente sous un aspect différent.

La Russie est, comme on le sait, une monarchie absolue dans laquelle la volonté du souverain fait la seule et unique loi; mais cette volonté impériale, ainsi que toutes les volontés humaines, est renfermée, quant à ses effets immédiats, dans un cercle fort étroit. Et là où son influence s'arrête, elle est remplacée par celle des gouverneurs, des généraux, des fonctionnaires de tous les grades : ce dont on s'aperçoit aisément par l'oppression des peuples et par les plaintes qu'ils font entendre, plaintes qui ont quelquefois retenti jusque dans la Perse.

Quant au roi d'Angleterre, il est soumis au pouvoir de la constitution, et tous ceux qu'il envoie pendant la guerre commander ses armées, pendant la paix gouverner ses provinces, sont comme lui les sujets de la loi. La justice et la mansuétude résident sous son ombre, et il chérit tous ceux qui se confient en lui.

Outre cette différence, visible comme l'est à travers les corps des mortels la différence de leurs âmes, on en remarque une autre non

moins essentielle dans la religion et la foi des deux peuples. Le gouvernement russe promet de faire respecter la loi du prophète, et peut-être l'intention personnelle du monarque est-elle d'accord avec ces promesses; mais, loin de son trône, le mauvais vouloir des subalternes neutralise ces bonnes dispositions. Dans toute la Géorgie, le long de la mer Caspienne, on voit les mosquées converties en magasins et en celliers, et les maisons religieuses changées en étables. L'administration anglaise, au contraire, fait réparer les édifices destinés au culte des croyans; elle en fait même construire de nouveaux à ses propres frais, là où les besoins de la population le réclament.

En conséquence, bien que la Russie soit voisine et menaçante, bien que l'Angleterre plus éloignée puisse faire attendre son assistance, il faut néanmoins préférer la dernière comme protectrice et comme amie. La convenance de ce choix serait encore plus incontestable si tel événement, que l'on peut déjà prévoir, éloignait la Russie de la Perse, en lui fermant les avenues de ce royaume.

Par ces raisons, il convient de punir et on punira en effet de l'exil tout habitant de la Perse qui aura favorisé publiquement ou en secret les intérêts de la Russie. On punira de même quiconque se sera opposé aux mesures nécessaires pour assurer au royaume cette puissante protection de la Grande-Bretagne, à l'abri de laquelle les populations musulmanes établies au-delà de l'Indus goûtent depuis long-temps le repos et la prospérité.

L'avant-dernier paragraphe de cette pièce diplomatique renferme une insinuation assez grave : il semblerait indiquer qu'aux yeux mêmes du divan de Téhéran, le véritable obstacle aux vues de la Russie se trouve dans les dispositions hostiles des peuples du Caucase, maîtres du défilé par lequel la province de Géorgie communique avec le reste de l'empire moscovite. A part toute résistance, diplomatique ou autre, du côté de l'Angleterre, c'est là, en effet, que se décidera l'avenir de l'Orient, et le point sur lequel nous nous sommes proposé de fixer l'attention de nos lecteurs.

Dès la fin du XVIe siècle, quelques tribus circassiennes étaient devenues alliées ou vassales de la Russie; mais ces alliances avaient été bientôt négligées, et la plupart de ces

tribus avaient embrassé l'islamisme. En 1723, Pierre-le-Grand, jaloux d'assurer à ses sujets la navigation de la mer Caspienne, et espérant leur ouvrir une route commerciale vers les Indes, conclut un traité avec Ismael Bey, ambassadeur du shah Tamasp. L'empereur s'engageait à chasser les Afghans et à rétablir Tamasp sur le trône de la Perse; en retour de ce service, le prince persan promettait de céder à son allié les villes de Derbend et Bakou, et les provinces de Daghestan, Shirwan, Ghiland et Asterabad. Deux années après, les Russes violèrent l'engagement pris avec Tamasp, et, se tournant vers la cour de Constantinople, ils en obtinrent toutes les provinces caspiennes turques jusqu'au confluent du Kour et de l'Araxe. Cette acquisition, faite par des voies peu honorables, se trouva bientôt onéreuse et improductive. On l'abandonna dès la première sommation de Nadir-Shah. Les projets de domination sur les provinces caucasiennes et caspiennes furent repris en 1783, lorsque le souverain de la Géorgie se fut déclaré lui-même vassal de la Russie. Un nouveau pas vers leur accomplissement fut la réunion définitive de la Géorgie à l'empire russe, réunion qui eut lieu en 1806. Les deux traités de 1783 et de 1806 ont cela d'étrange, qu'ils mettent sous la domination de la Russie, non-seulement les provinces qui appartenaient alors à la Géorgie, mais toutes celles qu'elle avait possédées autrefois et qu'elle avait perdues : ces pays sont qualifiés de possessions *à reprendre sur la Perse*.

La Géorgie proprement dite n'était donc pas l'acquisition qui flattait le plus l'ambition russe : ce n'était point non plus la province la plus difficile à garder, ni la plus importante quant aux passages ou défilés qu'elle renferme. Mais, plus au nord, et tout autour du Caucase, se trouvent des peuplades non moins intéressantes par leurs mœurs incultes et belliqueuses que par la nature sauvage et l'accès difficile du pays qu'elles habitent. Nous allons les décrire tour-à-tour, en partant de l'ouest ou des bords de la mer Noire, tournant vers le nord et

décrivant un cercle sur la base des montagnes, pour finir par la partie méridionale de cette contrée.

A l'occident des provinces caucasiennes, entre la mer Noire et la chaîne de montagnes qui sépare l'Europe de l'Asie, on trouve la race guerrière des Abases. Les nombreux contreforts du Caucase coupent le pays, en se prolongeant tous dans le même sens jusqu'à la mer, et y forment une multitude de vallées parallèles comme les sillons d'un champ. D'étroits défilés offrent çà et là une communication difficile entre deux vallons contigus, et forment autant de positions inexpugnables où quelques braves pourraient arrêter une armée entière. Brigands audacieux, déterminés pirates, ils inquiétèrent longtemps toutes les colonies qui vinrent s'établir sur les côtes de la mer Noire, résistèrent à tous les efforts tentés pour les soumettre, et, quoique souvent vaincus, trouvèrent dans leurs montagnes des refuges inaccessibles où se maintint leur sauvage indépendance. Les Géorgiens, au temps de leur puissance, ont chassé les Abases de l'Imérétie et de la Mingrélie, et alors ceux-ci se sont renfermés dans les parties les plus élevées du pays ; mais la puissance géorgienne ayant décliné, on les a revus dans les plaines. De même, vers le commencement de ce siècle, ils semblaient avoir disparu devant les armées russes ; mais la guerre actuelle les a montrés de nouveau occupant tous les défilés de leurs montagnes, et faisant cause commune avec les autres révoltés.

L'influence religieuse de la Russie n'a eu aucune action sur ces tribus farouches, et, en général, on peut remarquer que l'Église grecque n'est point heureuse dans ce prosélytisme de la croix appuyé par les lances des Cosaques. On pourrait dire qu'en Asie les missionnaires de l'autocrate ne font de conversions qu'en sens inverse : ils restituent au Coran toutes les conquêtes de l'Évangile. Les Lazes, par exemple, convertis précédemment à la foi de Jésus, retournent presque tous à la doctrine de Mahomet. On a vu même dans le nord de l'Asie des tribus entières échapper par l'émigration au joug à la fois religieux et politique qu'on prétendait leur imposer. En 1771,

des hordes calmouques, au nombre, dit-on, d'un million d'individus, allèrent demander au Céleste empire un refuge contre la tyrannie chrétienne. Les Abases, sans quitter le sol natal, sont restés adonnés au paganisme le plus grossier : leurs chefs seuls professent l'islamisme. Quelques voyageurs ont cru que cette dernière religion était celle de toute la nation; mais ils ont été trompés par la coutume de la circoncision, qu'ils ont trouvée établie chez les Abases, et qu'ils ont regardée comme un rite exclusivement mahométan. Il n'en est rien : cette cérémonie était en usage chez les Colchidiens ou Abases dès le temps d'Hérodote. Ce père de l'histoire, en rapportant le fait, le considère comme un argument à l'appui de la tradition en vertu de laquelle ces peuples auraient pour origine une colonie égyptienne amenée sur les bords du Phase par Sésostris lui-même.

Au nord du Caucase vivent les Tcherkesses ou Circassiens. Cette nation est divisée en cinq castes : princes ou *beharichs,* nobles, affranchis de nobles, affranchis d'affranchis, et serfs. La forme du gouvernement est aristocratique; mais les querelles sanglantes des *beharichs* livrent le pays à une anarchie presque continuelle. Quelques tribus tcherkesses sont chrétiennes, d'autres musulmanes; d'autres, enfin, confondent en une seule croyance des dogmes différens empruntés aux deux religions; mais peu d'individus de cette nation semblent connaître les principes moraux qui sont communs à la loi de l'Évangile et à celle du Coran.

On cite des guerriers circassiens des traits de bravoure à peine croyables : ils professent un mépris absolu pour la vie. Toute la nation attache une extrême importance aux talens militaires; et les princes même ne sont confirmés dans les priviléges de leur naissance qu'après avoir donné quelque preuve éclatante de leur valeur.

Du reste, ces priviléges ne sont point de nature à blesser l'esprit d'indépendance inné chez les individus de toutes les castes. Ce que les princes et les nobles circassiens peuvent exiger de leurs vassaux se réduit au service féodal personnel,

surtout en temps de guerre; mais les suzerains ne lèvent aucun tribut, ne mettent nulle entrave à la liberté individuelle, et n'exercent pas la moindre autorité judiciaire. Les paysans, n'étant point attachés à la glèbe, changent à volonté de demeure et de chef. Les infractions à la loi commune ne peuvent être jugées que par une assemblée d'hommes de la caste de l'accusé, et la seule punition qui puisse être infligée au coupable consiste à le vendre comme esclave.

Parmi les Tcherkesses, un pareil châtiment est loin de paraître sévère; et la coutume qui permettait aux parens de se débarrasser de la même manière de leurs enfans, n'était nullement odieuse aux jeunes gens des deux sexes que cette coutume livrait aux Turcs et aux Égyptiens. Confinées depuis leur enfance dans la maison paternelle, assujéties à un travail sans relâche, les jeunes filles pouvaient songer avec joie au luxe et aux loisirs du harem, au pouvoir qu'y exerceraient leurs charmes, et aux priviléges réservés à celles qui auraient le bonheur d'être mères. Les jeunes Circassiens savaient aussi que de l'humble rang où ils étaient placés comme serviteurs d'un pacha, la fortune pouvait les élever aux premières dignités de l'empire : mille exemples nourrissaient en eux cette ambition et cet espoir. Actuellement encore, le gouvernement de l'Anatolie est confié au rejeton d'une famille noble de la Circassie : Hafiz-Pacha, vendu comme esclave dans son adolescence, s'est élevé rapidement à ce poste distingué; et son exemple exciterait vivement l'émulation de ses jeunes compatriotes, s'ils ne se trouvaient point engagés aujourd'hui dans une plus noble tâche, celle de défendre la patrie et ses antiques coutumes. Tel est, en effet, le motif qui seul a empêché les frères d'Hafiz de l'aller rejoindre en Turquie, comme il les en sollicitait. On voit que, si la coutume dont nous venons de parler répugne à nos mœurs et à nos idées occidentales, les peuples du Caucase l'envisagent tout autrement. Des déclamateurs intéressés dans la question ont pu seuls présenter l'abolition de cet usage comme un bienfait du gouvernement russe dont la Circassie devrait se montrer reconnaissante. Avant qu'un gou-

vernement prétendît au mérite de détruire l'esclavage chez ses voisins, il ne faudrait pas qu'il comptât parmi ses propres sujets des millions de serfs, sujets à périr sous le knout, à être vendus et revendus comme un vil bétail, ou à changer de maîtres suivant l'arrêt d'une carte ou d'un dé. Les Circassiens ne sont point tellement barbares qu'ils n'aient compris cela, et l'une des causes les plus puissantes de leur haine contre les Russes, est l'interruption de ce qu'ils considéraient comme la branche la plus productive de leur commerce avec l'étranger.

En effet, c'est à-peu-près à ce trafic que se sont bornés jusqu'ici les rapports commerciaux de la Circassie avec les autres nations. L'industrie des habitans de cette frontière de l'Asie n'a point encore été soumise au contact stimulant de l'industrie européenne.

Leur aptitude aux arts mécaniques ne se déploie que dans leurs armes et leur costume. Leurs cottes de mailles d'acier sont de toute beauté, et les armes à feu qu'ils fabriquent sont travaillées avec précision et richement montées. On rencontre dans le pays peu de produits des manufactures anglaises, quoique là, comme dans tout l'Orient, nos châles communs pour faire des turbans et des ceintures, nos toiles imprimées et nos étoffes de coton dussent être beaucoup moins chères que les objets de même nature fabriqués par les habitans. Le transport du sel, objet de nécessité qui manque dans le pays, et qui pourrait être apporté des bouches du Danube ou du golfe de Smyrne, occuperait avantageusement les vaisseaux anglais qui, après s'être débarrassés de leur cargaison destinée aux ports du Levant, attendent la saison du retour. Quelques navires turcs partis de Trébizonde, chargés de sel et de produits anglais ou coloniaux, parviennent à échapper aux croiseurs russes, et, arrivés en Circassie, ils rapportent de grands bénéfices aux armateurs. La cire, le miel, les cuirs, le buis sont les principaux articles qu'ils prennent au retour; et ceux de ces articles qui ne conviennent point à l'Angleterre sont vendus en Turquie. Mais la rareté même de ces débouchés pour leurs produits fait que les Circassiens

n'ont guère d'intérêt à donner à leur industrie l'extension dont elle est susceptible, effet qu'amènerait infailliblement l'affluence des marchandises étrangères.

On porte à deux millions d'individus cette population guerrière formée de huit tribus réunies sous un même drapeau. L'authenticité de la déclaration d'indépendance du peuple circassien publiée dans le *Port-Folio* ne peut plus être mise en doute depuis l'attestation de lord Dudley Stuart. Il est constant aujourd'hui que cette pièce a été signée par dix-neuf chefs circassiens, en présence d'un des amis de ce noble lord. Depuis cet acte d'émancipation, la victoire a rallié autour des étendards circassiens toute cette partie des populations cabardiennes qui n'a jamais cessé de repousser l'influence russe, tandis que le reste de la nation était enrôlé de force dans les armées moscovites. Les mœurs farouches de tous ces montagnards sont tempérées par l'influence patriarcale de leurs chefs. Le danger commun, la haine de la domination étrangère, ont étouffé les dissensions féodales dans lesquelles la nation épuisait autrefois tout son sang.

Au nord-est du Caucase, entre le Terek et la mer Caspienne, on trouve des tribus encore plus sauvages et plus hostiles. Les principales sont les Chetchenzes et les Lesghis. Quoique ces tribus diffèrent entre elles de langage et d'origine, leurs usages ont beaucoup de ressemblance; l'histoire des mœurs d'une seule peut donner une idée de toutes.

Les Lesghis, dont le nom est redouté depuis Akhalzikhé jusqu'aux portes d'Astrakan, habitent le nord du Daghestan; leur religion est l'islamisme. En 684, les Sarrasins, conduits par Muslimeh, frère du kalife Valid, prirent possession de la Géorgie, et s'y maintinrent, malgré les guerres incessantes qu'ils eurent à soutenir, jusqu'en 732. Quelques tribus nomades qui suivaient cette expédition allèrent s'établir dans les vallées du Daghestan où l'on retrouve encore plusieurs traces de la langue arabe. On peut reconnaître des signes analogues dans la physionomie, dans les usages, et dans l'idiome des Lesghis. La guerre seule a révélé le caractère et

presque l'existence de ce peuple remarquable; car les Russes osent rarement pénétrer dans les forêts et les montagnes qu'il habite.

Du temps de Pompée, les Lesghis, qu'on nommait alors Albaniens, de leur rivière Albanus, connue encore aujourd'hui sous le nom d'Ac-Sou, ou la rivière blanche, restèrent indomptés, quoique décimés par les armées romaines. Depuis cette époque, leur mélange avec les Arabes a ravivé leur courage naturel, et fortifié chez eux l'amour de l'indépendance.

En 1741, Nadir-Shah envahit le Daghestan, pour venger la mort de son frère qui avait été tué par les Lesghis. La mémoire des exploits de Nadir est conservée dans les chants populaires du Caucase; mais cette entreprise fut la plus périlleuse de toutes celles de ce conquérant. Les meilleures troupes de la Perse succombèrent aux fatigues de cette guerre; et les Lesghis ayant menacé de se mettre sous la protection de la Russie, Nadir évacua leur pays.

Jonas Hanway a conservé une copie de la lettre que les Lesghis adressèrent au général russe à cette occasion, et dans laquelle on trouve un tableau de leurs forces dont le total s'élève à soixante-six mille deux cents hommes (1).

En 1828, plusieurs tribus du Daghestan demandèrent que les tribunaux russes fussent abolis et que la justice fût rendue par des juges mahométans. Leur mécontentement était appuyé par Shah Kazi Mollah, natif de Humry, village situé dans la partie occidentale du pays des Lesghis. Cet homme eut

(1) M. Taitbout de Martigny ne porte les tribus caucasiennes qu'au nombre de douze, chiffre qui paraîtra trop peu considérable si l'on songe que les Circassiens seuls en forment huit. Ces tribus comprennent, suivant le même auteur, 300,000 familles, ce qui à cinq individus par famille donnerait un million et demi. Mais cette base de calcul semble beaucoup trop faible pour des pays agricoles et soumis à une espèce de féodalité; des renseignemens particuliers nous portent à compter déjà deux millions pour les Tcherkesses. Ajoutant à cela le nombre d'individus de tout âge et de tout sexe que suppose une armée de soixante mille hommes pour une seule tribu, nous ne pouvons porter à moins de trois millions et demi l'ensemble de la population de tous les pays qui se trouvent aujourd'hui en lutte avec la Russie.

l'art de persuader à ses compatriotes qu'il était un prophète envoyé de Dieu pour ramener l'islamisme à sa pureté primitive; et il se trouva bientôt à la tête de six mille hommes qu'il appelait ses *murids* ou disciples. Ayant été battu par le général Rosen, il se retira chez les Chetchenzes, les Galgaï et les Karaboulak, tribus qui habitent les districts montagneux où se trouvent les sources de la Sunja, du Martan et de l'Ac-Sou. Ses prétentions furent reconnues par ces hordes sauvages, et il enseigna à ses nouveaux disciples que leur premier devoir religieux était d'exterminer les Russes. Les révoltés détruisirent plusieurs villages, coupèrent des corps détachés de l'armée russe et massacrèrent les traînards. En 1831, Shah Kazi ne livra pas moins de six batailles rangées aux troupes impériales, et quoique les Russes affirment qu'il fut constamment battu, nous trouvons que son influence s'agrandissait considérablement de jour en jour, puisqu'au commencement de 1832 son autorité était reconnue non seulement par le Daghestan, mais encore par plusieurs tribus de la Cabardie et du Kuban.

Le général Rosen, à la tête d'une armée nombreuse et bien disciplinée, fut chargé de réprimer cette révolte dangereuse. Il entra dans le pays des Chetchenzes et détruisit leur principal village nommé Ghermentchouk. Un incident de cette expédition peut faire apprécier la résistance opiniâtre que ces montagnards enthousiastes opposaient aux armes russes. Nous citerons le *rapport officiel* du général moscovite.

Lorsque le village fut occupé, un corps d'environ cinquante hommes, commandé par le Mollah Abd-er-Kahman, ardent partisan de Kazi-Mollah, se trouva séparé du reste des troupes circassiennes et cerné dans une vaste maison. Ces hommes n'avaient aucune espérance de salut; cependant quand ils furent sommés de se rendre, ils entonnèrent quelques versets du Coran, comme des guerriers dévoués à la mort. Ensuite, ayant pratiqué des meurtrières dans la muraille, ils dirigèrent un feu bien nourri sur les assiégeans. Quelques grenades qui tombèrent par la cheminée et firent explosion au milieu d'eux ne les firent point hésiter un seul instant. Enfin on donna ordre de mettre le feu à la maison. Onze d'entre eux sortirent et vinrent se rendre, à demi-suffoqués par

la fumée ; quelques autres se jetèrent l'épée à la main sur nos baïonnettes ; mais la plupart restèrent auprès d'Abd-er-Rahman, faisant entendre leur chant de mort jusqu'au dernier soupir.

Du pays des Chetchenzes, les Russes marchèrent sur celui des Lesghis. Là, ils trouvèrent des obstacles naturels aussi formidables que la valeur désespérée des ennemis qu'ils venaient de combattre ; et, en vérité, si toutes les communications dans le Caucase ressemblaient à la route qui conduit à Humry, l'occupation militaire de cette contrée serait tout-à-fait impossible. Humry est un petit village fortifié et défendu par une tour, dans lequel les révoltés avaient concentré une partie de leurs forces.

Les Lesghis considéraient ce défilé comme imprenable, et ils auraient pu le rendre tel en effet ; mais, comptant trop sur les difficultés naturelles du terrain, ils négligèrent de le garder. « Si » les Russes parviennent ici, disaient-ils, ce sera, comme la » foudre, en tombant du ciel. » Cependant les soldats du général Rosen, favorisés par un brouillard épais, occupèrent les montagnes qui s'élèvent en face d'Humry, et après une canonnade terrible, ils emportèrent le village à la baïonnette. Les grenadiers étant maîtres de la première enceinte, il ne restait plus à la garnison de la tour aucun espoir de leur échapper. Néanmoins, elle refusa de se rendre, et sa résistance devint de plus en plus obstinée. Des pièces d'artillerie, placées sur le premier mur, battirent la tour en brèche ; mais le feu des assiégés ne se ralentit point. Enfin une compagnie de sapeurs, ayant monté à l'escalade, passa au fil de l'épée tout ce qui restait de montagnards. Parmi les morts on trouva Kazi-Mollah entouré des cadavres des plus distingués de ses partisans.

Un voyageur, revenant d'Astrakhan, assurait, il y a peu de temps, que la secte de Kazi-Mollah n'est point éteinte, et que dans la guerre actuelle le souvenir de ce prophète excite encore le fanatisme des Lesghis.

Revenons enfin au midi du Caucase. De ce côté, les Russes possèdent la Géorgie, l'Imérétie, la Mingrélie et la plus grande partie de l'Arménie. Les Géorgiens paraissent

s'être soumis volontairement au joug de la Russie pour échapper à la capricieuse tyrannie des Perses. Quoiqu'ils ressentissent cruellement la perfidie et la cruauté dont on avait usé envers leurs malheureux princes, ils restèrent invariablement fidèles à leurs nouveaux maîtres jusqu'en 1812. A cette époque, une armée géorgienne, envoyée contre Akhaltsiké, ayant été sacrifiée par l'incapacité ou la trahison du général russe qui la commandait, ce grief, joint à un système fiscal trop onéreux, provoqua une révolte qui fut momentanément éteinte dans le sang. La Géorgie est un pays fertile, et Tiflis, capitale de cet ancien royaume, est une ville riche et commerçante; mais quelle industrie ne deviendrait pas languissante sous une administration dont les membres resteront toujours étrangers, si ce n'est hostiles au pays, qu'ils gouvernent? Personne n'ignore, en effet, que le gouvernement d'une des provinces du sud est regardé à la cour de Pétersbourg comme une espèce d'exil. Aussi la puissance moscovite ne peut-elle compter même sur cette population, la plus paisible de toutes celles du Caucase. Si l'armée russe éprouvait un échec sérieux dans le nord, au sein des montagnes qui sont le théâtre de la guerre actuelle, la Géorgie, maintenant calme en apparence, se leverait tout entière et ferait cause commune avec les vainqueurs. Ainsi se trouverait interceptée, peut-être pour toujours, cette route qui mène à Tiflis, puis à Bagdad, puis à Tehéran, et de là enfin à Calcutta.

En résumé, les hésitations de la Perse, la révolte ouverte des Abases, des Circassiens et des Lesghis, les mauvaises dispositions des Géorgiens, tels sont les obstacles que la Russie a encore devant elle. La supériorité de son organisation militaire et l'habileté de sa diplomatie peuvent la faire sortir triomphante de la crise qui la menace. Il reste à voir en ce cas si l'Angleterre se croira toujours suffisamment protégée contre sa rivale par cette longanimité et cet amour du repos qu'elle vient de montrer à un point si remarquable dans la triste affaire du *Vixen*.

(*British and foreign Review.*)

Tableau de moeurs.

N° I.

LES ÉLECTIONS ANGLAISES.

Voici le Téniers de la vie anglaise. Sa sphère n'est pas fort étendue; mais ce qu'il y découvre est amusant. La bourgeoisie de nos villes dans ses habitudes les plus mesquines et dans ses plus infimes subdivisions; l'artisan, l'ouvrier, le rentier, le vagabond, le fat des carrefours, le petit marchand, l'échoppe, l'auberge, l'écurie, la voiture publique : tels sont les sujets que le pinceau de Boz traite avec une originalité fort comique. Successeur des Smollett, des Fielding, des Washington Irving, des Théodore Hook, et de ces mille peintres d'intérieur dont la société anglaise a encouragé le talent et applaudi les esquisses, M. Charles Dickens, (tel est le véritable nom de M. Boz) a publié trois ouvrages, dont le dernier surtout le place à la tête des écrivains populaires de notre époque : aux esquisses de Boz, première et seconde série, ont succédé *les Manuscrits posthumes du club Pickwickien*, qui se publient par numéros d'un shilling, et contiennent *la fidèle analyse de tous les voyages, périls, découvertes, aventures et entreprises de divers membres correspondans du club.* Tout le monde a voulu lire ces mémorables aventures; on s'est demandé quel était ce M. Boz qui, au milieu des dissertations politiques, des pamphlets virulens, et des mémoires historiques surchargés de fastidieux détails, se permettait de revenir au style simple

d'Hogarth et de Wilkie, et d'amuser innocemment son monde. Trente mille exemplaires des derniers numéros du *Club Pickwickien* se sont vendus récemment à Londres; la question de savoir si M. Boz était un seul homme, ou si plusieurs écrivains concouraient à la rédaction des *manuscrits posthumes*, s'est agitée avec une gravité presque aussi burlesque que les esquisses de Boz lui-même. Rarement on a vu moins de prétention et plus de succès s'associer au début d'un jeune auteur.

Le bon ton, la grâce, l'élégance, la philosophie, la poésie n'ont pas la moindre part à ce succès. Théodore Hook s'était emparé des classes moyennes et avait exposé à la risée, dans ses spirituelles caricatures, leur vanité, leur ambition, leur envie, leurs travers. Les romans fashionables s'étaient chargés de parodier plutôt que de copier les habitudes exclusives de certains salons. Il ne restait à Boz que la plus humble portion de la population métropolitaine. C'est là qu'il a choisi ses personnages. La plupart de ses prédécesseurs avaient cherché l'étude des caractères, tracé des types, créé des individualités originales. Boz s'est moins occupé des spécialités de caractère que des mille incidens variés qui agitent les flots obscurs de cette société inférieure; surprises, folies, plaisanteries, ruses, escroqueries, amusemens, fantaisies, nuances de mœurs. Le jeu varié et extérieur de ces chances et de ces mouvemens populaires fournit au romancier tous les matériaux de son œuvre; leur variété comique en constitue toute la poésie. Ce n'est pas dans la profondeur, mais à la surface, qu'il a cherché des nuances fugitives rendues par lui avec finesse et avec bonheur.

Le cadre choisi par l'auteur, cadre assez ingénieux, a cependant quelque chose de bizarre et d'arbitraire, qui contraste avec la réalité de ses observations et la vie bourgeoise qu'il aime à reproduire. Plusieurs honnêtes rentiers se sont réunis et ont formé un club auquel le sentiment de leur importance prête toute la solennité burlesque d'une parodie. Bientôt l'isolement et le repos les fatiguent. Ils annoncent à

leurs confrères le projet de voyager en observateurs, dé parcourir l'Angleterre, de se mêler à toutes les classes du peuple, de recueillir des notes morales et philosophiques, de ne rien laisser de côté de tout ce qui intéresse leurs concitoyens et de rapporter bientôt à l'honorable assemblée leur gerbe de documens nationaux. Ils partent. Le bataillon des observateurs nomades se compose d'un philantrope myope, ventru, portant lunettes, gras et sensible, surtout patient et calme : il s'appelle Pickwick. Les diverses qualités que nous venons d'énumérer le placent nécessairement à la tête de la corporation errante ; MM. Tupman, Winkle et Snodgrass lui obéissent et se laissent diriger par la supériorité de son esprit, la sagacité de son instinct, la persévérante longanimité de ses habitudes. Après diverses aventures que nous ne détaillerons pas, le groupe philosophique débarque à Eastanwill, la veille même d'une élection.

Où est située la noble cité d'Eastanwill? Nous avons cherché, mais en vain, sur toutes les cartes, le point de longitude et de latitude de cette localité, illustrée par la visite des Pickwickiens. Les nombreux et volumineux documens légués par le club Pickwickien, documens dans lesquels nous nous sommes plongés, ne nous offrent aucun renseignement qui nous satisfasse : dictionnaires géographiques, topographiques, historiques, gardent le silence sur Eastanwill. Trompés dans nos investigations attentives, une idée nous a frappés : peut-être Eastanwill est-il un pseudonyme ; la délicatesse de sentiment, la prudence minutieuse qui distinguait si éminemment le grand Pickwick l'auront engagé à cette substitution d'un nom fictif à la place du nom véritable. Admirons ces ménagemens inspirés à l'observateur célèbre par son respect et son amour pour le genre humain; ménagemens dont il poussa le scrupule jusqu'à effacer la trace même de la route suivie par lui pour se rendre à Eastanwill.

« La belle et noble chose que le spectacle d'une élection! disait en partant M. Pickwick, l'admirable occasion pour un

observateur des hommes! le beau déploiement des facultés humaines »! Liberté, gloire, patrie, tout ce qu'il y a de plus grand rayonnait dans l'ame de Pickwick. L'esprit ordinairement calme et le tempérament paisible du voyageur philosophe cédait à une émotion bien naturelle, au moment où les chevaux s'arrêtèrent et où les premières maisons du bourg d'Eastanwill s'offrirent aux regards des membres du club ambulant et observateur.

Deux nobles factions divisaient la ville. L'importance non seulement d'Eastanwill, mais de chacun des individus qui l'habitaient s'accroissait chaque fois que revenait le drame des élections. Cœur et ame, ambition et fortune, tout était sacrifié au triomphe des *bleus* ou des *buffles*. Plus la lutte était acharnée, plus le pays se réjouissait et s'admirait. Les *bleus* ne laissaient pas échapper une occasion de contrarier les *buffles*, ni les *buffles* de contrarier les *bleus*.

Ces deux nuances tranchées séparaient la ville entière. Au marché, les deux partis avaient leurs débitans spéciaux et et affidés. S'agissait-il de paver une rue, d'établir une pompe, de creuser un puits, de réparer l'église : tout ce que proposaient les *buffles* était repoussé par leurs ennemis, et *vice versa*. A l'église même, en face de Dieu, les groupes ennemis se posaient dans une attitude hostile. Deux organes différens servaient les intérêts de ces deux opinions en lutte : le bourg possédait deux journaux, la *Gazette* d'Eastanwill, *bleue*, et *l'Indépendant* d'Eastanwill, *buffle*. Leur éloquence se permettait toutes les licences démosthéniennes; des sentimens d'indignation délicieuse, des mouvemens de colère enivrante agitaient les ames, dramatisaient la bourgade toutes les fois que les premiers articles des deux journaux commençaient par les paroles suivantes : *les misérables qui nous attaquent*, ou bien, *les calomnies infâmes que répand contre nous la Gazette*, ou bien encore : *nous ne redoutons pas les outrages dont l'Indépendant nous accable*, etc., etc. Ce flux et reflux d'invectives innocentes était devenu nécessaire à la santé publique;

vous eussiez dit un de ces ménages orageux qui croiraient ne pas vivre si des scènes dramatiques ne le rappelaient de temps à autre à la vie et à la passion.

Le moment était beau pour contempler dans leurs habitudes intérieures et dans leurs combats secrets les habitans de la localité. Ils brillaient de toute leur gloire. Le moment de l'élection approchait : représentant *des bleus*, l'honorable Samuel Slumkey, du château de Slumkey, livrait une guerre acharnée au candidat *buffle* dont le nom était Horace Fizkin, écuyer. S'il fallait en croire la *Gazette*, les regards de toute l'Angleterre étaient fixés sur Eastanwill, et le monde civilisé attendait de lui un grand exemple. L'*Indépendant* ne se contentait pas de l'encourager ; il le grondait : « Vous m'apprendrez bientôt, disait-il aux habitans du bourg, si les électeurs de cette illustre localité sont encore les sublimes citoyens que le monde honore, ou si l'on ne doit plus voir en eux que les terribles et misérables instrumens de la tyrannie. » Belles paroles, qui, retentissant chaque jour aux oreilles des citoyens comme une batterie de soixante canons, les pénétraient non-seulement du feu sacré du patriotisme, mais encore de la haute conviction de leur importance personnelle.

On arrive. Quel spectacle, quel mouvement ! A toutes les fenêtres de la première taverne qui se présente flottent des banderolles bleues, symbole de la faction qui s'est emparée de ce poste important. A toutes les fenêtres de la même auberge vous lisez ces mots incrits en majuscules gigantesques : ICI LE COMITÉ DE L'HONORABLE SAMUEL SLUMKEY SIÉGE EN PERMANENCE. Perché sur un balcon de la taverne, un petit homme gras emploie son éloquence, moins à persuader ses auditeurs qu'à exciter en lui-même la circulation du sang, dont l'afflux violent et rapide fait étinceler son visage comme une torche enflammée. Au pied du balcon, une douzaine de braves oisifs, écarquillant les yeux, font mine d'écouter l'orateur qui pérore de toute sa force en faveur de l'honorable Slumkey, dont l'éloquence est fort amortie et l'ar-

gumentation singulièrement affaiblie par le roulement de quatre énormes tambours que le comité Fizkin a postés précisément en face, au tournant d'une rue. Les gestes de l'orateur annoncent-ils quelque nouveau mouvement oratoire ; le sang qui colore son visage acquiert-il une nuance plus foncée ; un gros homme placé au milieu du groupe donne le signal des hourras. Les chapeaux volent en l'air, les tambours battent de plus belle, et l'orateur satisfait continue son prône, aussi content de l'effet produit, que si chacune de ses paroles eût été distinctement entendue.

Nos Pickwickiens furent arrêtés dans leur route par un flot de *bleus* qui accueillit les voyageurs, et les salua de trois bordées de vociférations. D'un bout de la rue à l'autre, toute l'émeute leur répondit ; l'émeute crie volontiers, et il n'est jamais nécessaire qu'elle sache pourquoi.

Telle fut l'intensité de ce hourra triomphal, que le petit orateur rouge du balcon fut obligé de suspendre son éloquence.

« Hourra ! cria encore l'émeute charmée !

— Encore un hourra ! s'écria le petit orateur. »

C'était la première parole qu'il fut parvenu à placer d'une manière intelligible.

« Vive Slumkey ! s'écria l'émeute. »

M. Pickwick, voyant qu'on le regardait de travers, ôta son chapeau et s'écria : « Vive Slumkey !

— Pas de Fizkin, dit un homme du peuple, en attachant sur lui un regard qui semblait réclamer un écho !

— Certainement ! Pas de Fizkin ! repéta M. Pickwick.

— Hourra ! Hourra ! » Vous eussiez dit cinquante éléphans ébranlant de leur marche colossale les forêts indoustaniques.

« Ah ça ! demanda très-bas M. Tupman à son noble et impassible compagnon, quel est ce M. Slumkey ?

— Je n'en sais rien. Taisez-vous ! Pas de questions.... Le plus sûr, c'est de crier avec ceux qui crient.

— Mais, murmura Snodgrass, quand l'émeute est double et que les deux partis sont en présence, avec lequel crier?

— Avec le plus fort, répondit noblement M. Pickwick. »

Lecteurs, prenez-y garde; il y a des volumes dans cette phrase.

Tout le monde était de bonne humeur : la dilatation des poumons semblait avoir dilaté toutes les ames. L'armée des *bleus* s'ouvrit respectueusement pour laisser entrer dans la taverne nos observateurs, qui demandèrent à un garçon s'il y avait un lit pour eux, et reçurent une réponse équivoque. Après un moment de silence, le garçon, relevant la tète :

« Ces messieurs sont-ils *bleus?* demanda-t-il. »

Comme M. Pickwick ignorait absolument les couleurs de la célèbre ville d'Eastanwill, il était fort difficile de répondre. Il détacha ses lunettes, les essuya, se frotta le nez, et se souvenant qu'un petit avocat, qui l'avait un jour tiré d'embarras dans une affaire judiciaire, lui avait parlé de quelques habitans du bourg, il replaça gravement ses lunettes sur son nez, et dit au garçon :

« Ne connaîtriez-vous pas un avocat du nom de Perker?

— Certainement! c'est l'agent confidentiel de l'honorable Samuel Slumkey.

— Il est *bleu*? demanda finement le sagace M. Pickwick?

— Assurément!

— Eh bien! nous sommes *bleus* aussi, » reprit M. Pickwick, qui se sentait débarrassé d'un grand fardeau.

Il y avait encore un peu de doute dans le regard incertain du garçon, auquel le sage politique offrit sa carte, en le priant de la remettre à M. Perker en main propre; manœuvre qui réussit complètement. En moins de deux minutes, les voyageurs furent introduits dans la salle oblongue où se tenait l'agent confidentiel du candidat *bleu*, M. Perker, assis devant une table verte, en face de trois ou quatre montagnes de papiers. Il accueillit les étrangers avec une bienveillance cordiale :

« Ah! leur dit-il après les premiers mots de politesse; vous venez dans le bon moment : la lutte est magnifique!

— Magnifique! répéta le philantrope Pickwick en se frottant les mains. Toutes les fois que je vois se déployer l'énergie du patriotisme, je me sens de mon pays.

— Vous avez raison, dit le petit avocat vêtu de noir.

— Et vous dites que l'élection sera très-contestée?

— Autant que possible. Nous venons de frapper un coup superbe : nous nous sommes emparés ce matin de toutes les tavernes et de toutes les auberges, et nous n'avons laissé à nos adversaires que les cabarets et les bouchons. Voilà un coup de maître!

— Êtes-vous sûr du succès?

— Sûr? pas précisément. Les Fizkiniens nous ont joué hier un tour dangereux. Ils gardent à vue trente-trois électeurs dans l'écurie du *Lapin blanc*.

— Trente-trois électeurs dans une écurie! » répéta le philosophe ébahi. Son ame honnête ne comprenait pas cette seconde manœuvre.

— Dans l'écurie! répéta l'agent confidentiel. C'est le meilleur moyen de s'assurer d'eux. Ils sont à l'abri de toutes nos séductions. On les fait boire, et personne ne peut approcher des prisonniers. Oh! c'est un homme de tête que l'agent de Fizkin, une forte tête; un homme qui deviendra homme politique! »

Les yeux de l'observateur restaient fixes, sa bouche restait ouverte. Il se taisait et admirait.

« Mais, continua Perker, nous usons aussi de nos ressources. Ils n'ont pas affaire à gens commodes! Hier au soir, quarante-cinq dames de la ville se sont rassemblées ici; la soirée a été délicieuse; je l'ai présidée. Elles ont reçu de ma main et emporté quarante-cinq ombrelles d'un goût tout nouveau.

— Quarante-cinq ombrelles!

— A sept shillings et demi la pièce; l'effet des ombrelles a été merveilleux. L'idée m'appartient, idée neuve dont le ré-

sultat a été admirable. D'autres avaient inventé le cadeau de la flanelle et du guingamp; l'ombrelle est plus apparente, plus jolie, plus flatteuse. Tous les maris et la moitié des frères sont à nous; on ne voit plus que des ombrelles bleues dans toutes les rues d'Eastanwill.

La satisfaction personnelle de l'agent confidentiel se manifestait par un éclat de rire prolongé, dont M. Pickwick donnait la réplique, quand la porte s'ouvrit et donna passage à un habit brun porté par un monsieur d'environ quarante ans, aux épaules carrées, à l'encolure épaisse, au feutre dont les larges bords ombrageaient une mâle et grave figure. L'importance du personnage se relevait au premier abord : chacun de ses pas tombait lourdement, chacune de ses paroles était grave et accentuée. C'était le rédacteur en chef de la *Gazette d'Eastanwill*, M. Polt. Perker présenta le philosophe errant à l'homme politique, et la conversation s'engagea.

« La métropole, dit M. Polt d'un ton solennel, s'intéresse sans doute aux débats dont notre ville est le théâtre?

— Sans doute, répondit l'excellent M. Pickwick.

— J'en étais bien sûr, s'écria l'éditeur du journal; mon article de samedi dernier a produit son effet; et il se rengorgeait extraordinairement.

— Je vous crois, reprenait le bon Pickwick.

—C'est un gigantesque levier que la presse, s'écria Polt plus fier que jamais, c'est l'organe des intérêts de la patrie, le représentant de l'intelligence universelle, c'est la maîtresse du monde; pour moi, je ne me suis servi d'elle que pour me consacrer à la défense des bons principes et des idées patriotiques. Jamais je ne reculerai devant mon devoir. Vous ne me verrez pas abandonner une si noble cause. Que les habitans de cette ville, que les habitans de Londres, que le passé, que l'avenir comptent sur moi à jamais et pour toujours. »

Après avoir terminé ce discours empreint du lieu commun de la diffusion et de la niaiserie qui constituent le mérite du genre, M. Polt s'essuya le front avec un foulard, et notre héros lui tendit la main en lui exprimant l'admiration profonde dont le

pénétraient une éloquence aussi généreuse et des sentimens aussi magnanimes. Longue fut la discussion pour savoir comment la ville d'Eastanwill distribuerait et caserait dans une circonstance aussi grave les philosophes pickwickiens. Madame Polt offrirait volontiers un asile au chef de l'expédition et à l'un de ses amis; sans doute, l'auberge du Paon aurait encore deux lits à la disposition des hôtes. Le lendemain, les amis se réuniraient et iraient grossir le nombre des prosélytes de l'honorable Slumkey. Ces arrangemens préliminaires une fois faits, MM. les Pickwickiens se séparèrent : M. Winkle suivit M. Pickwick chez l'honorable directeur du journal; Snodgrass et Tupman se dirigèrent vers l'hôtellerie.

M. Polt, le lion de Némée, la terreur des habitans d'Eastanwill, était, comme la plupart de ces redoutables personnages, un véritable agneau domestique. Le seul reproche que l'on pût lui adresser, c'était la soumission un peu passive avec laquelle cette tête superbe ployait sous le joug de madame Polt. On verra se développer bientôt l'empire de l'une et l'obéissance de l'autre, au milieu du tumulte des scènes électorales que M. Pickwick a eu soin d'annoter pour l'instruction de la postérité.

Madame Polt trouvait la vie de province et les discussions politiques auxquelles se livrait son mari infiniment monotones; aussi la présentation de nos deux voyageurs fut-elle accueillie par la maîtresse du logis avec une grâce particulière, mêlée de quelques expressions de dédain pour son mari.

« Peut-être, madame, lui dit en souriant l'affable M. Pickwick, notre arrivée et notre séjour imprévu porteront-ils quelque dérangement dans votre ménage; veuillez agréer nos excuses.

— Oh! pas du tout. Je m'ennuie fort ici, et c'est un bonheur pour moi d'avoir des visages humains à qui parler : il n'y a à voir absolument personne!

— Excepté moi, ma chère? dit le mari malignement.

— C'est vrai, il y a vous, reprit la femme d'un ton passablement dédaigneux. »

L'éditeur voulut contrebalancer la mauvaise impression qu'avait dû faire le discours de sa femme. « Nos devoirs envers la société et nos concitoyens, dit-il; nos devoirs, dont vous connaissez la portée et l'étendue, nous privent, monsieur, de bien des jouissances; le tourbillon des mouvemens politiques nous entraîne, et en ma qualité d'éditeur de la gazette d'Eastanwill.....

— Ah! mon ami! soupira d'un ton suppliant madame Polt.

— Que voulez-vous, mon ange, dit gravement l'éditeur?

— Je voudrais, mon cher ami, que vous missiez la conversation sur un sujet un peu plus intéressant pour ces messieurs.

— Ma bonne, répliqua doucement l'humble M. Polt, je vous assure que M. Pickwick s'intéresse très-vivement à nos travaux.

— Tant mieux pour lui; quant à moi, je suis excédée de votre politique, de vos querelles de journaux et de vos niaiseries. Vous devriez, cher ami, ne pas vous compromettre ainsi devant les étrangers.

— Mais, mon amour!

— Tenez, laissez-moi tranquille; et se tournant vers M. Pickwick: Monsieur joue sans doute à l'écarté?

— Je serai heureux que madame veuille bien m'instruire.

— Suzanne! approchez la table du côté de la fenêtre; donnez les cartes; Dieu merci, je passerai une heure sans entendre cette éternelle politique. »

M. Polt se garda de contrarier son impératrice; mais tirant à part M. Winkle, ouvrant un carton, cherchant dans ce carton un grand nombre de papiers, et trouvant enfin le numéro d'un journal de 1830, qui lui semblait la merveille de son éloquence, il cloua l'infortuné Winkle sur un fauteuil éloigné de sa femme, et lui lut, sans reprendre haleine, la valeur de six colonnes, petits caractères, d'éloquence politique.

La fraîcheur et l'énergie de style qui distinguaient ces morceaux ont été souvent loués par M. Winkle; mais son con-

frère, auquel nulle observation n'échappait, remarqua avec étonnement que, pendant toute la durée de la lecture, les yeux de l'attentif et immobile M. Winkle étaient hermétiquement fermés.

La nuit se passa bien pour les habitans de l'hôtellerie et pour les nouveaux convives de M. Polt. La bonne humeur régnait partout; déjà madame Polt, devenue familière, appelait M. Pickwick un « vieux bon enfant. » L'éditeur se rengorgeait, persuadé que son nom serait transmis par les pickwickiens à la postérité la plus reculée.

Le jour renaît, le soleil se lève, les premiers bruits, les premières agitations qui se manifestent dans Eastanwill annoncent l'approche de l'élection, le plus déterminé rêveur se serait vu forcé de prendre part à l'activité générale, et de dire adieu pour un moment à la douce rêverie, à la mélancolie céleste. Tambours de battre, chevaux de hennir, trompettes de retentir, cornets à bouquin de hurler; partout des groupes qui en viennent aux mains et aux grands combats de la journée. M. Pickwick était charmé; il venait d'achever sa toilette, l'oreille au guet, et regardant de temps en temps par la fenêtre, lorsque son fidèle domestique, Samuel Weller, entr'ouvrit doucement la porte, et fit apparaître le profil malin et jovial d'une excellente figure de valet madré.

« Eh bien! Samuel, dit le maître, on se remue dans la ville! Ce sera chaud!

— Fameux, fameux! s'écria Samuel; les nôtres sont déjà en force à la porte de leur auberge, et crient à s'enrouer pour six mois.

— Ils prennent donc la chose à cœur?

— Oh! je vous en réponds.

— Ardents pour leur parti?

— Très-ardents.

— Chacun mange comme douze et boit comme quarante: demain matin Eastanwill ne sera qu'une grande indigestion.

— Générosité imprudente de la part des propriétaires de l'endroit, observa prudement le philosophe. »

Samuel ne répondit rien : il avait ses idées là-dessus. M. Pickwick continua :

« La population d'Eastanwill est intéressante : j'ai remarqué dans les rues beaucoup de grands garçons bien taillés, vigoureux et frais.

— Très frais, répliqua Samuel en riant ; surtout les électeurs indépendans que nous avons gratifiés ce matin, les deux garçons de l'hôtel et moi, d'un bain gratis, ou, si vous l'aimez mieux, d'une douche complète.

— Une douche !

— Voici comment : ces messieurs n'avaient pas ménagé le porter et l'ale ; ils dormaient comme des souches, étendus sur le trottoir : nous leur avons rendu le service de les transporter sous la pompe, que nous avons fait jouer de manière à leur rendre la vie, la fraîcheur et la santé : ce qui nous a valu un shilling par tête, payé par le comité *bleu*.

— Est-il possible !... s'écria M. Pickwick en mettant ses gants.

— C'est un fait. Rien qu'une plaisanterie !

— Plaisanterie ?

— On en fait bien d'autres ! Avant-hier les *buffles* ont offert à la servante de l'hôtellerie *Bleue* une pièce d'or pour *hocusser* l'eau-de-vie de quarante électeurs bleus.

— *Hocusser ?*

— Eh ! oui. On met un peu de laudanum dans l'eau-de-vie, et mon homme dort comme un cadavre. A l'élection dernière, les électeurs hocussés ont dormi douze heures après l'élection. On a essayé de porter l'un des dormeurs sur un brancard ; mais le maire n'a pas voulu le compter au scrutin : il a fallu remporter le brancard et l'homme, et remettre l'électeur au lit.

— Voilà des pratiques bien étranges ! murmura M. Pickwick, qui semblait à la fois se parler à lui-même et s'adresser à Samuel.

— Que diriez-vous si vous saviez ce qui est arrivé à mon père. Il est cocher, comme vous savez : le comité *bleu* avait loué sa voiture, qui devait amener à Eastanwill une cargaison d'élec-

teurs *bleus*. A peine la chose est-elle connue, le comité *buffle* l'envoie chercher. Le voilà dans une grande chambre tout encombrée de papiers, en face d'un monsieur qui lui sourit : « Ah ! M. Weller, vous voilà donc ! Je suis bien aise de vous voir ; comment cela va-t-il ? Prenez donc la peine de vous asseoir. Et votre petite femme ? et vos six enfans ? »..... Une quantité de politesses auxquelles mon père répondait de son mieux, en regardant très-fixement ce monsieur, qui le regardait avec la même attention. — Est-ce que vous ne me reconnaissez pas ?—Pas parfaitement.—Je vous ai vu tout petit garçon, pas plus haut que cela ! Vous boxiez comme un diable : vous ne vous souvenez pas ? — Pas du tout. — C'est singulier. » Trois verres de grog, une pipe de tabac, une dissertation complète et magnifique sur le talent de mon père à conduire la voiture, le mirent d'une humeur charmante. Il a causé de toutes ses affaires. Quand il fut bien animé : « D'ici à Londres, lui dit tout-à-coup son interlocuteur, la route n'est pas bonne ? — Il y a de mauvais endroits, dit mon père, qui voyait rouler entre les doigts du monsieur un petit morceau de papier, représentant vingt livres sterling. —La levée près du canal est dangereuse. — Assez ! — Mon cher M. Weller, reprit le gentilhomme, vous connaissez admirablement vos chevaux et le métier, et nous avons pour vous une considération toute particulière. Si le malheur voulait que votre voiture versât, le jour où vous nous amènerez les électeurs *bleus*, et si le même accident les jetait dans le canal (sans leur faire de mal, bien entendu), qu'en diriez-vous ! c'est un accident à prévoir, et dans ce cas, gardez ce billet de banque pour votre femme et vos enfans. — Vous êtes trop obligeans, messieurs. » Et mon père, boutonnant son habit jusqu'au menton, plongea le billet au fond de sa poche, avala un nouveau verre de grog qu'il but à la santé du comité, et salua. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire (continua Samuel en fixant sur son maître un regard impudemment mélancolique), et ce qui est, comme disent les philosophes, une coïncidence très-remarquable, c'est que les vo-

tans prirent un bain involontaire dans le canal le jour même où mon père les amena.

— Personne ne périt! s'écria l'excellent M. Pickwick.

Samuel se gratta la tête et reprit d'une voix assez lente :

« Je crois me souvenir qu'un vieux gentilhomme manquait à l'appel; on a retrouvé son chapeau. Quant au maître... »

Le garçon vint annoncer que le déjeuner était servi; ce qui épargna au pauvre Samuel une explication difficile, et à la philantropie de notre observateur quelques réflexions douloureuses. On déjeune : une énorme faveur bleue, dont les doigts minces de madame Polt ont disposé les plis en forme de cocarde, ombrage le chapeau de M. Pickwick et celui de tous ses confrères *bleus*. On se dirige vers l'auberge qui sert de quartier-général à cette armée. Debout à l'une des fenêtres du rez-de-chaussée, un membre du comité bleu, les bras étendus, le geste furibond, harangue une douzaine de *gamins* de la ville, auxquels se sont adjointes trois ou quatre petites filles, et qui, charmés de s'entendre nommer à toutes les phrases : *Nobles citoyens d'Eastanwill, hommes honorables, hommes de cœur,* font retentir les environs de leurs perçantes clameurs.

Pénétrez avec M. Pickwick dans la cour intérieure de la taverne. Beaux symptômes de la gloire et de la puissance *bleues!* Ici tout une armée de bannières, banderolles, étendards chargés de caractères d'or de cinq pieds de haut, supportés par une hampe dorée, et quelquefois par deux hampes; là, une armée de bassons, de cors, de tam-tam, de cymbales, de timbales, d'ophycléides et de chapeaux chinois, marchant par rangs de quatre hommes, qui gagnent loyalement leur argent, les tambours surtout, doués par la nature d'une grande force musculaire. Groupes de constables armés de bâtons *bleus;* vingt-cinq membres du comité, ornés d'écharpes *bleues;* foule de votans arborant la cocarde *bleue;* électeurs à cheval, électeurs à pied; calèche à quatre chevaux, découverte, chamarrée de rubans *bleus*, et destinée à l'honorable Samuel Slumkey; quatre autres voitures à deux

chevaux pour ses amis et prosélytes; étoffes frémissantes, banderolles agitées, constables jurant, membres du comité se disputant, acclamations des électeurs, ruades des quadrupèdes, embarras des postillons; une mêlée admirablement confuse faite, en un mot, pour donner la plus haute idée de ce grand jour, de la gloire d'Eastanwill, de son importance, de son candidat et de ses électeurs.

Quelle est cette tête rougeâtre qui s'élève radieuse à la fenêtre? C'est celle du sublime éditeur M. Polt. A peine se montre-t-il, les bannières sur lesquelles sont inscrits ces mots : *Liberté de la presse!* s'agitent avec un bruit terrible; les acclamations s'élèvent jusqu'aux cieux; il se fait une pause; silence plus solennel que le bruit qui précède. Voici l'honorable Samuel Slumkey lui-même, résidant au château de Slumkey, candidat bleu, briguant l'honneur de représenter le noble bourg d'Eastanvill à la Chambre des Communes, qui apparaît à la même fenêtre, en bottes à revers, avec une cravate bleue; il a saisi la main de Polt, il s'est posé mélodramatiquement; et ses gestes, plus éloquens que tous ses discours, ont appris à la foule les ineffaçables obligations, la reconnaissance profonde que l'un des ces grands hommes doit à l'autre.

— Tout est-il prêt? demande l'honorable à son agent confidentiel.

— Tout est prêt.

— Rien d'oublié?

— Vous trouverez à la porte vingt citoyens à qui vous donnerez une poignée de main; on leur a recommandé de les laver. Six enfans en bas-âge, entre les bras de leur nourrice; vous les caresserez et demanderez quel âge ils ont : c'est très important.

— Je n'y manquerai pas.

— Si vous pouvez vous y résoudre, vous ne ferez pas mal d'embrasser un de ces petits... Je ne prétends pas que la chose soit indispensable; mais elle est utile.

— Oui vraiment.....

Puis après un moment de réflexion : Est-ce que l'agent confidentiel ne pourrait pas se charger de l'embrassade des enfans en bas âge?

— Ce ne serait plus la même chose. A vous la popularité; à vous les séductions!

— A la bonne heure, puisqu'il le faut.... et il se résigna de son mieux. Bientôt, sous l'inspection des membres du comité, la procession se mit en route. On entassa dans les deux voitures à deux chevaux toutes les personnes qui purent y tenir debout. La calèche découverte stationna en face de la taverne : au moment où l'honorable M. Slumkey y monta, la queue de la procession se trouvait encore dans la cour. Moment d'attente solennelle pour les amis et les acolytes du candidat bleu! De quelle manière le peuple allait-il l'accueillir? avec froideur ou avec enthousiasme? L'agent confidentiel, ne pouvant pas voir ce qui se passait dans la rue, était sur les épines : on entendit un hourra prolongé.

« Le voilà qui sort! s'écria l'agent Perker.

Nouveau hourra un peu plus intense.

— Le moment des poignées de main est arrivé!

Troisième chorus plus fort que les deux premiers.

— Il caresse les enfans, dit le petit homme d'une voix tremblante d'anxiété.

Applaudissemens forcenés.

— Il en embrasse un! s'écrie Perker enchanté.

Nouvel applaudissement, *crescendo*.

— Il en embrassse un autre!

Perker était aux anges. Troisième et dernier chœur *fortissimo*.

— Il les embrasse tous!

Au milieu d'un tonnerre d'applaudissemens et de cris frénétiques la voiture roula Par quel phénomène les flots des deux processions ennemies se trouvèrent-ils confondus; par quel miracle se débrouilla la grande mêlée qui s'ensuivit : c'est là ce que je ne pourrais dire. Les papiers de M. Pickwick qui me servent de documens ne contiennent rien de lucide

relativement à la procession électorale; attendu que M. Pickwick, dès les premiers mouvemens du char, eut à souffrir ce que le vulgaire appelle un renfoncement de chapeau; la hampe d'un étendard ennemi tomba violemment sur sa tête; les yeux, le front, la bouche entièrement voilés, il lui devint impossible de se rendre compte de ce qui se passait autour de lui. Dans ses notes, il se représente lui-même comme entouré de figures courroucées et féroces dont il pouvait à peine entrevoir les traits, d'un grand nuage de poussière et d'un sanglant combat. Bientôt une puissance inconnue l'enlève de son carrosse; une grêle de coups de poing le force à s'engager lui-même dans le pugilat universel. Mais il ne peut préciser aucun détail ni se rappeler aucune circonstance distincte. Son chapeau lui dérobait encore la vue de tous les objets, lorsqu'une main mystérieuse l'entraîna le long des degrés d'un escalier de bois et le posa sur une espèce de théâtre où il se trouva enfin debout et tranquille.

C'étaient les *hustings*, échaufaudage semblable à ces constructions destinées à la comédie en plein vent. Le bon Pickwick releva son chapeau, ouvrit les yeux, se vit entouré de ses amis, et put enfin jeter un coup d'œil sur ce qui l'environnait. Voici quelle était la disposition des lieux : le théâtre ou galerie des *hustings* se divisait en trois parties; l'une, au milieu, moins large que les deux autres, faisait saillie par une espèce de balcon et contenait toute la magistrature de l'endroit en grand costume, y compris le crieur public, armé d'une sonnette géante, vêtu du carrick officiel et coiffé du chapeau-bonnet tombant sur les oreilles, et servant à garantir l'honorable crieur des injures de la nuit. Le compartiment de droite était réservé à l'armée *buffle* de M. Fizkin; le compartiment de gauche au bataillon *bleu* de M. Slumkey. Le personnage bien proéminent de toute la scène était le gros crieur au carrick bleu bordé d'argent, à la figure enluminée et joyeuse, qui d'un poing vigoureux, secouait sa cloche, et commandait le silence aux vagues populaires. Ici M. Fizkin, là M. Slumkey, la main sur leur cœur, la poitrine inclinée, le

sourire sur la bouche, se penchaient vers cet océan de têtes agitées, mer tumultueuse qui inondait toute la place, et du sein de laquelle émanaient je ne sais quels cris, hurlemens, gémissemens, clameurs, rires, vociférations, épigrammes, roucoulemens, grondemens, sifflemens, murmures. La théorie entière de l'acoustique se trouvait renfermée dans cet étrange et terrible chaos.

M. Pickwick commençait à se rassurer, lorsque son ami et compagnon M. Tupman le tira par la manche et lui dit :

« Voyez-vous Winkle, là haut?

— Où cela? demanda Pickwick en tirant de sa poche ses lunettes d'argent qui, grâce à Dieu, y étaient restées pendant la bagarre.

— Là haut, sur ce toit!

En effet, M. Winkle et madame Polt, la femme du directeur de la *Gazette*, avaient planté sur la toiture plate de la maison deux fauteuils et placé sur ces fauteuils leurs majestueuses personnes, qui, de cette élévation, contemplaient à loisir le spectacle orageux de la place publique. Dès qu'ils eurent reconnu M. Pickwick, ils agitèrent leurs mouchoirs, en signe de sympathie amicale, et le philosophe leur répondit par le salut le plus galant, le plus gracieux, et même, il faut bien le dire, par un innocent baiser qu'il dirigea vers madame Polt et qui prit son vol à travers les airs. Les opérations sérieuses n'avaient pas encore commencé; la foule oisive est toujours facétieuse; le baiser de M. Pickwick fut aperçu; il éveilla toutes les facultés railleuses de l'émeute électorale.

« Ah! le vieux coquin, s'écria un de ces messieurs, il lorgne les demoiselles!

— Melchisédech amoureux! s'écria un autre.

— Vénérable pécheur! reprit un troisième.

— Il a mis ses lunettes pour y mieux voir; il en veut à la femme d'autrui.

— Polt, s'écria un quatrième, prends garde à ta femme. »

L'éclat de rire qui suivit ce beau mouvement oratoire, le *oh! oh!* qui suivit l'éclat de rire, la jubilation de la foule, sont

moins faciles à décrire qu'à indiquer. Un millier de mauvaises plaisanteries assimila M. Pickwick à je ne sais combien d'objets peu respectables. Son indignation était extrême : sa pudeur outragée, l'honneur d'une dame innocente cruellement insulté, le mettaient hors de lui. Mais le crieur fit retentir la cloche : et, conservant la dignité de son silence, M. Pickwick se contenta de foudroyer du regard une tourbe insensée qui se mit à rire de plus belle.

— Silence, s'écrièrent les acolytes du maire.

— Whiffin, dit le maire, établissez l'ordre!

Cette phrase était prononcée avec toute la pompe convenable à la circonstance; le crieur exécuta un nouveau concerto de clochette; concerto semblable à celui qu'exécute dans la rue le boulanger qui veut débiter ses *Muffins.* Cette ressemblance frappa un des membres de l'assemblée, qui se mit à crier : *Muffins! Muffins!*

« Messieurs, dit le maire d'un ton de fausset glapissant, messieurs mes coélecteurs, mes honorables frères et concitoyens, nobles membres du bourg d'Eastanwill, nous sommes réunis pour.....

Une formidable voix sortit de la foule, et l'interrompant :

« Vive notre maire, et qu'il continue long-temps à nous vendre bien cher les poëles et les casseroles qui ont mis du foin dans ses bottes! »

Cette allusion, peu détournée, à la profession qu'exerçait le maire, fut accueillie par une tempête d'acclamations accompagnée en mesure par le tintement de la clochette. L'éloquence de l'officier public fut frappée d'impuissance; et M. Pickwick ne put entendre que la dernière phrase, dans laquelle il offrait aux électeurs ses remerciemens « pour l'attentive bienveillance avec laquelle ils avaient daigné l'écouter : » témoignage de gratitude qui provoqua un grand accès de gaîté.

Belle scène; il fallait voir M. Pickwick, l'observateur philosophe, les lunettes sur le nez, le chapeau sur les yeux, la bouche béante, essayant de rapporter à quelques mobiles ra-

tionnels et d'expliquer selon les lois de la logique éternelle cet étrange déploiement de patriotisme anglais. Un grand monsieur très maigre interrompit sa méditation, en élevant la voix pour proposer un *membre convenable et digne* : telle est la formalité. Malheureusement la voix de ce monsieur manquait de force, et plusieurs des assistans lui demandèrent où il l'avait égarée, s'il ne pouvait l'envoyer chercher à la maison, s'il l'avait vendue pour boire, et autres plaisanteries de même valeur. Il parvint à faire entendre que le candidat proposé par lui était l'honorable M. Fizkin, et cette déclaration devint un signal d'acclamations enthousiastes d'une part, d'effroyables vociférations d'une autre : si bien que l'observateur impartial qui m'a fourni mes renseignemens se trouva dans l'impossibilité de distinguer si le discours de l'orateur était comique, pathétique, satirique ou patriotique. Un second gentilhomme remarquable par l'expression colérique de sa figure rubiconde essaya, mais en vain, de faire valoir ses droits à la représentation d'Eastanwill. Son éloquence hyperbolique et figurée obtenait un résultat contraire à ses désirs. Plus il s'animait, plus la foule riait; plus elle riait, plus il l'accablait d'anathèmes; ceux qui se trouvaient sur les hustings riaient à leur tour. Après avoir accusé ce peuple imbécile, l'orateur colérique prit à parti les gentilshommes montés sur les hustings, et, bientôt réduit par le hourra général à la simple pantomime, il chargea son acolyte de le remplacer. Comme ce dernier avait déjà envoyé son discours à la *Gazette d'Eastanwill*, il le débita au milieu du tumulte, et ne fit pas grâce d'une syllabe à ses auditeurs qui ne l'écoutaient pas.

Lorsque vint le tour de M. Fizkin, cet honorable, que sa taille mince et sa figure maigre signalaient à l'attention, commença d'une voix pointue une allocution dont il serait difficile de donner l'analyse. A peine ouvrit-il la bouche, la bande des musiciens de M. Slumkey commença une symphonie à grand orchestre; toute l'énergie qu'elle avait dépensée le matin n'était qu'une bagatelle auprès de ses efforts actuels : outrage flagrant qui pénétra d'une juste fureur l'armée

de Fizkin. Elle se précipita sur les *bleus* qui défendirent bravement leurs têtes et leurs épaules. La scène de tumulte qui suivit, lutte, étendarts brisés, contusions mutuelles, pugilat et sévices, triompha de la bonne volonté du maire et de ses injonctions formelles : vingt constables reçurent l'ordre d'arrêter les chefs de l'émeute qui pouvaient bien être au nombre de cent cinquante.

Au milieu de ce désordre Fizkin et ses amis ne conservaient pas leur sang-froid. Se penchant vers le balcon des hustings et interpellant son rival :

— Est-ce de votre aveu, lui demanda-t-il, honorable sir Samuel Slumkey, que ces musiciens nous étourdissent et nous interrompent?

— Vous me permettrez de laisser cette question sans réponse, répliqua l'honorable Slumkey, s'appuyant à son tour sur la balustrade, et regardant son adversaire avec un sang-froid et une bonne humeur qui produisirent leur inévitable effet et qui exaltèrent au plus haut degré la fureur de l'adversaire. Fizkin montre le poing à Slumkey. Slumkey défie en combat singulier l'honorable Fizkin. Tous les précédens sont violés; toutes les règles sont interverties; le maire élève en vain la voix et finit par commander une nouvelle sonate de cloche, en avertissant les deux parties adverses que si elles continuent à troubler l'ordre, il sera forcé d'interposer son autorité suprême. Alors les partisans des deux candidats se mêlent sur les hustings, et discutent pendant trois bons quarts d'heure le nouvel incident : on se querelle par couples, jusqu'au moment où Fizkin, mettant la main à son chapeau, salue pacifiquement Samuel Slumkey, qui lui rend sa politesse. Les musiciens se taisent; l'émeute s'apaise, et Horace Fizkin commence son superbe discours.

Les deux harangues des candidats, fort différentes de style et de couleur, se ressemblaient quant aux formules générales. L'une et l'autre étaient d'accord sur les qualités, vertus et sublimités de l'honorable corporation d'Eastanwill. C'était un double et magnifique tribut payé au mérite des électeurs de la

localité. L'un et l'autre affirmait en termes divers et équivalens que jamais la terre n'avait porté un groupe d'hommes plus intègres, plus désintéressés, plus admirables, plus accomplis sous tous les rapports que les susdits électeurs ; que néanmoins ceux qui voteraient pour l'adversaire étaient des brutes que leur incapacité totale empêchait de s'acquitter de leurs importans et sublimes devoirs. Fizkin jura ses grands dieux d'agir précisément dans le sens que lui prescriraient ses mandataires. Slumkey s'engagea de la manière la plus solennelle à ne céder à aucune impulsion étrangère. L'un et l'autre répétèrent qu'ils portaient dans leur cœur le commerce, les manufactures, les habitans, les habitantes, les fils, les petits-fils des habitans d'Eastanwill, et tous deux crurent pouvoir prédire de la manière la plus positive que les suffrages des électeurs se fixeraient sur lui et sur lui seul.

Vint ensuite la montre des mains (*show of hands*). Tous ceux qui s'attachaient au parti *bleu* reçurent l'ordre de lever les mains; ensuite ce fut le tour des *buffles*. Le maire décida en faveur de M. Slumkey; son adversaire réclama le poll ou scrutin public. Dans l'intervalle des préparatifs, il parut convenable de voter des remerciemens au maire pour l'honorable conduite qui avait distingué sa présidence pendant qu'il avait *occupé le fauteuil*; or, comme il n'avait pas du tout de fauteuil et qu'il regrettait fort de s'être tenu debout pendant cette orageuse séance, les remerciemens avaient tout l'air d'une plaisanterie. Il ne laissa pas, suivant l'usage, de remercier ceux qui le remerciaient; la procession se remit en route; on cria vaillamment de part et d'autre et le poll commença.

Eastanwill, pendant cette opération, était un pays de cocagne : la bière coulait à grands flots; le débit de l'eau-de-vie et du rhum était aussi considérable que le prix de ces liqueurs était modique. Des marchandes d'éventails parcouraient la ville, offrant leurs services à ceux des électeurs qu'un étourdissement momentané ou une léthargie subite avait étendus sur le sol; ces deux maladies étaient devenues épidémiques, et l'on ne voyait, de tous côtés, que nobles électeurs gisant sur les trottoirs.

Cette fièvre, cette bombance, ce carnaval politique durèrent trois jours; grande leçon pour le voyageur philosophe, qui apprit sous quelles étranges formes se déguisent les plus nobles sentimens, le patriotisme et la liberté. Un petit groupe d'électeurs s'était tenu en réserve jusqu'au dernier tour du poll : gens sages, spéculateurs habiles, sachant attendre et réfléchir, et qui n'avaient voulu se laisser convaincre ni par les *bleus* ni par les *buffles*, malgré les fréquentes conférences qu'ils avaient eues avec les chefs des deux partis.

Une heure avant la fin du poll, l'agent confidentiel de M. Slumkey sollicita de ce groupe indépendant la faveur et l'honneur d'une nouvelle entrevue qu'il obtint de ces magnanimes citoyens, comme il les nommait. Ses argumens furent laconiques, mais sans réplique. Ils se dirigèrent en corps vers les hustings et l'inscription de leur nom sur le poll fut la condamnation d'Horace Fizkin.

Vive Slumkey, membre de la chambre des Communes! Ce cri retentit long-temps; l'ivresse sociale se dissipa peu à peu; et l'honorable Slumkey alla s'asseoir sur les bancs de Saint-Étienne, où il vota toujours comme le ministère et avec lui.

Ce tableau d'une élection a, sur les autres esquisses du même sujet, l'avantage de ne pas être une caricature. Tous ces traits sont exacts; toute cette force est la réalité. Peut-être la finesse même et l'exactitude des détails rendra-t-elle certains esprits moins accessibles à cette gaieté qui n'a rien d'exagéré, à ces traits comiques qui ne tombent pas dans la charge. Nous recommandons à ceux qui étudient l'espèce humaine les portraits de M. Polt, le directeur du journal de province, et de sa redoutable femme. Quelque jour nous retrouverons l'observateur Pickwick dans le cours de ses voyages d'aventures, dans les auberges, dans les tribunaux, chez les juges de paix, dans ce labyrinthe obscur de la vie inférieure que les philosophes ont tort de laisser dans l'ombre.

(*Picwick Papers.*)

Miscellanées.

RÉVOLUTIONS DU COSTUME

A LONDRES.

Ne vous trouvez-vous pas admirable, cher dandy, aux cheveux courts, au vêtement court, à la culotte serrée ; vous qui montez éternellement dans *Regent-Street* la parade de votre coquetterie ? Ne vous regardez-vous pas comme quelque chose de plus intéressant et de plus beau que l'Apollon du Belvéder et le Gladiateur antique ? Hélas ! qu'auraient pensé de vous vos grands-pères, cette population portant dentelle, fraise, plumes, fourrure ? Combien votre étroite et plate nudité eût semblé ridicule à leur yeux ; ces pauvres pantalons sans ornemens, ces absurdes fracs rivalisent-ils, croyez-vous, avec la magnificence des manteaux, la grandeur des perruques à boucles, l'élégance des collets à la Van Dyck, le luxe superbe des broderies ? Je voudrais qu'il srevinssent au monde et qu'ils vous dissent, ô rois de mon siècle ! ce qu'ils pensent de vous ? J'ai peur aussi, je l'avoue, que la postérité ne pense comme eux, et ne juge un peu sévèrement la toilette à laquelle vous attachez tant d'importance, et qui vous paraît le dernier point du bon goût.

Ne remontons pas très-haut. Sous Charles Ier, le costume civil et militaire joignait la noblesse à la grâce ; il suffit de jeter les yeux sur les chefs-d'œuvre de Van Dyck pour reconnaître que, sous Charles Ier, notre costume national, se

détachant du style empesé qui avait régné au XVIe siècle, empruntant à l'Espagne et à l'Italie leurs ornemens les mieux choisis, avait quelque chose de pittoresque que nous n'avons jamais reconquis.

Le beau cavalier portait un juste-au-corps de soie, de velours ou de satin avec larges manches tailladées par-devant; une magnifique dentelle, tombant sur ses épaules et brodée à la Van Dyck, (comme on le dit encore aujourd'hui), encadrait sa figure; un petit manteau à l'Espagnole était rejeté sur ses épaules avec une négligence pleine de grâce; la culotte bordée elle-même de dentelle allait rejoindre les bottes qui s'évasaient d'une manière fort gracieuse et qui souvent contenaient une profusion des mêmes ornemens. Le simple citoyen était aussi fort bien habillé; quant au gentilhomme, son baudrier magnifiquement bordé et porté en travers sur l'épaule droite, ses manchettes de dentelle, sa plume sur l'oreille, les larges bords de son chapeau flamand, sa barbe pointue et ses petites moustaches relevées, faisaient de lui le personnage le plus original et le plus pimpant du monde. On pouvait fort bien allier la simplicité à la recherche naturelle de ce costume, on n'avait qu'à remplacer le collet de dentelle par du velours; la partie antérieure de la botte s'effilait en s'arrondissant et prenait la forme d'un as de pique dans lequel allait se perdre le pli du pantalon; costume léger, commode, se prêtant à tous les mouvemens et à toutes les fortunes. Les guerriers n'avaient pas répudié la cuirasse, comme on le voit dans le beau portrait de Strafford, par Van Dyck. Les Puritains eux-mêmes, avec leur collet blanc rabattu et sans dentelle, leur culotte flottante sur le genou et leur juste-au-corps attaché sur le devant, figuraient beaucoup mieux dans un tableau que nos gentilshommes actuels avec leur tournure maigre et chétive. La chevelure se portait longue et naturelle, le chapeau sur le coin de l'oreille; les élégans n'oubliaient jamais les manchettes. C'était un temps d'orages et d'aventures; on endossait le juste-au-corps de buffle quand la trompette sonnait; on plongeait ses jambes dans ces énormes vases de cuir qui

s'élevaient de deux pieds au-dessus du genou, et l'on remplaçait le collet brodé par le hausse-col.

Il s'opéra sous Charles II quelques changemens défavorables au costume. Cet homme, qui corrompit la majesté du trône, paraît avoir exercé une influence dangereuse sur les habillemens de son pays. Le juste-au-corps devint excessivement court, la culotte flottante prit la forme d'une jupe; la chemise bouffante sur la ceinture, entre le juste-au-corps et la culotte, étala à tous les regards la finesse et la blancheur de son tissu. On outra la recherche et l'élégance des dentelles; on fit descendre le collet brodé beaucoup plus bas qu'auparavant. Au lieu d'une seule plume, on fit flotter une forêt de plumes sur un chapeau de forme haute; et quatre ou cinq pouces de dentelles attachées au-dessous du genou accompagnèrent le mollet. Dans les fêtes de la cour, le jupon du roi, plissé à petits tuyaux et surmonté de cette chemise rejetée en dehors par une affectation de négligence qui convenait bien à des mœurs déréglées, compléta le ridicule de cet accoutrement.

Lorsque Louis XIV fit la loi à toute l'Europe, Charles II, son pensionnaire, ne manqua pas de l'imiter; toute la cour suivit son exemple; l'invasion des modes françaises fut universelle. La perruque avec ses ondes flottantes et son édifice de cheveux factices eut parmi nous un succès égal à celui dont elle jouissait chez nos voisins; et, ne pouvant prononcer le mot français *perruque*, nous adoptâmes le mot ridicule et insignifiant de *periwig*. Le *periwig* ou la *perruque* détruisit l'empire du *sombrero* espagnol; il fallut relever les bords du chapeau, abaisser la forme et descendre par degrés jusqu'au chapeau à cornes, abomination des temps modernes. En 1659, Holmes nous donne la description du costume à la mode: juste-au-corps à taille courte, culotte en jupon, dont la doublure plus longue que l'étoffe va s'attacher sur les genoux; galons à la ceinture et la chemise bouffante par-dessus. Vers la fin du règne de Charles II, la cravate apparaît, le juste-au-corps s'alonge et finit par tomber, en forme de redingote, jusqu'au milieu de la cuisse. Dans l'inventaire de la garderobe

de sa majesté, en 1679, on trouve déjà les désignations d'habits, gilet et culotte, qui sont aujourd'hui l'*alpha* et l'*oméga* de notre costume. Vous voyez combien à cette époque on était déjà loin de Van Dyck et de ses costumes, si favorables à l'élégance pittoresque. Les bas remontèrent bientôt jusqu'au milieu de la cuisse; le juste-au-corps s'évasa, tout en conservant ses basques longues et donna la première idée de nos habits. Quant à la perruque, elle conserva son empire, et les auteurs satiriques du temps nous apprennent que les élégans aimaient à la peigner avec soin devant tout le monde, comme on relève sa moustache. L'accession de Guillaume d'Orange au trône ne changea presque rien à ce costume; seulement les dentelles disparurent, les manchettes se raccourcirent et les bords du chapeau se contournèrent de mille façons extravagantes : on les borda, on les galonna, on les découpa. Une dame, que le *Spectateur* fait parler, se plaint de ce que les chapeaux de son amant lui donnent mille embarras; elle ne peut le reconnaître, dit-elle, au milieu des transformations qu'il fait subir à sa perruque et parmi la variété infinie de cornes nouvelles dont il orne son chapeau.

Georges Ier et la reine Anne conservent ce costume qui va se simplifiant chaque jour. On coupe les habits carrément; le gilet à poches descend jusqu'aux bas qui recouvrent la culotte tout entière et qui sont attachés par une jarretière au-dessous du genou. Les paremens des manches s'élargissant, forment une espèce de tonnelet orné de rubans et de galons qui laissent apercevoir des manchettes de dentelle. On soutient les basques et les pans des habits avec du fil de fer; les souliers s'élèvent sur des talons rouges et affectent une forme carrée; les bas sont bleus ou écarlates; un grand assortiment de perruques pour la chasse, pour l'équitation, pour le soir, pour le matin, compose la bibliothèque d'un gentilhomme et correspond à un second assortiment de chapeaux à cornes de toutes les tournures et de tous les styles. C'est ainsi qu'on est vêtu sous Georges Ier et la reine Anne; c'est aussi l'époque des bourses, qui, par une étrange singularité, régnent même

dans le costume militaire. N'oublions pas le talon rouge, cette partie du soulier qui remonte au-dessus du coude-pied. L'étiquette dominait alors ; ainsi, j'ai connu, dit Roger de Coverley, un gentilhomme à l'âme tendre, tout couvert de passementerie et de galons, portant de petits boutons, de petites bottes, et qui aurait mieux aimé vous céder la moitié de ses domaines que de se couvrir devant une dame.

Dans le numéro 180 du *Tatler* de 1709, M. Tiptoë, maître de danse, annonce qu'il enverra une voiture pour prendre ses élèves et les ramener, et que cette voiture se chargera du transport des perruques et des talons rouges, pourvu toutefois que les perruques n'aient pas plus de trois pieds de haut et les talons pas plus de quatre pouces. En faisant l'inventaire des effets d'un jeune élégant décédé, on y trouva deux habits complets brodés, une lorgnette, une canne à pomme d'ambre, trois paires de bas de soie rouge, douze paires de souliers à talons rouges, trois éventails brisés, une boucle de cheveux, une jarretière de soie et un mauvais shilling.

L'Angleterre s'était enfin calmée ; les fantaisies de la mode remplacèrent les orageuses fantaisies des guerres civiles. Le *beau* dandy de l'époque avait de grandes choses à faire ; son unique soin était de révolutionner la mode et de frapper *de grands coups*. Le tailleur qui venait vous prendre mesure vous demandait gravement : Voulez-vous être vêtu simplement ou frapper un *grand coup*. « Sans vanité, s'écrie William Sprightly, le type des élégans de son temps, j'ai frappé » dans la vie les plus *grands coups* du monde : c'est à moi » que l'on doit le bouton guilloché qui a fait fureur, la basque » carrée, la cravate à gros nœuds, et j'ai singulièrement » contribué à faire adopter le bas de soie à coins d'argent. » Lorsque mes inventions ne prennent pas, j'ai soin de les répéter avec une légère altération, et je ne manque jamais » mon but. »

Pendant le XVIII[e] siècle, le maître du bon goût et de l'élégance à Londres, c'est le célèbre Chesterfield : « A mon

âge, dit-il à son fils, je ne porte plus de talons rouges ni de plumes, mais j'ai soin que mon linge soit de la plus belle qualité et du plus beau blanc, et que ma perruque soit frisée et poudrée avec goût. J'avoue, dit-il ailleurs à son fils, que je ne peux m'empêcher de juger un homme d'après son costume. Trop de négligence ou de recherche implique je ne sais quel défaut d'intelligence. La plupart de nos jeunes gens actuels sont ridicules. Les uns portent une énorme épée, une cravate noire, un grand chapeau à bords retroussés: c'est le genre terrible; les autres, des redingotes brunes, la culotte de peau, de gros bâtons noueux, des chapeaux sans rebords, c'est-à-dire le costume du groom ou du cocher. L'homme de bon sens s'habille comme les autres, ni mieux, ni plus mal; il ne se laisse accuser ni de fatuité ni de négligence. J'aime mieux qu'un jeune homme accorde quelques précautions à sa toilette : s'il est malpropre à vingt ans, il sera révoltant à quarante, et à cinquante on ne pourra plus approcher de lui. Ayez surtout soin que vos habits soient bien coupés et bien faits, et ne paraissez jamais embarrassé dans vos plus beaux habits. »

Au commencement du règne de Georges III, l'Allemagne nous envoya un grand chapeau nommé *Karen-huller*, dont les bords étaient immenses. Les métamorphoses des chapeaux occupèrent singulièrement les esprits à cette époque. Les uns ressemblaient à des balances, les autres portaient la corne aiguë comme le museau d'un lévrier, quelques-uns affectaient la forme d'un clocher pointu. En 1754, l'habitué des courses portait un frac bleu à boutons de métal, une ceinture de cuir, des bottes à revers, une perruque brune. Le chapeau à la Nivernais faisait fureur; il était extrêmement petit, les bords se rattachaient à la forme, au moyen d'agrafes; la corne de devant, soutenue par du fil d'archal, était en forme de gouttière. En 1775, on adopta le galon d'or au chapeau, ce qui donnait à l'homme un air militaire, et avait l'avantage de protéger contre la presse, qui battait la ville et la campagne pour enlever des matelots.

La révolution française détruisit le chapeau à cornes. Comment s'opéra ce grand changement? Nous ne pourrions le dire. Un auteur contemporain déplore, en termes lamentables, le décès du chapeau à cornes, si utile aux cavaliers, qui les garantissait à la fois contre la pluie et le vent. Avec le XVIII[e] siècle et les chapeaux à cornes, les perruques s'évanouirent.

De 1780 à 1800, le roi de la mode, le sultan du costume, ce fut Georges IV, d'abord prince de Galles et qui, avec ses trente mille livres sterling d'apanage, ne trouva jamais moyen de faire face au quart seulement de ses dépenses. Après avoir épuisé les ressources ou plutôt les prodiges du luxe, il fut obligé, deux fois en douze années, de vendre ses chevaux, sa vaisselle, ses diamans, ses bijoux, et jusqu'à ce beau phaéton qu'il conduisait lui-même, qu'il attelait de six chevaux, et pour lequel il avait fait choix d'un postillon nain. En 1792, il disposa de cinq cents chevaux à la fois; il attachait la plus haute importance à sa toilette, et l'une des causes efficientes de son inimitié pour la princesse de Galles fut une parole imprudente prononcée par cette dernière : « Avec vos oreilles « couvertes de poudre, lui dit-elle, quelques jours après son « mariage, vous avez l'air d'un gigantesque sergent-major. » En effet, il se constitua, jusqu'au dernier moment, le défenseur de la poudre. En 1789, le jabot était prodigieux, les boutonnières passementées et les bottes portaient des glands · il fallait que le pantalon de daim collât sur la peau, et que deux domestiques, soutenant leur maître, le précipitassent dans ce double entonnoir, qui ne cédait qu'à la force de l'impulsion. Tout le monde connaît ce mot qui, d'une farce de Foote, a passé dans une farce française : « Si je puis y entrer je ne le prends pas! »

Les bottes à la Hessoise firent place à d'autres bottes très-courtes qui ne s'élevaient qu'à mi-jambe et qui ne détruisirent pas la mode des pantalons de daim; peu à peu, les bottes à revers s'alongèrent, et le célèbre Brumell poussa la recherche jusqu'à transformer la nuance acajou de leurs revers, en une nuance jaune pâle. De 1800 à 1817, les habits de couleur fu-

rent à la mode; plus la nuance était gaie, plus elle plaisait. On a vu lord Scarborough et M. Brandling se promener dans le Parc en habit gris-perle. Les guêtres allant jusqu'aux genoux remplacèrent quelque temps les bottes à revers, et l'on vit par degrés la culotte courte, vainement protégée par Almack, disparaître, même des bals de la cour et du foyer de l'Opéra.

Ce fut alors que le pantalon à la Cosaque et les pantalons à la Wellington firent leur première apparition; ce fut alors que la mode mit au jour le monde nommé dandy. Au moment où nous écrivons, il commence à s'effacer de la scène, après avoir brillé depuis 1815.

Vous rappelez-vous cette espèce d'hommes vêtue de la manière la plus incommode et la plus bizarre qu'on ait pu imaginer? Un petit chapeau rond, perché sur une pyramide de cheveux bouclés; un habit étroit, serré, écourté, semblable à une cuirasse; un collet bas découvrant une immense cravate empesée, d'où sortaient les deux bouts d'un col de chemise qui mettaient à la gène la figure du malheureux; la taille de l'habit coupée au milieu de la poitrine, et une longue et étroite queue de morue en guise de basques; souvent, pour augmenter la rigueur du supplice auquel le dandy se soumettait, il rembourrait les paremens de son habit et s'enfermait dans un corset d'acier. Cette belle toilette achevée, le dandy complet ne pouvait plus bouger. Captif dans son étau, s'il tournait la tête, sa chemise et sa cravate lui déchiraient les oreilles; s'il marchait vite, il perdait la respiration. Tout le monde se souvient de ce fashionable à qui une dame disait: « Asseyez-vous donc près de moi? — Pardon, madame, lui répondit-il, mon habit est fait pour se tenir debout. »

La largeur du pantalon semblait alors une mauvaise plaisanterie, comparée à la mesquinerie de l'habit; il ne descendait guère qu'à mi-jambe et découvrait une paire de bottes à la Wellington, tellement étroites que plus d'un bottier a recommandé à sa pratique de prendre un bain de pieds froid avant de les

mettre; des talons hauts, armés d'acier, terminés par de vastes éperons retentissans, complétaient ce beau costume, pilori de la mode qui ne coûtait pas moins de deux ou trois heures de travail et qui n'aboutissait qu'à un résultat, celui de crucifier le dandy et de le rendre absolument incapable de toute autre occupation.

Le règne de ce dandy sépulcral fut bientôt remplacé par un autre règne. Tout à coup les basques s'élargissent, les cheveux deviennent courts; les habits carrés reprennent faveur; les pantalons s'abaissent et couvrent non-seulement la cheville, mais le pied. On répudie les bottes à revers, et le matin l'on ne voit plus que des vestes de chasse à un seul rang de boutons. Les jambes se couvrent d'étoffes voyantes, brillantes, chatoyantes; de raies larges et de couleurs variées. La cravate blanche est expulsée et fait place d'abord aux étoffes de fantaisie, puis aux mousselines bleues, vertes et rouges. Ce fut alors que les tailleurs virent naître avec effroi l'usurpation du coutil pour les pantalons; la toile écrue devint aussi fort à la mode. Qu'imaginèrent-ils? ils plissèrent le pantalon autour des hanches, d'une manière ridicule et folle qui devait entraîner la ruine prochaine de ces pantalons à la bourgmestre de Hollande. En même temps, ils déplacèrent les poches qu'ils firent courir le long des cuisses. On fut bientôt las de cette exagération, à laquelle on substitua des pantalons sans poches, fort commodes pour la majorité, qui n'a rien à y mettre. Depuis cette époque, les pantalons à carreaux écossais ont eu quelques mois de vogue; mais la toilette des hommes s'est tellement simplifiée qu'aujourd'hui, avec une cravate noire, un habit noir boutonné jusqu'au menton, un pantalon noir et des bottes à la Wellington, on peut passer pour habillé en gentilhomme de bon lieu et braver la critique.

Que la terre soit légère à la race éteinte des dandys! qu'ils reposent en paix! Aujourd'hui nous nous habillons à l'américaine, et il n'est plus permis de se distinguer par l'étran-

geté de costume. Pendant les dix dernières années qui viennent de s'écouler, trois ou quatre héros de la mode se sont couronnés d'un diadème qu'il n'est plus permis à personne de porter : passons-les en revue. M. Ball, connu par les trois noms de Hugues Ball, Ball Hugues, et de Golden Ball (*boule d'or*), s'est spécialement distingué par son excellent goût et la simplicité recherchée de sa parure. Il cachait son luxe et l'employait avec une élégance et un choix qui le lui faisaient pardonner. Le blanc et le noir étaient les seules nuances qu'il adoptât pour sa toilette; mais l'excellence de la disposition donnait du prix à cette simplicité. Il a mis en vigueur les cravates noires de satin à grands pans, qui font valoir les costumes peu chargés d'ornemens et de couleurs; c'est le seul élégant auquel j'aie jamais reconnu le droit et le talent de bien porter le gilet blanc le matin. Qu'on se rappelle cette calèche chocolat foncé, ces quatre chevaux blancs, ces deux grooms vêtus de livrées brunes, qui faisaient la joie et l'orgueil de Hyde-Park. Qui ne se souvient d'y avoir vu M. Ball, dans toute sa gloire, conduire lui-même son attelage, et rester gentilhomme, même sur le siége du cocher?

Contemporain de M. Ball, mais inférieur à ce dernier sous le rapport du goût, M. Haine, qui a long-temps brillé à Paris, et qui, aujourd'hui, cache à Bruxelles les débris de son élégance éclipsée, dépassa tous ses rivaux par la splendeur de son luxe. En entrant dans la carrière, il réunissait tous les avantages, jeunesse, beauté, fortune; les journaux se sont beaucoup occupés de lui; on parla surtout d'une toilette en palissandre qui lui avait coûté quinze cents livres sterling, et d'une fantaisie poétique qui lui fit porter un habit vert-pomme pendant le printemps de 1825, et un autre habit feuille-morte pendant l'automne de la même année.

Élève de l'école de M. Ball, M. Long-Wellesley substitua l'habit bleu à l'habit noir, et fut le premier qui retourna les manchettes par dessus les paremens de l'habit. On ne lui con-

naît qu'un vice, c'est de porter des gants de daim quand il monte à cheval, atrocité que le fameux Brumell a flétrie de toute son indignation.

Le papillon des dandys, qui, hélas! végète aujourd'hui au milieu des huîtres d'Ostende, M. Baily, a eu l'honneur de mettre à la mode et de soutenir long-temps les couleurs gaies et brillantes. Providence des pantalons de Nankin, favorable aux gilets de fantaisie, il a donné son approbation aux cravates bleues et rouges et aux habits bleu-de-ciel. Il faisait beau le voir appuyé nonchalamment sur l'une des colonnes du péristyle de l'Opéra, les longues boucles de ses cheveux flottant sur ses épaules, les bras croisés sur son gilet de satin violet, étincelant de broderies d'argent; c'était plaisir d'admirer le tissu de soie noire et l'élégante finesse de ses bas à jour. Papillon colossal, sa félicité suprême consistait à rosser les gardiens de la nuit, dont son bras assommait trois ou quatre dans une soirée. Mais quand le jour du jugement arriva; lorsque cette magnifique splendeur dut se terminer par une explosion dernière; lorsque les membres économes et modestes du jury furent appelés à prononcer sur les droits incontestables des merciers, des parfumeurs et des tailleurs qu'il avait employés pendant son règne, des mystères incroyables se révélèrent; ces interminables aunes de cachemire et de batiste dévorées en peu d'années par un seul homme qui ne les payait pas frappèrent les jurés de stupeur!

Il serait injuste de ne pas citer les lords Ranelagh Chesterfield, Castlereagh, qui, tous les trois, ont fait figure dans les annales de la mode, et qui se restreignent aujourd'hui dans les limites de la modération et de la simplicité. On espère beaucoup, dans ce genre, de lord Albert Cuningham, de son frère le marquis, et de M. Sutton; le beau Reynolds, lord Poltimore, M. Charles Johns, lord Edouard Thynn, M. Horace Claggett, méritent une mention; ainsi que M. Duncombe, membre du parlement, qui sait unir la simplicité à la richesse; mais l'homme le plus remarquable de l'époque où

nous sommes, l'élégant par excellence, auquel toutes les cours européennes ont accordé ses lettres de crédit en ce genre, est assurément le comte Dorset; nous nous souvenons de son magnifique attelage de chevaux gris et de son habit complet de velours noir, qui faisaient l'admiration des Parisiens. Il n'a pas de maître, il ne suit pas d'école, et semble vouloir désespérer, par la mobilité de son costume et la variation fréquente des formes qu'il adopte, l'ambition de ses imitateurs. Si nous voulions caractériser d'un seul mot son genre de costume et de tenue, nous l'appellerions l'école *belle jambe*. Il a pour système et pour règle générale de développer les formes sous leur aspect le plus heureux; mais, il faut l'avouer, nous n'accepterions pas sans répugnance la coupe de ses habits, qui nous semble excessivement longue, et dont les revers sont évasés de manière à découvrir toute l'épaule et à présenter la poitrine entière sans défense.

Aujourd'hui, d'ailleurs, il serait bien difficile de prononcer sur la mode, ou plutôt elle paraît ne pas exister. L'infortuné tailleur, qui voit son empire s'éteindre, essaie de le relever en plaçant un fragment de soie ou de satin sur les revers, en les couvrant de velours, en faisant renaître la vogue dispendieuse des boutons d'or guillochés. Vaines tentatives! la prétention des élégans suit une direction nouvelle: l'un est curieux en fait de linge, l'autre n'attache d'importance qu'à son jabot; un troisième recherche la beauté des camées et le choix éclatant des bagues. Quelques partisans de la vieille école subsistent encore; par exemple, le vieux John Ward, le patriarche de tous les chasseurs de renard, le fidèle ami des bottes à revers, le seul homme qui ose porter encore des manchettes de dentelle, quand tout le monde porte la manchette simple. Le colonel Lea, sir Charles Kinglesley, le duc de Dorset, ont aussi conservé, pour cet ancien costume, une vénération digne de la publique estime. La toilette des chasseurs peut s'enorgueillir d'un modèle estimable, lord Jersey, dont les traces sont suivies par une foule obséquieuse; son chapeau et sa botte offrent des types dont personne n'ose s'écar-

ter. C'est à lui qu'est due, je crois, l'introduction des pantalons serrés sur le genou.

Mais, hélas! lorsque toutes les modes se ressemblent, lorsque tous les rangs se confondent, lorsque l'invasion démocratique devient chaque jour plus flagrante, comment espérer que des nuances aussi faibles et aussi fragiles établissent la réputation d'un homme? Quelle différence établirez-vous, je vous prie, entre le valet-de-chambre et son maître? Souvent le premier des deux est le mieux habillé. Les gentilshommes commencent à convenir entre eux d'un fait très-remarquable : « c'est que l'on peut porter un vieil habit, dès que l'on est reconnu homme comme il faut. » L'autre jour, à l'Opéra, un monsieur s'avançait précipitamment vers un autre monsieur : « Seriez-vous l'ouvreur de loges, par hasard? demanda le premier. — J'allais vous adresser la même question, » répondit l'autre.

Au temps d'Addison, un fashionable était obligé de porter le deuil de tous les princes, rois et généraux inscrits dans la nécrologie de *la Gazette*. Aujourd'hui, le libéralisme nous exempte de ces dépenses. Quand le nécrologe était un peu surchargé, le pauvre homme ne savait où donner de la tête. Un premier potentat décédé le forçait à commander un nouvel habit; pour le second, il fallait, si l'élégant était pauvre, retourner l'habit; le troisième décès confinait notre homme dans sa chambre, pendant que le dégraisseur achevait son œuvre et rendait au drap le lustre primitif. Un petit prince d'Allemagne quittait-il la terre : il fallait une garniture nouvelle de boutons noirs sur ses habits gris de lin. Aux généraux morts, il accordait le crêpe et n'allait pas plus loin.

Vous touchez à l'âge de raison, vous avez trente-six ans : jetez les yeux sur les comptes de tailleur que vous avez payés ou que vous n'avez pas payés. Vous vous émerveillerez de leur énorme total. D'abord, comme le tailleur a beaucoup de mauvaises créances, il a coutume de répartir le déficit qui le menace de manière à ce que les *bonnes paies* souffrent pour les *mauvaises*; puis on lui demande souvent un crédit illimité;

enfin vous voulez suivre la mode, et le tailleur en profite. C'est une maxime généralement reçue par les membres de cette profession qu'un gentilhomme peut faire attendre cinq ans le paiement de son habit. De là des prix exorbitans et de magnifiques annonces. Un tailleur de Bond-Street annonçait récemment « un habit de drap noir superfin, avec revers cousus en soie, collet de drap, doublure de manches en toile de coton, paremens de velours, coutures superfines, et magnifiques boutons en tissu, pour 5 livres sterling 18 shillings! » Remarquez bien cette nuance. Il ne s'agit pas de 6 livres sterling, mais de 5 livres sterling, et quelques shillings; ces deux shillings de différence font beaucoup; et la rédaction est colorée par une poésie si brillante que vous ne vous apercevez pas qu'il s'agit d'un habit fort simple, qui ne vaut pas en réalité plus de 3 livres sterling 5 shillings. Les amateurs du positif ne trouveront pas déplacée la liste des prix honnêtes que le costume d'un homme comme il faut doit coûter aujourd'hui à Londres :

Habit habillé (drap fin)...........	3 £	5 sh.	81 fr.
Id. bleu ou noir.................	3	9	86
Frac de couleur	3	18	92
Id. bleu ou noir.................	4	4	105
Pantalon de casimir de couleur....	1	12	40
Id. noir ou bleu	1	16	42
Gilet id..........................	»	16	20
Redingote id.....................	4	15	118

Au moyen de quelques épithètes et d'une affiche, un tailleur vous prouvera que l'habit doublé de soie doit vous coûter 7 livres st. 11 shil. 6 deniers, et le gilet noir 1 liv. st. 11 shil. 6 den. Si vous n'avez pas vingt ans, et que vous soyez économe, mettez-vous en garde contre la rançon que l'on vous impose; surtout prenez garde aux extras, par lesquels des fournisseurs trop habiles exhaussent démesurément le prix des vêtemens qu'ils vous livrent. La doublure, la soie, la passementerie, les boutons de métal, composent un total formidable que le crédit demandé ou accordé d'avance vient aug-

menter encore : un habit de 3 livres sterling finit par en coûter huit, ainsi que l'a prouvé naguère le célèbre tailleur du capitaine Nesbitt (1).

(Fraser's Magazine.)

(1) Nous reproduisons ici quelques *item* de ce fameux mémoire pour l'édification de nos lecteurs. Un manteau de fourrure ayant autrefois fait partie de la garde-robe du feu roi Georges IV, 75 £ 10 shillings (1,837 fr.); une autre fourrure noire pour doubler le manteau de M. Nesbitt, ladite fourrure fort rare, ayant également appartenu à S.M. Georges IV, 42 £ (1,050 fr.); une aiguillette en or pour son uniforme, 21 £ (525 fr.); 84 cravates et paires de bas de soie noire, 103 £ 2 shillings (2,577 fr. 70 c.); 32 gilets blancs piqués, 54 £ (1,350 fr.); 88 habits bourgeois, 442 £ 5 shillings (11,056 fr.); 152 gilets bourgeois, 316 £ 2 shillings 6 pence (8,903 fr.); 79 culottes ou pantalons, 68 £ 2 shillings (1,700 fr.); 6 robes de chambre, 77 £ 2 shillings (1,925 fr.); 3 schalls, 149 £ 10 shillings (3,740 fr.); 38 verges de velours de Gênes, 54 £ 14 shillings (1,366 fr.); et comme apparemment le colonel usait jusqu'à la corde tous les vêtemens sus-énoncés, il y a un petit *item* de 46 £ 16 shillings (1,170 fr.) pour réparations et raccommodages.

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Physique sociale.

Influence de l'âge sur l'aliénation mentale et le penchant au crime.—En s'occupant de l'homme et du développement de ses facultés, M. Quételet s'est attaché à présenter, d'une manière claire et précise, le peu de documens que la science possède sur l'âge où l'aliénation mentale se présente le plus fréquemment. Les documens de Paris, de Caen et de la Norwège, les seuls qu'il eût pu se procurer, s'accordaient à montrer que c'est surtout vers l'âge de 30 à 40 ans que l'on trouve le plus d'aliénés, ainsi qu'on va le voir :

AGES.	PARIS.		CAEN.		LA NORWEGE.
Avant 20 ans.......	0,06	—	0,03	—	0,17
De 20 à 30......	0,20	—	0,17	—	0,19
De 30 à 40......	0,24	—	0,29	—	0,21
De 40 à 50......	0,22	—	0,25	—	0,16
De 50 à 60......	0,14	—	0,17	—	0,13
Au-dessus de 60....	0,14	—	0,09	—	0,14

Depuis, M. Quételet a obtenu, par l'obligeante entremise de sir Charles Morgan, des détails fort intéressans sur la statistique des hospices des aliénés en Irlande, recueillis par M. Radcliffe. Parmi ces renseignemens, se trouve un tableau de 5021 aliénés dont les âges ont été relevés sur les registres

des hospices. Cet honorable physicien a trouvé en outre, dans l'ouvrage de M. Porter, un état des aliénés à l'hospice de Bethlem, qui offre aussi des renseignemens curieux sur l'âge des aliénés qui ont été admis dans cet établissement, et qui n'étaient point considérés comme incurables. D'après cet état :

DANS LES ANNÉES	ON COMPTAIT	AGE MOYEN.
1830...........	201 aliénés	37 ans.
1831...........	212................	35
1832...........	163................	37
1833...........	184................	36
1834...........	217................	36

Le séjour moyen de ces alienés était de 204 jours. On trouvera l'âge de 977 de ces malades dans le tableau suivant, où figurent aussi les documens de l'Irlande :

DÉSIGNATION des âges par périodes décennales.	HOSPICE DE BETHLEM.		HOSPICES D'IRLANDE.	
	ALIÉNÉS.	NOMBRE PROP.	ALIÉNÉS.	NOMBRE PROP.
Avant 20 ans.......	61.........	0,06	500.......	0,10
De 20 à 30......	261.........	0,27	1551.......	0,31
De 30 à 40......	292.........	0,30	1284.......	0,25
De 40 à 50......	203.........	0,21	939.......	0,19
De 50 à 60......	107.........	0,11	609.......	0,12
Au-dessus de 60.....	53.........	0,05	138.......	0.03
	977	100	5021	100

On voit que les nombres de Bethlem s'accordent avec ceux de la France et de la Norwège, et que c'est entre 30 et 40 ans que l'on a compté le plus d'aliénés; pour l'Irlande, le maximum s'est présenté un peu plus tôt. De ce que l'on trouve généralement plus d'aliénés de 30 à 40 ans, il n'en faut pas conclure que cet âge soit le plus exposé aux invasions de cette maladie. Pour déterminer l'âge critique, on doit tenir compte de la population et du nombre d'individus qui entrent dans chaque catégorie établie dans ces tableaux ; or, ajoute M. Qué-

telet, en prenant des nombres moyens pour les pays qui font le sujet de notre examen, on a :

DÉSIGNATION des âges.	MOYENNE des aliénés des tableaux précédens.	DISTRIBUTION de la population.	RAPPORT des aliénés à la population.
Avant 20 ans..........	0,08...........	0,40..........	0,20
De 20 à 30 ans.....	0,23...........	0,17..........	1,35
De 30 à 40.........	0,26...........	0,14..........	1,80
De 40 à 50.........	0,21...........	0,11..........	1,91
De 50 à 60.........	0,13...........	0,09..........	1,44
Au-dessus de 60........	0,09...........	0,09..........	1,00
	100	100	Moyenne..100

Ainsi, en tenant compte de la population, et s'il est permis de généraliser les résultats précédens, c'est entre 40 et 50 ans, ou plutôt c'est à 40 que l'homme est le plus disposé à l'aliénation mentale. Dans son *Essai de Physique sociale,* M. Quételet a démontré également que c'est aussi vers cet âge que l'Angleterre et la France ont produit le plus de chefs-d'œuvre dramatiques ; seulement, sous ce rapport, l'Angleterre est un peu plus précoce que la France. Faut-il en conclure que l'esprit humain éprouve des maladies qui se développent en raison de sa force ou de l'exercice qu'on en fait? c'est encore un problème dont la solution intéresse la société, et que la théorie des probabilités, basée sur une judicieuse observation, parviendra sans doute à expliquer un jour.

M. Quételet a déjà démontré qu'en France non-seulement le nombre des crimes commis à chaque âge conserve à peu près invariablement les mêmes rapports, mais que ces rapports conservent encore leur constance en établissant une distinction pour la nature des crimes et pour le sexe des coupables. Les documens de la Belgique lui ont prouvé depuis que cette constance était semblable chez les Belges, et que, de plus, les rapports entre les accusés de chaque âge sont à peu près identiquement les mêmes pour les deux pays.

Les documens de la statistique criminelle du grand-duché

de Bade, qui viennent d'être publiés, vont nous offrir encore une presque identité de nombres.

DÉSIGNATION de l'âge des accusés.	GRAND-DUCHÉ DE BADE, 1833. NOMBRE des accusés.	NOMBRE prop.	FRANCE. 1826, 1829.
De 14 à 18	93	0,06 } 54	0,53
18 à 30	784	0,48 }	
30 à 40	381	0,24	0,23
40 à 50	211	0,13	0,14
50 à 60	106	0,07	0,06
60 à 70	3	0,02	0,03
70 et au-dessus	1	0,00	0,01

N. B. Les tableaux de la France ne présentent pas la même classification pour les âges.

Que doit-on conclure de tant de documens qui s'accordent d'une manière si étonnante, sans même recourir à de grands nombres? Faut-il nier le libre arbitre des individus ou admettre qu'il est sans influence, quand on considère les phénomènes sociaux d'une manière générale, à peu près comme les phénomènes physiques, où les actions et réactions internes d'un système ne troublent point la loi du centre de gravité? C'est au moins ce qui semble résulter de l'observation, à moins qu'on ne rejette aveuglément tout ce qu'elle nous enseigne. Il peut survenir, sans doute, des changemens brusques, des révolutions qui modifient momentanément le cours ordinaire des choses, et dont les conséquences peuvent même lui faire subir des modifications durables; mais il en est ici comme des *pestes* et des *famines* relativement à la mortalité.

Ainsi, les perturbations qu'une épidémie peut faire subir aux opérations des sociétés d'assurances sur la vie, ou les changemens de durée de la vie moyenne, ne sauraient faire rejeter les tables sur lesquelles sont basées ces spéculations.

Chaque pays a sa table de mortalité, comme il doit avoir sa table pour le penchant au crime. Les nuances que l'on rencontre, en passant d'un crime à l'autre, dépendent de son organisation sociale. Ainsi, après avoir observé, relativement

à l'influence de l'âge sur le crime, les mêmes résultats en France, en Belgique et dans le grand-duché de Bade, il n'en faut pas conclure que nous trouverons encore les même résultats en Angleterre : on pourrait en trouver d'autres; mais M. Quételet ne craint pas d'affirmer que les nombres de 1835 se reproduisent en 1836, comme ceux de France se sont successivement reproduits d'année en année, en supposant toujours que l'état social n'admette pas de modification sensible.

M. Porter a donné, pour la première fois, des tableaux détaillés présentant l'âge des accusés, pour toute l'Angleterre, en 1834, et ses résultats s'accordent avec ceux de France, de Bade et de la Belgique, pour trouver au même âge le *maximum* du nombre des criminels.

AGE DES ACCUSÉS.	ANGLETERRE, 1834. ACCUSÉS.	NOMBRE PROP.	FRANCE. 1826, 1829.
Au-dessous de 16 ans....	2604..........	0,12..........	0,02
De 16 à 21.............	6473..........	0,29..........	0,16
21 à 30.............	7069..........	0,32..........	0,35
30 à 40.............	3146..........	0,15..........	0,23
40 à 50.............	1525..........	0,07..........	0,14
50 à 20.............	686..........	0,03..........	0,06
60 et au-dessus......	303..........	0,02..........	0,04

La seule différence qui existe entre les tables d'Angleterre et celles de France, c'est le grand nombre de jeunes accusés qu'on trouve dans la Grande-Bretagne. Cela tient, d'une part, à ce que les assises anglaises jugent aussi la plupart des délits qui, en France, sont du ressort du *correctionnel*. Or, devant ces derniers tribunaux, il paraît proportionnellement bien plus de jeunes accusés que devant les tribunaux criminels; d'une autre part, il est une classe de criminels, en Angleterre, qui dressent les enfans comme des instrumens pour le vol et la filouterie (1); mais, sans tenir

(1) NOTE DU TRAD. Une cause qui doit influer également sur les résultats, c'est que la population anglaise compte, toutes choses égales, plus d'enfans que la population française; il résulte, en effet, des tables des deux

compte de ces deux causes, ni des autres nuances qui rendent les rapprochemens si difficiles entre deux pays qui sont sous l'influence de lois et d'institutions très-différentes, M. Quételet croit n'avoir à modifier en rien cette proposition par laquelle il terminait, il y a quelques années, d'autres recherches sur le penchant au crime : « Ce funeste penchant semble se développer, disait-il, en raison de l'intensité de la force physique et des passions de l'homme; il atteint son *maximum* vers l'âge de vingt-cinq ans, époque où le développement physique est à peu près terminé. Le développement intellectuel et moral, qui s'opère avec plus de lenteur, amortit ensuite le penchant au crime, qui diminue encore plus tard par l'affaiblissement de la force physique et des passions. »

Nous joignons à ces recherches un document qui s'y rapporte, et qui offre le plus grand intérêt; c'est l'état comparé du nombre des criminels exécutés en Belgique, en France, en Angleterre et en Prusse, pendant les années ci-après :

ANNÉES.	NOMBRE de criminels exécutés.	NOMBRE de criminels convaincus de meurtre.	
		Angleterre, 13,300,000 habitans.	
1813 à 1820	649	141	ou par an 20
1820 à 1827	494	113	d° 16
1827 à 1834	355	105	d° 15
		France, 33,000,000 d'habitans.	
1824 à 1829	352	1182	ou par an 236
1829 à 1834	131	1172	d° 234
		Prusse, 13,000,000 d'habitans.	
1819 à 1824	54	69	ou par an 14
1824 à 1829	33	50	d° 10
1829 à 1834	19	43	d° 8 1/2

pays, qu'en Angleterre, pour 100 enfans au-dessous de 15 ans, on ne compte que 150 individus adultes; tandis qu'en France, pour 100 enfans, on compte plus de 200 adultes.

ANNÉES.	NOMBRE de criminels exécutés.	NOMBRE de criminels convaincus de meurtre.
Belgique, 3,500,000 habitans.		
1800 à 1804.......	325.........	150 ou par an 30
1804 à 1809.......	88.........	82 d° 16
1809 à 1814.......	70.........	64 d° 13
1814 à 1819.......	26.........	42 d° 8 1/2
1819 à 1824.......	23.........	38 d° 7 3/4
1824 à 1829.......	22.........	34 d° 7
1829 à 1834.......	0.........	20 d° 4

On voit, par ces divers rapprochemens, que l'application de la peine capitale, devenue partout plus rare, n'a point augmenté le nombre des meurtres.

Physique Industrielle.

De la navigation à la vapeur et des difficultés qu'elle présente sur l'Océan.—Il y a peu d'années encore, les bateaux à vapeur étaient resserrés dans les mers et les détroits qui baignent les côtes de la Grande-Bretagne. Aujourd'hui leur domaine s'élargit; la Méditerranée, l'Archipel, la mer Noire, la mer d'Allemagne, la Baltique, le Danube, le Rhône, la Loire et le Rhin les voient voguer sur leurs eaux. Ce n'était point assez, il leur fallait de nouvelles conquêtes. Voici maintenant que, sans autre antécédent qu'une traversée malheureuse aux Indes-Orientales, une ligne de bateaux à vapeur va s'établir entre New-York et Liverpool.

Un grand nombre d'obstacles, nous le disons avec regret, semblent devoir contrarier le succès de cette entreprise. C'est d'abord la défectuosité des roues par rapport au roulis et au tangage. Le mécanisme de ces roues est disposé de telle manière qu'elles ne doivent entrer dans les vagues qu'à une certaine profondeur pour conserver toute la liberté et la plénitude de leur action. On a cherché à remédier à cet inconvénient par la substitution des roues à aîles aux roues ordinaires; mais le nouveau système n'a ni la solidité ni la simplicité du système ancien; il est en outre plus susceptible de

se déranger, et la complication en est telle qu'on ne saurait le réparer en pleine mer. Passons à un autre inconvénient.

L'eau de mer contient en solution plusieurs substances salines; telles sont le muriate de soude ou le sel commun, le sulfate de soude, le muriate de magnésie, et le muriate de chaux. La chaleur qui convertit l'eau en vapeur n'a point d'action sur ces substances; il en résulte que le sel augmente dans la chaudière avec l'évaporation de l'eau, et que l'eau arrive bientôt à son point de saturation ; alors les substances salines forment un précipité dont les molécules s'attachent aux parois de la chaudière, et les couvrent d'une couche épaisse. Pour prévenir cette agglomération, il est d'usage de placer un tuyau à la base de la chaudière, d'où s'échappe l'eau ainsi surchargée de substances salines; mais cette eau, qu'il faut remplacer par de l'eau froide, emporte en quittant la chaudière une quantité proportionnelle de calorique : il y a donc perte de combustible, et conséquemment nécessité d'un approvisionnement plus considérable que dans les courtes traversées.

D'ailleurs cette méthode ne remplit qu'imparfaitement le but qu'on se propose : elle retarde, mais elle n'empêche point l'incrustation. On a vu des couches qui variaient d'un à cinq pouces dans des chaudières où elle avait été suivie avec autant d'exactitude que possible; or, cette croûte étant composée de substances non conductrices de la chaleur, il faut naturellement consommer une plus forte quantité de combustible que dans les courtes traversées où l'on peut nettoyer la chaudière à la fin du voyage.

La perte immense qui résulte de cette incrustation a donné lieu à mille tentatives. Une seule réunit quelques chances de succès : elle consiste à remplir la chaudière, au départ du port, d'eau fraîche et dégagée de toute impureté, puis à reconduire cette eau dans la chaudière qu'elle vient de quitter, lorsqu'après être passée à l'état de vapeur, elle est revenue à son état primitif par la condensation. Cette condensation s'opère dans une multitude de petits tuyaux submergés dans

l'eau fraîche, et dans lesquels on fait passer la vapeur lorsqu'elle sort du cylindre. Cette méthode n'est encore adoptée que sur un petit nombre de bateaux à vapeur.

A ces inconvéniensi faut ajouter celui de la fumée qui dépose une grande quantité de suie et autres substances sublimées sur les parois extérieures de la chaudière, autour de laquelle elle circule avant de se dégager par la cheminée. Cette couche extérieure se compose de substances non conductrices de la chaleur comme la couche intérieure. Dans les courtes traversées, on détruit sans peine cette agglomération de suie, en démontant la machine toutes les fois que la nécessité s'en fait sentir; mais en pleine mer, cette opération présente de grandes difficultés et entraîne une perte de temps considérable.

Ces faits étant admis, quelle est la vitesse moyenne d'un bateau à vapeur et l'espace que l'on doit consacrer à la machine et au combustible pour une traversée aussi longue que celle de Liverpool à New-York? La table suivante, relevée du livre de loch de neuf bateaux à vapeur de l'état, faisant un service régulier entre Falmouth et Malte, d'un bâtiment du même genre employé au transport des dépêches, et d'un autre navire appartenant à une compagnie de capitalistes, nous aidera dans ces recherches. Cette table indique le tonnage et la force en chevaux de ces navires, ainsi que leur vitesse moyenne par heure dans un grand nombre de traversées.

DÉSIGNATION des NAVIRES.	TONNAGE des NAVIRES.	FORCE EN CHEVAUX de chaque NAVIRE.	VITESSE MOYENNE par heure EN MILLES.
African.............	246	90	5,13
Blazer...............	410	100	6,9
Confiance...........	246	100	6,2
Dee..................	639	200	6,5
Firefly..............	473	140	6,25
Flamer..............	414	120	6,
Medea...............	807	220	7,8
Pluto................	295	100	6.5
Tartarus............	410	100	5,5
Dolphin.............	340	160	9,75
Private steamer......	660	220	7,7

On remarque, dans ce tableau, que le bateau à vapeur *le Dauphin* a une marche bien supérieure à celle de tous les autres navires. *Le Dauphin* ne peut nous servir de terme de comparaison, parce que, dans sa construction, tout ayant été sacrifié à sa marche, la quantité de charbon qu'il reçoit dans sa cale suffit à peine à un voyage continu de 250 milles. Le document suivant indique le nombre d'heures sur lequel la vitesse de la marche de ces bateaux a été calculée; la dépense totale du charbon pendant tout ce laps de temps, la dépense par heure, et la dépense par puissance d'un seul cheval pendant le même temps.

DÉSIGNATION des NAVIRES.	NOMBRE des HEURES.	CONSOMMATION totale.	DÉPENSE par heure.	DÉPENSE par force de cheval pendant une heure.
		livres.	livres.	livres.
African	3,895	3,702,197	950 1/2	10,9
Blazer	1,645	1,694,350	1,030	10,3
Confiance	2,279	2,279,000	1,000	10,
Firefly........	2,206	3,132,520	1,420	10,7
Medea	1,176	2,147,376	1,826	8,3
Pluto	986	956,420	970	9,7
Tartarus	914	977,980	1,070	10,7
Dee...........	1,161	1,927;260	1,660	8,3
Flamer	780	1,001,520	1,284	10,7
Dolphin.......	5,500	67,200	1,920	12,
Private steamer	2,259	28,225	2,750	12,5

Si nous comparons ces deux tableaux, nous voyons dans le dernier que *la Médée* et *la Dée* dépensent le moins de combustible; leur consommation pendant une heure, par puissance d'un seul cheval, n'étant que de 8, 3/10; et, dans le premier tableau, que *la Médée* vient à la suite du *Dauphin* pour la vitesse de sa marche. *La Médée* est un navire neuf; à la beauté des formes elle unit une machine parfaite et des roues d'après le système nouveau : elle est gréée en frégate, et se sert de voiles quand le temps le permet. Prenons *la Médée* pour exemple. Nous avons dit qu'elle filait 7 milles 8/10, produit de 1,826 livres de charbon; une tonne de charbon (2,240 livres) donnera donc un parcours de 9 milles. Il est utile d'établir maintenant la différence qui résultera pour

ce bâtiment du changement de lieu. *La Médée* navigue aujourd'hui dans les eaux de la Méditerranée, où sa marche est en général favorisée par une belle mer et par le temps. Ces circonstances favorables n'existeront plus pour elle lorsqu'elle fera la traversée de Liverpool à New-York. On sait, en effet, quelles entraves rencontre la navigation par les vents d'ouest, qui dominent pendant onze mois et demi de l'année près des tropiques, et les forts courans qui traversent l'Atlantique dans les mêmes parages. Ainsi, un voyage d'Europe en Amérique demande toujours trois semaines, et quelquefois le double de temps de la traversée d'Amérique en Europe : ce fait est facile à vérifier. Les *Liners*, les plus beaux et les plus fins voiliers qui aient jamais navigué sur l'Atlantique, sont des paquebots à voile destinés exclusivement au transport des voyageurs; le départ de ces navires est régulier; il a lieu chaque semaine, et pendant trois ans, la durée moyenne de leurs traversées a été, pour celles de Liverpool à New-York, de 35 jours 17 heures; et pour celles de New-York à Liverpool, de 19 jours et 7 heures, différence de près de moitié. Ce n'est donc point être exagéré que d'admettre que ces obstacles naturels et ceux que nous avons signalés au commencement de cet article retarderont la marche de *la Médée* de 25 p. 0/0. Nous avons vu que son parcours par tonne de charbon était de 9 milles; ces 9 milles se réduiront ainsi, pour la même quantité de combustible, à 6 milles 75 (25 p. 0/0 de moins), lorsqu'elle traversera l'Atlantique. La distance de Liverpool à New-York est de 3,200 milles. Divisant ces 3,200 milles par 6 milles 75, par cours produit par une tonne de charbon, nous avons au quotient :

472 tonnes 1/2 de charbon, ci	472 1/2
Dans tous les voyages on prend 12 pour cent en sus du combustible jugé nécessaire à la traversée, cet excédant est pour la réserve, ci	56 1/2
Tonnage de la machine y compris les chaudières........	220
TOTAL........................	749 tonneaux.

Nous savons que *la Médée* est de 800 tonneaux ; reste donc

pour le transport des marchandises, des provisions d'eau, pour les passagers et l'équipage, 51 tonneaux. Mais un bâtiment dont la longueur est estimée à 800 tonneaux ne porte point 800 tonneaux, surtout lorsqu'il est léger et qu'il est construit pour la marche. Tel est *le Dauphin*, qui est censé jauger 340 tonneaux, et qui ne peut recevoir en combustible que la quantité nécessaire à un voyage de 250 milles; telle est aussi *la Médée*: ce navire, tel qu'il est aujourd'hui, ne peut porter que 300 tonneaux de combustible. En lui ôtant ses canons et tout son attirail de guerre, ce chiffre s'élèverait à 360 tonneaux. Il faut en déduire 40 tonneaux pour le combustible de réserve; reste net, pour la totalité du voyage, 320 tonneaux: ce qui nous conduit aux 2/3 de la traversée.

Telles sont les difficultés que l'entreprise des bateaux à vapeur de Liverpool à New-York est destinée à rencontrer. Il se peut que le génie de l'homme puisse en modifier, en écarter quelques-unes; mais, quoi qu'il arrive, le système ancien sera toujours préférable au nouveau sous le rapport de la sûreté et de l'économie. Quant à la vitesse, il est douteux, à en juger du moins par les résultats obtenus jusqu'à ce jour, que les bateaux à vapeur destinés à ce genre de service puissent l'emporter sur les beaux paquebots à voile dont nous avons parlé, et qu'ils fassent, comme eux, la traversée d'Amérique en Europe en 19 jours 1/2.

Littérature.

Mouvement de la littérature en Hongrie, depuis le neuvième siècle de l'ère chrétienne jusqu'à nos jours. — Le Hongrois, par la finesse et la vivacité de son esprit, se distingue entre tous les peuples de l'Europe orientale; son jugement est sûr, ses idées nettes, énergiques. Grâce à la beauté de son climat, à la fertilité de son sol, il jouit de tous les avantages des habitans des zônes tempérées. Cependant le Hongrois est l'un des peuples où les arts et les sciences se sont développés avec le plus de lenteur et le plus de difficultés.

Cette lenteur tient aux guerres nombreuses dont ce pays fut le théâtre. A peine conquise par les Romains, la Hongrie fut dévastée par les Huns, les Vérules, les Goths, les Lombards et les Bulgares, qui lui imposèrent leur religion, leurs mœurs, leurs habitudes et leur langage. Vers la fin du IXe siècle, une horde plus avide, les Magyars, la dévastèrent de nouveau. Mais en ce temps-là, des missionnaires envoyés par saint Stéphan faisaient pénétrer dans cette contrée les rayons lumineux du christianisme; la langue latine devint, en peu d'années, familière aux différentes tribus qui occupèrent le territoire hongrois. Cependant la civilisation était lente à se développer; les guerres que la Hongrie avait alors à soutenir contre les Allemands, les Grecs, les Vénitiens, les Bulgares; les discordes civiles auxquelles donnaient lieu la mort de chaque prince, et sa succession, arrêtaient le progrès. Pour mettre un terme à ces désastres, les rois du pays appelèrent à leur aide des colonies nombreuses de Russes, et de Kumans; de là jaillit une fusion nouvelle entre les mœurs des étrangers et celles des Hongrois. Les Hongrois avaient encore à défendre leurs propriétés contre l'usurpation violente des riches, qui se faisaient alors entre eux une guerre acharnée; les lois y étaient inconnues, ou du moins le petit nombre de statuts qui en portaient le nom n'étaient point favorables aux droits du pauvre.

Toutefois la civilisation fit quelques progrès sous une dynastie nouvelle; Louis, surnommé le Grand, fonda la première université à Funfkirchen, en 1367; la langue hongroise devint d'un usage général à la cour; plusieurs villes s'agrandirent sous son règne, et de simples citoyens reçurent des lettres de noblesse. Mathias Corvin, le plus grand roi de la Hongrie, seconda ce mouvement, et bientôt, en dépit des luttes continuelles qu'il eut à soutenir contre l'empereur, la Bohême, la Pologne et la Turquie, les arts et les sciences, qu'il cultivait lui-même, fleurirent sous son règne. Sa mort arrêta de nouveau la marche du progrès. Ce fut en vain que Ferdinand Ier, frère de Charles V, mettait un terme aux guerres civiles en

assurant la couronne à la maison de Hapsbourg, les disputes savantes des sectaires religieux, qui bientôt se changèrent en querelles sanglantes, le despotisme du clergé catholique et des rois de Hongrie, qui s'étaient unis aux catholiques pour combattre les innovations protestantes, entravèrent la civilisation. Cet état se continua jusque sous le règne de Joseph Ier; mais alors les victoires du prince Eugène sur les Turcs, le règne de Marie-Thérèse et celui de Joseph II, donnèrent une ère nouvelle à la Hongrie, en y rétablissant l'ordre et la sûreté

Cependant, au milieu de cette longue nuit, nous voyons scintiller quelques éclairs; la poésie est honorée et cultivée par les grands; des chansons guerrières, des airs nationaux, composés dans les différens dialectes des tribus hongroises, sont chantés à la cour. Il est vrai que les synodes ordonnent au peuple de ne point secourir les poètes; mais cet ordre barbare n'est point suivi par les riches. Ceux-ci s'attachent les trouvères, les enrichissent par leurs largesses, et leur donnent des terres. La coutume de chanter pendant les repas se conserva jusqu'au XVe siècle; ces chants étaient généralement des sujets guerriers, et quelquefois des sujets religieux. Les seuls qui nous restent sont un hymne à la Vierge et un chant en l'honneur du roi Zadislaüs, qui tous deux sont du XVe siècle.

Au XVIe siècle, Rilassa et Rincaï composèrent des odes sur des sujets sacrés; mais ces œuvres se ressentent de l'imperfection du langage et de la difficulté du mètre. Les œuvres de Bornenicza et de Gonezi, et la traduction en vers hongrois de *Pierre de Provence* et de *la Belle Maguelonne*, présentent les mêmes défauts. Cependant le XVIe siècle vit naître le drame hongrois, qui débuta par des chansons dramatiques et des dialogues en vers. Dans ce siècle, aux chants guerriers succédèrent les chroniques en vers qui traitèrent de l'histoire de la Hongrie et des sujets les plus remarquables de l'antiquité. La première, écrite par Szekely en 1559, est conservée dans les archives du pays. Temesvari, Haltay et Tuiodi furent les sectateurs et les imitateurs de Szekely. Dans ces poèmes, comme

dans les poésies lyriques, le style manque de grâce, le vers est dur, et le mètre n'est soumis à aucune règle.

Le XVII[e] siècle fut une époque importante pour la littérature hongroise : l'art dramatique, qui s'était traîné terre à terre pendant le siècle précédent, se développait. Des théâtres furent élevés dans les champs et dans les villes ; les uns pour les spectateurs guerriers, les autres pour des pièces tragi-comiques. Les sujets de ces drames étaient généralement puisés dans la mythologie païenne ou dans l'histoire des anciens rois de la Hongrie ; les auteurs et les acteurs, protégés par les magistrats et par les grands, étaient honorés et aimés du public. Alors vivait le poète Zriny, doué d'une imagination de feu, nourri de l'étude d'Homère, de Virgile et du Tasse. Zriny, trouvant trop étroit pour son génie le champ exploité par ses devanciers, composa, sous le titre de *Zrinyade*, un grand poème épique. Ce poème, sous le rapport de l'ensemble, est un chef-d'œuvre ; mais l'imperfection de la langue et sa pauvreté furent des obstacles contre lesquels le talent de Zriny chercha vainement à lutter. Zriny eut de nombreux rivaux : comme Milton, il fut négligé pendant sa vie, et ne fut apprécié qu'après sa mort. Cependant, les œuvres de tous ses rivaux sont loin de pouvoir être comparées aux siennes. Lestry, le plus heureux et le plus jaloux de tous, a composé un poème, sous le titre de *Bataille de Mohacz*, qu'il a manqué en adoptant le style didactique ; quant aux autres ennemis littéraires de Zriny, leurs productions se bornent à des imitations serviles. Indépendamment de ce poème épique, Zriny a laissé plusieurs morceaux lyriques, des sonnets et des idylles où percent la naïveté, le charme et la chaleur qui appartiennent à la plume de cet écrivain.

Les discussions religieuses qui eurent lieu dans ce siècle, avant de dégénérer en combats sanglans, dirigèrent l'attention des Hongrois sur l'histoire et sur l'étude de la controverse. Les protestans, jaloux de s'attirer l'affection du peuple, composèrent un grand nombre de livres dans le langage ordinaire ; les catholiques écrivaient en latin. L'éloquence de la chaire

donna lieu aussi à plusieurs bons ouvrages, entre autres à ceux de Pannany, de Kaldy et d'Alvinsky. En 1653 et en 1656, Tsere écrivit un traité de logique et une *Encyclopédie des Sciences*, deux livres remarquables et supérieurs à ce qui a été fait depuis sur le même sujet. Nous avons dit comment le despotisme catholique, par un zèle fougueux, mais mal entendu, arrêta la diffusion des lettres; ce ne fut qu'après l'extinction de la dynastie transylvanienne, et lorsque les princes d'Autriche y eurent introduit l'usage du latin et des langues allemande et française que la Hongrie, commençant à avoir une littérature à elle, cessa de piller les anciens et les modernes. Amadus est l'un des auteurs les plus célèbres de cette époque; le premier, il quitta le champ de bataille pour le théâtre; mais cette innovation ayant choqué la susceptibilité des jésuites, les spectacles furent fermés, et le drame ne trouva plus d'asile que dans les écoles où les élèves jouaient des pièces de théâtre en présence de leurs maîtres, de leurs amis et de leurs parens.

Cependant, grâce à la volonté de Marie-Thérèse et à celle de son fils Joseph II, ces obstacles furent levés. Joseph II hâta de tous ses efforts l'émancipation sociale et littéraire de la Hongrie; et grâce à lui, plusieurs décrets régularisant l'enseignement furent publiés; les théâtres se rouvrirent; des journaux circulèrent, et des récompenses furent données aux meilleurs auteurs; trois écoles nouvelles s'établirent. La première était l'école française, présidée par Burochsi et Burackney; mais, comme une fleur délicate transportée sur un sol étranger, elle languit et périt bientôt; la seconde, l'école latine, dirigée par Virage Kazmski, a nationalisé l'ancien mètre introduit par Ardosi, et tombé depuis en désuétude; la troisième est l'école moderne qui s'est fait un nom en donnant à la poésie des règles fixes.

Cet appui du pouvoir a exercé la plus heureuse influence. Aujourd'hui, la langue hongroise s'est enrichie non-seulement d'une foule de mots nouveaux, mais elle a acquis plus d'harmonie, de pureté, de précision. Le poëme épique s'est ressenti le

premier des heureux effets de cette bonne direction donnée aux lettres. La *Bataille d'Augsbourg* et la *Diète d'Arad*, par Czuczor; la *Conquête de la Hongrie, par Arpad, chef des Magyars en* 907; la *Défaite des Kumans à Czer Halons*, le *Siége d'Erlaus* et la *Vallée Enchantée*, par Vorosmarty, bien qu'inférieures aux œuvres du même genre de la France, de l'Italie et de l'Angleterre, sont des poèmes pleins d'intérêt. Kisfaludy, Gael et Maylath ont recueilli et publié dernièrement les anciennes traditions qui n'existaient plus que dans la mémoire des vieux soldats et des habitans des campagnes. Alexandre Kisfaludy, dans la poésie lyrique, a surpassé ses prédécesseurs : Dayka, Szentjoby, Annyons et Csokonaï, par la grâce, la richesse, l'imagination et la sensibilité des différentes parties du poème intitulé *Amour d'Himfy*. Après lui viennent Kazinsky, qui a fait une imitation libre des odes d'Horace, et dont les chansons sont pleines de simplicité, d'élégance et de goût; Szentmilosky, Berziny; Horvat, célèbre par ses productions didactiques; Szaetz, Telcki, Charles Kisfaludy, Szencer et Bartfaye. Le drame et la prose n'ont cependant point encore pris part au mouvement littéraire de la Hongrie. Les drames, bien que très-nombreux, manquent de liaison et d'intrigue; les tragédies de Kisfaludy sont plutôt des dialogues épiques que des drames; quant à la prose, cette branche essentielle de la littérature, sans laquelle la diffusion des sciences et les études sérieuses sont impossibles, est totalement abandonnée. Aujourd'hui, c'est la poésie qui domine la Hongrie; tout se subordonne à son empire. Quoi qu'il en soit, l'ère que nous avons décrite est une ère de victoire et de grandeur pour la Hongrie; car dans cette lumineuse période les chefs-d'œuvre abondent; une efflorescence de talens éclate de toutes parts; on dirait que l'on assiste à ce déploiement de la sève terrestre qui jaillit des entrailles de la terre en certains climats, lorsqu'une rosée abondante l'a pénétrée et saturée.

Géographie. — Voyages.

Sierra-Leone. — Aucun point de la terre ne jouit d'une

plus triste célébrité sous le rapport de l'insalubrité de son climat que cette partie de la côte occidentale du continent africain où est située Sierra-Leone. Miasmes putrides, terres marécageuses, fièvre jaune, brouillards perpétuels, telle est l'idée que s'en fait presque toujours l'Européen qui ne connaît l'Afrique que par les relations de voyage. Est-il appelé dans ces contrées par la nature de ses affaires, cette idée se confirme lorsqu'en approchant de la côte il voit tout-à-coup au ciel bleu, à la mer moëlleuse des tropiques, succéder une atmosphère qui s'épaissit sans cesse, une mer clapoteuse que n'égaient plus les dauphins ni les oiseaux barriolés de l'équateur. Mais bientôt ce spectacle si monotone, si triste, fait place à une scène ravissante, qui le réconcilie avec la terre qu'il craignait d'aborder. La côte se déroule à ses regards; la ville de Freetown est devant lui. Alors, à travers les pics élancés des montagnes bleues qui étincellent sous les rayons pourpres du soleil, ses yeux enchantés découvrent les flancs de la montagne de Leicester tout chargés de palmistes et de cotonniers sauvages; puis, au milieu de ce panorama de verdure, un amas confus de maisons et de cases de toute nature, de toute espèce d'architecture, chacune avec un petit jardin planté d'orangers, de citronniers, et de bananiers aux larges feuilles.

Mais quittons le navire et parcourons la ville. Freetown fut achetée par une compagnie anglaise en 1793, ainsi que tout le territoire de la péninsule depuis le cap Sierra-Leone au 8° 30' latitude Nord, jusqu'au 13° 40' Sud. Sa population s'élève à 30,000 habitans, dont 80 seulement sont Européens. Le reste se compose de noirs, de bruns, de jaunes, de bistres, de sepias, de carbonatés, qui tous se meuvent, se croisent et bourdonnent comme un essaim d'abeilles. Rien n'est plus curieux que cette variété de figures et le mouvement qu'elles se donnent. Ici, c'est une jeune négresse qui parcourt les rues, la tête chargée d'une calebasse pleine d'oranges et de citrons; là, une matrone qui tient ses négrillons à la main ou les porte sur le dos; plus loin un nègre vigoureux qui plie sous le poids

des provisions de toute espèce dont ses épaules sont chargées; puis, au milieu de tous ces groupes, un soldat nègre qui, tout fier de son importance, de son ceinturon et de son habit, se promène avec majesté. A ce tableau, ajoutez une chaleur étouffante qui s'élance de la terre comme d'une fournaise ardente, et des milliers d'insectes qui tourbillonnent sans cesse autour de vous, et vous aurez une idée à peu près exacte de la ville de Freetown et des sensations qu'on y éprouve en débarquant.

Parmi les différentes races d'hommes que l'on trouve à Sierra-Leone, il en est une qui mérite une attention particulière; c'est celle du pays de Krou, contrée située à 400 milles au sud de la péninsule. L'habitant du pays de Krou est en Afrique ce que le Gallego est en Espagne : intelligence, énergie, persévérance infatigable dans les travaux les plus rudes, rien ne lui manque lorsqu'il s'agit de réunir la petite somme qui doit un jour lui permettre de s'établir dans son pays. Le *Krouman* quitte son pays et s'embarque dans une frêle pirogue, pour venir à Freetown réaliser ses projets de fortune. Mille dangers accompagnent cette entreprise. Cent fois l'orage et le vent font chavirer sa barque dans cette longue traversée; mais, comme il est habile nageur, il la redresse, en jette l'eau, et la dirige de nouveau avec sa pagaye au milieu des vagues. Il faut en outre qu'il rase une côte inhospitalière, habitée par des pirates de sa couleur, qui font main basse sur tous ceux qu'une mauvaise fortune amène sur leurs bords; il y va de sa liberté s'il est pris ; mais s'il échappe à tous ces dangers, s'il arrive dans la colonie, sa fortune est faite. Alors il entre comme apprenti chez un maître de sa tribu, le sert pendant deux ou trois ans, et s'établit ensuite lui-même et prend des apprentis à son tour. Enfin, à l'âge de quarante ans, il arrive au but si vivement désiré et si difficilement obtenu ; il a amassé environ 30 £. Il achète alors des marchandises, et retourne aussitôt dans son pays, où il vit à l'aise avec le revenu de son petit capital.

Une chose remarquable, c'est qu'il partage les vues écono-

miques de notre célèbre Malthus. Personne n'a autant d'antipathie que lui pour le mariage, tant qu'il n'a pas un revenu suffisant pour subvenir aux exigences du ménage. Le faubourg de Freetown où logent la plupart des Kroumen présentel 'aspect le plus extraordinaire ; on n'y voit aucune femme, les cases en sont malpropres; la plupart, sans fenêtres, ont à peine assez de largeur pour qu'un homme de taille moyenne puisse y dormir. On conçoit qu'avec des idées aussi hostiles au beau sexe, les Kroumen ne doivent point jouir d'une grande faveur auprès des femmes, aussi les regardent-elles avec le plus profond mépris. Une jeune négresse qui s'oublierait jusqu'à lancer un regard d'amour à un Krouman se perdrait sans retour dans l'esprit de ses compagnes. Mais celui-ci ne s'en émeut point ; Diogène eût envié le stoïcisme avec lequel il supporte généralement ce mépris.

Le Krouman aime la gymnastique avec passion, et procède à ces jeux avec autant de régularité et de cérémonie que dans nos plus célèbres boxes; c'est d'abord, en entrant dans la lice, une pantomime dans laquelle il déploie son agilité, toute la souplesse de ses membres vigoureux et bien formés, pour l'amusement du public; puis il bondit, s'élance sur son antagoniste, le presse dans ses bras nerveux, le terrasse ou le jette légèrement par-dessus sa tête. S'il est vaincu, s'il sort de la lutte sans s'être brisé les os, il se relève, se console et attend le moment plus heureux où il pourra venger sa défaite. Il aime aussi la musique et tire des sons assez harmonieux d'un instrument fait avec une calebasse et dont les cordes sont tissées avec de l'herbe. Quelquefois aussi, chose rare, il cultive les sciences et les belles-lettres ; mais, quand cet amour pour l'étude se développe, c'est presque une fureur. On en a vu plusieurs quitter leur pays une seconde fois, pour revenir à Freetown et s'y adonner aux mathématiques.

Si maintenant nous examinons l'intérieur du pays, nous y trouvons une fertilité et une variété de produits qu'on ne rencontre pas autre part. L'huile de palme, la vanille, la gomme, le café, l'indigo, le caoutchouc, le quinquina, le jalap, mille

autres espèces de bois propres à faire des drogues ou à servir de teinture; le sucre; le cinnamome, les épices, le tabac, toutes les productions les plus riches et les plus coûteuses des deux mondes s'y trouvent réunies en grande abondance et y croissent presque sans culture. La terre n'y coûte que les frais d'enregistrement, et les gages des laboureurs y sont de 8 a 10 pences par jour. Quelques fermes s'y sont élevées comme par enchantement; la plupart, situées sur le versant des montagnes, sont entourées de citronniers et d'orangers, et présentent au milieu de cette ceinture d'arbres le plus riant coup d'œil; en général les basses-cours sont bien fournies de volailles, et surtout de cette variété de canards connus sous le nom de canards moscovites. Le menu bétail se compose de moutons *foulah*, qui ressemblent à nos meilleures races d'Andernay, et de moutons lustrés, qui, par leur forme et la saveur de leur chair, ont quelque similitude avec l'antilope. Le blé, le maïs, le millet se cultivent avec le plus grand succès dans ces fermes. Tout à l'entour, et ordinairement très près du corps de logis, sont de vastes champs plantés de cannes à sucre, d'indigo, et de cotonniers, tandis que les caféiers couvrent les hauteurs. L'usage, lorsque l'on veut établir une ferme, est de mettre le feu aux bruyères, aux arbres et aux jungles qui couvrent le terrain que l'on veut cultiver, afin d'en chasser les léopards et les serpens.

Telle est cette terre si redoutée des Européens. J'ai dit que la chaleur et les mosquitos y étaient insupportables: ce sont là les plus grandes incommodités du pays. Rien ne peut, en effet, abattre cette chaleur intense, ni la brise de la mer, ni ces belles nuits des tropiques, où l'or des étoiles se détache du ciel, perce l'épaisseur des ténèbres, et se réflète dans le cristal des eaux. En vain l'eau s'évapore-t-elle à travers les pores des gargoulettes; en vain le claret, le madère, le sauterne, bien enveloppés dans du coton, restent-ils exposés pendant des heures entières à la brise de la mer, le liquide arrive brûlant à la gorge. Mais qu'est-ce que la cha-

leur, en comparaison des souffrances que vous font endurer les mantes, les crickets, les sauterelles jaunes, rouges, pourpres, vertes et grises, et toute l'armée innombrable des mosquitos qui pullulent dans ce pays? Ceux-ci ne vous laissent pas un moment de repos: ils se logent partout, dans votre peau d'abord, puis dans le vin et jusque dans le potage. Mais quant à l'insalubrité du climat, telle qu'on la dit être en Europe, je la nie. Qu'on s'imagine, en effet, un homme qui arrive tout-à-coup en Afrique avec sa constitution européenne, et qui, au lieu d'apporter quelques légères modifications dans sa manière de vivre, fait un usage immodéré des liqueurs fortes, et se livre à toutes sortes d'excès, la santé de cet homme, qui serait naturellement compromise à la longue dans son propre pays, doit l'être, à plus forte raison, sous le ciel brûlant de l'équateur. C'est presque toujours de cette intempérance que provient la mortalité effrayante de Sierra-Leone. Sobriété, régime régulier, exercice modéré en tout, tel est le seul remède efficace à apporter au mal. Alors l'Européen s'acclimatera en Afrique, et y vivra aussi long-temps que dans les autres contrées tropicales; et bientôt les émigrans de la mère-patrie, devenus moins craintifs, afflueront sur le sol de la péninsule, le plus riche territoire du globe, au lieu d'aller dans des pays qui ne leur offrent qu'une existence difficile.

En attendant une réforme hygiénique si désirable, les autorités de Sierra-Leone s'occupent, avec une activité digne des plus grands éloges, de réprimer la traite des noirs. Non, ce n'est point en vain que le Seigneur a dit aux fils de Cham: « Vous serez les serviteurs des serviteurs de vos frères. » L'Afrique est toujours le grand dépôt d'esclaves où viennent s'approvisionner l'Inde, l'Égypte, l'Asie-Mineure et les Indes-Occidentales. Et, chose étrange! ce commerce est fait par les mahométans avec beaucoup moins de cruauté que par les peuples civilisés de l'Occident. On connaît les traités de l'Angleterre avec la France, l'Espagne et plusieurs autres états; dans celui qui fut passé avec le Brésil, en 1826, il est dit que

les cas de traite seront regardés comme des actes de piraterie, et jugés comme tels. Un traité semblable avec la Hollande fut signé en 1829. Eh bien! tous ces actes publics, toutes les sommes versées par l'Angleterre pour l'exécution fidèle de ces traités n'ont pas mis un terme à ce trafic. Aujourd'hui on porte à 80.et 100,000 le nombre des esclaves qui traversent chaque année l'Atlantique, et que l'on distribue dans toutes les parties de l'Amérique. A l'époque de mon arrivée à Sierra-Leone, je vis dans le port un schooner remarquable par la finesse de sa structure et l'élancement de ses mâts. Ce navire, dont le pont était chargé de noirs, se nommait *Dona Maria da Gloria;* on le croyait brésilien. Pris à l'entrée de la rade de Rio-Janeiro par une frégate anglaise, il avait été conduit dans le port, où l'affaire avait été portée devant la cour de la commission mixte du Brésil. La cargaison se composait de 430 noirs. Cette affaire donna lieu à de graves débats, parce que le capitaine du négrier affirmait que son navire n'était point une propriété brésilienne; enfin, la cour, ne se trouvant pas suffisamment éclairée, se déclara incompétente, et le schooner fut envoyé à Sierra-Leone pour y être adjugé avec sa cargaison. Le négrier eut donc à traverser l'Atlantique une seconde fois; mais déjà la mort avait moissonné près d'un quart des noirs : leur nombre n'était plus que de 335, et de ces 335 malheureux la plupart se trouvaient rongés par des maladies hideuses, telles que des abcès, des éruptions et des dysenteries. Ce ne fut pas tout : lorsque le navire fut arrivé à Sierra-Leone, il fallut attendre, pour le débarquement des noirs, que la cour eût proclamé, par un arrêt, la prise bonne et valable. Ceci dura deux mois; après quoi le propriétaire du schooner prouva que son navire naviguait sous pavillon portugais, et non sous pavillon brésilien, quand il avait été pris, et qu'il était effectivement une propriété portugaise. Or, il est dit, dans le traité de l'Angleterre avec le Portugal, que les Portugais ne feront point la traite dans l'hémisphère nord. Le schooner ayant été capturé dans l'hémisphère sud, et rien n'indiquant qu'il eût pris sa

cargaison dans l'hémisphère nord, force fut à la cour de déclarer la prise illégale, et de la remettre à l'ayant-droit, avec un sauf-conduit pour empêcher qu'elle ne fût retenue par d'autres croiseurs anglais. Voilà donc le schooner appareillant de nouveau, après sept mois de litige, durant lesquels pas un seul noir de la cargaison n'avait pu descendre à terre; et, sortant en triomphe du port avec son pavillon déployé, pour traverser une troisième fois l'Atlantique avec les débris de sa cargaison. Au moment du départ, les noirs poussèrent trois houzzahs, sans doute dans l'espérance de voir leurs maux se terminer par une mort prochaine.

Les lieux qui offrent le plus de chances aux croiseurs sont situés à l'embouchure de quelques rivières, dans la baie de Bénin et de Biaffra; les rivières de Calabar et de Bonny sont aussi très-fréquentées par les navires négriers. Quand un navire est mouillé dans ces rivières, et qu'il paraît suspect, on s'en empare; puis un officier et des matelots anglais le conduisent à Sierra-Leone, où la cour, siégeant en cet endroit, infirme ou valide par un arrêt la prise de possession. Un de ces navires, qui avait un mois de traversée, fut pris par un croiseur anglais. La cargaison, qui se composait, à son départ, de 374 hommes, se réduisait alors à 315. Ce navire était espagnol, et se nommait *la Paulina*. Son pont, sur l'avant et l'arrière, était couvert d'hommes, de femmes et d'enfans dans un état complet de nudité, et au pied du grand mât étaient entassés une dixaine de moribonds qui n'avaient que des os. On ouvrit alors les écoutilles, qui étaient scellées par des barres en fer, et aussitôt il s'échappa de la cale une nuée de noirs et de négresses qui jetèrent des cris perçans. Ce trou n'avait que vingt-deux pouces de hauteur, et sa largeur était telle que le quart des malheureux qui en sortirent n'aurait pu s'y tenir couché. Les noirs y étaient donc restés debout pendant un mois, ou du moins la tête et le cou pliés par le bordage, sans pouvoir bouger. Jamais, à Sierra-Leone, on n'avait vu des nègres avec une apparence plus chétive. Quand ils débarquèrent, une partie des hommes tomba malade et

mourut; il en fut de même pour les femmes : quelques-unes furent transportées à l'hôpital avec des fièvres aiguës, et d'autres furent frappées d'insanité, maladie très-commune parmi ces femmes à la suite de ces voyages, surtout chez celles dont les facultés intellectuelles sont le plus développées.

Statistique.

Tarif des honoraires accordés aux médecins et aux chirurgiens des Etats-Unis.—En France, les émolumens du médecin sont presque toujours livrés à la merci du malade ou de sa famille. La plupart du temps, il semble que les services rendus par le praticien doivent être gratuits. On le marchande, on rogne le nombre et le prix de ses visites; trop heureux lorsqu'il peut retirer le tiers ou la moitié de ses honoraires. Il ne fournit rien ; ce n'est qu'une simple conversation, une visite d'amitié ; on ne lui en tient pas compte. Le docteur est presque toujours l'ami de la maison. Si dans une famille se trouvent plusieurs personnes indisposées, vous les voyez se réunir dans le même appartement, attendant la visite du docteur : chacune d'elles l'interroge et souvent toutes à la fois; on l'assaillit de questions, et le malheureux docteur pris à l'improviste, obligé de répondre à tout, de réfléchir à tout, d'apprécier tous les cas, d'analyser tous les symptômes, se trouve encore privé de la juste rémunération de ses services. Souvent même il arrive que d'un étage à l'autre on se communique les ordonnances; chaque voisin les copie, et l'on parvient ainsi à faire de la médecine sans médecin . En Angleterre, ainsi qu'aux Etats-Unis, où le travail est la ressource de tous ; celui qui rétablit la santé, qui impose une barrière au mal, qui met l'homme au-dessus de l'infirmité est considéré comme un travailleur utile ; on lui tient exactement compte de ses visites et de ses conseils; on le paie au jour le jour comme un fournisseur utile. Aussi ne s'étonnera-t-on pas que l'autorité se soit occupée de régler le prix de leurs services, et d'en régler le tableau authentique. Les familles sont ainsi à l'abri

de toute demande ou rétribution extraordinaire, et le médecin et le chirurgien sont certains de ne pas recevoir un salaire trop modique.

DÉTAIL DES CAS.	NEW-YORK.		BALTIMORE.		CHARLESTON.	
	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
La première visite	2 15 à	10 60	5 30 à	10 60	—	6 25
Les visites subséquentes	10 60	—	—	5 30	—	—
Une seule visite	—	—	10 60 à	53	—	—
Une consultation chez le médecin	—	26 50	—	26 50	—	82
Consultations subséquentes	—	15 90	5 30 à	10 60	—	12 50
Consultation par lettre	53 à	79 50	—	—	—	—
Visite de nuit	—	37	26 50 à	106	—	—
Honoraires par heure	—	16	—	—	—	12 50
— par jour	—	132	—	—	—	—
Visites à distance, par mille en sus du prix de la visite	—	7 80	—	5 30	—	—
Une visite lors des maladies épidémiques	—	26 50	—	—	—	—
Pour les visites subséquentes	—	16	—	—	—	—
Une visite après décès	—	—	—	—	—	12 50
Accouchement naturel	132 à	135	53 à	132	175 à	275
— contre nature ou laborieux	160 à	300	132 à	255	275 à	450
Saignée au bras ou au pied	—	10 60	2 à	5 30	—	10
— à la veine jugulaire	—	26 50	—	—	—	28
Ablation d'une dent	—	5 30	2 à	5 30	—	—
— — chez le malade	—	10 60	—	—	—	—
Vaccination	26 50 à	53	10 60 à	26 50	25 à	50
Amputation d'un membre	—	275	132 à	375	125 à	175
— d'un doigt	-	53	26 50 à	106	—	25
Extirpation d'un œil	—	530	—	—	—	450
Autopsie	—	—	160 à	260	125 à	325

Le tarif de New-York, approuvé par la société médicale de cette ville, fut arrêté en janvier 1816; celui de Charleston date de 1791, et le tarif de Baltimore a été établi en 1832 seulement.

Manufacture de coton à Mayfield, dans le comté de Waterford. — Depuis long-temps l'Irlande, restée en arrière dans les arts mécaniques, satisfaite de ses richesses agricoles, semblait vouloir abandonner à l'Angleterre et à l'Écosse l'exploitation entière des produits manufacturés. Aujourd'hui, une nouvelle ère commence pour elle, de grands capitalistes portent leurs fonds sur son sol et les consacrent à ces immenses entreprises commerciales, qui font circuler

le bien-être et l'aisance parmi la classe ouvrière. Des manufactures de coton s'élèvent; quelques comtés, et notamment celui de Waterford, en possèdent d'importantes, où l'industrie déploie toutes ses ressources. La plus remarquable de ces comtés est celle de Mayfield qui appartient à M. Malcolmson, membre de la Société des Amis; 1000 ouvriers y sont occupés tous les jours; trois machines hydrauliques, trois machines à vapeur, représentant une force de 350 chevaux, et 340 métiers mécaniques, non compris les machines à carder et les mules, y fonctionnent. Ces chiffres, comparés à ceux que représentent quelques-unes de nos immenses factoreries du Lancashire et du Yorkshire sont sans doute insignifians; mais, sous le rapport de la bonne administration, de l'économie et de la distribution des lieux, la factorerie de Mayfield les surpasse toutes. Mayfield est agréablement situé sur les bords fertiles de la Suir, qui, par une grande ligne de communication, lie Waterford à la mer. Les campagnes qui l'environnent offrent le plus riant aspect; l'air y est pur, et la vie animale coûte si peu que, pour 14 shil. par semaine, l'artisan peut se procurer plus de bien-être qu'il n'en trouverait dans toute autre partie du Royaume-Uni pour le double de cette somme. Les dissensions intestines de l'Irlande, ses querelles violentes, qui se terminent souvent par l'effusion du sang, n'ont point arrêté M. Malcolmson; et, grâce à ses efforts multipliés, non-seulement il n'y a plus un seul pauvre sur sa propriété, mais, en général, l'ouvrier est satisfait de son sort. Il est vrai que rien n'a été omis pour accroître son bien-être et lui donner l'amour du travail; tout, jusqu'à ses plaisirs, a été prévu. Ainsi, la factorerie possède un orchestre de dix-huit musiciens dont les instrumens ont été achetés à frais communs, par le prélèvement d'un penny sur les gages de la semaine de chaque ouvrier. Après le travail vient le bal, qui est donné dans une grande salle de la factorerie, destinée à cet usage. Le maître se promène dans la salle, regarde les danses, ce qui est beaucoup pour un quaker, examine si tout va bien, dit un mot à l'un, donne une prise de tabac à l'autre. De cette facilité

qu'ont les deux sexes de se voir, naissent naturellement de secrets penchans et de nombreux projets de mariage. M. Malcomson facilite l'établissement des jeunes ouvriers en leur faisant bâtir une maisonnette dans le village, et en leur donnant tout le temps nécessaire pour la payer. Ces maisonnettes lui coûtent 12 £, l'une dans l'autre; il les loue 1 shilling par mois, et prend en paiement du capital 6 shil. par mois; de façon que, en trois ans, le cottage devient la propriété des jeunes mariés. La factorerie possède en outre une infirmerie et un docteur qui prélève ses honoraires sur un fonds de réserve formé par une souscription de 1 den. ou 2 den. par semaine, selon les salaires des ouvriers. Ce fonds de réserve est destiné aux malades et aux enterremens.

Mais ce n'était pas assez d'améliorer la condition matérielle de l'artisan irlandais, il fallait encore extirper ce fatal penchant pour les liqueurs fortes qui l'abrutit. Pour atteindre ce but, M. Malcomson a divisé en trois classes ses ouvriers. Dans la première sont ceux qui s'engagent à ne boire aucune liqueur fermentée; la seconde comprend ceux qui promettent d'en faire un usage modéré; et la troisième, ceux qui, trop peu confians en eux-mêmes, ne s'engagent à rien, sinon à payer une forte amende toutes les fois que les surveillans, nommés pour cet objet, les auront trouvés en état d'ivresse. Cette amende, infligée avec justice, mais avec sévérité, a déjà converti un grand nombre de buveurs, et la classe des modérés se grossit tous les jours. Telle est la factorerie de Mayfield : ordre, bonne administration, économie bien entendue; comment ne jaillirait-il pas de ces divers élémens de succès une heureuse influence pour les autres parties du comté d'abord, et plus tard pour le reste de l'Irlande?

Résistance de l'atmosphère sur les chemins de fer. — Sous le rapport de la vitesse du parcours des voitures à vapeur sur les chemins de fer, les calculs de la théorie ont constamment été au-dessous des résultats donnés par la pratique. D'où vient cette différence? Pourquoi les vitesses calculées par les

théoriciens à 50 et 60 milles ne sont-elles jamais allées au-delà de 40 milles? Pourquoi donc dans quelques circonstances sont-elles restées au-dessous de 20 milles. Il est facile de démontrer que cette différence est due en partie à l'influence atmosphérique. Pour le prouver, supposons une machine ayant à la remorque un train de waggons formant en tout un poids de 35 tonnes; la superficie couverte par la machine et les waggons sera de 50 pieds carrés, le parcours de 30 milles à l'heure, et l'état atmosphérique aussi doux et aussi calme que possible. Or, dans cet état, et la vitesse des waggons étant calculée à 30 milles à l'heure, l'atmosphère offre une résistance additionnelle de $4^{\text{tonnes}},32$ par 10 pieds carrés de surface. On sait que les waggons et la machine couvrent une surface de 50 pieds carrés; multipliant donc $4^{\text{tonnes}}, 32$ par 5, on a pour produit $21^{\text{tonnes}},60$, poids à ajouter aux 35 tonnes des waggons et de la machine, ou 56,60. L'on peut alors établir la proportion suivante : 35 tonnes poids des waggons et de la machine : 56,60 poids de ces waggons et de cette machine augmenté du poids atmosphérique par 10 pieds carrés :: 30^{milles} parcours obtenu dans une atmosphère calme : x parcours qui serait fait dans le vide. Ce quatrième terme est $48^{\text{milles}},52$; ainsi dans l'état le plus calme l'atmosphère retarde la vitesse de $18^{\text{milles}}, 52$. Supposons maintenant la même machine contrariée dans sa marche par un vent dont la rapidité serait de 12 milles à l'heure, et n'en faisant pas moins le même parcours de 30 milles à l'heure. Dans ce cas, la résistance qu'offre l'atmosphère est de $8^{\text{tonnes}}, 46$ par dix pieds carrés; $8^{\text{tonnes}}, 46$ multipliés par 5, ajoutent $42^{\text{tonnes}}, 30$ qu'il faut ajouter aux 35 tonnes. Nous avons alors la proportion suivante :

$$35^{\text{tonnes}} : 77^{\text{tonnes}}, 30 :: 30^{\text{milles}} : 55^{\text{milles}} 26.$$

Ainsi, la vitesse augmenterait de plus de moitié si les waggons faisaient leur parcours dans un vide. Les mêmes proportions peuvent s'établir pour le vent arrière et le vent oblique. Dans ce dernier cas, on multiplie la vélocité du vent par

le co-sinus de l'angle de sa direction par rapport au mouvement du train.

Argile employée comme aliment (1). — M. Cotting vint de publier, dans le *Southern Medical and Surgical journal,* une note détaillée sur une espèce d'argile du canton de Richmond, qui est recherchée comme aliment, surtout par les enfans. Cette terre, dont la couleur varie du jaune foncé au jaune rouge, se rencontre par masse et par couches ondulées; elle a un grain très fin, est molle, susceptible d'être polie avec l'ongle, et happe fortement à la langue; quand elle est humide, son odeur est argileuse; elle se précipite dans l'eau et ne forme pas de pâte ductile.

Cette terre ne contient aucun débris de substances animales; mais on y distingue des matières végétales à l'état de décomposition et de lignite. La plus pure se trouve dans le comté de Richmond, près de la grande route qui conduit d'Augusta à Savannah, où l'on voit de grandes excavations

(1) NOTE DU TRAD. Les voyageurs nous ont appris qu'il est des peuplades sauvages qui mangent de grandes quantités de stéatite, dépourvue de toute substance nutritive. M. Julia de Fontenelle, dans sa *Minéralogie*, page 329, rapporte, d'après M. de Humboldt, que les sauvages des bords de l'Orénoque se nourrissent, principalement pendant trois mois de l'année, d'une espèce d'argile à potier. Enfin, en mars 1837, le même M. de Humboldt a écrit à M. Arago qu'il a appris par M. Retzius qu'en Laponie une substance minérale, vulgairement nommée *bergmehl* (farine de montagne), contenant de la silice, une matière animale et de l'acide chrénique, est employée comme aliment dans les années de disette par les paysans qui la mêlent à la farine des céréales. Cette substance est regardée, par ce peuple superstitieux, comme un don du grand esprit des forêts. M. Retzius, par l'examen microscopique, y a découvert dix-neuf différentes espèces d'infusoires à carapaces siliceuses dont les analogues sont encore vivans aux environs de Berlin. Je me suis livré à une semblable investigation et j'y ai reconnu le squelette de ces infusoires. M. Amoros nous a assuré qu'il existe en Espagne une espèce d'argile odorante avec laquelle on fait de petits vases non vernissés, qu'on nomme *bucaros*, lesquels communiquent à l'eau qu'on y boit une odeur agréable et happent fortement à la langue. Quelques femmes, allé-chées par l'odeur et la saveur agréable de cette argile, en mangent et finissent par en mourir.

qui ont été faites pour son extraction par les *dirt-eaters*, les *mangeurs de boue*. 100 parties sont composées de :

Silice...........	31	Magnésie.......	10
Alumine.	34	Eau............	12
Oxide de fer.....	12	Perte...........	1

Le goût de cette argile est douceâtre et assez semblable à celui de la magnésie calcinée. Des personnes dignes de foi, qui habitent ce canton, ont assuré à M. Cotting que ceux qui ont ce goût dépravé ont l'air maladif, la figure pâle, cadavéreuse, et qu'on les voit fréquemment périr sans qu'on puisse attribuer leur mort à aucune autre cause qu'à ce genre d'alimentation. L'auteur a vu, sur les lieux, un enfant de quatorze ans qui y prenait son repas favori. Interrogé sur la quantité de terre qu'il mangeait chaque jour, il répondit : autant qu'il pouvait en tenir dans sa main, et il ajouta que sa mère en faisait autant lorsqu'elle se portait bien, mais qu'elle était souvent malade.

La loi de Lynch et les femmes américaines. — On sait que les citoyens de Boston tiennent le premier rang parmi ceux des habitans des États-Unis qui défendent avec fureur la traite des noirs contre les efforts des abolitionistes. En août 1836, un assez grand nombre de commerçans et d'avocats de Boston, qui avaient encouragé en théorie l'abolition de la traite des noirs, s'avisèrent de tenir une assemblée dont le but était de réprouver en pratique ce qu'ils avaient appuyé en spéculation. Le fait est que leurs intérêts, compromis par la liberté des nègres, les avaient décidés à cette triste et malheureuse manifestation dont la plupart se repentirent. Le peuple de Boston se trouvait parfaitement d'accord avec eux et les encourageait. Malgré cette réaction, les réunions des vrais abolitionistes ne s'en continuaient pas moins ; mais à chaque nouvelle réunion il y avait émeute. Enfin, le peuple fut tellement exaspéré, que les magistrats déclarèrent aux abolitionistes qu'on les rendrait res-

ponsables de tous les troubles qui pourraient avoir lieu dans la ville. Ils répondirent qu'ils étaient dans leur droit, et qu'autant valait rendre le riche responsable de tous les vols qui se commettent, sous prétexte que la richesse dont il est possesseur est la seule cause efficiente du vol. Ils marchèrent donc bravement tenant leurs assemblées, et persuadés que c'était à eux qu'il appartenait de rester sur la brèche et de défendre la liberté des opinions violées. Le 21 octobre suivant, les femmes abolitionistes devaient se trouver dans la salle de leurs séances, rue de Wasinghton, 46. L'émeute remplissait les rues; vingt-cinq dames eurent la précaution de se rendre à leur poste avant l'heure fixée; cinq autres eurent beaucoup de peine à traverser la foule et à se faire jour jusqu'au lieu de réunion; une centaine furent poursuivies et chassées par le peuple, qui leur prodigua des outrages.

La veille, on avait appliqué sur les murailles un placard dans lequel on déclarait que Thomson, l'abolitioniste, serait brûlé en place publique, et que les dames, membres du comité, auraient le même sort. Elles s'adressèrent au maire de la ville, afin d'obtenir protection. La seule réponse qu'elles obtinrent fut celle-ci : « *Vous vous donnez bien du mal.* » Cette foule qui poussait de grands cris n'était point composée de gens des classes inférieures, mais de *messieurs* fort bien vêtus, et qui pénétrèrent en tumulte dans la chambre du comité, poussant des cris et des menaces de mort, pendant que les vingt-cinq dames attendaient tranquillement l'heure de l'ouverture ordinaire de la séance. Au moment où la pendule sonna, elles se levèrent et prièrent : la cloison qui séparait leur chambre des chambres voisines s'abattit sous l'effort de la foule entassée, et des projectiles de toute espèce furent lancés contre ces malheureuses dames auxquelles on demanda si par hasard l'une d'entre elles n'était pas Thompson déguisé. Elles ne répondirent rien, et la secrétaire se leva pour lire son rapport. Des vociférations épouvantables étouffaient sa voix; l'attaque redoublait avec violence, et déjà la vie de ces dames allait être en danger, lorsque le maire entra dans

la salle et leur ordonna de se retirer chez elles si elles ne voulaient être mises en pièces. En effet, elles sortirent processionnellement deux par deux, au milieu des exécrations de cinq ou six mille personnages, qui se disaient gentilshommes. Le mari d'une de ces dames (Garrison), l'apôtre principal de l'abolitionisme aux États-Unis, avait escorté sa femme jusqu'au lieu des séances. On l'aperçut et on s'empara de lui. Il parvint à s'arracher des mains de la foule, se cacha derrière une cloison où il ne tarda pas à être découvert, fut traîné tête nue à travers les rues, pendant qu'une grêle de pierres et de briques pleuvaient sur lui. Sa jeune femme était témoin de ce spectacle; elle s'écria : j'espère que mon mari ne reniera pas ses principes, j'en suis sûre ! — Elle avait raison. Garrison se montra plein de courage. Un homme du peuple, se précipitant sur lui une massue à la main, fit semblant de vouloir l'assommer, et, brandissant son arme au-dessus de la tête du malheureux, le protégea contre ses agresseurs. Bientôt on se trouva devant une station de police d'où sortirent des officiers de justice qui s'emparèrent de Garrison et le firent entrer dans une voiture préparée à cet effet. Le peuple essaya de renverser la voiture, et il fallut que le cocher avec son fouet, et les constables avec leurs bâtons, défendissent le prisonnier qui ne tarda pas à être mis au cachot, seul moyen de préserver sa vie.

Par ordre du maire, on avait décroché et détruit l'écriteau qui portait en gros caractères ces mots : Bureau institué contre l'esclavage (*anti-slavery-office*). Il avait espéré, disait-il, apaiser de cette manière la fureur de l'émeute; c'est-à-dire qu'il violait les lois pour empêcher le peuple de les violer. Peut-être le mot peuple n'était-il pas applicable à cette ignoble et violente manifestation de l'intérêt personnel. La plupart de ceux qui composaient l'émeute étaient des propriétaires d'esclaves dont le costume et les manières annonçaient l'aisance.

TABLE

DES MATIÈRES DU NEUVIÈME VOLUME.

MAI ET JUIN 1837. — 4e SÉRIE.

IMPRIMÉ PAR LES PRESSES MÉCANIQUES DE BOULÉ ET COMPAGNIE,
rue Coq-Héron, 3.

